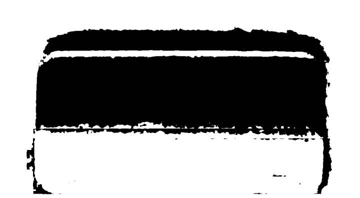


ESSAI
SUR L'HISTOIRE
DE LA
CIVILISATION
EN RUSSIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE

UE SAINT-BENOIT, 7

ESSAI

SUR L'HISTOIRE

DE LA

CIVILISATION

EN RUSSIE

PAR

NICOLAS DE GEREBTZOFF

Zherebtsov

TOME II

RUSSIE MODERNE



PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8 RUE DE LA PAIX

—

MDCCCLVIII

ESSAI SUR L'HISTOIRE

DE

LA CIVILISATION

EN RUSSIE

CHAPITRE PREMIER

PRÉCIS HISTORIQUE DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS PENDANT LA PÉRIODE DES EMPEREURS JUSQU'A ALEXANDRE II

Pierre le Grand, seul maître du pouvoir. — Son caractère. — Son éducation. — Influence de Lefort. — Conséquences des révoltes des streltzis. — Création d'une flotte pour la mer Noire. — Guerre contre la Turquie. — Siége infructueux d'Azoff. — Nouvelles tentatives plus heureuses. — Retour triomphal à Moscou. — Médaille commémorative. — Complots contre la vie de Pierre. — Premier voyage de Pierre en Europe. — Il remet le gouvernement aux boyards Strechneff et Romadanovskoï, assistés de la *Douma Boyarskaïa*. — Riga refuse de le recevoir. — Il visite l'Allemagne, — la Hollande, — séjourne à Saardam, d'où il envoie des constructeurs de vaisseaux en Russie, — passe en Angleterre et revient par Vienne, d'où il part précipitamment pour venir réprimer une révolte à Moscou. — Armistice de deux ans avec la Turquie, suivi d'une paix qui cède Azoff à la Russie. — Pierre commence l'œuvre de la réorganisation.— Introduction de l'élément étranger.— Sagacité industrielle. — Création de l'armée régulière et de la marine. — Pierre administrateur et diplomate. — Déclaration de guerre à

la Suède. — Siège de Narva, délivrée par Charles XII, qui détruit l'armée du tsar. — Pierre reprend l'offensive. — Cheremetieff bat les Suédois. — Prise de Marienbourg. — Catherine. — Fondation de Pétersbourg. — Prise de Narva. — Mauvaises conditions commerciales de l'emplacement de Pétersbourg. — Invasion de la Courlande. — Prise de Mittau. — Mariage de Pierre. — Charles XII pénètre en Russie. — Succès guerriers de Pierre. — Victoire de Poltava. — Pierre I[er] prend le titre d'*empereur*. — Alliance avec la Pologne, la Prusse et le Danemark, contre la Suède. — Conquêtes de Pierre. — La Turquie prend parti pour Charles XII. — Désastreuse campagne de Pierre sur le Pruth. — Sa lettre au Sénat de l'Empire. — Il est sauvé par Catherine. — Paix de 1711. — Azoff rendu à la Turquie. — Séjour de Pierre à Carlsbad. — Mariage de son fils Alexis. — Retour en Russie. — Grand mouvement de la réforme. — Prise des îles d'Aland. — Second voyage en Europe. — La France sous le Régent. — Fâcheuse influence morale sur l'esprit de Pierre. — Tendance outrée à l'imitation. — Prodigieuse activité industrielle. — Fuite et mort d'Alexis. — Nouvelle guerre avec la Suède. — Paix de Niestadt. — Pierre, maître du Nord, cherche à s'établir sur la Caspienne. — Nouveau triomphe de Pierre. — Couronnement de Catherine. — Mort de Pierre le Grand. — Catherine I[re], impératrice de Russie. — Influence des favoris. — Menchtchikoff et les Dolgorouky. — Pierre II. — Anne, duchesse de Courlande. — Son règne. — Despotisme de Biren, son favori. — Gouvernement de l'impératrice Anne. — Succès militaires. — Conquête de la Crimée. — Campagne sur le Pruth. — Paix avec la Turquie. — Soumission volontaire des Kirguise-Kaïssaks. — Mort de l'impératrice Anne. — Jean Antonovitch lui succède. — Régence. — Arrestation de Biren. — Élisabeth, fille de Pierre le Grand. — Caractéristique de sa personne et de son règne. — Mort d'Élisabeth. — Pierre III. — Ses manies d'imitation. — Abdication de Pierre III. — Catherine II, impératrice de Russie. — État de la Russie à son avénement. — La Russie après le règne de Catherine II. — Administration de cette souveraine. — Prospérité intellectuelle et matérielle. — Avénement de Paul I[er]. — Caractère de ce souverain. — Physionomie de son gouvernement. — Sa politique extérieure. — Alexandre I[er], empereur. — Ses qualités. — Ses vues. — Heureux auspices de son règne. — État de l'Europe à son avénement. — Hésitations de sa politique. — Alexandre I[er] ambitionne la gloire paisible de législateur. — Mésintelligence entre le souverain et le peuple. — Mort d'Alexandre I[er]. — Avénement de Nicolas. — État de la Russie à cette époque. — Émeute militaire à Pétersbourg. — Caractère de Nicolas et de son gouvernement. — Guerre contre la Perse. — Délimitation des deux empires. — Guerre contre la Tur-

quie. — Traité d'Andrinople. — Soulèvement de la Pologne. — Nicolas soutient la Turquie contre le pacha d'Égypte.— Sa politique désintéressée. — Il porte secours à l'Autriche en 1849. — La guerre d'Orient.

Nous allons aborder maintenant l'étude du développement de la civilisation en Russie durant la dernière période historique, c'est-à-dire depuis l'époque où Pierre le Grand commença à gouverner ses États par lui-même jusqu'à nos jours. Pour bien apprécier toutes les mesures civilisatrices prises par les souverains qui régnèrent alors sur la Russie, nous devons mettre d'abord en évidence les conditions politiques dans lesquelles ils se sont trouvés, et pour cela exposer succinctement l'histoire de cette période, que nous appellerons *Période de l'Empire de Russie.*

Après avoir écrasé l'émeute des streltzis et enfermé sa sœur Sophie dans un cloître, Pierre le Grand resta seul maître du pouvoir; car son frère le tsar Jean, faible, maladif et incapable de s'occuper d'affaires, lui abandonna sans abdiquer de fait, tous les soins du gouvernement, pour s'éteindre tranquillement et mourir inaperçu quelques années plus tard (1696). Voyons maintenant ce qu'était ce tsar Pétre Alexeewitch au moment où il devenait souverain absolu de la Russie. Né le 30 mai 1672, il avait à peine dix-sept ans lorsqu'il fut revêtu de ce pouvoir immense. Doué d'un extérieur superbe et dont

le prestige était puissant sur les masses populaires, d'une âme fortement trempée et de qualités intellectuelles supérieures, sa nature d'élite devait être nécèssairement animée de passions ardentes et conserver profondément les impressions qui s'étaient une fois produites sur elle; à plus forte raison ses impressions d'enfance durent influer sur sa conduite ultérieure. Abandonné par sa sœur à lui-même, et confié seulement aux soins de sa mère, femme respectable, mais probablement trop peu instruite pour apprécier le savoir en lui-même et toute sa valeur pour un souverain, Pierre avait grandi comme une belle et robuste plante sauvage dont la séve se porte dans les rameaux, où aucun obstacle n'en arrête le développement. Dès sa plus tendre enfance, il avait entendu de la bouche de sa mère et de celle de ses gouvernantes les récits plus ou moins hyperboliques, d'après l'usage des conteurs de l'époque, des brillantes campagnes de son père en Lithuanie; on lui avait parlé de la gloire que le noble Alexis y avait recueillie et de celle qui en rejaillissait sur son fils. C'était là ce qui plaisait à cette âme ardente et impressionnable, à cette jeune imagination électrisée au récit de cette suite de victoires. Quant au rôle qu'avait joué dans l'histoire le tsar Alexis comme organisateur et législateur, il n'en était pas question; car l'entourage du jeune prince était incapable d'en apprécier la haute portée, et surtout de le raconter à cet

auditeur inflammable avec la même poésie que les hauts faits militaires.

A l'âge de cinq ans il prêtait l'oreille aux relations de la campagne qui avait lieu dans ce temps contre les Turcs; à l'âge de dix ans il était tsar, et abandonné à ses propres tendances : ne devait-il pas se passionner de préférence pour les exercices militaires et en faire son unique occupation?

La princesse Sophie s'empressait de favoriser cette tendance, d'autant plus qu'elle espérait par là détourner l'enfant de toute pensée sérieuse, et pouvoir l'engager plus tard à se vouer uniquement aux travaux de la guerre, pour lui laisser à elle la direction exclusive des affaires administratives. Dans ces vues, elle ne l'entoura que de soldats, sous les ordres d'officiers étrangers engagés au service russe; parmi eux se trouvait un Génevois nommé François Lefort. L'influence de cet homme décida la future direction de la conduite du tsar et de l'empereur; il lui fit comprendre la nécessité du savoir, lui parla des progrès scientifiques et industriels que faisait l'Europe. Jusque-là tout allait bien; mais Lefort, complétement étranger à l'organisation de la société russe, ignorant l'histoire du pays qu'il habitait, se laissa naturellement entraîner, dans ses conversations intimes, à une amère critique des usages, des mœurs et de l'organisation du pays qu'il servait, où il ne retrouvait pas le genre de licence dont il avait joui

auparavant à Genève et dans le Versailles de Louis XIV. Lefort était protestant : il va donc sans dire qu'il ne ménageait pas les sarcasmes contre les rites religieux, d'autant plus qu'à cette époque l'animosité mutuelle des catholiques et des protestants était envenimée par la révocation récente de l'édit de Nantes. Il dut expliquer à son jeune élève les mystères du salut indépendant des œuvres, et lui apprendre à considérer la religion et l'Église comme des institutions politiques propres à former des instruments administratifs. Le jeune tsar, avide d'idées, s'appropriait naturellement les opinions et les points de vue de l'homme qui jouissait déjà de toute sa confiance. Les jugements de cet étranger sur la Russie devenaient les siens et fondaient dans son esprit des convictions qui dans la suite furent la base de toute sa politique.

Lefort, cependant, n'était pas le seul qui exerçât une influence sur le jeune tsar; mais c'est lui surtout qui lui inspira le goût pour les étrangers, de telle sorte que tout l'entourage du prince était formé d'aventuriers de tous les pays : quelques-uns d'entre eux, tels que l'Anglais Gordon et le Français Villebois, étaient des hommes très-capables; mais la plupart, poussés à peu près par les mêmes mobiles que Lefort, dénigraient à qui mieux mieux l'état social de la Russie. Pour un jeune homme imbu ainsi de préventions contre l'organisation de son pays, la pre-

mière conjuration des streltzis, et le sang humain qu'il fut obligé de répandre à l'âge de treize ans, ne pouvaient que raffermir ces préventions : la seconde conjuration de cette turbulente milice rendit encore plus fortes les convictions du tsar.

Animé du désir sincère de faire le bien de son pays, il entreprit immédiatement la création d'une flotte pour la mer Noire; car la perspicacité de son génie lui avait fait comprendre la nécessité d'adopter les dispositions prises à cet égard par sa sœur Sophie, malgré le peu de sympathie que devait lui inspirer l'ambitieuse princesse. Il rappela un constructeur de vaisseaux, nommé Brandt, que son père avait déjà fait venir de Hollande pour la création de la flotte caspienne, et qui languissait dans la misère depuis la mort du tsar Alexis. Pour éprouver son habileté, le tsar fit faire à Brandt un grand bateau sur le lac de Pereïaslavle, entre Moscou et Iaroslaw; et il alla avec toute sa cour, qu'il voulait régaler d'un spectacle nouveau en Russie, admirer les évolutions du petit navire. Satisfait de cette épreuve, le tsar confia à Brandt la construction de deux frégates et de trente galères, à Voronèje, sur les bords du Don supérieur.

Fidèle au traité qu'il avait conclu avec l'empereur Léopold, il déclara, en 1695, la guerre à la Turquie; il marcha sur Azoff et en fit le siége, mais, après des efforts infructueux et une grande perte d'hommes,

il dut le lever et revenir à Moscou sans avoir obtenu le résultat désiré. Ce n'était pas un échec de cette nature qui pouvait décourager Pierre, dont le caractère avait pour trait dominant une volonté ferme et persévérante, appuyée sur une profonde conviction de sa propre supériorité. Il doubla sa flotte, appela à lui d'Autriche, du Brandebourg et de la Hollande, des ingénieurs, des artilleurs et des marins, marcha de nouveau sur Azoff, en 1696, avec une armée de soixante-cinq mille hommes, assiégea cette ville par terre et par mer, et s'en empara après avoir complétement défait les galères turques qui la gardaient. De retour à Moscou, et inspiré par ses conseillers étrangers, il voulut y rentrer à la manière des triomphateurs de l'ancienne Rome; mais cette pompeuse innovation déplut à la nation, dont les habitudes et les mœurs ne toléraient pas le spectacle de cette vanité mondaine. Lorsque son père, le tsar Alexis, était rentré à Moscou après avoir repris deux cents villes aux Polonais, c'était au son des cloches et des hymnes de glorification qu'il avait rendu grâces à Dieu d'avoir béni les armes nationales. D'après l'opinion des Russes, un pareil triomphe était un blasphème, surtout quand on voyait figurer dans le cortége une potence, au pied de laquelle était enchaîné un déserteur allemand : à cette vue on trembla, et on se rappela avec effroi les récits sanglants du sombre règne de Jean IV, de terrible mémoire; car

le peuple russe n'aime pas les scènes émouvantes : il s'est distingué de tout temps par une certaine douceur de mœurs, dont ses lois, son gouvernement et sa piété fournissent des preuves suffisantes.

Pour éterniser le souvenir de cette heureuse campagne, Pierre fit frapper une médaille, avec son effigie et cette inscription : *Petre Alexeewitch, ordonnateur et rénovateur de Moscou;* sur le revers on voyait le siége d'Azoff et cette légende : *Seigneur des foudres et des guerres.* C'était la première médaille frappée en Russie ; et elle dut y causer autant de scandale que d'étonnement, par l'arrogante impiété d'un prince qui semblait s'attribuer le rôle de la Providence. Aussi voyons-nous à cette époque, probablement comme conséquence de toutes ces impressions fâcheuses, s'ourdir contre la vie du tsar un complot dont les principaux auteurs furent découverts et exécutés.

Séduit, comme il l'avait été dès son enfance, par les récits de ses favoris étrangers touchant les flottes, les armées, les arts et les mœurs des pays européens, Pierre brûlait du désir de visiter lui-même ces pays, pour pouvoir façonner le sien à l'image de celui qui lui plairait le plus ; car il faut dire, à son honneur, qu'il avait été jusque-là très-sobre d'innovations, se contentant d'introduire graduellement l'armée régulière et de construire ses chers vaisseaux, qui furent toujours pour lui une occupation favorite. Après une

victoire brillante et se trouvant alors en paix avec tous ses voisins, il jugea le moment propice pour accomplir son projet et réaliser ainsi le rêve favori de sa jeunesse. Il confia le gouvernement aux boyards Strechneff et prince Romadanovskoï, avec l'assistance de la Douma Boyarskaïa, et partit pour Riga et Mittau. La première de ces villes ne voulut pas le recevoir et jeta ainsi dans le cœur du tsar le germe de la profonde inimitié dont elle fut plus tard la victime. Le duc de Courlande et l'électeur de Brandebourg l'accueillirent avec tous les honneurs dus à son rang; mais, fatigué des entraves de l'étiquette, il voyagea dès lors incognito, sous le nom de Petre Mikhaïloff. Il visita la Hollande, et entra comme ouvrier charpentier dans un grand chantier de constructions navales à Saardam, où il resta plusieurs mois. On ne peut justifier cette longue perte d'un temps si précieux pour le souverain d'un grand pays, que par la grande prédilection de ce prince pour tous les métiers manuels et sa passion pour les constructions navales : constructions utiles, à la vérité, mais qui ne devaient être que d'une importance secondaire dans un pays aussi méditerrané que la Russie. Enfin il quitta la Hollande pour visiter l'Angleterre et Vienne, mais non sans avoir envoyé en Russie quantité de ses camarades d'atelier de Saardam. A Londres, il fut traité en souverain et assista à une revue navale qui le transporta tellement d'admiration pour la flotte anglaise, qu'il

s'écria : « Si je n'étais *tsar* de Russie, je voudrais être amiral anglais! »

Sur le point de quitter Vienne pour entreprendre un voyage en Italie, il apprit que Moscou venait d'être le théâtre d'un soulèvement général des streltzis; à cette nouvelle il remet son voyage artistique, se rend en toute hâte à Moscou et trouve l'émeute déjà comprimée à son arrivée. Les généraux Cheïne et Gordon avaient tué et mitraillé la majeure partie des rebelles, et emprisonné dans les maisons de Moscou tous les survivants, que Pierre fit exécuter à son arrivée. En citant ce fait les historiens étrangers l'accompagnent ordinairement de réflexions concluantes, suivant eux, sur la barbarie et la férocité des Russes, sans prendre en considération l'animosité profonde et ancienne du tsar contre cette troupe : conséquence des terreurs qu'elle lui avait causées dans son enfance et dans sa première jeunesse. Ces raisons, il nous semble, devraient atténuer les reproches qu'on a le droit d'adresser à Pierre Ier : admettons cependant que malgré la violence du caractère de ce prince, cette vengeance mérite le blâme, en quoi le peuple russe en est-il solidaire? Les Français étaient-ils tous aussi sanguinaires et poltrons que Louis XI, aussi bornés et lâches que Henri III?

Ces événements se passaient en 1698 : pendant la même année un armistice de deux ans fut conclu entre la Russie et la Turquie; et cette trêve fut rem-

placée bientôt par une paix de trente ans, en vertu de laquelle la Turquie cédait à la Russie Azoff et tout le territoire environnant.

Une fois de retour de son voyage, Pierre mit la main à la grande œuvre de la réorganisation : il essaya de régulariser la compétence des tribunaux, fit des règlements, travailla à la propagation de l'industrie, chercha à modifier les mœurs, les habitudes, et jusqu'à l'alphabet et au langage de la nation, en y introduisant en masse l'élément étranger. Il ne dédaignait pas d'entrer dans tous les détails de la vie privée des citoyens, surtout de celle des classes supérieures ; il défendit par exemple d'aller à la chasse, exercice qu'il considérait comme indigne d'un homme destiné aux travaux de la guerre ou du conseil. Il changeait les noms de toute l'administration en substituant des mots étrangers aux mots russes, mais sans toucher toutefois aux grandes institutions de l'État : ainsi la Douma Boyarskaïa fut nommée Sénat Dirigeant, mais conserva d'abord toutes ses attributions et tous les membres qui la composaient. Ces fantaisies d'un grand homme sont à peine remarquables à côté de tout ce qu'il faisait pour accroître le bien matériel du pays : son coup d'œil économique était d'une justesse extraordinaire ; il savait deviner les améliorations qui convenaient à chaque localité, et imprimer une si heureuse direction à l'activité qu'il développait, que son influence peut encore se reconnaître de nos jours dans

les progrès industriels de différentes provinces. A l'imitation de son père, il créa de nouveau la flotte et l'armée régulière, et traça le plan de la diplomatie et de l'avenir politique de la Russie, avec une sagacité et une perspicacité qui n'appartiennent qu'au génie. Nul mieux que lui ne sut choisir l'emplacement des villes et des forteresses qu'il voulait bâtir, ou tracer une voie de communication utile : à tel point, qu'aujourd'hui même, veut-on entreprendre une amélioration de ce genre, on consulte quelquefois les archives; et on y trouve souvent la certitude que Pierre avait étudié ces améliorations ou les avait en vue. Par ses capacités intellectuelles, Pierre le Grand était donc à la fois un habile administrateur et un profond diplomate.

Voyant que l'agrandissement de la Russie du côté de la mer Noire était très-difficile avec les moyens qu'elle possédait, et remarquant d'ailleurs qu'il pouvait plus aisément s'arrondir et se renforcer du côté du nord, à cause du désordre qui régnait en Suède sous Charles XII, Pierre prit pour prétexte la vengeance qu'il avait à tirer de la ville de Riga, déclara en 1700 la guerre à la Suède, et marcha directement sur Narva, dont il fit le siége. Charles XII vole rapidement au secours de la ville assiégée, profite du mauvais temps et des dissensions des généraux russes, et détruit en un tour de main l'armée du tsar. En apprenant cette nouvelle, Pierre le Grand s'écria : « A force de défaites ils m'apprendront à les vaincre. » Le génie

du tsar, sa volonté de fer sont tout entiers dans cette parole.

Pour prendre sa revanche, il fond les cloches et en fait des canons, soudoie des régiments en Danemark, en Saxe, en Allemagne et en Livonie même, recrute une nouvelle armée russe, qu'il rompt à une discipline militaire régulière, construit cent galères sur le lac Tchoudskoë ou Peïpous, et commence déjà à battre les Suédois. Le général Cheremetieff gagne en 1702 une bataille sur le général suédois Schlippenbach, lui prend seize drapeaux, quinze canons, sept mille prisonniers, et s'empare de plusieurs villes intérieures, entre autres de la petite ville de Marienbourg, où il réduit en captivité toute la population : au nombre de ces captifs, se trouvait une jeune fille qui devait plus tard s'asseoir sur le trône de Russie sous le nom de Catherine Ire.

Nya, petite redoute suédoise, sur les bords et près de l'embouchure de la Neva, fut le premier point maritime tombé au pouvoir des Russes, qui l'emportèrent après la reddition faite par Cheremetieff de la forteresse de Nothenbourg, le Schliesselbourg actuel. Ce point dominait toute l'Ingrie et la Carélie. A peine Pierre eut-il aperçu un coin de mer en sa possession, qu'il s'empressa d'y fonder une ville ; il la baptisa de son nom, et pour la garantir d'un coup de main des Suédois, il fortifia immédiatement l'île de Kotline, qu'il affubla du nom allemand de Kronstadt. Maître de cet unique lambeau de côte maritime, sa passion

pour la marine s'y développa avec toute l'énergie dont cette nature vigoureuse était capable; et en très-peu de temps s'éleva au-dessus des eaux la forteresse de Kronstadt, tandis qu'un bourg assez considérable remplaça Nya, sous le nom de Saint-Pétersbourg, cette Palmyre moderne du Nord et l'enfant chéri de son créateur.

Pour entourer son nouveau fort d'une étendue de territoire assez respectable, le tsar s'empara de Narva, en 1704, en prenant d'abord Dorpat et quatre-vingt-dix-huit canons suédois sur le Peïpous. L'emplacement de Pétersbourg, isolé des communications fluviales de l'intérieur, était peu favorable à l'établissement d'un principal port de commerce pour la Russie; et certainement Pierre Ier ne l'aurait pas choisi, s'il avait eu le choix : mais sa passion fut plus puissante que la réflexion, et Pétersbourg resta longtemps, à cet égard, un port d'une utilité secondaire pour l'ensemble du pays, immédiate seulement pour les contrées environnantes, pour le lac Ladoga, la province de Novgorod, la Finlande méridionale et les pays arrosés par la Msta, la Lovat et la Chalone. Afin de relier ce système fluvial aux cours d'eau de l'intérieur du pays, il fallut entreprendre la construction de canaux éclusés, qui absorbèrent des sommes considérables d'argent et coûtèrent la vie à un grand nombre de ses sujets[1]. Il est bien certain que si Riga

1. Pour creuser le canal seul de Ladoga, le tsar fut forcé de

eût alors appartenu à la Russie, le choix de Pierre se serait fixé de ce côté, qui présentait quelques avantages; mais lorsque ce port de mer devint une ville russe, le tsar avait déjà jeté les fondements de Pétersbourg et attaché son nom à la ville naissante; il persévéra donc à lui assurer la prépondérance [1].

En 1705, le tsar envahit la Courlande et prit Mittau; mais il dut abandonner cette conquête occidentale, pour surveiller Charles XII, qui s'avançait du côté de la Volhynie; et il envoya à cet effet une armée à Kieff, sous les ordres de son favori Menchtchikoff, dont nous parlerons plus amplement lorsque nous traiterons des réformes législatives du tsar. Heureusement pour Pierre, Charles XII avait pris subitement la direction de la Saxe et de la Bohême. Ce sont ces préoccupations du conquérant suédois dans le centre de l'Europe, qui donnèrent à Pierre le loisir de reculer ses limites du côté des possessions suédoises.

faire venir les ouvriers de l'intérieur de l'empire, de Simbirsk, de Saratoff, de Penza, de la petite Russie et d'autres localités; et des dizaines de mille de ces malheureux périrent en travaillant dans ces marais froids et malsains, moissonnés en foule par le scorbut et d'autres maladies contagieuses. Il en fut de même pendant le travail de la communication entre la Msta et la Tvertza près de Vyschnii-Volotchok, communication indispensable pour relier le Volga au système fluvial de Pétersbourg.

1. On peut dire cependant à la rigueur que Riga ne présentait pas assez d'avantages pour lui sacrifier complétement la nouvelle cité : car, pour en faire un port desservant tout l'intérieur de la Russie, il faudrait réunir la Dvina avec le Volga et écluser ces deux fleuves sur une assez longue étendue.



En 1707, Pierre épousa légitimement Catherine, la jeune prisonnière de Marienbourg, et l'associa désormais à tous ses travaux. L'année suivante, Charles XII entra en Russie, et aux avances d'accommodement que lui fit faire le tsar, il répondit avec fierté, qu'il signerait la paix à Moscou. Cette folle présomption causa la ruine du conquérant suédois : car cédant aux perfides conseils de Mazeppa, l'hetman des Cosaques de la petite Russie, Charles XII prit le chemin de l'Ukraine pour arriver à la vieille métropole de la Russie. Pierre accourt à la défense de ses frontières occidentales, tombe sur Lœvenhaupt, lieutenant de Charles XII, qui venait avec seize mille hommes renforcer son armée, le bat et s'avance sur les derrières de son ennemi en observant ses mouvements. L'hiver de 1708-1709 fut très-rigoureux et enleva à Charles XII une partie de ses troupes, qui moururent de faim et de froid. Le bouillant capitaine suédois supporta avec le plus héroïque courage toutes les privations de cette rude campagne, et attaqua enfin, dans le courant du mois de juin, son patient ennemi dans les plaines de Pultawa, qui virent tomber tout à la fois presque la totalité de son armée et le prestige de sa gloire. Charles XII, suivi d'un faible détachement de ses gardes, s'enfuit sur les terres du sultan.

Pierre sans perdre de temps, après cette brillante victoire, court à Varsovie pour remettre la couronne

de Pologne sur la tête d'Auguste, son protégé, signe une alliance avec la Pologne, la Prusse et le Danemark contre la Suède; et suivi dans son cortége triomphal de dix-sept mille prisonniers suédois, il revient à Moscou pour y recevoir de ses troupes accompagnées par l'ambassadeur d'Angleterre, le titre nouveau d'*Empereur*.

Fort de la coalition qu'il avait provoquée, Pierre s'empare, en 1710, de Riga, Revel, Elbing, Wiborg, de la Carélie, de l'Ingrie, de l'Esthonie, de la Livonie et de la Courlande; mais il restitue cette dernière province au duc Frédéric-Guillaume.

Les sollicitations et les intrigues de Charles XII auprès de la Porte ottomane, engagèrent celle-ci à épouser sa querelle. Sur un prétexte futile, le sultan fit emprisonner l'ambassadeur russe à Constantinople et envoya une armée nombreuse sur le Pruth, pour envahir les provinces méridionales de la Russie. A cette nouvelle, Pierre s'empressa d'obtenir du prince Kantemir, hospodar de Moldavie, l'engagement de lui fournir une armée moldave et les approvisionnements nécessaires à l'armée russe. Sur la foi de cette promesse, le nouvel empereur s'avança avec un corps de quarante mille hommes, ayant seulement en vue de renforcer avec ses troupes disciplinées les corps roumains qu'il comptait rencontrer; mais quelle ne fut pas sa déception quand, après avoir traversé les steppes de la Moldavie septentrionale et y avoir

épuisé toutes ses provisions de bouche, il voit Kantemir, trompé aussi dans son attente, accourir près de lui avec quelques milliers d'hommes seulement et sans provisions!

Le vizir Baltadji-Méhémet, commandant une armée de trois cent mille hommes, entoura d'un cercle de fer la petite troupe de l'empereur, campée près des bords du Pruth, la privant de toute espérance de ravitaillement et même des moyens de se procurer de l'eau.

Ce fut dans cette position extrême que l'empereur écrivit à son nouveau sénat la lettre suivante :

« Je vous annonce que, déçu par de fausses nou-
« velles, et sans fautes graves ou fausses démarches
« de ma part, je me trouve, avec toute mon armée,
« entouré par des forces ottomanes sept fois plus
« grandes que les miennes. Mes arrivages de provi-
« sions sont tellement interceptés, que, sans une
« grâce toute spéciale de Dieu, je ne puis m'attendre
« qu'à une complète défaite ou une prison en Turquie.
« Si je suis prisonnier, vous ne devez plus me consi-
« dérer comme votre empereur et maître, ni exécuter
« aucun de mes ordres, fût-il signé de ma propre
« main, jusqu'à ce que je vienne personnellement
« vous déclarer le contraire; mais si je péris, et que
« vous en receviez la nouvelle certaine, *choisissez*
« alors parmi vous le plus digne de me remplacer[1]. »

1. Cette lettre est une preuve évidente du patriotisme de Pierre

Dans cette position désespérée, Pierre et son armée furent sauvés par sa nouvelle épouse. Catherine rassembla tout l'argent et les objets précieux qu'elle put trouver dans le camp, y ajouta ses propres bijoux, envoya tous ces trésors à Baltadji-Méhémet, parvint ainsi à le gagner malgré l'opposition de Charles XII, qui se trouvait au camp turc, et amena le vizir à conclure, au nom du sultan, la paix avec la Russie.

Par cette paix de 1711, la Russie restitua à la Turquie Azoff et tout son territoire, et consentit au retour de Charles XII dans ses États de Suède. Pierre était donc encore une fois repoussé des bords de la mer Noire, et son activité maritime exclusivement et forcément concentrée sur la Baltique. Les fatigues des campagnes qu'il avait supportées ayant porté atteinte à sa santé, il se rendit pour la rétablir aux eaux de Carlsbad, et ce fut pendant ce voyage qu'il maria son fils Alexis avec une princesse de Brunswick-Wolffenbuttel[1]. De retour en Russie, il s'adonna avec

et de son grand caractère. N'y a-t-il pas un rapprochement intéressant à faire entre ce document historique et le fameux billet de François Ier : « Tout est perdu fors l'honneur, » écrit dans une position identique, mais qui fut évidemment dicté par l'exaltation chevaleresque du prisonnier de Charles-Quint, tandis que la lettre de Pierre, écrite par un autocrate violent, il est vrai, mais qui dans une humilité froidement appréciée comme indispensable au bien de son pays, sait avouer sa faute et a le courage de délier volontairement son peuple de toute solidarité avec lui.

1. Il avait eu ce fils de sa première femme Eudoxie Lopoukhine, qu'il avait épousée du vivant de sa mère la tsarine Nathalie, et qu'il répudia, en l'obligeant de prendre le voile sous le nom

toute son énergie à son œuvre de réformation et surtout à l'armement de la flotte, armement poussé avec une telle activité qu'en 1714 une escadre russe fit voile pour les îles d'Aland, s'en empara, captura toutes les galères suédoises et le vaisseau amiral, qui se trouvaient dans ces eaux.

Toutes ces victoires sur les Suédois avaient fait de l'empereur Pierre l'arbitre du nord; il se voyait déjà établi d'un pied ferme sur la Baltique, et il songea alors à faire un second voyage en Europe. Il quitta donc la Russie en 1716, visita de nouveau la Hollande, le Danemark et la France, et ne retourna dans ses États qu'au mois de janvier 1718. Ce second voyage eut sur l'empereur une influence bien plus puissante que le premier: il vit la France de Louis XIV gouvernée par le régent; il suffit de signaler cette double combinaison de circonstance, pour laisser entrevoir les conséquences qu'allait engendrer pour la Russie le fatal exemple mis sous les yeux de son souverain. Jusqu'alors l'empire russe était encore ce même pays dont les vieilles institutions étaient vivifiées et rajeunies par le fécond esprit du christianisme, et où le pouvoir du tsar, parfaitement absolu, il est vrai, mais tempéré néanmoins par la piété du chrétien, se trouvait sous l'influence du respect traditionnel pour les usages et pour l'ordre établi. C'était un pays

d'Hélène, dans un couvent de Souzdal, peu après la mort de la tsarine mère.

habitué surtout, depuis un siècle, à voir dans ses souverains les fils les plus pieux et les plus zélés de l'Église et les représentants de toutes les vertus domestiques et sociales; un pays enfin dont les tsars se soumettaient à l'ordre établi, sans le trouver gênant pour leur pouvoir. Pierre, naturellement prédisposé à l'arbitraire, dut jeter des regards d'admiration et d'envie sur cette orgueilleuse personnalité de Louis XIV, qui venait de mourir, mais dont l'esprit régnait encore en France et devait charmer l'hôte impérial du régent.

L'empereur Pierre, qui ne brillait pas par la rigidité de ses mœurs, fut émerveillé de l'aimable facilité de celles qu'il observait à la cour de Versailles : il vit la manière dont le duc d'Orléans, sans provoquer une indignation générale, gouvernait un peuple renommé par le brillant de sa civilisation ; il vit des grands seigneurs courtisans, et d'ignobles valets parés de la pourpre romaine, et la Bastille formant la dernière raison et la clef de voûte de l'édifice social. A la vue d'un système aussi commode de gouvernement, non-seulement pour un roi, mais même pour un régent du royaume français, l'empereur absolu de la Russie sentit qu'il ne jouissait lui-même que d'un pouvoir restreint, dont l'exercice était sans cesse entravé par un ridicule respect des traditions morales et pieuses des âges précédents, par cet attachement aux usages adoptés, qui, dans leur ensemble, formaient les véri-

tables constitutions de l'État, comme cela se voit encore aujourd'hui en Angleterre. Il fallait donc, pour imiter la France, combattre l'influence religieuse, changer les mœurs, et substituer à l'amour des vieux usages un servile esprit d'imitation de la France; et pour pouvoir jouir le plus tôt possible des agréments du luxe, il fallait encourager le commerce extérieur et l'établissement de l'industrie sur la plus vaste échelle.

De pareils stimulants étaient bien suffisants pour surexciter l'activité énergique de l'empereur; aussi le voyons-nous, à peine revenu, se mettre à l'œuvre, brisant, comme verre, toutes les institutions sanctionnées par des siècles d'existence, reconstituant *à priori* l'organisation sociale sur le modèle de celle de la France, favorisant la création de la marine marchande, des manufactures et des usines, en un mot, se multipliant dans toutes les sphères, et poussé par l'intime persuasion que son peuple ne pouvait être lancé dans la voie du progrès que par ces moyens héroïques. Il ne voulut cependant pas affronter une résistance en masse, qu'il craignait de rencontrer à Moscou : à cet effet, il fixa sa résidence à Pétersbourg; puis mandant auprès de lui les citoyens les plus influents de l'ancienne capitale moscovite, il leur faisait raser la barbe et changer de costume, et les renvoyait compromis de la sorte à Moscou. Revenus chez eux, ces nouveaux adeptes de l'*européisme*

devaient opter entre l'aveu de leur faiblesse de caractère et le rôle de grands partisans des nouvelles mœurs; la majorité prenait ce dernier parti. Tous les actes de réforme seront analysés plus loin; maintenant revenons à l'histoire.

Pierre avait encore brusquement interrompu son voyage, à la nouvelle qu'il reçut de la fuite de son fils Alexis. Ce jeune prince était assez rudement traité et même mal vu par son père, parce qu'il s'était permis de ne pas applaudir au plan de réforme dont Pierre poursuivait l'exécution, et qu'il était ainsi à la cour l'exemple et le centre d'une opposition nationale. Alexis profita de l'absence de l'empereur pour se soustraire aux anxiétés qui assiégeaient incessamment son existence, évidemment gênante pour son père, et alla se mettre sous la protection de l'empereur d'Autriche. Ce souverain le renvoya d'abord à Naples; mais, invité par les agents de son père à accepter l'empereur d'Autriche pour arbitre, Alexis revint à Vienne, où ce soi-disant arbitre le livra aux agents russes. Le malheureux prince fut conduit d'abord à Moscou, et puis transféré à la forteresse de Pétersbourg, pour y mourir le 18 juin 1718, à l'âge de vingt-sept ans : il laissait un fils et une fille au berceau.

Pendant ce temps, Pierre avait entamé des pourparlers de paix avec la Suède; mais la mort de Charles XII fit rejeter par le sénat suédois les propositions russes. Pierre essaya alors de l'intimidation et en-

voya sur les côtes de Suède une flotte, qui brûla huit villes, plus de mille villages, des forêts et des manufactures. Effrayée d'une aussi brusque agression, la Suède implora l'assistance de l'Angleterre; celle-ci fit entrer dans le Mecklembourg des troupes hanovriennes, qui furent bientôt battues par les soldats de l'empereur. Le nouveau roi de Suède recourut alors à la protection du Régent, duc d'Orléans, qui obtint de Pierre la conclusion d'un armistice de deux ans. Mais les Suédois, espérant toujours être soutenus par l'Angleterre, rejetèrent l'armistice accepté par leur souverain; l'empereur, pour les y forcer enfin, fit avancer une grande flotte qui devait saccager les côtes de Suède. Déjà les vaisseaux russes s'approchaient de Stockholm, quand le sénat du royaume se rendit à l'avis du roi, et consentit à conclure une paix définitive, qui fut signée le 30 août 1721, à Niestadt. Par cette paix, la Suède céda à la Russie la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, la Carélie jusqu'à Wiborg, les îles Œsel et Dago, et toutes celles de la Baltique et du golfe de Finlande, depuis la Courlande jusqu'à Wiborg.

Ce traité de paix flattait singulièrement l'amour-propre national; aussi l'empereur fit-il à Pétersbourg et à Moscou des entrées splendidement triomphales. Une semaine après son arrivée dans cette dernière ville, il profita du contentement général pour décréter que tout empereur de Russie aurait désormais le

droit de désigner son successeur, sans avoir à consulter ni à concilier les prétentions des compétiteurs directs. Fort heureusement cette ordonnance, par laquelle il voulait étendre son pouvoir au delà de la tombe, ne fut jamais mise à exécution par aucun de ses successeurs.

Complétement maître du nord, Pierre le Grand jeta de nouveau son regard d'aigle vers le midi; mais comme la mer Noire était toujours gardée et défendue par la puissance ottomane, il dirigea toute son activité sur la Caspienne. Quelques années auparavant, il avait établi une compagnie commerciale à Chémakha, ville persane, située dans les environs de cette mer; et les montagnards de ces contrées s'étaient engagés à garder cette ville moyennant un subside annuel qui leur serait payé par la Perse. Cette dernière puissance n'ayant pas fait honneur à ses engagements, aux termes convenus, les montagnards saccagèrent la ville et massacrèrent les marchands russes. Pierre exigea du schah Houssein une réparation éclatante; le monarque persan répondit à cette sommation en implorant le secours de la Russie contre ses propres sujets, qui venaient de se révolter. L'empereur se mit personnellement à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, dont l'nfenterie fut embarquée sur des vaisseaux à Astrakhan, s'empara de Derbent et de toute la côte occidentale de la Caspienne. Il revint encore une fois triompha-

lement à Moscou; et comme sa femme Catherine l'avait accompagné dans cette guerre, ainsi que dans les précédentes, il la fit couronner publiquement dans la vieille ville des tsars, et la déclara héritière présomptive du trône.

Ainsi l'empire de Russie s'étendait déjà de la Baltique à la Caspienne, depuis Riga, Pskoff, Smolensk, Kieff et l'Ukraine, jusqu'aux solitudes glacées du Kamtchatka; et le grand souverain qui en avait ainsi reculé les frontières allait enfin jouir de son œuvre, quand la mort l'enleva le 28 janvier 1725.

Ce n'est qu'après avoir étudié dans tous ses effets le mouvement de la civilisation du peuple, que nous pourrons concevoir l'ensemble des résultats du règne de Pierre le Grand : néanmoins, nous pouvons déjà dire que la réforme dont ce souverain a donné l'impulsion, a bouleversé la couche supérieure de la société et n'a pas encore atteint la masse de la population, dont les conditions d'existence sociales sont devenues plus lourdes, et par conséquent moins propres au mouvement.

Pendant la maladie de l'empereur Pierre, le prince Menchtchikoff avait déjà préparé l'opinion publique en faveur de Catherine. Aussi, à peine Pierre le Grand eut-il fermé les yeux, que l'impératrice Catherine Ire fut proclamée souveraine de Russie. Depuis ce moment jusqu'à l'avénement de l'impératrice Élisabeth, commence le règne des favoris. Catherine, pendant

son règne, qui dura deux ans et trois mois, fut complétement subjuguée par l'influence de Menchtchikoff, dont le caractère tracassier envers tous ceux qui lui paraissaient personnellement suspects, ne laissa point s'épanouir les qualités de l'impératrice.

A l'avénement du jeune empereur Pierre II, fils du malheureux prince Alexis, la faveur souveraine fut dévolue aux princes Dolgorouky : ces nouveaux favoris exilèrent en Sibérie le prince Menchtchikoff, confisquèrent tous ses biens, et employèrent le même moyen pour écarter tous ceux qui avaient le malheur de leur déplaire. Ils ne perdirent leur influence qu'à la mort de l'enfant de quatorze ans, au nom duquel ils régnaient. Ils purent cependant encore appeler au trône de Russie la duchesse de Courlande, Anne, fille du tsar Jean, frère aîné de Pierre le Grand; mais avant de lui remettre la couronne, la députation qui vint la chercher à Mittau, lui fit signer une charte par laquelle, entre autres engagements, elle prit celui de ne pas permettre à son favori Biren de la suivre en Russie. La duchesse signa tout ce qu'on voulut; mais à peine arrivée, elle remit le gouvernement absolu entre les mains de ce même Biren, si spécialement désigné dans ses promesses écrites.

Cette charte n'eut en général aucune conséquence politique; mais comme les circonstances qui accompagnèrent sa création et son annulation peuvent mettre en évidence certaines tendances politiques de

l'époque, qui servent toujours à déterminer le degré de civilisation des acteurs qui y ont pris part, nous nous voyons obligé d'en faire mention.

A la mort de l'empereur Pierre II, le saint synode, le grand conseil, le sénat et toutes les autorités supérieures s'assemblèrent pour délibérer sur la succession au trône. Après de longs débats, les Dolgorouky parvinrent à exclure de la succession la princesse Élisabeth, fille de Pierre le Grand, au profit de la duchesse de Courlande, Anne, fille du tsar Jean, frère de Pierre. Ils enlevèrent le consentement de l'assemblée en promettant de n'offrir la couronne de Russie à la duchesse de Courlande qu'à la condition de la faire consentir à une charte limitant considérablement les droits souverains. Une députation de trois membres, et dans ce nombre l'auteur de la charte, le prince Basile Dolgorouky, fut envoyée à Mittau. La duchesse Anne, trop heureuse de pouvoir changer sa petite couronne ducale contre l'une des plus grandes souverainetés du monde, consentit sans réplique à tout ce qu'on lui demandait, signa la charte, accourut à Saint-Pétersbourg le 15 février 1730, monta sur le trône le 25 du même mois, et se fit couronner à Moscou le 28 avril de la même année. Cette fameuse charte avait une tendance éminemment oligarchique : elle défendait à l'impératrice ainsi qu'à ses héritiers, à tout jamais, de déclarer la guerre ou conclure la paix, d'instituer des impôts,

de *distribuer des places judiciaires et administratives*, d'infliger des punitions *aux nobles*, sauf le cas de crimes prouvés, de confisquer des biens appartenant à la noblesse, de disposer des biens domaniaux ou d'en faire donation, enfin de se choisir un mari ou un héritier *sans le consentement et l'approbation du conseil supérieur de l'Empire*. On voit que dans leur précipitation et dans leur égoïsme, les rédacteurs de cette charte exigèrent des conditions inacceptables pour un pouvoir exécutif qui se respecte : car soumis à de telles restrictions, il est privé de toute liberté d'action, liberté indispensable pour l'exercice d'un pouvoir quelconque, même le plus limité. D'un autre côté, cette charte n'offrait aucune garantie au pays, si ce n'est celle de remplacer un pouvoir absolu par plusieurs de même nature; car ce conseil supérieur, composé d'aristocrates, ne pouvait être au fond qu'une espèce de conseil des Dix. Aussi le gros bon sens de la société d'alors préféra la tyrannie de Biren seul à celle d'une oligarchie : car il est certainement plus facile de patienter sous un seul tyran que sous plusieurs, qui se perpétueraient indéfiniment. Les princes Troubetzkoï, Bariatinskoï et Tcherkaskoï, n'espérant pas faire partie du conseil supérieur, convoquèrent un nombreux conciliabule de petits propriétaires nobles des provinces, leur développèrent l'idée que nous avons exposée, et les engagèrent à protester contre la charte signée. Le comte Math-

veeff se mit à la tête de cette troupe de gentillâtres, et se rendit au palais pour sommer l'impératrice de faire immédiatement convoquer le conseil supérieur et le sénat. L'impératrice, prévenue de tout ce complot, probablement ourdi par Biren lui-même, se soumit modestement à la sommation des quasi-conjurés et convoqua le conseil et le sénat. Le comte Mathveeff prononça un discours dans lequel il se disait le mandataire de toute la noblesse russe, et supplia l'impératrice, au nom de toute la nation d'accepter le pouvoir absolu, si inconvenablement limité par la malencontreuse charte. « Comment! dit l'impératrice en jouant l'étonnement, l'acte que j'ai signé à Mittau ne serait pas conforme aux vœux de la nation? » Mathveeff répondit que la nation désirait voir en elle une souveraine absolue. « Ah! prince Vassilii Loukitche[1], dit-elle en s'adressant au prince Dolgorouky, tu m'as donc trompée! » Après cela, elle fit relire la constitution devant l'assemblée, qui s'écria que cette charte était contraire à la volonté de la nation, et l'impératrice la déchira en petits morceaux aux yeux de tous les assistants.

Lorsque la duchesse avait signé l'engagement, elle n'avait pu se faire accompagner par Biren; mais ce favori l'avait suivie de près à Pétersbourg, et il s'était déjà mêlé de toutes les affaires avant l'anéantisse-

1. Cela veut dire fils de Luc.

ment de la charte. Cela prouve combien il était de son intérêt de détruire un document aussi compromettant pour sa personne. Quand la constitution fut déchirée, Biren ne se gêna plus : il commença par rouer, écarteler, exiler tous les Dolgorouky; et pendant la période appelée encore de nos jours *temps des atrocités de Biren*, cet homme exerça une affreuse tyrannie, non-seulement sur les seigneurs, mais encore sur les moindres citoyens.

Ainsi, au mépris de tous les sentiments religieux du peuple, il eut l'infamie et la cruauté de faire subir le supplice du knout au savant et respectable archevêque de Tver, Théophilacte Lopatinsky, pour avoir, dans un ouvrage théologique sur les sectes chrétiennes dissidentes, osé critiquer le rite luthérien. Aux instincts sanguinaires d'un despote qui viole toutes les lois divines et humaines, ce misérable parvenu joignait une rapacité que rien ne pouvait assouvir. Dans toutes les provinces, des agents de Biren, la plupart allemands comme lui, arrachaient au peuple, par d'affreuses tortures, tous les arriérés des impôts dus au fisc; ces agents de la tyrannie *birennienne* (tel est leur nom conservé dans la mémoire du peuple) faisaient enchaîner et jeter dans de sombres cachots les riches propriétaires, qu'ils ne relâchaient qu'au prix de fortes rançons. Bref, on compte que pendant la trop longue durée de la faveur de ce monstre, outre le grand nombre de personnes qui expirèrent dans les

supplices, plus de vingt mille personnes furent exilées en Sibérie.

Ce sanglant épisode de la tyrannie allemande surpassa en excès de barbarie les jours les plus sombres de la domination mongole, et même les désastres de l'époque du faux Dmitrii. L'impératrice, cependant, tout en laissant une latitude illimitée à l'arbitraire de son farouche allemand, ne négligea pas de travailler à l'œuvre de la civilisation : elle créa quelques établissements scientifiques et développa l'instruction publique. Pendant que toutes les horreurs d'une domination étrangère s'exerçaient sur des victimes russes, l'armée, parfaitement disciplinée, gagnait des batailles et se distinguait par des prodiges de valeur, sous les ordres des maréchaux Minich et Lassy. En dépit des troupes et de la politique de la France, qui soutenait Stanislaw Leczinsky, les baïonnettes russes élèvent au trône de Pologne, Auguste, électeur de Saxe, et s'emparent de Dantzig et de toute la Pologne. Après avoir atteint ce but politique, ces troupes victorieuses marchent, en 1736, sur la Crimée, s'emparent de Pérécop, d'Azoff, d'Otchakoff, et dévastent toute la presqu'île taurique. Cette campagne de deux années n'est qu'une marche triomphale où les prisonniers sont pris par dizaines de mille et les canons et drapeaux par centaines. En 1739, pour effacer le souvenir de la malheureuse campagne de Pierre le Grand sur le Pruth, Minich entre en Moldavie : le

17 août, défait complétement l'armée turque, s'empare de Khotine et pousse la poursuite jusqu'aux bords du Danube. Les Moldaves supplient alors la Russie de prendre leur principauté sous sa domination; mais la paix venant à se conclure, cette proposition n'est pas acceptée.

Par cette paix, signée le 18 septembre, la Russie rendait Khotine, Otchakoff et Kinburn; mais elle gardait Azoff et tout son territoire : la Porte s'engageait à ne pas faire de fortifications sur les bords de la Koubanne, rivière limitrophe des possessions de ces deux puissances du côté du Caucase.

Les trois hordes des Kirguise-Kaïssaks s'étaient volontairement soumises à la couronne de Russie. En 1731, cette extension de territoire jusque dans l'intérieur de l'Asie donna lieu à la fondation de la ville d'Orenbourg, comme centre de l'administration de ces nouveaux sujets.

Minich, en revenant à Pétersbourg, y retrouva l'ignoble Biren, décoré du titre de duc de Courlande, tout-puissant à la cour, et traitant du haut de sa grandeur les plus fidèles serviteurs de l'État qu'il opprimait.

Sur ces entrefaites, le 17 octobre 1740, l'impératrice Anne mourut, laissant le trône à un enfant de deux mois, le malheureux Jean Antonowitch, petit-fils de sa sœur Catherine, et sous la régence de sa nièce, Anne de Brunswick, mère du jeune prince, mais

aussi sous la direction immédiate d'un corégent, le terrible duc de Courlande.

Cette régence ne dura pas longtemps. Biren ne mettait point de terme à ses cruautés ; son insolent orgueil, croissant de jour en jour, n'était plus tolérable. Du consentement de la régente, le maréchal Minich arrêta le duc régent le 9 novembre et l'écroua à la forteresse de Schlusselbourg. Biren y fut jugé et condamné à mort, peine qui fut commuée par la régente en un exil perpétuel. Transporté avec toute sa famille en Sibérie, Biren fut de là transféré à Iaroslaw, et, au bout de vingt ans d'exil, réintégré dans son duché de Courlande par l'impératrice Catherine II.

Après la condamnation de Biren, la régence resta entre les mains des parents du jeune empereur Jean; oubliant les services signalés du brave Minich, ils le disgracièrent, et par leur prédilection marquée pour les Allemands, ils s'aliénèrent l'affection des serviteurs les plus dévoués de l'État. Toutes ces maladresses provoquèrent une conspiration organisée par l'ambassade française, et conduite par un certain Lestocq, coiffeur d'Élisabeth, fille de Pierre le Grand. L'entreprise était si facile, qu'une seule compagnie du régiment de la garde preobrajensky, gagnée par Lestocq et enflammée par une harangue de la princesse, arriva au palais la nuit du 25 novembre 1741; sans aucune résistance, elle arrêta la régente, son mari et son fils, l'empereur Jean, et mit sur le trône de Russie la princesse

Élisabeth. Les nouveaux prisonniers furent immédiatement conduits sous escorte, hors des frontières russes. Chemin faisant, la régente eut l'imprudence de prononcer des paroles de menace et de vengeance, assurée, disait-elle, de reconquérir le trône de Russie pour son fils au moyen des baïonnettes étrangères. L'escorte, instruite des projets hostiles de cette princesse, s'arrêta à Riga et en référa au gouvernement, qui, apercevant un danger véritable pour le pays dans la liberté de l'ex-régente, de son mari et de son fils, les fit incarcérer. Depuis lors, ils ne firent que changer de prison et moururent tous en captivité à différentes époques.

L'impératrice Élisabeth se distinguait par sa beauté; elle était pleine d'une certaine grâce qui charmait tout le monde et qui captivait les cœurs. La cour, l'armée, le peuple entier, subjugués par la douceur de son caractère et la bonté de son âme, avaient pour elle une soumission dévouée et qui tenait de l'adoration. Son gouvernement fut comme celui d'une mère tendre, dans une famille éprouvée par de longs malheurs: elle remit l'esprit public dans son assiette naturelle, détendit les ressorts d'acier dont la nation avait été comprimée dans les règnes précédents; en un mot, elle fit renaître ce bien-être de l'âme et cette quiétude qui, depuis longtemps déjà, avaient déserté le foyer domestique des Russes. Élisabeth rendit la sécurité du lendemain à chaque citoyen, sentiment dont les

cœurs avaient été privés depuis longtemps et surtout pendant la période birennienne.

Ce règne fut marqué par l'introduction de nouveaux éléments de savoir et par le rétablissement de l'humanité en Russie. Sa politique fut sage et ses guerres heureuses. Élisabeth recula ses frontières du côté de la Finlande, porta ses drapeaux victorieux en Silésie et en Prusse, les planta à Memel, à Kœnigsberg, à Kustrin, à Francfort sur l'Oder, à Tertau, à Colberg et même à Berlin. La puissance avec laquelle elle soutint les intérêts de son alliée Marie-Thérèse, fit chanceler la couronne sur la tête de Frédéric le Grand, qui vit un moment l'Autriche et la France consentir à l'annexion à la Russie de toutes les provinces prussiennes occupées par les troupes russes.

Tel était l'état politique de la Russie, quand l'impératrice Élisabeth fut enlevée à l'amour de son peuple, après une maladie assez longue; elle mourut le 25 décembre 1761, sincèrement pleurée par tous ses sujets, qui pardonnaient à l'impératrice quelques faiblesses de la femme.

Pour éviter toute espèce de malentendu à sa mort, Élisabeth avait choisi, en 1742, pour successeur, le fils de sa propre sœur Anne, le duc Charles-Pierre-Ulrich de Holstein-Gottorp, qui avait adopté la religion orthodoxe, sous le nom de Pierre, et pendant le règne de sa tante, avait épousé Sophie-Augustine-Frédérique, princesse d'Anhalt-Zerbst: cette dernière,

en embrassant le catholicisme grec, reçut le nom de Catherine, qu'elle devait plus tard rendre si illustre.

L'empereur Pierre III monta sur le trône de Russie immédiatement après la mort de sa tante Élisabeth. Dès son enfance admirateur enthousiaste de Frédéric le Grand, oubliant en faveur de son héros les intérêts de sa nouvelle patrie, il s'empressa de conclure, avec la Prusse, une paix inattendue, par laquelle il lui restituait toutes les provinces conquises, et ordonna à son armée de passer brusquement du camp ennemi sous les drapeaux prussiens. Aussi Frédéric pouvait-il dire, dans ses mémoires, « que le récit d'une action « aussi noble et généreuse, d'une conduite aussi « *extraordinaire*, méritait non-seulement d'être « transmise à la postérité, mais encore d'être inscrit « en lettres d'or dans le cabinet des rois. » Il devait ajouter pour être juste qu'il disait cela sous le point de vue de l'intérêt prussien.

En récompense de ce service signalé, Frédéric donna à l'empereur de Russie un régiment, le porta sur les cadres de son armée comme lieutenant-général, et lui envoya l'uniforme prussien de ce grade : l'empereur l'endossa et ne le quitta plus que rarement. Ce fatal uniforme étranger, ce grade et cette paix suffirent pour dépopulariser complétement Pierre III; il y mit le comble en qualifiant publiquement Frédéric du titre de *son seigneur et roi*, dans des toasts enthousiastes qu'il portait à son idole, aux fêtes de la cour,

ne cachant pas d'ailleurs sa prédilection prononcée pour les Allemands. Les bienfaisantes ordonnances qu'il promulgua sur les droits de la noblesse, sur l'abolition de la torture et des arrestations secrètes, étaient impuissantes à calmer l'animosité publique. Son épouse, la spirituelle et belle Catherine, qui convoitait déjà le trône, profitait de chaque maladresse de son mari pour gagner de plus en plus le terrain qu'il perdait dans l'affection de ses sujets. Ces maladresses furent si fréquentes, que six mois de règne suffirent pour provoquer une révolte militaire qui obligea l'empereur d'abdiquer et mit sur le trône sa femme, Catherine II. Quelques jours après son abdication, dont l'acte fut écrit en entier de sa main, il mourut, dit-on, d'une colique hémorrhoïdale. Quelques-uns, s'appuyant sur des mémoires contemporains, disent qu'il fut empoisonné; mais où sont les preuves? Nous n'avons que des récits du temps qui n'ont pour base que la rumeur publique; doit-on ajouter foi à des rumeurs qui circulent pendant des révolutions pareilles? Pas assez du moins pour avoir le droit de flétrir, par l'accusation d'un crime atroce, la mémoire d'une femme de génie, d'une grande souveraine.

Arrivé au règne glorieux de l'impératrice Catherine II, un obstacle nous arrête : devons-nous développer avec certains détails tous les actes politiques de ce règne, comme nous l'avons fait pour

celui de Pierre le Grand, ou nous contenter seulement d'un coup d'œil général, avec une simple indication de ses résultats politiques?

Pour ne pas étendre outre mesure les limites de cet ouvrage, et certain d'ailleurs que les détails du règne de Catherine II sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les répéter, nous prendrons le dernier parti : d'autant plus que l'étendue que nous avons donnée à l'exposition de la vie politique du premier empereur, était indispensable pour faire ressortir le caractère de sa réforme; tandis qu'il serait oiseux de parler aussi longuement du règne de Catherine, qui, sans rien changer à ce caractère, n'a eu pour résultat que l'agrandissement de la Russie et son installation comme puissance de premier ordre dans la politique de l'Europe.

L'impératrice Catherine, à son avénement au trône de Russie, trouva, sous le rapport intellectuel, la couche supérieure de la société engagée dans une servile imitation de la France, la couche moyenne dans un état de stagnation, et le peuple dans une voie rétrograde. Les frontières de la Russie, solidement fixées sur la Baltique et dans l'extrême Orient, étaient faibles en Finlande, ainsi que sur toute la ligne occidentale et le Caucase, et désavantageusement établies au midi. Le travail de coordination du nouveau système inauguré par Pierre le Grand et continué par ses héritiers, système basé sur l'esclavage

de toute la masse du peuple, avait bouleversé toute l'organisation sociale. L'administration était dans un état de fermentation inévitable après un changement brusque, et n'avait pas encore eu le temps de se mouler dans toutes les formes nouvelles qui lui avaient été imposées par la pensée fondamentale du système. Les finances se trouvaient dans un état déplorable : sans banques bien instituées, sans papiers représentant des valeurs, et sans aucune base d'une théorie économique quelconque. L'armée était bien disciplinée et assez bien rompue aux exercices militaires, mais trop peu nombreuse pour un État aussi considérable, qui avait encore à faire reconnaître ses frontières sur un si grand nombre de points. Quant à la marine, la flotte impériale était dans les mêmes conditions que les troupes de terre, et la flotte de commerce à l'état naissant. L'industrie, quoique en voie de progrès, se voyait arrêtée dans son développement par la prédilection insensée et opiniâtre de tous les consommateurs de la classe aisée pour les productions étrangères. Le commerce enfin était dans un état de transition, entre le système de quasi-caravanes, adopté depuis des siècles par Novgorod et continué par Moscou, et le système maritime de Pétersbourg, qui ne pouvait faire que des tentatives infructueuses, non-seulement pour se mettre au niveau du commerce européen, mais même pour y obtenir la place la plus infime.

Catherine II, pendant un règne de trente-quatre ans (elle mourut le 26 novembre 1796), agrandit son empire de *deux cent quarante-deux villes* avec leur territoire : par ses guerres glorieuses sur terre et sur mer et par la profondeur de sa politique, elle recula ses frontières occidentales et méridionales jusqu'à leurs limites naturelles, en annexant à ses États la Courlande, la Russie Blanche, la Volhynie, la Podolie, la Nouvelle-Russie, la Crimée, tous les bords de la mer d'Azoff, la Géorgie et l'Imérétie. Son cercle d'activité fut infiniment plus restreint dans le champ de l'organisation sociale, parce que pour réparer la faute commise par l'introduction de l'esclavage, il fallait entreprendre sur tout le système un travail de réorganisation, qui ne pouvait être commencé que dans des temps plus tranquilles. En effet, tout le règne de Catherine II dut être employé à une manifestation extérieure d'activité, pour l'extension et la conservation des frontières, et à des mesures de vigilance nécessaires pour sauvegarder un pouvoir issu d'une révolution militaire, et qui pouvait être renversé par un incident de même nature, dans une cour où il ne manquait pas de personnages capables d'y mettre la main[1]. Obligée par conséquent

1. Deux faits de ce règne prouvent la facilité avec laquelle on pouvait commencer une révolution et même la faire agir :

Un certain Mirovitch, officier dans un régiment de ligne en garnison à Schlusselbourg, montait la garde dans la forteresse de cette ville. L'ex-empereur Jean était en captivité dans cette forte-

de s'appuyer sur la noblesse, elle devait ménager les intérêts de cette classe, que pouvaient atteindre d'une manière ou d'une autre les changements d'organisation sociale.

Dans l'administration et la législation, Catherine montra du savoir, de la sagacité et de l'humanité; elle régularisa le chaos des attributions, institua des colléges dans toutes les instances judiciaires et administratives, en posant toujours pour principe que chacun doit être jugé et même administré par ses pairs. Elle sut ménager l'amour-propre national en donnant à ces institutions des noms russes, en rem-

resse; cette circonstance inspira à Mirovitch des vues ambitieuses : il voulut délivrer Jean de cette captivité, le mettre sur le trône de Russie, et par l'influence qu'il espérait exercer sur un empereur créé, pour ainsi dire, par lui, obtenir la nomination d'hetman de la petite Russie, sa patrie, rendue indépendante du pouvoir central. Pour l'exécution de ce grand projet, il n'avait de complices qu'une vingtaine de soldats. Naturellement ce projet échoua : le malheureux Jean perdit la vie dans l'échauffourée, et Mirovitch expia sur un échafaud son ambition mal calculée.

Un autre fait encore plus grave prouve la facilité avec laquelle on pouvait alors fomenter des révolutions :

Un Cosaque de Iaïk, nommé Émélian Pougatcheff, après avoir mérité par son inconduite et ses crimes une punition exemplaire, sut s'y soustraire en rassemblant une bande nombreuse de vagabonds. Pour donner un caractère politique à son brigandage, Pougatcheff fit croire qu'il était l'empereur Pierre III, échappé à sa femme, et annonça qu'il allait reconquérir sa couronne. Nouveau faux Dmitrii, il ravagea plusieurs provinces, en proclamant la liberté du peuple et en suppliciant tous les propriétaires nobles. Une armée assez considérable put avec peine écraser cette révolte et saisir le chef, qui fut exécuté à Moscou.

placement des noms étrangers introduits pendant les règnes précédents : ainsi les colléges qu'elle créa furent appelés *Palata*, les tribunaux, *Soudes*; les présidents, *Predsiedatel*; les chefs de police, *Isprav-nik* ou *Gorodnitcheï*[1].

A l'avénement de Catherine II, les revenus de l'État s'élevaient tout au plus à trente-cinq millions de roubles; elle sut les tripler sans obérer le peuple : elle introduisit le papier-monnaie, établit des banques provinciales; en un mot, elle développa et améliora toutes les parties de l'administration. La population de la Russie, qui était, à son avénement, réduite au chiffre de vingt millions, se trouva en 1796, à l'époque de sa mort, montée à celui de trente-sept millions cinq cent mille; enfin, Catherine sut donner à la nation qu'elle gouvernait, une influence proportionnelle à sa puissance dans les affaires européennes.

De si beaux résultats ne peuvent être que la con-

1. Voici un fait qui pourra donner une idée de l'esprit élevé de cette souveraine : après les services immenses qu'elle avait rendus à la Russie, le Sénat et une grande assemblée de personnages influents lui présentèrent une pétition, par laquelle on la suppliait d'accepter le titre de *grande et sage mère de la patrie*. Elle déclina cet honneur en répondant : « Dieu seul est sage, aucune de ses créatures n'a droit à ce titre; la postérité jugera mes œuvres. Aimer mon peuple, c'est mon devoir : son bonheur m'est certainement plus cher que le mien. » En pareille circonstance, Pierre le Grand ne suivit point la même ligne de conduite : bien loin de refuser le titre de *grand*, il l'accepta et en jouit de son vivant.

séquence de mesures empreintes au plus haut degré d'habileté et de sagesse; et l'histoire peut, en toute impartialité, jeter un voile sur ses défauts, pour n'admirer que la puissance de son génie.

L'empereur Paul Ier monta sur le trône le jour même de la mort de sa mère. Ce prince était doué par la nature d'une belle intelligence et d'un bon cœur : ses intentions étaient droites et ses instincts généreux et magnanimes; mais pour son malheur et celui de la Russie, sa figure disgracieuse, son éducation faussée, et la vie d'isolement et de terreurs continuelles qu'il mena jusqu'à l'âge de quarante-trois ans, jetèrent des germes de désordre dans son esprit, et augmentèrent l'inégalité de son caractère. Le moindre incident pouvait le faire passer de l'enthousiasme pour la vertu aux excès d'une furibonde démence, et réciproquement. La versatilité de son humeur et de ses idées se manifestait dans ses actes administratifs et domestiques, qui s'exécutaient toujours sous l'influence immédiate de l'impression du moment. Quant à ses actes législatifs, faits dans un état calme de l'intelligence, ils portaient le cachet d'un esprit profond et prévoyant. Jouissant du droit illimité de faire personnellement le bien ou le mal aux individus, il l'exerçait d'après ses caprices du moment. Mais le bien qu'il faisait était toujours amoindri par son instabilité; tandis que le mal, une fois accompli, laissait toujours des traces profondes. Si l'on ajoute à cela sa prédi-

lection pour les Allemands, pour leurs mœurs, leurs uniformes, l'introduction inintelligente d'une discipline militaire brutale, et sa manie de réglementer jusqu'aux plus petits détails de la vie intime de ses sujets, comme les costumes d'hommes et de femmes, leurs équipages, la distribution des heures de la journée et cent autres bagatelles, on peut se figurer le mécontentement général qu'un règne pareil pouvait exciter, surtout dans les classes supérieures de la société. Si les seigneurs éprouvaient des vexations, le peuple, de son côté, n'avait pas moins sujet de se plaindre; car Paul Ier n'adoucit que fort peu le sort des esclaves: bien plus, proportionnellement à la durée de son règne, aucun souverain ne soumit autant que lui de villages libres à la dure condition de l'esclavage, pour les donner en propriétés héréditaires à ses serviteurs et à ses favoris. Tous ces actes impolitiques tenaient l'esprit public dans un état de surexcitation continuelle, facile à comprendre, et dans l'espérance perpétuelle d'un changement de régime.

Cependant l'annexion définitive de la Géorgie à la Russie, et les campagnes brillantes de Souvoroff en Italie, en flattant l'amour-propre national, inspiraient la résignation nécessaire pour supporter les tracasseries de l'administration intérieure. Sous ce rapport, l'empereur Paul s'était identifié avec son peuple, dont il tenait à accroître au dehors l'influence et la gloire. Craignant la propagande de la France, il ap-

puya de ses armes les ennemis de ce pays, afin de contenir dans les limites du Rhin la fougue révolutionnaire qui menaçait de déborder sur l'Europe. Mais éclairé enfin sur la duplicité de l'Angleterre, qui, lui ayant promis la restitution de l'île de Malte, s'en était emparée, et désabusé sur le désintéressement de l'Autriche, qui voulait retirer tous les bénéfices des victoires russes, voyant d'ailleurs une garantie d'ordre dans l'élevation d'un héros qui dominait déjà les destinées de la nouvelle république, Paul, qui ne faisait jamais rien à moitié, changea brusquement sa politique, et, d'ennemi acharné de la France, devint son allié sincère et l'admirateur enthousiaste de Napoléon Bonaparte. Il fit revenir ses armées d'Allemagne, entama des pourparlers avec la France pour une alliance offensive et défensive, engagea la Prusse à entrer dans cette alliance, rappela son ambassadeur de Londres, s'empara des navires anglais stationnés à Pétersbourg et à Revel, et en prohibant toute espèce de transaction commerciale entre l'Angleterre et la Russie, il posa les bases du système continental, rêvé plus tard par Napoléon. En même temps, à l'imitation de sa mère, il renouvela avec toutes les puissances du Nord le traité de *neutralité armée;* et il se préparait déjà, par son union avec la France, à anéantir la puissance maritime et commerciale de l'Angleterre, lorsqu'une révolution de palais lui fit perdre la vie, et plaça sur le trône son fils Alexandre.

Cette révolution a été trop souvent décrite pour que nous en fassions le récit; cependant, nous devons faire observer la coïncidence du changement de la politique extérieure de l'empereur avec la fin de son règne. Sa manière d'être intérieure n'avait point varié : si donc on l'avait supporté jusqu'au jour fatal, il n'y avait pas de raison pour que cela ne continuât plus longtemps; mais dès que l'Angleterre remarqua la nouvelle direction de la politique de l'empereur Paul Ier, elle ne prévit plus la possibilité de résister contre la France et la Russie réunies, et elle mit en jeu tous les moyens d'une politique qui n'est employée que par elle, pour rompre cette alliance. Elle expédia des agents secrets en Russie pour exciter le mécontentement intérieur et provoquer la révolution qui arriva.

Le 12 mars 1801, Alexandre Ier ceignit la couronne de Russie. Il n'avait que vingt-quatre ans : il était beau, spirituel, instruit, et avait cet air de véritable grand seigneur que lui donnait l'assurance d'être l'héritier légitime et incontesté du trône sur lequel il montait, et où le suivaient l'amour, l'enthousiasme et la douce espérance en de meilleurs jours. La Russie, qui elle aussi était jeune et belle, ne lui demandait qu'une alliance sincère, une liaison morale, intime, de ses vues et de son avenir avec les siens; en échange de cet amour, elle réclamait de son nouveau souverain un appui pour sa jeunesse, des

ménagements pour sa force et du respect pour sa gloire. La Russie offrait à Alexandre des ressources territoriales immenses, une population de quarante millions d'hommes, toute prête à se sacrifier avec courage et dévouement aux ordres d'un souverain bien-aimé; elle lui apportait pour appui moral les antécédents glorieux de la victoire. Cette jeune Russie, en moins d'un siècle, avait déjà vaincu deux héros, Charles XII, qui promenait impunément ses drapeaux prestigieux dans toute l'Europe, et Frédéric II, auquel elle ôta la majeure partie de ses provinces. Avant de s'être adjoint la Pologne, elle la gouvernait comme un fief, et lui donnait des rois à son gré; elle avait, par de nombreuses victoires, prouvé à l'Europe que la puissance ottomane, regardée jusqu'alors comme invincible, était inférieure à la sienne; elle avait refoulé cette puissance au delà du Danube, en remplaçant, par son influence protectrice, le joug abrutissant du croissant dans la Moldavie, la Valachie et la Bessarabie; enfin elle s'était déjà rendue médiatrice entre l'Autriche et la Bavière, et protectrice de l'Allemagne, du Danemark, de la Hollande, tout cela au moment où Souvoroff venait de balayer, avec son épée, l'Italie de ses oppresseurs. La Russie offrait tout cela avec amour pour une réciprocité de la part de son tsar.

L'Europe, d'un autre côté, présentait un spectacle bien différent : la France, épuisée momentanément

par ses conquêtes, qui lui échappaient en partie, voyait revenir son armée d'Égypte sur des vaisseaux anglais et ses troupes abandonner l'Italie; l'Angleterre, lassée de sa lutte avec la France, et seule, livrée à elle-même, était dans l'impossibilité de la continuer; la Prusse, dans une attente fiévreuse sur l'avenir de l'Occident, ne demandait qu'à s'allier à son puissant voisin d'Orient; l'Autriche était humiliée, la Hollande conquise, l'Espagne tremblante, et la Turquie, d'un côté bravée par l'occupation de l'Égypte, de l'autre affaiblie par les armes de la Russie.

Tel était le milieu politique dans lequel l'empereur Alexandre Ier se trouva à son avénement au trône. La Russie, voyant tant d'avantages de son côté, espérait avec raison que son bien-aimé souverain, à l'exemple de son père, entrerait franchement dans l'alliance française de la manière la plus intime, et que, abandonnant l'Europe au pouvoir de Napoléon, il obtiendrait définitivement la domination exclusive sur la mer Noire; ou bien que, changeant tout aussi franchement de politique et soutenant l'Europe opprimée, il tâcherait, au moyen d'une forte coalition avec toute l'Allemagne[1], de refouler la France au delà du Rhin, et de rétablir l'ordre monarchique dans le centre de l'Europe ébranlée par l'épée de Napoléon, pour obtenir ensuite de la reconnaissance générale le même résultat sur la mer Noire.

1. C'est ce qu'il fut obligé de faire treize ans plus tard.

Alexandre ne prit franchement ni l'un ni l'autre de ces partis; il flatta Napoléon et maintint en même temps ses relations d'amitié avec l'Autriche et la Prusse, moyen certain de n'obtenir rien de véritablement avantageux pour son peuple. Peut-être voulait-il temporiser pour avoir le loisir de s'occuper des améliorations intérieures, car nous voyons qu'il s'adonna avec un zèle remarquable à des travaux législatifs et administratifs.

Élevé par un Suisse, le colonel Laharpe, il était enthousiaste des héros de l'antiquité, et chaud partisan de la liberté des peuples, aspirant surtout à une gloire historique : conservant d'un autre côté, dans sa mémoire, les préceptes de son aïeule Catherine II, il ne brusquait rien, et pour atteindre le but qu'il se proposait, il savait au besoin employer la ruse et la finesse. Tous les actes de son règne portent le caractère d'une certaine indécision, excepté à l'époque de 1812, où l'urgence du péril le fit sortir de sa voie habituelle. Cependant, il sut reculer les frontières de la Russie, du côté de la Finlande, jusqu'à Tornéo et le cap Nord, et il annexa à son empire les îles d'Aland, la Bessarabie, l'arrondissement de Bialostok, la Mingrélie, l'Imérétie tant de fois insoumise, le Karabakh et le Chirvan.

Quant à ses travaux à l'intérieur, nous en parlerons plus loin : ici nous n'avons à constater que le caractère politique de ce règne, surtout sous le rapport des

relations morales du souverain avec le peuple ; car ces relations eurent une influence sensible sur les faits ultérieurs et sur la direction du développement civilisateur du pays.

L'Europe retentissait déjà de la gloire militaire de Napoléon, quand Alexandre Ier succéda à son père ; son imagination s'exaltait à l'idée de se poser en compétiteur de cette gloire ; mais il fut retenu d'abord par l'habitude de la circonspection ; puis, plus tard, appréciant la difficulté d'arracher la palme de la primauté au vainqueur de Rivoli et Marengo, il se décida à remplacer la gloire de César par celle de Numa Pompilius, et s'adonna ardemment à des travaux d'organisation. Mais comme dans le champ législatif, on ne remporte pas des victoires en une journée de même que sur le champ de bataille, il fut, par les événements politiques de son temps, distrait et violemment détourné de sa tâche encore inachevée. Son attention et son activité durent se concentrer en Moravie, à Eylau, à Friedland, en Finlande, en Turquie, et enfin à Smolensk, à Borodino, à la Bérésina, à Leipsick, à Craon et à Paris ; de manière que la réorganisation administrative qu'il voulait inaugurer, ne put être qu'ébauchée. Pour être achevée elle eût exigé un travail encore long et pénible, à défaut duquel on n'avait pas le droit de s'attendre à l'apparition de véritables résultats fructueux pour la civilisation. L'empereur Alexandre, impatient de voir les effets de l'œuvre

qu'il n'avait qu'ébauchée, en attribuant la lenteur au peu d'aptitude de son peuple pour le développement civilisateur, au lieu de s'apercevoir que ses mesures incomplètes étaient l'unique cause de ce résultat : cette idée le découragea. Alexandre put alors reconnaître que la gloire d'un législateur et d'un propagateur de civilisation, était le fruit d'une œuvre longue et difficile, dont les effets, durant la vie de l'ouvrier, ne peuvent être appréciés que dans les limites du pays qui en a profité, quoique cette espèce de gloire ait la propriété de grandir de génération en génération pour former plus tard une auréole de lumière inaltérable sur le front de celui qui l'a méritée. Par contre la gloire du pacificateur de l'Europe devait être brillante au moment de l'action : elle devait puissamment flatter celui qui en était l'objet, car elle se produisait en manifestations enthousiastes de reconnaissance de la part de tous les peuples sauvés ou protégés ; mais en revanche son éclat diminuant de génération en génération, devait ne laisser à celui qui l'avait obtenue que le reproche d'avoir sacrifié le sang et la gloire de son peuple, à des intérêts étrangers et à la faveur éphémère de l'Europe. Quand la Russie apprit les résultats du congrès de Vienne, elle se sentit offensée dans ses droits, mais le prestige dont jouissait l'empereur Alexandre Ier, et l'éclat dont il venait de couvrir les drapeaux de la nation, arrêtèrent les manifestations du mécontentement public. Néanmoins les germes du

désaccord étaient semés entre le souverain et son peuple. D'un côté, l'empereur sentant sa popularité agrandie en Europe, mais ébranlée en Russie, ne manquait pas de faire d'amères réflexions sur l'ingratitude de ses sujets et sur la sollicitude empressée que l'Europe méritait par sa reconnaissance; d'un autre côté la Russie voyant la prédilection de son souverain pour l'étranger, se sentit blessée au cœur par l'infidélité de l'homme auquel elle avait prodigué tout son dévouement. La tiédeur de ces mutuelles sympathies qui forment le lien moral entre l'empereur de Russie et son peuple, et qui constituent la vraie force du pays et du souverain, fut encore refroidie par le discours que l'empereur Alexandre prononça, en 1817, à la diète de Varsovie, en octroyant à son peuple polonais une charte constitutionnelle, discours dans lequel il alla jusqu'à dire que la Russie n'était pas encore digne d'une pareille faveur. C'était afficher du mépris pour ses sujets russes. La désaffection continua dès lors de plus en plus; les patriotes offensés commencèrent à former des conciliabules, où se tramèrent ces complots qui éclatèrent malheureusement au changement de règne. L'empereur, de son côté, ne voulant plus s'occuper de l'administration de ce peuple ingrat, en donna le soin à son favori, le comte Araktcheff, homme intelligent mais dur et sanguinaire. Le favori ne fit qu'augmenter l'impopularité du souverain, par différentes mesures, entre autres par la création de colo-

nies militaires, qu'il tenait à faire passer aux yeux de l'empereur pour une œuvre du plus bel avenir[1].

Une autre cause devait encore creuser l'abîme entre le peuple russe et son souverain. Alexandre, dégoûté du pouvoir et de cette gloire éphémère dont il appréciait déjà le néant, chercha dans la religion un aliment à son besoin d'aimer; mais élevé par un protestant et né orthodoxe, ses convictions religieuses étaient chancelantes et sa foi dans les mystères des saints sacrements peu profonde, et il se jeta dans le mysticisme. Le peuple russe, gardien fidèle de l'orthodoxie, ne lui pardonnait pas sa prédilection pour un culte nouveau et antinational. Les complots se tramaient, et non si secrètement que l'empereur n'en eût connaissance; mais jamais il ne voulut sévir contre leurs auteurs. Était-ce indifférence pour les affaires de ce monde? On serait tenté de le croire quand on considère qu'il n'initiait même pas son héritier présomptif à la science de l'administration, et tenait secret l'acte de famille par lequel son frère Constantin renonçait à la couronne en faveur de son frère puîné Nicolas, qui languissait

1. Ce favori, qui faisait le despote à Pétersbourg et le Néron dans ces possessions militaires, avait été un des serviteurs les plus fidèles et les plus dévoués de l'empereur Paul; il avait donc passé par la rude école des mortifications que ces serviteurs essuyaient du temps de Catherine II, et par celle du despotisme fantasque de son maître. Il garda soigneusement les enseignements de ces deux écoles : valet flatteur aux pieds du souverain, et Tristan dans l'exécution de son pouvoir.

dans l'ombre des occupations de tactique secondaire. Mécontent de lui-même et du monde, fuyant sa famille et sa cour, l'empereur était continuellement en voyage. Enfin, dans l'un de ces voyages, la mort le surprit à Taganrog, le 19 novembre 1825. Il était âgé de quarante-huit ans[1].

La Russie ignorait complétement alors que le grand-duc Nicolas fût l'héritier légal du trône que l'empereur Alexandre Ier laissait vacant par sa mort; car, comme nous l'avons dit, ce prince avait été tenu à l'écart des affaires de l'État, et sévèrement confiné dans les devoirs de son grade de général de brigade: de manière que la Russie ne connaissait en lui qu'un exécuteur zélé et honnête des ordres de son frère et maître, sans se douter qu'il fût si près d'obtenir le sceptre impérial. L'héritage de ce sceptre n'était guère à envier

1. L'empereur Alexandre était né le douzième jour de décembre, c'est-à-dire du douzième mois de l'année; il perdit son père le douze mars, monta sur le trône à vingt-quatre ans, fut couronné le douze septembre, et l'année 1812 fut une des plus glorieuses de son règne.

A propos de tous ces rapprochements on raconte l'anecdote suivante :

Pendant son séjour à Paris en 1815, l'empereur Alexandre voulut voir la fameuse sibylle de l'époque, Mlle Lenormand. Il se présenta incognito au sanctuaire de la devineresse, qui lui dit : « Le chiffre douze vous a été propice jusqu'à aujourd'hui, et dorénavant il vous sera fatal. » Il est à remarquer que la grande inondation de Pétersbourg eut lieu en 1824, et que l'empereur mourut à quarante-huit ans. On dit que, frappé de cette prédiction, il évitait de rien entreprendre le douze et le vingt-quatre de chaque mois.

par la nature des circonstances dans lesquelles il devait être accepté. Une surprise générale, peu faite pour conserver le calme pendant un changement de règne; le lien d'aveugle adoration du peuple russe pour son tsar, sentiment traditionnel brisé par l'indifférence du souverain pour son pays; des complots en pleine effervescence dans toutes les parties de l'empire; la langue nationale méprisée à la cour et dans toute la haute société; la religion et la piété ridiculisées par l'opinion publique; le patriotisme même des plus zélés, entaché de la tendance à l'imitation de l'Occident; des législations locales, mal coordonnées avec l'ensemble des lois de l'empire; des schismes naissants dans le peuple, et tolérés par le mysticisme de l'empereur défunt, en présence d'un clergé privé de toute espèce d'influence et des moyens de se recruter par des hommes dignes et capables; en un mot, un chaos moral, dans lequel devait entrer un jeune homme inexpérimenté pour le débrouiller en le dominant, ou pour se laisser entraîner dans le même tourbillon par l'opinion de tout son entourage: voilà l'état où se trouvait la Russie au moment où Nicolas fut appelé à en diriger les destinées. Le rôle était difficile et même périlleux; nous verrons que l'empereur Nicolas voulut et sut le remplir dignement. Ce règne est encore trop près de nous pour que nous puissions le décrire avec toute l'impartialité qu'exige l'histoire: pour nous qui, pendant notre vie presque entière, avons

servi avec zèle et respect l'empereur Nicolas, il ne nous appartient pas de juger cet homme qui a rempli le monde de son nom et du bruit de sa puissance. Nous essaierons cependant, pour compléter notre œuvre, de nous placer en imagination à une distance historique capable de dérober à la vue les détails de son administration, pour n'esquisser que les grands traits indispensables à l'étude que nous avons entreprise.

La nouvelle de la mort de l'empereur Alexandre fut apportée au grand-duc Nicolas pendant un office divin que la famille impériale faisait célébrer, pour obtenir de Dieu la santé de l'empereur malade. Après avoir soigné sa mère, plongée dans la douleur par cette nouvelle, le grand-duc s'empressa de prêter le serment de fidélité à son frère Constantin et de le proclamer empereur. Sa mère, l'impératrice Marie, lui déclara alors formellement que le grand-duc Constantin avait signé une renonciation et que la couronne lui appartenait de droit. Mais malgré cette déclaration et les instances du prince Alexandre Galitzine, qui était dépositaire de tout ce secret, et qui attestait l'existence d'un manifeste par lequel l'empereur défunt le nommait son héritier, le grand-duc Nicolas persista dans le parti qu'il avait pris, alléguant pour raison que cette renonciation avait pu être forcée, et qu'il ne pouvait accepter la couronne qu'après une nouvelle manifestation de l'héritier légal et légitime.

Des auteurs étrangers et malveillants ne sont pas,

croyons-nous, fondés à atténuer la grandeur et la magnanimité de cet acte, lorsqu'ils disent que Nicolas connaissait parfaitement la volonté de son frère Constantin, volonté qui avait été consignée dans quatre exemplaires de l'acte de renonciation, conservés à la cathédrale de Moscou, au Saint-Synode, au conseil de l'empire et au Sénat Dirigeant. En effet, le grand-duc Nicolas ne connaissait pas l'existence de l'acte légal quand il prêta le serment de fidélité à son frère Constantin; mais une fois qu'il l'eut prêté, il dut l'observer jusqu'à nouvel éclaircissement : d'autre part, le grand-duc Nicolas connaissait trop bien son frère Constantin pour n'être pas sûr d'un changement brusque dans les intentions de ce dernier; enfin il croyait devoir à sa loyauté et à son honneur de faire confirmer la renonciation par son frère, maître de sa volonté, avant d'accepter le trône qu'elle lui abandonnait.

Constantin, on le sait, résidait alors à Varsovie; le courrier qui lui fut expédié de Taganrog, pour lui apprendre la mort de son frère, arriva à Varsovie le 25 novembre, c'est-à-dire deux jours plus tôt que celui qui portait à Pétersbourg la même nouvelle. A la réception de ce message, Constantin ne douta point que son frère Nicolas n'eût fait usage du droit qu'il lui avait lui-même laissé; cependant il rédigea le 26 novembre une seconde renonciation qu'il envoya à Pétersbourg, en écrivant à sa mère ces paroles :

« Habitué dès mon enfance à respecter religieusement « la volonté tant de feu mon père, que du défunt em- « pereur, ainsi que celle de Votre Majesté, et me ren- « fermant encore dans les bornes de ce principe, je « considère *comme une obligation* de céder mon droit « à la succession, conformément aux dispositions de « l'acte de l'Empire sur l'ordre de succession dans « la famille impériale, à Son Altesse Impériale le « grand-duc Nicolas et à ses héritiers. » A la lecture de cette lettre on peut même croire qu'un homme parfaitement et profondément décidé aurait écrit dans des termes plus explicites, aussi le grand-duc Nicolas ne la trouva pas suffisante pour qu'il montât sur le trône, d'autant plus qu'elle avait été écrite par Constantin avant la réception de la nouvelle qu'il était formellement reconnu pour empereur et que toute la Russie lui prêtait déjà serment. Constantin, de son côté, sentant bien que sa seconde renonciation appuyait la première, et que sa position n'avait point changé, écrivit un troisième acte de renonciation, mais rédigé cette fois en des termes tout à fait explicites. Pendant ce temps, le grand-duc Nicolas, considérant la seconde renonciation comme dictée par la première émotion de la douleur, expédia à Varsovie son frère le grand-duc Michel, en le chargeant de faire revenir Constantin de sa détermination. Michel rencontra à mi-chemin le messager parti de Varsovie, et revint à Pétersbourg avec les nouvelles dépêches

de son frère aîné : c'est alors seulement que Nicolas accepta la couronne. Pour nous, après cet exposé de faits qui sont tous incontestablement vrais, nous nous élevons avec toute la profondeur de nos convictions contre la malveillante idée que la conduite de Nicolas n'ait été qu'une indigne comédie, et nous la considérons au contraire comme un acte de désintéressement, rare dans l'histoire des successions royales.

Ce fut par une révolution militaire que la Russie inaugura l'avénement de l'empereur Nicolas à un trône qu'il n'avait point ambitionné.

Qui avait tort? Est-ce lui? est-ce le pays?

On nous répondra peut-être que ce n'est pas le pays qui s'est révolté, mais seulement la troupe; cependant la troupe appartient plus ou moins au pays : donc il y avait solidarité, d'autant plus qu'à la tête de la révolution se trouvaient des hommes de différentes positions sociales. Quel mal avait fait à la Russie le grand-duc Nicolas, pour provoquer ou mériter un pareil accueil à son pouvoir? Il avait été strictement fidèle sujet de son frère; il avait décliné de tout son pouvoir l'honneur d'une couronne qui lui revenait de droit, et cela par un scrupule outré d'homme d'honneur; et cependant son cœur et son amour-propre étaient profondément outragés par une conspiration! Cette conspiration avait été ourdie par des hommes qui n'avaient point étudié l'histoire de

leur pays, qui ne connaissaient pas le peuple et ses tendances, qui n'avaient pas d'autre idée que celle de s'emparer du pouvoir pour disposer du pays. Les conspirateurs ne songeaient pas au peuple, l'émancipation n'était même pas leur mot d'ordre; cette réforme fondamentale était dans le nombre des arrière-projets et reléguée au dernier plan : tout roulait sur la limite du pouvoir souverain, au profit des classes supérieures qui elles-mêmes étaient encore fort loin par leurs lumières de servir de flambeau au souverain et au pays. Ces révolutionnaires ne manifestèrent aucune tendance démocratique : ils n'avaient pas encore l'intention, en se rendant maîtres du pouvoir, de s'en dessaisir d'une partie en faveur du peuple; en un mot, ce n'était qu'une copie des révolutions européennes, sans le moindre caractère national.

On conviendra qu'un pareil début eût été fait pour aigrir le caractère de l'homme le plus doux, du souverain le plus débonnaire; or, l'empereur Nicolas n'était pas le type idéal de la douceur. Tous ceux qui l'ont approché s'accordent à dire qu'il était bon de cœur, mais d'une inflexible fermeté dans l'observation de ses principes; et la sévérité, quoique contraire à ses tendances naturelles, était un des principes dont il ne se départait jamais.

Pendant près de trente ans de règne, il ne se permit pas un seul jour de repos : l'exécution stricte de son devoir était sacrée pour lui; il était pénétré, pour

sa mission, du même respect qu'il exigeait des autres pour sa personne : il a pu mal faire, mais il n'a jamais mal voulu pour la Russie. On lui a reproché d'avoir apporté des entraves au développement de la civilisation ; mais si quelques-unes de ses mesures furent contraires au mouvement, c'est parce qu'il ne voulait pas de l'imitation occidentale, qu'il craignait, et que le progrès dans le sens national choisissait souvent un drapeau hostile au pouvoir comme il l'entendait. Au reste, nous parlerons ailleurs avec plus de détails de son influence sur la civilisation du pays ; nous tenons seulement à noter ici qu'il fut en Russie le premier empereur national, qu'il réhabilita à sa cour l'usage de la langue russe, et qu'ayant parfaitement compris que la religion orthodoxe fait le russe, il la propagea et la protégea autant qu'il le put. Le seul reproche qu'on puisse faire à son caractère politique, c'est d'avoir, dans un temps où la palme appartient aux roueries diplomatiques, pris pour unique ligne de conduite sa loyauté chevaleresque, et d'être resté immuable dans ses idées de légitimité.

A peine maître du pouvoir, il dut entreprendre en 1826 une guerre contre la Perse, qui, par suite d'une longanimité extraordinaire de notre part, commençait déjà à ajouter foi aux insinuations de l'Angleterre et à croire que la puissance de la Russie n'était qu'imaginaire.

La hardiesse et la témérité de ces Orientaux dépassa

toutes les limites : un jour, par suite d'une nouvelle faussement répandue, la populace envahit l'hôtel de l'ambassade russe, à Téhéran, et assassina notre ambassadeur, M. Griboïedoff. La Russie attaqua la Perse, et cette guerre ne fut pour nos armes qu'une suite de conquêtes et de triomples : elle prouva à la Perse que la Russie était assez puissante pour l'écraser si elle le voulait, mais aussi assez grande pour ne pas le vouloir. Le seul avantage que notre pays retira de cette guerre fut une délimitation précise entre les deux empires, avantageuse pour l'un et pour l'autre.

En 1828, la question du protectorat des principautés danubiennes amena, entre la Russie et la Turquie, une guerre terminée par un traité de paix dicté aux portes mêmes de Constantinople, et qui ne donnait à la Russie qu'un coin de terre sur les bouches du Danube, d'où elle observait et diminuait l'omnipotence de l'Autriche sur ce fleuve. En revanche, les populations roumaines et serbes virent leur autonomie sanctionnée, et reçurent des constitutions aussi libérales que le comportait leur état de civilisation.

Le mouvement révolutionnaire parti de France et de Belgique en 1830, eut son retentissement en Pologne ; nous espérons que ce sera la dernière des luttes fratricides qui ont eu lieu entre la Russie et la Pologne. Nous sommes sûr que désormais les Slaves n'offriront plus au monde le triste spectacle d'une guerre de famille ; que les animosités de races parentes

seront à tout jamais reléguées dans les archives de l'histoire du passé, pour servir d'enseignement aux générations futures, et leur prouver d'une manière irrécusable que ces luttes furent toujours malheureuses pour les deux parties combattantes, quoique la victoire leur ait appartenu alternativement à différentes époques.

En 1833, la Turquie, menacée dans son existence par le pacha d'Égypte, et se voyant déjà démembrée par ce vassal révolté, eut recours dans cette extrémité à l'assistance et à la protection de l'empereur Nicolas. Méprisant tout l'avantage que son pays pouvait retirer d'une non-intervention dont la conséquence infaillible était l'affaiblissement d'un voisin gênant, l'empereur, scrupuleux gardien de la foi des traités, interposa sa puissance dans un but parfaitement désintéressé de sa part, et uniquement favorable à la consolidation de la Turquie : car l'œuvre de salut de ce pays une fois terminée, les escadres russes et les troupes de débarquement furent loyalement et immédiatement rappelées.

En 1840, l'empereur Nicolas sauva encore une fois la Turquie en s'opposant aux vues de la France, qui voulait user de toute son influence pour créer une Égypte indépendante et réduire la Turquie aux dimensions d'une puissance de second ordre. Rien cependant n'eût pu mieux servir les desseins d'une politique envahissante ; mais l'empereur, rejetant

toute inspiration d'égoïsme politique, ne fut animé que du désir de maintenir l'ordre établi par les traités antérieurs.

En 1849, l'ennemi le plus naturel de la Russie, le gouvernement autrichien, se voyait sur le bord de l'abîme; l'empereur Nicolas, qui connaissait l'histoire politique de ce gouvernement, et par conséquent ne se berçait point de l'espoir d'une réciprocité reconnaissante de la part de l'Autriche, se laissa dominer par son respect pour le principe de la légitimité du pouvoir et pour une alliance surannée; il étendit un moment son bras puissant, et son allié parjure fut consolidé sur son trône chancelant et sauvé d'une ruine certaine. Assurément, pour connaître alors l'avenir, nous n'avions besoin que de consulter le passé, et il était bien inutile que le diplomate autrichien prononçât cette ironique prophétie : « L'Autriche étonnera le monde par son ingratitude. » Toute la Russie en était sûre dès 1849 : aussi cette guerre fut-elle antipathique à la nation russe.

Ces antécédents historiques donnaient à l'empereur Nicolas le droit de s'attendre à quelque loyauté de la part de la Turquie, sauvée à deux reprises par son magnanime désintéressement, et à une véritable neutralité de la part de l'Autriche, en cas de conflit avec la puissance ottomane. Tout le monde sait ce qui arriva depuis lors : l'empereur fut entraîné dans cette guerre d'Orient, qu'il ne voulait pas, qu'il ne prévoyait même

pas, et à laquelle il ne s'était pas préparé. Elle nous a coûté beaucoup de sang et d'humiliations; mais, comme toute épreuve, elle a porté ses fruits et laissé son enseignement : elle nous a clairement dévoilé la politique de tous nos ennemis naturels; elle nous a rendu impossible, pour l'avenir, l'acceptation d'alliances contre nature; et elle a donné, non-seulement au monde entier, mais encore à la Russie elle-même, la mesure de ses ressources et de sa force.

En somme, l'histoire rendra une éclatante justice à l'empereur Nicolas Ier: elle dira de ce prince que s'il n'a pas toujours pu faire du bien, du moins il n'y a pas, dans toute sa vie, un seul jour où il n'ait travaillé à accomplir son devoir selon ses convictions.

CHAPITRE II

CHANGEMENTS INTRODUITS DANS LA HIÉRARCHIE SOCIALE PENDANT LA PÉRIODE DES EMPEREURS

Réforme de Pierre le Grand dans la hiérarchie sociale. — Création du *tchine*. — Tableau de l'organisation moderne. — Caractère de la réforme hiérarchique. — Sa mauvaise direction et sa déplorable influence morale. — Organisation de la classe libre. — Les citadins. — Les paysans. — L'impôt par capitation. — Origine de l'extension du servage. — Abolition du Patriarcat, remplacé par le Saint-Synode. — L'empereur protecteur de l'Église russe. — La nation divisée en trois classes. — La noblesse. — La bourgeoisie, les paysans libres. — Les esclaves. — Le clergé. — Son peu d'influence. — Ordonnances de Pierre III relatives à la noblesse, confirmées par Catherine II. — Catherine II et Paul Ier étendent l'esclavage. — Biens des apanages. — Paul Ier limite les corvées et redevances des serfs. — Alexandre Ier fait quelques tentatives pour l'émancipation des serfs. — Leurs effets arrêtés par de fâcheuses restrictions. — Alexandre Ier libère les serfs des provinces baltiques. — Introduction du prolétariat. — La noblesse s'accroît considérablement. — Restrictions d'Alexandre Ier au droit d'hérédité de la noblesse. — L'empereur Nicolas prend des mesures plus énergiques encore dans le même sens. — Les employés civils classés en trois catégories. — Les bourgeois notables. — Organisation de l'armée par Pierre le Grand. — Mode de recrutement. — Ses fâcheux effets. — Nicolas y remédie. — Tentatives de Nicolas pour l'émancipation des serfs. — Mesures plus efficaces prises dans les provinces baltiques. — Organisation régulière de la classe des paysans libres. — Expérimentation de différentes méthodes de civilisation. — Le prince Volkonsky et le comte Kisseleff. — Nouveau règlement du minis-

tère des domaines. — Abolition de la capitation. — Restauration du cadastre. — *La lustration*. — La corvée remplacée par *l'obrock*. — *Les économies*. — Le système communal sanctionné.

Un changement radical dans l'organisation de la hiérarchie sociale fut commencé par Pierre le Grand : ses successeurs ne firent d'abord que continuer l'œuvre de ce prince; mais plus tard, ils eurent à remédier aux inconvénients qui se manifestaient de plus en plus dans l'accomplissement de cette œuvre.

Nous nous contenterons d'indiquer à grands traits la réforme de Pierre Ier, et de faire ainsi apprécier toute sa gravité et toute l'influence qu'elle eut sur le développement ultérieur de la société russe.

Pierre Ier remplaça les huit degrés de la classe des *serviteurs de l'État* par une seule catégorie qu'il appela *Dvorianstvo*, en attachant à cette dénomination l'idée de caste nobiliaire; il lui accorda le privilége exclusif de la possession des biens fonciers peuplés, avec l'obligation du service perpétuel de l'État. Il créa, dans ce service, quatorze degrés ou rangs, en attribuant à chaque fonction un degré ou un rang équivalent à sa signification, parallélisant pour ainsi dire entre eux tous les genres de service de l'État, et marquant d'un grade ou *tchine* tous les degrés de l'ordre hiérarchique. Ce parallélisme qui, par la suite des temps, est devenu très-clair pour les Russes, est en général difficile à comprendre pour les étrangers :

aussi croyons-nous indispensable de donner au lecteur un tableau des principales classifications.

Le 1er rang équivalait au maréchal de l'armée, au chancelier de l'empire, au conseiller intime actuel de 1re classe.

2e — aux généraux en chef (de cavalerie, d'infanterie, d'artillerie, de génie), aux amiraux, aux ministres, aux conseillers intimes actuels, aux métropolitains.

(Ces deux rangs sont titrés de *Archi-Excellence* ou *Excellence supérieure*, Vysokoprevoskhoditelstvo.)

3e — aux généraux-lieutenants, vice-amiraux, sénateurs, conseillers intimes, archevêques.

4e — aux généraux-majors, contre-amiraux, conseillers d'État actuels, évêques, chef supérieur des mines.

(Ces deux rangs sont titrés d'*Excellence*, Prévoskhoditelstvo.)

5e — aux brigadiers, conseillers d'État, chef des mines et usines.

(Ce rang est titré de *Haute Naissance*, Vyssokorodié.)

6e — aux colonels, capitaines de vaisseau de 1er rang, conseillers de collége, archimandrites.

7e — aux lieutenants-colonels, capitaines de vaisseau de 2e rang, conseillers de cour.

8e — aux majors, capitaines-lieutenants de vaisseau, assesseurs de collége, archiprêtres.

(Ces trois rangs sont titrés de *Haute Noblesse*, Vyssokoblagorodié.)

9e — aux capitaines, rittmeister, lieutenants de vaisseau, conseillers honoraires, prêtres.

10e — aux capitaines en second, secrétaires de collége, archidiacres.

11e — au secrétaire du Sénat.

12e — aux lieutenants, enseignes de vaisseau, secrétaires du gouvernement, diacres.

13e — aux sous-lieutenants, secrétaires provinciaux.

14e — aux enseignes, enregistrateurs de collége.

(Ces six rangs ne jouissaient que du titre de *Votre Noblesse*, Blagorodié.)

Les emplois de toutes les branches de l'administration étaient classés d'après cette table des rangs ou

des tchines : il est donc impossible de présenter cette table avec tous ses détails ; nous ferons observer seulement que ce n'était pas la place que l'on occupait qui donnait droit au tchine équivalent, mais que c'était le tchine qui donnait droit à une place équivalente. Le tchine étant une prérogative personnelle, un titre, l'individu le gardait en changeant d'emploi, et en recevait de plus élevé en gardant le même emploi ; cet avancement lui offrait la possibilité d'obtenir un emploi plus élevé. Le tchine qu'un employé recevait ne changeait pas ses devoirs au service, ses émoluments et le cercle de sa compétence : tout cela était réglé suivant la place que l'on occupait ; mais les tchines différents donnaient des prérogatives différentes dans les droits civils et hiérarchiques.

Chacun pouvait acquérir le droit de noblesse, en obtenant un *tchine*. Les principales prérogatives de la noblesse consistaient dans le droit de posséder des biens fonciers peuplés de serfs, et d'être admis au service de l'État, c'est-à-dire être mis dans la position d'acquérir des tchines. Pierre, pour prouver que la noblesse n'était pas dans la naissance, mais dans le service, prit, sur la place publique de Moscou, un petit garçon pâtissier, nommé Alexandre Danilovitch Menchtchikoff, dont il fit successivement un page, un valet de chambre, un colonel, un général, un favori, un ministre, un prince sérénissime, et qui après lui gouverna l'empire, eut quatre-vingt mille

paysans, d'immenses richesses, et voulut même donner sa fille en mariage à l'empereur Pierre II : ce favori participa du moins à tous les travaux de son maître. D'autre part, pour prouver que la noblesse est octroyable sans services rendus dans l'armée ou dans l'administration civile, Pierre Ier fit donner une patente de noblesse à un simple forgeron très-riche, Akinfe Demidoff, qui la reçut, en 1726, de l'impératrice Catherine Ire, et fut l'ancêtre de tous les Demidoff, qui se distinguent encore aujourd'hui par leurs richesses considérables.

Pierre le Grand, en introduisant sa table des rangs, annula toute espèce de différence dans les droits des membres de l'ancienne noblesse généalogique avec ceux des nobles de fraîche date; en même temps, en admettant dans la noblesse tous les *jiltzys*, les *enfants boyards* et les *odnodvortzys* qui étaient entrés volontairement au service pendant la réforme, c'est-à-dire presque tous les soldats de l'ancien régime, il agrandit outre mesure le chiffre des membres de cette noblesse, qu'il accrut encore considérablement, en offrant à chaque recrue et à chaque scribe inférieur la possibilité d'y parvenir par l'obtention d'un tchine.

Cet ordre de choses a naturellement introduit dans la classe nobiliaire une masse d'individus et de familles d'une rusticité de mœurs vraiment déplorable ; les familles comme il faut, étant par leurs droits mises à l'égal de cette masse, s'y sont plus ou moins mêlées,

et ont perdu peu à peu le sentiment distinctif du gentilhomme qui se formule dans les mots : « Noblesse oblige. »

On le voit, rien n'était mieux fait qu'une pareille organisation pour corrompre la noblesse russe; son seul droit consistant dans la possession de biens fonciers peuplés et dans la possibilité d'acquérir le tchine pour occuper de hautes places, elle ne négligeait aucune chose, d'un côté pour faire prévaloir ce droit de possession sur les malheureux qui lui étaient livrés, et de l'autre pour parvenir aux honneurs officiels.

La distribution des tchines étant entre les mains des hauts fonctionnaires, ce ne fut plus guère l'État que l'on servit, mais la personne de ces privilégiés, pour lesquels on n'avait jamais assez d'adroites adulations, de basses flatteries, et de tristes complaisances. C'étaient donc là des germes d'immoralité, dont le développement funeste n'était en partie arrêté que par la crainte de Dieu et du péché, tant que les traces d'idées religieuses se conservèrent dans cette classe de la société.

La classe libre fut partagée en citadins et paysans; les citadins avaient le droit de prendre des patentes de marchands; mais tous sans exception, citadins et paysans, furent soumis à l'impôt de capitation, en remplacement de l'impôt foncier par *sokha*, qui était en vigueur et que nous avons expliqué plus haut.

Pierre Ier établit la capitation en 1721; mais déjà, en 1723, son intelligence supérieure reconnut les inconvénients de ce système, et il voulut en revenir à l'impôt foncier modifié : à cet effet, il fit élaborer un travail de révision du système des sokha, travail que la mort ne lui permit pas d'achever. Aucun de ses successeurs jusqu'à Nicolas Ier ne reprit cette étude; et c'est encore aujourd'hui le système d'impôt par capitation qui prévaut en Russie et qui propage la malheureuse idée de la valeur vénale d'un individu, idée la plus pernicieuse possible par ses conséquences, et que l'ennemi le plus avoué de la Russie aurait pu seul choisir pour lui faire du mal.

Nous devons nous rappeler que la classe agricole était composée de laboureurs, habitant les domaines de l'État et les terres seigneuriales et jouissant d'une certaine liberté et de certains droits, de serfs assujettis à la puissance seigneuriale, à terme ou pendant la vie du seigneur, et d'esclaves appartenant à leurs seigneurs avec leurs descendants. Pour introduire la capitation, Pierre ordonna, en 1718, de faire le premier recensement complet de toute la population; dans ce recensement, les paysans, les serfs et les esclaves des terres seigneuriales, furent inscrits et mêlés dans les mêmes listes. Ce mélange fut admis pour éviter les difficultés d'une désignation précise de la catégorie à laquelle appartenait chaque individu; car le Prikase des serfs (*Kholopi prikase*) qui

avait pour mission de tenir les registres d'inscription des serfs et des esclaves, de veiller à la possession légale de ces individus par les seigneurs, et de faire soigneusement la distinction entre le serf et l'esclave, ce Prikase, disons-nous, avait été fermé en 1704, et les contestations de son ressort, portées devant le tribunal civil, qui ne s'occupa que d'affaires de litige et négligea complétement la tenue des registres des serfs et des esclaves. Aussi après quelques années il fut impossible de faire une distinction légale des catégories auxquelles appartenaient les individus inscrits sur les feuilles du recensement de 1718-21. Pour comble de malheur, une confusion de mots vint introduire un nouvel élément de désordre dans l'organisation sociale : nous allons tâcher de l'expliquer au lecteur, bien qu'il soit assez difficile de faire comprendre en français certaines nuances de la langue russe.

Nous avons vu ailleurs qu'un esclave s'appelait en russe *kholope krepostnoï*, c'est-à-dire littéralement sujet affermé, et dérivant du mot *krepok*, fort, ferme. Dans l'ordonnance du recensement il était dit : « Chacun restera ferme (*krepok*) sur la terre où il a été inscrit ; » ce qui voulait dire évidemment qu'il y demeurerait fixement, comme attaché au sol.

La dénomination de krepostnoï-kholope provenant du mot *krepok*, les propriétaires en firent dériver leur droit de possession individuelle sur les paysans, et ré-

duisirent ainsi toute une immense population en état de servage personnel et héréditaire. Voilà l'origine de cette institution d'esclavage dont la Russie espère voir bientôt le dernier jour, et qu'elle cherche depuis un demi-siècle à abolir, sans secousses violentes et sans bouleversement général. Cette institution prit sa véritable force dans la maladresse des auteurs du premier recensement, qui lui-même ne fut ordonné que pour mieux organiser le recrutement et l'entretien de la marine et des troupes régulières.

Pierre le Grand ne distribua plus de biens fonciers en usufruit; mais il les donna en possessions héréditaires, pour des services rendus, ce qui équivalait à l'esclavage. Il ne prévit pas sans doute toutes les conséquences d'un système que ses successeurs continuèrent sans scrupule jusqu'à Alexandre Ier: les idées humanitaires de ce dernier prince répugnèrent à l'esclavage; elles l'obligèrent à cesser cette distribution d'hommes et à rechercher les moyens de porter remède à cet état de choses.

Dans le nombre des grandes réformes de Pierre le Grand, il faut citer l'abolition du Patriarcat de Russie, qui fut remplacé par un Synode, le 25 janvier 1721. Le patriarche étant inamovible, car il ne pouvait être destitué que par un concile, comme le fut Nikone, ou par un abus de force ouverte comme Hermogène par les Polonais, devait paraître trop indépendant à un souverain comme Pierre Ier. Pour en venir à ses fins,

et à la création d'un synode d'évêques nommés par le pouvoir suprême, l'empereur entra en relations avec les patriarches de Jérusalem, de Constantinople et d'Alexandrie, afin d'obtenir leur consentement et leur reconnaissance du Saint-Synode russe. Les patriarches assemblèrent un concile, qui se rendit au désir de Pierre et accorda en outre au souverain de Russie le complet protectorat de l'Église.

Pierre entreprit cette réforme de l'Église après son dernier voyage en Europe, où il dut être frappé des inconvénients et des entraves que rencontraient dans beaucoup de mesures administratives les gouvernements des pays catholiques de l'Europe, par l'immixtion d'un pouvoir étranger au pays. Ce pouvoir étranger influençait tout le clergé national, en lui inspirant une certaine dualité de discipline et de soumission, d'abord au chef spirituel résidant à l'étranger et puis à l'autorité légitime du pays : tandis que le pouvoir du patriarche, en Russie, d'après tous les antécédents historiques, ne devait nullement donner de l'ombrage à un pouvoir souverain national : ce n'était là qu'une pondération morale, qui à toute occasion et de tout temps travaillait à l'appui du pouvoir souverain et à sa consolidation.

Aux jours de calamités publiques, les métropolitains et plus tard les patriarches étaient toujours les soutiens les plus zélés et les plus fervents du souverain : c'était de leurs chaires que partaient les

étincelles qui allumaient l'enthousiasme patriotique c'étaient leurs bourses qui, pour les œuvres patriotiques et nationales, versaient les plus grandes sommes; jamais l'Église russe n'eut d'intérêts différents de ceux du pays et du gouvernement séculier, jamais elle ne manifesta des tendances de prédominance ou de pouvoir supérieur à celui du souverain : c'était le sanctuaire qui gardait et propageait la morale religieuse du peuple, son amour pour la patrie et son zèle pour le maintien de la nationalité. C'est que le patriarche russe, contrairement à celui de Rome, étant chef suprême de l'Église dans le sens spirituel, n'était néanmoins dans le sens temporel que le premier citoyen du pays; qu'il ne pouvait, par conséquent, sacrifier à d'autres intérêts ceux de la patrie.

Cette distinction radicale ayant probablement échappé à l'attention prévenue de Pierre, il se mit en hostilité ouverte contre le patriarcat national; et il perdit entièrement de vue que Boris Godounoff administrateur du pays pendant le règne du tsar Théodore, appréciant déjà à sa juste valeur l'inconvénient d'une influence spirituelle étrangère exercée dans le temps sur l'Église russe par les patriarches de Constantinople, usa de toute son adresse pour y remédier en établissant canoniquement un patriarcat national.

La réforme de Pierre le Grand, sous le rapport de l'organisation sociale, eut pour résultat de former trois classes de citoyens :

La noblesse,
La bourgeoisie et les paysans libres,
Les esclaves.

La noblesse composée d'un nombre prodigieux de familles de différents degrés de culture, depuis le boyard jusqu'aux dietis boyarskiés, qui n'étaient que de simples soldats ou paysans, n'avait d'autre droit que celui de la possession d'esclaves; mais en revanche elle était condamnée à un service perpétuel, dans lequel les membres de l'ancienne ou de la nouvelle noblesse étaient, les uns aussi bien que les autres, soumis à des punitions corporelles. Cette mesure était peut-être nécessaire pour les nouveaux venus dans cette noblesse : mais elle ne pouvait qu'être humiliante pour les anciens serviteurs de l'État, rabaissés moralement par ce mélange, et que l'on forçait néanmoins à se civiliser hâtivement; car une véritable civilisation était incompatible avec les conditions sociales dans lesquelles ils se trouvaient.

La bourgeoisie était dans un abaissement moral complet, en butte à tous les caprices des seigneurs environnants et des voïevodes locaux. Les paysans libres étaient poursuivis de la continuelle appréhension d'être mis en esclavage, au profit d'un soldat heureux ou d'un employé habile. Les esclaves étaient livrés corps et biens au pouvoir absolu de leurs seigneurs, pouvoir qui n'avait d'autre limite que celle d'une exécution publique et capitale. Enfin, en dehors de toutes

ces classes, végétait un clergé complétement dépendant et soumis au pouvoir temporel, n'ayant plus d'autre influence que celle de ses immenses richesses et d'autre appui que les tendances religieuses du peuple.

Les règnes de Catherine Ire, de Pierre II, des impératrices Anne et Élisabeth, n'apportèrent aucun changement sensible à cette organisation; mais l'empereur Pierre III, pendant son règne de six mois, eut le temps de promulguer une charte de la noblesse, par laquelle il octroyait la liberté individuelle à cette classe de citoyens : il les affranchissait du service obligatoire de l'État, leur permettait la résidence à l'étranger, les exemptait enfin de toutes punitions corporelles, même pour les cas de crimes, privilége qui soumettait nécessairement la noblesse à une juridiction spéciale. L'impératrice Catherine II confirma cette charte de la noblesse; et, pour gagner l'affection de cette classe, elle distribua des millions de paysans à ses favoris et à ses officiers; elle augmenta cependant le nombre des paysans libres, en privant le clergé de la possession de tous ses biens territoriaux peuplés, et en lui allouant, en compensation, des sommes assez considérables pour les honoraires de toutes les charges ecclésiastiques et l'entretien des monastères. Son fils Paul Ier continua comme elle à réduire à l'état d'esclaves des milliers de paysans libres, que, dans ses moments de bonne humeur, il distribuait à ceux qui avaient su lui plaire. Pour ne pas obérer les finances de l'État par

l'entretien de la famille impériale, il désigna dans chaque gouvernement un certain nombre de villages dont les revenus furent affectés à cet entretien; et on appela *biens des apanages* ces domaines qui existent encore et sont habités par une population de deux millions d'âmes. Cependant ce souverain fut le premier à remarquer la nécessité de limiter le pouvoir des propriétaires sur leurs serfs; il prit la première mesure dans ce sens, et son oukase de 1797 fixe le maximum de redevance pour chaque homme à trois jours de corvée par semaine.

L'empereur Alexandre Ier cessa de réduire les paysans en servage, il fit même quelques tentatives d'émancipation, qui portaient, comme tous les actes de son gouvernement, l'empreinte de son caractère indécis. Au commencement de son règne, il permit aux propriétaires de libérer leurs paysans, en leur laissant la jouissance héréditaire des terres qu'ils cultivaient. Cette mesure aurait pu avoir de très-grands et très-heureux résultats, si elle n'avait pas été limitée par cette restriction essentielle que le propriétaire n'avait pas le droit d'émanciper ses serfs par testament. Un des favoris de l'empereur, le prince Alexandre Galitzin et quelques autres propriétaires, mais en très-petit nombre, montrèrent, en libérant leurs serfs à ces conditions, un exemple qui fut bien peu suivi, puisque après plus de cinquante ans, c'est à peine si dans toute la Russie trois cent mille individus ont pu jouir du

bénéfice de cette mesure. En 1817, Alexandre Ier sanctionna la libération des paysans, dans les gouvernements baltiques : l'Esthonie, la Livonie et la Courlande. Mais cette libération ne fut pas avantageuse pour les serfs : les seigneurs allemands de ces provinces surent si bien établir les conditions qu'ils gardèrent l'entière propriété de leurs domaines ; toute la population rurale, composée de Finnois et de Leths, ne fit qu'échanger sa condition de servage et la protection seigneuriale qui en est la conséquence obligée, contre un prolétariat général, abandonné à toutes les vexations et oppressions des propriétaires allemands, qui méprisent même la nationalité du peuple qu'ils ont le droit de pressurer.

En 1818, en traversant la Lithuanie, l'empereur Alexandre Ier promulgua une ordonnance qui obligeait tous les propriétaires des provinces reprises sur la Pologne, à régulariser les redevances de leurs paysans, d'après des inventaires territoriaux. Malheureusement cette ordonnance, connue sous le nom d'oukase de Mozyre, ne porta pas tous les fruits qu'on en attendait, parce que l'exécution en était facultative ; car l'empepereur, ayant négligé d'organiser une surveillance qui assurât cette exécution, n'avait pas terminé son œuvre.

Les rangs de la classe nobiliaire grossissaient démesurément par l'accroissement des familles qui la composaient, et surtout par une irruption continuelle

dans cette classe, d'hommes peu dignes d'une pareille distinction. La facilité avec laquelle pouvaient s'obtenir ces priviléges attira l'attention de l'empereur Alexandre; il posa une barrière pour les employés civils, en n'accordant la noblesse héréditaire qu'à ceux qui parviendraient au rang d'assesseurs de collége, auquel on ne pouvait arriver qu'en subissant l'examen universitaire exigé par la loi. Ceux qui restaient dans les six classes inférieures, et qui échouaient dans les épreuves de l'examen, jouissaient seulement des droits de la noblesse personnelle, et ne pouvaient posséder des biens fonciers peuplés; le seul privilége qu'ils transmettaient à leurs enfants, était celui d'entrer au service de l'État, et d'avoir la possibilité de mériter personnellement les droits de leurs pères et même ceux de la noblesse héréditaire, en subissant l'examen obligatoire et en servant assez de temps pour parvenir à la huitième classe. Ce règlement du service civil déterminait en outre le nombre d'années que l'on devait servir dans une classe pour pouvoir passer dans une autre.

Ces mesures arrêtèrent l'invasion des employés civils dans la classe nobiliaire; il n'en fut pas de même pour les militaires : car chaque soldat sachant lire et écrire pouvait devenir bas officier, et douze années de service dans ce grade étaient un titre suffisant pour recevoir le rang d'enseigne, et avec ce rang le droit de noblesse héréditaire. Les jeunes gens nobles

commençaient aussi leur carrière militaire par le grade de bas officier; mais ils recevaient leurs premières épaulettes après six mois, un, deux ou même trois ans de service, suivant la qualité de l'examen qu'ils subissaient et le zèle qu'ils avaient montré.

L'empereur Nicolas prit des mesures plus énergiques encore contre l'accroissement incessant de la classe nobiliaire : tout en laissant quelques avantages aux militaires, il n'accorda la noblesse héréditaire que depuis le rang de major dans l'armée, et de conseiller d'État au civil. A moins de services très-éclatants, l'avancement des officiers militaires ne peut avoir lieu qu'au fur et à mesure des vacances qui se font dans les cadres de régiment pour les officiers subalternes, et dans les cadres de divisions pour les officiers supérieurs. Il n'est donc pas très-facile à un officier sorti du rang de soldat d'acquérir le grade de major, donnant la noblesse héréditaire. Pour prévenir la surabondance d'officiers parvenus, sans diminuer les récompenses méritées, l'empereur Nicolas a employé un autre moyen : un soldat parvenu aux grades de bas officier et sergent-major, après un nombre déterminé d'années de service, a le droit de recevoir le grade d'officier; alors on lui propose le choix d'être avancé comme enseigne ou d'être nommé candidat à l'épaulette en continuant le service de bas officier ou de sergent major, avec un chevron galonné, pendant la première période de cinq années, deux

pendant la seconde, ainsi de suite ; et en outre exemption de punitions corporelles, et solde équivalente à peu près à celle d'un officier. Si ces conditions ne leur conviennent pas, ils ont le droit de quitter le service et d'obtenir une pension. Cette mesure a atteint parfaitement son but, car dès lors la majeure partie de ces candidats a préféré l'argent à l'honneur de l'épaulette : préférence bien naturelle, car un homme sorti de la classe de soldat devrait, en mettant l'épaulette d'officier, rompre avec tout son passé, changer de manière de vivre, de liaisons et de plaisirs ; les appointements qu'il recevrait avec ce grade ne pourraient lui suffire dans ces nouvelles conditions; tandis qu'en restant candidat, ces appointements lui procurent une honnête aisance, et sa position sociale ne l'empêche pas d'y ajouter encore quelques revenus en trouvant des occupations conformes à ses antécédents.

Dans la partie civile, l'empereur Nicolas, voulant faciliter l'avancement au mérite, partagea les employés civils en trois catégories, d'après l'éducation qu'ils avaient reçue.

Le premier degré comprenait tous ceux qui avaient fait leurs études universitaires ou terminé le cours dans l'un des établissements d'éducation supérieure.

Dans le deuxième degré étaient classés tous ceux qui avaient fini leurs cours des gymnases, ceux des corps des cadets, ou qui avaient suivi l'enseignement secondaire dans tout autre établissement.

Enfin le troisième comprenait tous ceux qui n'avaient fait que des études incomplètes, mais qui, entrés au service de l'État par droit de naissance, le continuaient avec zèle.

Pour chaque rang ou tchine, la durée du service n'était point la même dans ces différents degrés : les jeunes gens, que leurs études plaçaient dans la première classe, commençaient ordinairement leur service civil par la dixième et même par la neuvième classe, obtenues à la suite d'un examen, et parvenaient très-rapidement au rang de conseillers d'État, qui leur permettait d'occuper des postes éminents dans l'administration ou dans la justice; tandis que les jeunes gens du troisième degré, avant d'obtenir le tchine de la quatorzième catégorie, devaient faire un stage de deux à quatre ans, et continuer ensuite à gravir péniblement l'échelle hiérarchique en employant le double d'années pour chaque rang, comparativement avec un jeune homme qui jouissait des droits de premier degré. En sorte, que de deux jeunes gens entrant au service à l'âge de vingt ans, celui du premier degré pouvait être conseiller d'État à trente ans, pendant que celui du troisième était, à ce même âge, à peine parvenu à la dixième classe. C'était, comme on voit, un puissant stimulant pour engager la jeunesse à entrer courageusement et à persévérer dans la voie des fortes études; et l'on peut dire que cette organisation n'a pas peu contribué à développer

l'instruction supérieure et secondaire en Russie.

Ce nouvel ordre de choses offrait cependant aux employés la possibilité d'obtenir, même sans examen, la noblesse héréditaire, si leurs capacités et leur zèle étaient éprouvés : en effet, les individus qui ne jouissaient pas des priviléges de l'éducation supérieure ni des droits de naissance, quoique devant servir un grand nombre d'années dans tous les tchines et surtout dans la neuvième classe pour parvenir à la huitième, et plus encore pour obtenir l'entrée de la cinquième, pouvaient cependant recevoir de l'avancement s'ils occupaient des postes supérieurs ; car chaque employé au service était assimilé à l'une des classes hiérarchiques du tchine. Cela faisait qu'un homme qui avait pu passer les examens de première catégorie, n'avançait pas dans les grades du tchine, même après avoir continué le service pendant le nombre d'années exigé pour cet avancement, s'il n'occupait pas un emploi qui, par sa valeur hiérarchique, comportât un tchine supérieur. A côté de cela, un individu qui n'avait subi aucun examen, mais qui, par ses capacités et son zèle, parvenait à occuper des emplois supérieurs, recevait aussi dans les grades et les tchines un avancement proportionnel à son emploi, après un terme de service fixé pour chaque grade. D'un côté, cette mesure était un obstacle pour l'avancement des hommes incapables, quoique suffisamment instruits ; et d'un autre, elle offrait la possibilité aux gens véri-

tablement capables d'obtenir des tchines, dont un certain nombre procurait même le droit de noblesse héréditaire. Avant l'introduction de cet ordre de choses, on voyait quelquefois des individus plus que médiocres, qui, après avoir servi plus de cinquante ans, parvenaient au rang de conseiller intime ou de conseiller d'État actuel, et marchaient couverts de décorations en rapport avec leur grade, sans avoir jamais rempli d'autres fonctions que celles de traducteurs, de chefs de bureaux et même de chefs d'ateliers.

L'empereur Nicolas voulut couper court à tous ces abus : il désirait même couronner son œuvre, en détruisant tout à fait l'édifice ridicule des tchines, et en le remplaçant, comme partout ailleurs, par la valeur des fonctions remplies; mais cette idée si heureuse et si simple rencontra tant d'opposition de la part de tous ses ministres et conseillers, vieillis sous l'influence du prestige des tchines, qu'il dut y renoncer. A plusieurs reprises, pendant son règne, il tenta la réforme; il établit même, pour organiser un nouvel ordre de choses, un comité qui, soit par défaut d'intelligence suffisante pour comprendre l'idée du souverain, soit qu'il se laissât dominer par les préjugés intéressés des fonctionnaires (*tchinovniks*), suscita tellement d'obstacles que l'empereur, dégoûté de ce mauvais vouloir, finit par le dissoudre. Les chefs des différentes branches de l'administration ne pouvaient

pas en effet être partisans des vues de l'empereur; car ils usaient de la distribution des tchines, comme d'un instrument de puissance personnelle. Au moyen d'un tchine, qui ne coûtait rien aux chefs, mais qui servait d'abord à flatter l'amour-propre du subordonné et lui ouvrait la possibilité d'obtenir un emploi plus élevé, donc plus lucratif, ces chefs se faisaient des créatures dévouées : attiré par l'appât du tchine, qui lui donnait des espérances d'avancement et de pouvoir, l'employé songeait beaucoup moins à devenir utile à l'État qu'à être agréable à son chef, qui faisait briller à ses yeux cet instrument de fortune; et il comptait pouvoir tôt ou tard arriver assez haut pour distribuer à son tour des tchines aux employés inférieurs. Quand l'attention de toute la masse des employés, et pendant plusieurs générations, est absorbée par de pareilles futilités, il est tout naturel que cette masse s'abrutisse intellectuellement, et ne soit plus capable de s'élever au sentiment du bien public. Dans ces conditions, tout chef jouit d'un pouvoir moral d'autant plus vaste, que ses subordonnés sont plus étourdis par l'ivresse de la convoitise des places, obtenues au moyen des tchines, qui sont obtenus eux-mêmes au moyen des complaisances et des flatteries. Dégriser cette masse de cette ivresse du tchine et lui montrer une autre voie d'avancement, au moyen du mérite et du degré d'utilité que chacun apporte dans l'œuvre commune, telle était la mission que se pro-

posait l'empereur Nicolas Ier, et qui fut entravée par des obstacles suscités par tous ensemble et par chacun en particulier. Si l'empereur eût réussi, c'eût été un des actes les plus brillants de son règne, et qui aurait stimulé le développement civilisateur d'une manière bien plus efficace que beaucoup d'autres mesures prises dans ce but.

L'empereur Nicolas, comprenant parfaitement que les serviteurs les plus utiles de l'État ne sont pas seulement ceux qui travaillent dans l'administration, les tribunaux et l'armée, mais qu'un savant, un artiste, un négociant, un artisan même, peuvent rendre des services qui méritent des gratifications honorifiques, institua une nouvelle corporation privilégiée, dont les membres furent appelés *bourgeois notables*, héréditaires ou viagers (*potchetnyï grajdanine*).

Les priviléges de cette corporation consistent dans le droit d'entrer au service de l'État et dans l'exemption : 1° du paiement de l'impôt de capitation, 2° de l'obligation de participer au recrutement, et 3° des punitions corporelles. Les enfants des bourgeois notables héréditaires obtiennent le droit d'entrer dans beaucoup d'établissements d'éducation de l'État, à l'égal des enfants nobles, d'où ils sortent avec les mêmes priviléges de rang que ces derniers.

Le titre de bourgeois notable ne peut presque pas être obtenu par faveur ; car toutes les conditions pour son obtention sont réglementées, de manière

qu'un individu qui offre les conditions exigées par ce règlement, peut prendre lui-même l'initiative en présentant des certificats, sur lesquels le Sénat Dirigeant lui délivre la patente du titre.

Pierre le Grand, introduisant le recrutement militaire dans toute la population rurale, était pénétré d'une seule idée, celle de former une armée régulière et permanente. Dans sa sollicitude pour le bien-être du soldat, il alla jusqu'à expérimenter par lui-même la quantité de gruau et de pain qu'un homme devait manger dans un jour, pour être rassasié. Il est vrai que l'expérience fut faite sur un estomac fort encore des aliments de la veille; cependant, avec la ration de Pierre le Grand, le soldat ne peut pas mourir de faim. Mais ce que Pierre ne put expérimenter lui-même, c'est la douleur que doit éprouver celui qui se sépare, pour la vie, du pays natal et de tous les êtres chéris qu'il y laisse. Pierre en effet fixait la durée du service d'un soldat à vingt-cinq ans, si son service était irréprochable; mais si le soldat commettait une faute qui lui valût une peine infligée par un tribunal militaire, il était privé du droit de retraite, et il n'avait plus à espérer le retour dans ses foyers. Dans ces conditions, il était tout naturel que sur cent recrues parties d'une commune, à peine un seul homme y revînt, vieux et infirme, ne trouvant plus à son retour que les tombeaux des amis et des parents qu'il y avait laissés. Aussi, peut-on croire que les jeunes gens

partant pour l'armée, étaient d'avance pleurés comme morts; car l'entrée dans les rangs de l'armée était considérée par le peuple comme une sentence de mort politique. Pierre Ier institua cette sorte de recrutement, parce qu'un homme fortement absorbé d'une idée ne peut admettre de la part d'autrui de l'indifférence pour cette idée; il devait être même profondément persuadé que le soldat se trouvait très-heureux d'avoir troqué la charrue contre le mousquet, et que ce mousquet devait l'amuser. Ensuite Pierre Ier fixa le terme de 25 ans, en prenant en considération toutes les difficultés que l'on rencontrait dans l'instruction des recrues, pour en former un bon soldat; mais nous devons nous étonner que ses successeurs, et surtout le philanthrope et humanitaire Alexandre Ier, n'aient pas apporté quelque allégement au sort des soldats.

L'honneur de l'initiative, sous ce rapport, appartient encore à l'empereur Nicolas : c'est lui qui voua toute sa sollicitude à l'amélioration de l'entretien du soldat; c'est lui qui diminua le nombre des années de service, et accorda des congés illimités, après quinze et même dix ans de service effectif. On l'a blâmé, pour cette dernière mesure, parce qu'on ne voulait pas comprendre que c'était un pis aller; qu'il n'avait pris cette mesure que pour éviter la nécessité de faire retourner sous le servage des seigneurs les soldats congédiés après un court terme de service, et qui déjà avaient pu verser leur sang pour la patrie: autrement

en diminuant considérablement le terme du service militaire, et en libérant le soldat congédié, les biens territoriaux des seigneurs auraient été bientôt dépeuplés.

Il travailla d'ailleurs à améliorer le sort de la population rurale en général et des serfs en particulier; mais, ne voulant rien faire brusquement en faveur de ces derniers, il prit graduellement et successivement des mesures propres à limiter le pouvoir seigneurial et à augmenter le nombre des libérations. A cet effet, il défendit la vente individuelle des serfs, mit des obstacles à la vente et à l'achat des individus pour quiconque n'avait pas de possessions territoriales, et tenta de remplacer la servitude absolue par un contrat obligatoire pour les deux parties; mais très-peu secondé dans cette œuvre, il eut la douleur de voir que son ordonnance resta à peu près sans effet : le prince Vorontzoff, presque seul, chercha à l'exécuter dans un de ses domaines voisin de Pétersbourg.

Quant aux provinces baltiques, l'empereur Nicolas, insista et parvint à rendre les conditions du contrat entre les propriétaires et les paysans plus supportables pour ces derniers. Dans la Lithuanie, la Russie Blanche, la Volhynie, la Podolie et le gouvernement de Kieff, il ne se contenta pas de révoquer l'oukase de Mozyre, il y apporta des modifications importantes qu'il sut faire exécuter. Dans tous ces gouvernements. l'arbitraire qui fixait les corvées et les redevances des

paysans, fut remplacé par des conditions légales et proportionnées aux avantages territoriaux dont jouissait chaque village et même chaque individu. En Bessarabie les paysans étaient libres, mais leur condition fut encore améliorée par de nouveaux règlements. Pour les autres gouvernements, Nicolas se borna à exiger, des autorités locales, une surveillance sévère sur la manière dont les seigneurs régissaient leurs paysans, et à enjoindre à ces autorités de sévir contre ceux des propriétaires qui viendraient à être convaincus d'abus de pouvoir. Avant d'entreprendre l'œuvre générale d'émancipation, l'empereur Nicolas voulut organiser régulièrement la classe des paysans libres; afin de se faire, au moyen de cet exemple, une idée de ce que pourraient devenir les serfs après leur libération. Dans ce but, il confia cette organisation à deux administrations différentes: à son ministre de la cour, prince Volkhonskoï, pour les biens des apanages, comptant, comme nous l'avons dit plus haut, près de deux millions d'âmes, et au comte Paul Kisseleff, pour ceux des domaines de l'empire, présentant une population de dix-huit millions d'âmes. Ces deux administrations partirent de deux idées bien différentes. L'administration des apanages voulut atteindre le bien-être de la masse, en introduisant l'ordre matériel: dans ce but, elle travailla à l'accroissement de la production, et à l'accumulation des richesses dans la partie de la population dont la

direction lui avait été confiée; elle soumit à une surveillance minutieuse, administrative et économique, les paysans des apanages, les traitant pour ainsi dire sur le pied de demi-serfs : elle semblait croire que la culture intellectuelle et le perfectionnement moral, seraient les conséquences inévitables de l'amélioration du bien-être matériel.

L'administration des domaines de l'empire s'engagea dans un système diamétralement opposé : elle voulait civiliser de manière à ce que le bien-être matériel fût la conséquence et non le principe de la culture intellectuelle et du perfectionnement moral. Les qualités de l'homme éminent, le comte Kisseleff, qui avait été choisi pour cette grande œuvre, offraient à l'empereur une garantie de bonne réussite; ses antécédents surtout étaient faits pour lui mériter la confiance de son souverain. Jeune encore il avait été honoré de la bienveillance de l'empereur Alexandre Ier, qui l'avait nommé, quand il n'était que colonel, chef d'état-major de la deuxième armée, qu'il sut d'ailleurs organiser avec beaucoup d'intelligence. Élevé plus tard par l'empereur Nicolas au poste de président plénipotentiaire des divans de Moldavie et de Valachie, le général Kisseleff rendit ces provinces à leur autonomie, leur donna une constitution libérale, institua tous les tribunaux judiciaires et les bureaux administratifs, forma une armée, émancipa les esclaves, en un mot, inaugura dans ces principautés, qui, la veille encore,

présentaient le spectacle de véritables pachaliks turcs, un ordre de choses digne d'une contrée européenne. Ce choix de l'empereur était d'autant plus rationnel, que le comte Kisseleff avait toujours le mérite de se distinguer par des idées indépendantes et une certaine teinte de libéralisme dans ses opinions.

Appréciant à sa juste valeur l'importance de la mission dont il était chargé, le comte Kisseleff voulut, avant de rien entreprendre, étudier le sujet confié à ses soins, et s'éclairer de conseils compétents. A cet effet il envoya d'abord dans toutes les provinces, des employés distingués, pour étudier sous toutes les faces les conditions d'existence de la population des terres domaniales, ainsi que les ressources que présentaient les domaines territoriaux inhabités; ensuite, il convoqua un comité d'hommes spéciaux, et de gouverneurs de province les plus réputés pour leur savoir et leurs capacités [1]. Aidé des lumières de ses collaborateurs, et appuyé sur la masse des renseignements donnés par ses employés, le comte Kisseleff rédigea le règlement d'un nouveau ministère des domaines, qui, revisé par le grand conseil de l'empire, fut homologué, vers la fin de 1837, par le souverain.

Ce fameux règlement déterminait le cercle d'acti-

1. Le ministre actuel des domaines de l'empire, le général en chef Michel Mouravieff, homme renommé pour les lumières de sa haute intelligence, faisait partie de ce comité, comme gouverneur de Koursk, poste qu'il occupait alors.

vité et la compétence du nouveau ministère, en la partageant en trois branches différentes :

1° Le *protectorat* de la population établie sur les terres domaniales ;

2° L'administration et la régie des domaines immeubles de l'État ;

3° L'administration de l'agriculture et des industries rurales de l'empire.

L'expression de *protectorat* faisait clairement voir les tendances libérales du ministère, et sanctionnait déjà la liberté individuelle de ses ressortissants. En effet, le paysan libre des domaines avait été livré jusqu'alors à l'administration cupide de la police rurale, qui, en toute occasion, lui faisait sentir que, si son voisin était serf d'un seigneur, il était, lui, serf de la police ; ce paysan libre fut tout étonné d'entendre proclamer, par les premiers agents du ministère, qu'il était libre dans ses actes et soumis seulement aux lois communes de l'empire dont il était citoyen, qu'il jouissait de ses droits politiques, et qu'il devait oser les réclamer lorsqu'ils étaient méconnus. La justice et l'administration furent organisées sur un pied purement électif et appuyées sur les décisions des *mires*, dont la compétence fut régularisée en deux instances : le *mire de la commune* et le *mire de la voloste*, ce dernier composé de délégués des mires communaux. La capitation parut au comte de Kisseleff un système d'imposition vicieux et rappelant trop

les idées d'esclavage, d'estimation par tête; il inaugura sur le sol russe le cadastre, tombé en oubli depuis cent vingt ans. Ce fut l'une des mesures les plus civilisatrices du nouveau ministère. En effet, un paysan imposé par capitation n'avait pas besoin d'analyser non-seulement la justice de cette imposition, mais encore la régularité de la répartition relativement à ses semblables : car il sentait que c'était la force musculaire qui était imposée, et que cette force ne peut être autrement appréciée entre les communes, les villages et les familles, que par le nombre de têtes de leurs membres; or, comme ce nombre était toujours très-exactement constaté par les recensements, le raisonnement de la population ne trouvait là aucun sujet de discussion, sur lequel il pût s'exercer. Après l'introduction du cadastre, le paysan fut imposé, non-seulement d'après l'étendue de la terre dont il jouissait, mais encore d'après la qualité de chacune des parcelles qui lui étaient tombées en partage. Ce fut un vaste champ au développement intellectuel pour le peuple, parce que chacun se livrait à l'analyse de l'estimation des terres et de son exactitude, de la régularité de la répartition entre les communes, les villages et les familles; enfin la causalité se développait encore davantage, parce que chaque paysan ressentait une nécessité journalière de se rendre compte de la valeur du travail qu'il devait employer pour chaque parcelle, de la valeur des produits ob-

tenus de cette parcelle, enfin de la part de ce produit qui lui restait après la déduction de l'impôt qu'il devait payer pour elle. Ce n'est pas de la théorie que nous faisons ici, mais bien un récit de faits que nous avons eu l'occasion de constater personnellement dans toutes les provinces soumises au nouveau cadastre, pendant les années que cette partie nous fut confiée. Les progrès du développement intellectuel, dans les masses des paysans de ces provinces étaient prodigieux de jour en jour; et si les administrations locales avaient toujours bien secondé le ministre et exécuté ses vues, ce puissant mobile de la civilisation aurait eu de bien grands résultats.

Dans les gouvernements occidentaux, le cadastre fut remplacé par la *lustration*, opération au moyen de laquelle les corvées et les impositions se déterminent habituellement dans ces provinces, et qui désignent les parcelles de terrain attribuées à chaque paysan. Ce système n'est pas communal; mais le ministère des domaines, dans sa sollicitude pour l'avancement de la civilisation, a remplacé dans ces provinces la corvée par l'*obrock*, ou redevances en argent, et a introduit la solidarité entre les membres de la commune, pour le paiement intégral de cet obrock. C'est déjà un immense progrès; car les biens domaniaux, dans ces provinces, étaient auparavant divisés en établissements agricoles, ou *économies*, exploitées par des paysans soumis à une corvée déterminée

pour chacun par la lustration locale. Ces économies étaient livrées, par voie d'enchères, au plus offrant, pour le terme de douze années, ou distribuées comme récompense aux officiers de la couronne.

Après l'abolition de la corvée, ces économies continuèrent à être exploitées par des entrepreneurs, au moyen d'ouvriers à gages; et les officiers de la couronne reçurent, en place de biens-fonds, des sommes d'argent équivalentes.

Voici en résumé quels furent les grands résultats de toutes ces mesures :

Le système communal fut sanctionné par la loi, et les mires, reconnus comme instances judiciaires et administratives par les statuts du ministère des domaines : la solidarité de tous les membres de la commune fut de nouveau rendue légale; et par l'esprit de ces règlements, dix-huit millions d'hommes furent élevés, de la simple condition de payeurs d'impôts, à la dignité de citoyens. Ainsi, le législateur qui prépara et le souverain qui adopta et promulgua cette organisation, ont posé les bases de cet édifice de la communauté, qui se développera certainement dans l'avenir pour le bonheur de notre patrie, et comme base d'un ordre social conforme à la nature de l'homme, qui exige d'un côté un cercle d'activité individuelle libre et indépendante, et d'un autre une existence sociale dont la solidarité garantisse la faiblesse de cette même individualité.

CHAPITRE III

LÉGISLATION ET ADMINISTRATION DE L'EMPIRE

Pierre le Grand législateur. — Institution d'une commission législative. — Règlements de la réforme. — Manie de l'imitation étrangère. — Règlements ecclésiastiques. — L'administration militaire. — La police. — Les *Prikuses* remplacés par des chancelleries. — La Russie partagée en *gouvernements* et en *provinces*. — Retour du second voyage. — Pierre copie les parlements administratifs et leur donne le nom de *Colléges*. — Collége des affaires étrangères. — *Camor-Collége*. — Comptoir des serfs. — Collége de la guerre. — Collége de commerce. — Comptoir d'État. — Collége des mines et manufactures. — Collége de justice. — Collége de la petite Russie. — Réforme de la procédure. —Les successeurs de Pierre Ier suivent la même voie. — Anne rétablit le Conseil supérieur de l'empire. — Projet de parlementarisme de Volynskoï. — Élisabeth abolit la peine de mort et fonde des institutions de crédit. — Pierre III abolit la chancellerie secrète. — Activité législative et administrative de Catherine II. — Fondation des colonies allemandes. — Programme de codification soumis aux députés de la nation. — Caractères de cette œuvre. — Travaux de la commission législative. — Catherine fonde la banque d'assignation et crée le papier-monnaie. — Nécessité urgente de cette création. — Catherine II et les jésuites. — Institution des gouvernements. — Le *droit des villes*. — Leur juridiction. — Leur administration. — Les instances et les magistrats judiciaires. — La procédure. — Les receveurs d'impôts. — La police rurale. — Le maréchal de noblesse et ses attributions. — Députés de la noblesse du district. — Corps administratifs et judiciaires de chaque gouvernement. — Le gouverneur civil. — Ses attributions. — Ses subordonnés. — Caractères de cette organisation. — Réorganisation du Sénat. — Ses différents départements. — Leur compétence. — Les fonctionnaires. — Catherine II établit le service régulier des postes. — Elle refuse un monument à sa gloire et fonde

des institutions de crédit. — La législation et l'administration sous l'empereur Paul. — Tendances à la centralisation. — Alexandre Ier et Speransky. — Leurs tendances. — Leurs illusions. — Les ministères substitués aux colléges administratifs. — Inconvénients du système. — Le conseil de l'empire et ses quatre départements. — Le comité des ministres. — Disgrâce de Speransky. — L'activité législative d'Alexandre Ier se ralentit. — Commission des requêtes. — Activité personnelle de l'empereur Nicolas. — Abus administratifs. — Le code russe rédigé par Speransky, sur l'ordre de Nicolas. — Appendice annuel au recueil des lois. — Codification pour les provinces baltiques. — Code militaire de Pierre Ier remplacé par celui de Nicolas. — Création du ministère de la cour. — Du ministère des domaines. — Système prononcé et outré de centralisation. — Rôles de Pierre Ier, Catherine II, Alexandre Ier et Nicolas, dans le développement des institutions politiques de la Russie.

Pierre le Grand ayant réformé toute l'organisation de la société russe devait nécessairement lui donner de nouvelles lois, d'après lesquelles elle pût se gouverner; dans ce but, il institua une commission législative qui devait revoir le code de son père, le tsar Alexis, l'approprier aux conditions de la société renouvelée, et rédiger les nouvelles lois qu'elle trouverait nécessaires pour compléter son œuvre. Cette commission travailla longtemps, mais ne parvint pas à faire un code; en sorte que l'empereur fut obligé de se contenter de règlements partiels, au fur et à mesure de la réorganisation. On conçoit que tous ces règlements promulgués ainsi successivement, ne pouvaient former un ensemble parfait : les parties n'étaient pas rigoureusement coordonnées entre elles, et très-souvent les articles d'un règlement se trouvaient en contradiction avec ceux d'autres règlements; cependant,

le caractère dominant des mesures législatives prises par Pierre le Grand est une admirable intelligence des exigences du moment : le génie de l'administrateur s'y manifeste dans chaque trait de plume. Ces sortes d'instructions avaient été appelées de tout temps en Russie *oustaves*; Pierre leur donna le nom de *Réglamente*, probablement dans l'idée qu'un titre mystérieux donnerait un certain prestige à la loi même; car cette nouvelle dénomination étant étrangère devait être incompréhensible pour les Russes. Peut-être donnait-il ainsi des noms étrangers à tout ce qu'il touchait, par le désir de montrer à ses sujets qu'il connaissait plusieurs langues : ce qui dans ce temps n'était pas commun, donnait un relief de savoir, et par cela même augmentait la confiance en la sagesse d'un homme lettré à ce point. Toutefois nous voyons que Pierre avait une prédilection toute particulière, non-seulement pour de pareilles dénominations, mais encore pour l'emploi de mots étrangers. Ainsi, le Saint-Synode ayant rédigé des statuts pour le clergé, Pierre les sanctionna en leur donnant le nom de *Règlements ecclésiastiques* (*doukhovnyï réglament*). Nous sommes trop éloigné de cette époque pour apprécier complétement l'effet produit par cette introduction forcée, dans la langue officielle, de mots étrangers, qui devaient choquer tous ceux qui n'étaient pas encore tout à fait pénétrés du nouvel ordre de choses. C'était d'autant plus étrange,

que la langue russe ne manquait ni de mots ni d'expressions nécessaires pour rendre toutes ces idées, gratuitement habillées dans des mots étrangers à l'oreille et incompréhensibles à l'entendement des Russes.

Au retour de son premier voyage, Pierre le Grand commença à réorganiser l'administration; et dès l'année 1700, le *Jitnoï prikase*, qui avait pour mission de former et de renouveler les dépôts de grains, afin d'approvisionner le peuple en cas de disette, fut réorganisé en département d'approvisionnements militaires, et nommé chancellerie générale d'approvisionnements (*Gueneral proviantskaïa Kantzeliaria*). Dans le courant de la même année, le *Patriarchii rosriade* ou département d'inspection du clergé fut aboli; les affaires du *Zemskoï prikase* (*Zemskoï dvor*) ou département de la police, furent rendues au *Streletzkoï prikase*, ou département des Streltzys, qui, l'année suivante, fut lui-même nommé *Prikase des affaires de police*. Le Prikase judiciaire de Vladimir fut réuni à celui de Moscou; le *Reitarskoï prikase* fut aboli et rétabli en 1701 sous le nom de Prikase des affaires militaires.

En cette même année 1701, le Prikase des affaires secrètes fut nommé *chancellerie de Préobrajensky;* le *Pouchkarskoï prikase* fut appelé Prikase d'artillerie, et plus tard, en 1706, Chancellerie d'artillerie. Le Prikase des brigands fut fermé la même année et remplacé par la Chancellerie de Moscou

(*Moskovskaïa Kantzeliaria*). En 1703, le *Kammennoï prikase* fut appelé Chancellerie des constructions; nous avons déjà dit qu'en 1704 le Prikase des serfs fut aboli, et que sa compétence judiciaire passa au Prikase judiciaire de Moscou : nous avons vu le mal que cette mesure a produit par la suite. En 1707, on nomma Commissariat le Prikase des comptes; en 1709, le Prikase judiciaire du Patriarche fut appelé Chancellerie d'économie, et plus tard Collége économique; le Prikase *Bolchiakazny* reçut la même année la dénomination de *Camor-collége*.

Au lieu des douze *Rasriades* qui, depuis le tsar Alexis, partageaient la Russie, Pierre le Grand forma en 1710 huit gouvernements ou *goubernïis* : c'étaient ceux de Moscou, de Pétersbourg, de Kieff, de Smolensk, d'Archangel, de Kazan, d'Azoff et de Sibérie. En 1711, le gouvernement d'Azoff fut appelé le gouvernement de Voronèje; et on ajouta aux huit premiers quatre autres goubernïis : ceux de Riga, de Revel, de Nijni-Novgorod et d'Astrakhan. Ces douze gouvernements furent partagés en quarante-trois provinces ou *provintzïis*. La même année, Pierre remplaça la grande et la petite Douma par un Sénat composé de dix sénateurs et d'un *diak*, nommé secrétaire supérieur.

Après tant de réformes, il y eut un temps d'arrêt; mais Pierre, dans son second voyage en France, ayant étudié l'institution des parlements, s'éprit pour

elle d'un beau zèle : car c'était véritablement un système rationnel, dont le bon côté ne pouvait échapper à sa perspicacité. Aussi, dès qu'il fut de retour, il ne se contenta plus de changer les noms et les attributions de quelques prikases, mais il réorganisa tout le système administratif, en mettant à la tête de chaque branche une espèce de Parlement auquel il ne voulut pas cependant donner ce nom, parce qu'il avait probablement en vue le pouvoir du Parlement anglais, et qu'il savait parfaitement que le nom influe très-souvent sur l'avenir d'une institution. Après avoir aboli les Douma, il ne se souciait pas d'établir des assemblées qui pussent rappeler cette institution, et il donna à ces Parlements le nom de *Colléges*. Chaque Collége était composé de plusieurs membres, d'un président, dont la voix décidait en cas d'égalité de vote, de vice-présidents, d'assesseurs et de procureurs. Les employés des chancelleries de ces Colléges étaient l'exécuteur, le caissier, le secrétaire, l'archiviste, les protocolistes, les enregistreurs, les scribes appelés kantzelaristes, etc., tous noms étrangers et tout à fait inconnus aux Russes.

Cette réorganisation fut inaugurée en 1718 par la formation du Collége des affaires étrangères, en remplacement du *Possolskoï prikase*. Ce Collége fut divisé en deux départements : l'un extérieur, pour les relations diplomatiques, l'autre intérieur ; ce dernier avait dans ses attributions les relations avec les étran-

gers qui habitaient dans le pays, et l'administration des contrées qui se trouvaient sous le protectorat ou la suzeraineté de la Russie. Après l'établissement de ce Collége, les autres furent formés successivement. Les revenus de l'État furent confiés au *Camor-collége*, qui devait aussi administrer les domaines de l'empire par l'une de ses subdivisions, qui fut appelée Collége des biens fonciers. Sous les ordres du Camor-collége se trouvait également le comptoir des serfs (*Kriepostnaia Kontora*), qui prononçait sur des contestations de délimitation et de servage. Il établit, pour la tenue de la comptabilité de l'État et pour le contrôle des recettes, le *Collége de révision*.

Le Collége de la guerre, qui administrait les armées de terre, avait sous ses ordres le *Kriegs commissariat* ainsi que les comptoirs de la caisse militaire, de l'approvisionnement et de l'artillerie.

Le Collége de l'amirauté administrait la marine, et avait sous ses ordres quatorze comptoirs, dont les noms sont tellement allemands et hollandais qu'il est impossible de les traduire : ainsi, le comptoir de *Stallmeister*, d'*Oberservaërsk*, de *Waldmeister*; ce dernier voulait dire simplement le comptoir des forestiers.

Le Collége du commerce devait rechercher les moyens de protéger le commerce, de le développer en ouvrant de nouvelles voies, en créant des débouchés avantageux, et en protégeant les entreprises

utiles. Les douanes étaient du ressort de ce Collége, qui, outre cela, exerçait une juridiction sur les marchands et industriels : peu après son établissement, Pierre le Grand le débarrassa de son rôle judiciaire, qu'il confia à un tribunal spécial appelé *Magistrate principal*, à l'instar des villes hollandaises et allemandes, et qu'il composa du *bourguemeister* et des *rathmanns*.

Le Comptoir d'État (*Stats-Kontora*) avait pour attributions toutes les dépenses du gouvernement.

Le Collége des mines et des manufactures (*Berg-i-manufactour Colléguia*) avait pour mission de rechercher des mines, d'établir des usines, des manufactures, de travailler au développement de l'industrie, des arts et des métiers. Par une combinaison étrange, l'augmentation du matériel de l'artillerie lui était aussi confiée; mais bientôt après il fut créé, pour l'administration des manufactures et la propagation des arts et métiers, un *Département* spécial *des manufactures*, et pour l'artillerie la *Chancellerie de l'artillerie*, qui fut subordonnée au Collége de la guerre, tandis qu'en revanche le *Département des monnaies* entra dans la compétence du Collége des mines.

Pour juger les affaires civiles de toutes les provinces conquises sur les Suédois en 1721, Pierre établit un tribunal spécial sous le nom de *Collége de Justice* (*Ioustitse Colléguia*).

En 1722, il fonda le *Collége de la petite Russie*,

pour l'administration de cette partie de l'empire.

Nous avons vu qu'avant la réforme, la procédure civile et criminelle était orale, mais que les *diaks* devaient enregistrer les débats. Pierre le Grand ordonna, en 1718, que toutes les affaires civiles seraient jugées par les tribunaux militaires, qui n'admettaient pas les débats oraux; mais cette mesure n'était sans doute que provisoire, car en 1723 déjà, il rétablit l'ancienne méthode de procédure orale (*soudepoformié*) pour les affaires compliquées. Cependant, depuis la réforme, la procédure écrite a prévalu, et l'autre mode ne s'est conservé, pour ainsi dire, que dans les tribunaux de commerce: car une procédure orale ne présente de garantie qu'avec la publicité des débats, sans laquelle on est livré au bon plaisir du juge.

Cet aperçu suffira pour montrer le caractère et la limite des réformes administratives et judiciaires introduites en Russie par Pierre le Grand; ses héritiers ne firent que suivre la voie tracée par son génie, et ne prirent que des mesures secondaires pour régulariser les compétences, augmenter quelques tribunaux ou réglementer une partie oubliée par le grand réformateur. L'impératrice Catherine Ire, par exemple, établit un Conseil supérieur de l'empire, qui n'eut guère pour mission que la tutelle du jeune empereur Pierre II; les actes de ce conseil sont tout à fait inconnus. L'empereur Pierre II, malgré sa jeu-

nesse et la courte durée de son règne, promulgua un règlement très-important sur les transactions commerciales (*vekselnoï oustave*). L'impératrice Anne rétablit le conseil supérieur de l'empire et l'appela *Cabinet*, en y attribuant le pouvoir de la plus haute instance judiciaire et administrative; les révolutions de palais et militaires qui se sont succédé, détruisirent cette institution.

Vers la fin du règne de cette impératrice, un secrétaire d'État, nommé Volynskoï, lui suggéra l'idée d'établir une pondération raisonnable des pouvoirs, et Anne lui ordonna de rédiger un projet de constitution. Volynskoï, prenant pour modèle la constitution anglaise, qu'il voulait approprier à la société russe, se mit à l'œuvre en communiquant au fur et à mesure à l'impératrice toutes les parties de son travail. Quand il eut achevé, Volynskoï fut arrêté, ainsi que ses parents et ses amis, par ordre de Biren, qui extorqua à l'ex-secrétaire d'État, par dix-huit séances de tortures, des aveux compromettants, tels que celui d'avoir, par des maléfices, cherché à abuser l'esprit de l'impératrice; le malheureux Volynskoï paya de sa vie son zèle patriotique, peu de temps avant la mort de sa souveraine.

Le règne d'Élisabeth fut marqué par une loi vraiment philanthropique; l'oukase du 29 mars 1753 abolit la peine de mort, excepté pour les attentats contre la vie du souverain ou l'intégrité de l'État; elle fonda

également une banque hypothécaire pour la noblesse et une banque pour le commerce.

Son neveu et héritier, l'empereur Pierre III, publia, comme nous l'avons dit, une charte de la noblesse, et de plus annula, par un manifeste public, la Chancellerie secrète, qui n'était autre chose qu'une inquisition séculière, avec tous les attributs de cette institution : espions, tortures et exécutions publiques ou secrètes.

Maintenant que nous voici arrivé au règne de Catherine II, nous devons prévenir le lecteur que l'œuvre administrative et législative de cette souveraine est si immense, que nous devrons nous borner à en rappeler les principales mesures et à faire une analyse succincte de leurs caractères distinctifs.

Dès qu'elle fut montée sur le trône, Catherine s'empressa de confirmer les deux ordonnances promulguées par son mari, concernant les droits de la noblesse et l'abolition de la Chancellerie secrète : en général, son activité législative eut pour but dans tout son règne d'adoucir les lois existantes; chaque amélioration dans ce sens lui méritait les louanges du peuple et la consolidait sur son trône. Cet adoucissement dans les lois, tout en flattant le peuple, ne la gênait en rien; car jouissant d'un pouvoir absolu, elle avait toujours la faculté de dépasser les limites des lois, dans les cas où cela pourrait lui paraître néces-

saire ; mais il faut dire à son honneur qu'elle n'usa que fort rarement de ce droit.

Prenant en considération l'immense étendue de terres fertiles qui, faute de bras, restaient incultes, elle publia en 1762 un appel aux agriculteurs étrangers ; et elle garantit à ces colons de défrichement la sécurité personnelle, la protection des lois, et des priviléges considérables. Des milliers de familles de cultivateurs vinrent d'Allemagne peupler ces différentes parties de la Russie : elles formèrent ces nombreuses colonies allemandes, qui, grâce aux priviléges dont elles n'ont cessé de jouir, prospèrent encore de nos jours, et qu'on retrouve aux environs de Pétersbourg, dans le midi de la Russie et sur les bords du Volga. Ces colonies présentent un spectacle bien curieux : entourés d'une population indigène, devenus maintenant déjà très-nombreux, les colons habitent des villages à part, qui conservent tout le caractère primitif de leurs patries respectives. Les maisons, les usages, les mœurs, la religion, le langage, les instruments aratoires même, peuvent servir jusqu'à présent d'indicateurs infaillibles sur le pays originaire de chaque village. Tantôt vous voyez un village wurtembergeois, un autre prussien, un troisième de frères Moraves ; tantôt des populations entières de Menonithes : tandis que les villages voisins russes ont conservé leur caractère national sans la moindre altération.

En 1763, l'impératrice fonda pour les enfants trouvés deux établissements considérables à Pétersbourg et à Moscou, afin de préserver d'une mort prématurée les innocentes créatures nées dans la honte ou dans la misère. Ces institutions, que le temps n'a fait que développer, sont certainement les plus beaux et les plus vastes établissements de ce genre.

Voyant que la commission chargée par Pierre le Grand de la codification des lois, était toujours entravée dans son travail par les divergences de vues de ses différents collaborateurs, l'impératrice Catherine procéda d'une manière logique : elle rédigea un programme raisonné des lois, et voulut le soumettre à l'approbation du pays. Dans ce but, le 14 décembre 1766, elle fit une convocation des députés de toutes les classes et de toutes les parties de l'empire.

Ces états généraux se rassemblèrent le 30 juillet 1767, et l'impératrice dans une séance solennelle soumit à leurs délibérations son programme sous le titre d'Instruction pour la rédaction d'un nouveau code de lois (*Nakase*). Ce travail est une œuvre remarquable, dont les idées principales, basées sur l'*Esprit des lois* de Montesquieu, sur les œuvres d'Aristote et d'autres célèbres philosophes, furent élaborées par la tête et le cœur d'une femme ; il porte un caractère de douceur et de philanthropie que l'on rencontre rarement dans les textes législatifs, habituellement secs et sévères. Quelques fragments

de ce document remarquable pourront donner une idée claire de l'esprit législatif de Catherine II, idée sans laquelle on ne saurait se rendre compte de l'influence que ce règne exerça sur la civilisation du pays.

Catherine commence son instruction par ces mots :

« Seigneur, tout-puissant, exauce mes prières et « éclaire-moi, afin que je puisse fonder avec vérité, « pour tes créatures humaines, une justice basée sur « tes saintes lois. »

Cet exorde prouve que l'esprit religieux avait encore conservé quelques racines dans la société du temps.

Plus loin, pour expliquer les tendances et le caractère de son travail, voici ce qu'elle dit :

« Nous voulons régner sur nos sujets avec dou« ceur, avec franchise, avec confiance; car c'est ainsi « qu'on allége le poids de la couronne. Nous désirons « voir notre peuple riche, heureux et content, parce « que le plus noble attribut du souverain est de pro« curer à son peuple ces conditions d'existence. Tous « les exemples cités dans cette œuvre, sur les mœurs « des différents peuples, ne doivent servir qu'à faci« liter le choix des moyens pour rendre le nôtre le « plus heureux du monde, autant du moins que le « permettent les limites imposées à la sagesse et à la « puissance humaines. Car, Dieu nous préserve qu'à« près l'introduction dans nos États de cette légis-

« lation projetée, un autre peuple au monde puisse
« jouir d'une plus grande justice que le nôtre, et par
« conséquent prospérer davantage : le but de nos lois
« ne serait pas atteint, et ce serait un malheur que
« nous voudrions éviter, au prix même de notre
« vie. »

On voit dans tout ce préambule l'empreinte d'une conviction profonde, soutenue par un noble enthousiasme pour le bien public. Des idées aussi humanitaires, exposées avec cette chaleur de sentiment, ne pouvaient qu'enflammer le patriotisme des sujets de l'impératrice : aussi l'histoire de Russie ne présente-t-elle dans aucune de ses pages un aussi grand nombre d'hommes capables et dévoués à servir les vastes et généreux desseins du chef de l'État.

La commission législative se mit à l'œuvre immédiatement et commença l'élaboration d'une organisation judiciaire et administrative, conforme aux idées politiques de l'époque. Elle dut avant tout déterminer les conditions des instances, le degré de leur pouvoir, ainsi que l'étendue des compétences, sous le double rapport du nombre d'habitants et de la grandeur du territoire, définir, en un mot, les unités administratives et judiciaires de chaque instance, et tracer un projet de division politique de l'empire. Ce travail, qui n'était que préparatoire, exigea beaucoup de peines et beaucoup de temps, et ne put être terminé et homologué par l'impératrice qu'en 1775.

Les améliorations spéciales ne furent cependant pas arrêtées pour cela; et en 1770, l'impératrice institua une banque d'assignation, qui remplaça dans la circulation la monnaie métallique, par un papier-monnaie. Cette mesure était tellement indispensable en Russie, à cause des grandes distances qui élevaient les frais de transport du numéraire d'une manière onéreuse pour le commerce et pour toute espèce de transactions, qu'elle fut immédiatement et généralement adoptée; elle entra même tellement dans les usages financiers de la Russie, que de nos jours encore, malgré des mesures contraires prises par le gouvernement, il a été impossible de faire revenir ce pays de sa prédilection pour le papier-monnaie et pour les comptes basés sur le rouble d'assignation. C'est là le sort de toutes les mesures vraiment populaires : une adoption générale et la persistance des effets d'une mesure administrative prouvent, dans leur promulgateur, un sens profond et l'intelligence des besoins populaires.

Pendant que la grande commission travaillait à son œuvre de réorganisation, une circonstance toute fortuite obligea Catherine II de promulguer une loi de la plus haute importance. Le pape Clément XIV, ayant, par sa bulle « *Dominus et Redemptor noster* » : aboli l'ordre des jésuites, toutes les puissances catholiques durent expulser de leurs États les membres de cet ordre, et coopérer même à leur expulsion des

autres pays. Après le premier partage de la Pologne, Catherine II trouva des établissements considérables de la compagnie de Jésus, dans les provinces annexées à la Russie, et principalement à Mohilew, à Witebsk et à Polotsk. Prévoyant, d'un côté, des réclamations énergiques de la part du pape et de l'Autriche, d'un autre voyant l'utilité de la résidence des jésuites dans un pays privé de toutes les lumières et n'ayant d'autres écoles que celles instituées par l'ordre, elle évita les réclamations et conserva les jésuites en promulguant, en 1773, une loi fondamentale de tolérance religieuse dans son empire; mais en même temps elle limita l'influence des chefs des églises étrangères sur le clergé de son pays. Cette loi qui sert encore de base en Russie à l'administration des cultes étrangers, est trop importante pour que nous puissions nous dispenser d'y arrêter l'attention du lecteur en la mentionnant à sa date: nous allons reprendre maintenant l'exposé des travaux de la commission législative.

La loi de 1775, intitulée Institution des gouvernements (*outchrejdenie Goubernii*), divisa la Russie en quarante-quatre gouvernements: cette division existe encore; mais il y fut ajouté, depuis, six autres gouvernements après le second partage de la Pologne et l'annexion de la Courlande. Chacun de ces quarante-quatre gouvernements était partagé en districts (*ouiezde*), dont le nombre proportionnel à la popu-

lation et à l'étendue du gouvernement, variait de trois à quatorze. Les gouvernements de Revel ou Esthonie et celui d'Astrakhan n'avaient que trois districts chacun; le premier à cause de sa petite étendue, et le second à cause de sa rare population; en revanche, les goubernies de Koursk et de Poltava avaient quatorze districts. En général le district comptait, sans y comprendre la population des villes, de cinquante à cent mille habitants; leur étendue était limitée par leurs noms mêmes, le mot *outezde* signifiant la distance que peut parcourir en un jour un cavalier sans changer de cheval. Pour chaque district on choisit une ville centrale, qui devait être la résidence de la juridiction de première instance et de l'administration de cette première unité politique. Dans les districts qui ne comprenaient pas de villes centrales, on prit de grands villages, commerçants de préférence, qui furent érigés en villes.

Quelques années après la promulgation de l'institution des gouvernements, fut publié (1788) *le droit des villes* (*gorodovoïé Polojenié*). Cette nouvelle institution assit sur des bases solides les conditions de l'existence civile et politique des villes, et donna des droits à leurs habitants non privilégiés, imposés par capitation, qu'elle appela bourgeois, *mechtchanés*. Il est indispensable de donner ici quelques détails sur cette nouvelle organisation judiciaire et administrative de la Russie, que Catherine inau-

gura et qui s'est conservée jusqu'à nos jours, sauf quelques changements insignifiants.

Le pouvoir administratif et judiciaire fut dans chaque ville partagé en deux branches, l'une urbaine, l'autre rurale. La justice civile de première instance, proprement dite urbaine, pour les marchands et les bourgeois, est rendue par un tribunal nommé *maguistrate*, composé d'après les statuts de Pierre I[er] d'un *bourguemeister* et de plusieurs *rathmanns*, élus par les citoyens de la ville. L'administration est entre les mains d'une Douma, composée d'un président, *golova*, et de plusieurs membres, *glasnyi*, élus également par les suffrages des citoyens; la police de la ville n'entre pas dans les attributions de cette Douma, qui ne gère que la partie économique. Chaque ville a un comité de tutelle des marchands et bourgeois, composé de membres élus et présidés par le bourguemeister. Dans les villes dont la population ne s'élève pas au-dessus de deux mille cinq cents habitants, il n'y a pas de maguistrate; et la compétence de ce tribunal ainsi que celle de la douma sont réunies dans une seule cour judiciaire et administrative, nommée *ratoucha*. La police des villes est faite par un maître de police (*gorodnitcheï*), ayant sous ses ordres des officiers de quartiers, des sergents de ville et des agents de police, tous nommés et rétribués par le gouvernement aux frais des revenus de la ville. Dans les grandes villes, il y a un tribunal

spécial de police, présidé par le maître de police ou par un fonctionnaire nommé à cette présidence. Ce tribunal prononce les condamnations pour les affaires de police et les fait exécuter.

La première instance de justice civile et criminelle est à la cour de justice du district, *ouiezdnyi soude.* Cette cour est composée d'un président, portant le nom de *juge du district* et qui est élu par la noblesse du district (autrefois pour trois ans et maintenant pour six ans), d'un membre élu par la noblesse, d'un autre élu par la classe marchande et la bourgeoisie, et d'un troisième élu par les *volostes* des paysans libres; tous ces membres sont nommés pour trois ans. Cette cour a un greffier et deux bureaux de greffe, l'un pour les affaires civiles, l'autre pour les affaires criminelles.

Le tribunal de police rurale est composé d'un président, *ispravnik*, chef de la police du district, élu par la noblesse du district, jadis pour trois ans aujourd'hui pour une durée double, et de quatre membres, dont deux étaient autrefois élus par la noblesse, un par la bourgeoisie et un par les paysans libres du district; il n'y a plus maintenant qu'un seul membre élu par la noblesse, et l'autre a été remplacé par deux, trois et même quatre commissaires de police rurale (*stanovoï*), qui demeurent ordinairement dans l'arrondissement auquel ils ont été préposés; mais qui, s'ils se trouvent en ville, peuvent remplacer les mem-

bres du tribunal. Ces commissaires sont nommés par le gouvernement, qui, pour éclairer ses choix, consulte les listes de candidats qui lui sont présentées par les assemblées électives des gouvernements.

Cette cour a un secrétaire et trois bureaux. Elle a pour attributions l'enquête judiciaire, civile et criminelle, les décisions de poursuites judiciaires dans les affaires non litigieuses (comme appropriation flagrante du bien d'autrui, réclamation de dettes reconnues), ainsi que l'exécution des arrêts judiciaires et toute l'action de la police exécutive.

Dans tous ces tribunaux, la procédure est écrite et les décisions sont prises à la majorité des voix; celle du président est destinée à départager, dans les cas où les suffrages se balancent de part et d'autre. Les décisions sont inscrites dans les protocoles signés par toute la cour et contre-signés par le secrétaire et par le chef de bureau. Le rapport qui est présenté à la cour sur chaque affaire soumise à sa décision, doit commencer par l'exposition des faits, qui est suivie de la citation des lois applicables aux circonstances de la cause, et du projet d'arrêt soumis à la votation des membres du tribunal. Le secrétaire, en contre-signant le protocole, assume la responsabilité de l'exactitude des textes de lois appliqués, et garantit qu'il n'y a pas omission de lois qui auraient pu être appliquées à la cause; le chef de bureau, de son côté, par sa signature assume la responsabilité de

l'exactitude dans l'exposition des faits, d'après les documents insérés dans le dossier de l'affaire. Tous les arrêts des tribunaux sont rendus au nom du souverain et commencent par la phrase sacramentelle: « Nous, par la grâce de Dieu, empereur de toutes les « Russies, vu, etc.; ordonnons, etc. »... Cette formule implique que tout pouvoir exécutif émane du souverain, comme source unique de l'autorité.

Le protocole de chaque affaire, après les signatures et contre-seings, est présenté au procureur du district, fonctionnaire nommé par le gouvernement, et qui doit nécessairement connaître toutes les lois de l'empire. Ce procureur relit les protocoles de tous les tribunaux, et en contre-signant les protocoles donne droit d'exécution à leurs arrêts, si la procédure a été régulière et la sentence conforme aux lois; dans le cas contraire, il inscrit sa protestation en la motivant, et l'affaire doit alors passer à l'instance supérieure. Ce procureur de district participe à toutes les enquêtes judiciaires faites par les membres des tribunaux de police.

Indépendamment de ces tribunaux, il y a dans chaque ville de district une caisse gérée par un caissier et quelques employés. Cette caisse tient tous les comptes courants des revenus et des dépenses locales du gouvernement; tous les impôts y sont versés, et elle fournit également à toutes les dépenses autorisées. Elle veille à la rentrée régulière des impôts de

capitation et des contributions foncières : en cas de retard, elle en informe le tribunal de police compétent, qui prend au moyen de ses agents les mesures nécessaires. Les impôts du gouvernement sont recueillis par les communes elles-mêmes, au moyen de receveurs élus par les contribuables ; et cette perception est, dans les communes seigneuriales, mise sous la responsabilité du seigneur ou de son préposé, et dans les communes libres sous la responsabilité solidaire du mire de chaque commune.

Les agents de la police rurale sont les centurions (*sotskoï*) et les décurions (*dessiatskoï*). Les centurions font la police dans un seul village, s'il est grand, ou dans une paroisse composée de plusieurs villages moindres ; ils sont élus, la plupart pour un an, par les paroissiens eux-mêmes, et n'ont d'autres appointements que la rétribution volontaire des habitants de leur circonscription, rétribution qui est répartie par maison ou par âme imposée. Les décurions sont les agents de police de chaque village ; et les habitants remplissent eux-mêmes ces fonctions à tour de rôle, par mois ou même par semaine : il arrive quelquefois que pour se débarrasser de cette redevance en nature, les habitants d'un village donnent à l'un de leurs voisins une rétribution pour qu'il soit dessiatskoï en permanence. Les décurions sont sous les ordres du centurion, et les uns et les autres doivent veiller à ce que rien d'illégal ne se passe dans leurs arrondissements

respectifs; si l'un de ces agents remarque quelque chose, il doit immédiatement faire son rapport au tribunal de police rurale ou au commissaire local. Le cas est-il urgent? ces fonctionnaires peuvent prendre des mesures pour empêcher le désordre, et requérir s'il le faut l'assistance de la population, qui n'a pas le droit de la leur refuser. Ces agents locaux doivent veiller aussi à l'entretien des routes, des ponts et des bacs dans leur circonscription, et, en cas de dégâts, en prévenir les autorités compétentes de la commune; ils doivent insister sur la réparation de ces dégâts, et au besoin, en cas d'inexécution de leurs ordres, en faire le rapport à l'autorité supérieure. Citoyens et habitants de la commune et de l'arrondissement dont la police leur est confiée, ces agents en connaissent toutes les particularités et sont ainsi les meilleurs que puisse avoir le gouvernement.

L'administration rurale est quelquefois entre les mains des seigneurs ou de leurs préposés; mais elle appartient le plus souvent aux mires de chaque bien seigneurial ou des communes libres. Ces mires choisissent des chefs qui s'appellent *golova* ou *starosta*, et quelques chefs de familles comme prudhommes, pour assister le président de leur conseil. Ces fonctionnaires élus par la commune veillent au maintien de l'ordre dans les villages et dans les domaines, à la bonne tenue des champs, des forêts, des pâturages, etc. Ils désignent les tours de rôle dans l'exécution des rede-

vances seigneuriales et gouvernementales, surveillent la moralité de leurs ressortissants, compriment les vices, jugent les petites querelles de voisinage et de famille.

Dans chaque district, la noblesse élit pour trois ans au poste de *maréchal de noblesse*, un de ses membres les plus respectés. Ce haut fonctionnaire veille à la moralité de tous les employés de la justice et de l'administration, tient la main aux ordonnances qui concernent les propriétaires fonciers et les serfs, et prend les mesures nécessaires pour arrêter les abus de pouvoir, en éloignant de leurs biens les propriétaires et en les remplaçant par une commission de tutelle.

Le maréchal de noblesse préside le tribunal de tutelle de la noblesse du district, dont les membres sont le juge du district et les membres nobles du tribunal de justice. C'est encore lui qui veille à l'équitable répartition des corvées et redevances, comme entretien des routes, cantonnements militaires, fourniture de chariots pour des troupes en marche : il est le représentant de la noblesse de son district dans ses rapports avec le gouvernement, et le défenseur de ses intérêts.

Ce poste n'est rétribué que par l'honneur de le devoir à l'élection de ses concitoyens, distinction d'autant plus flatteuse que toutes les élections en Russie se font au scrutin secret.

En cas d'absence ou de maladie, les ionctions de maréchal sont remplies par le juge du district, quoi-

qu'il y ait un autre dignitaire élu dans chaque district par la noblesse, et portant le titre de *député de la noblesse;* mais ce dernier réside ordinairement dans la ville centrale du gouvernement, où il est occupé des affaires spéciales de ses commettants, en sa qualité de membre de l'*assemblée de noblesse* permanente qui siége dans cette ville.

Cette assemblée est sous la présidence du *maréchal de noblesse du gouvernement*, élu pour trois ans, et qui se trouve à l'égard de la noblesse du gouvernement dans les mêmes rapports que le maréchal de district avec la noblesse de son district. Le souverain confirme l'élection du maréchal du gouvernement par le choix qu'il fait de l'un des deux candidats que l'assemblée élective lui présente; mais il n'arrive presque jamais, sauf des cas exceptionnels, que le souverain préfère le second candidat, qu'il peut toujours facilement reconnaître, puisque la liste de désignation qui lui est présentée, porte le chiffre des voix obtenues par chacun des deux candidats. L'assemblée de la noblesse permanente, dont tous les maréchaux de noblesse sont membres, délivre des lettres patentes de noblesse, gère toutes les sommes appartenant à la noblesse, et contrôle les recettes et les dépenses des impôts affectés aux différentes dépenses locales du gouvernement.

Tous les tribunaux des districts sont subordonnés aux tribunaux de leurs gouvernements respectifs.

Il y a dans chaque gouvernement :

1° Une régence de gouvernement,

2° Une chambre des finances,

3° Une chambre civile,

4° Une chambre criminelle,

5° La cour de justice des affaires de conscience.

La régence du gouvernement est le tribunal supérieur d'administration ; il est sous la présidence du gouverneur de la province, et composé de trois conseillers et d'un assesseur. Les affaires se décident à la majorité des voix ; mais dans les cas où l'opinion de tous les conseillers est contraire à celle du gouverneur, celui-ci peut, en assumant toute la responsabilité de ses actes, proposer l'exécution de la mesure dont il est le partisan : la régence, de son côté, peut voter l'exécution de cette mesure d'après l'ordre du gouverneur, mais en protestant et en portant l'affaire au Sénat Dirigeant. Toute l'administration du gouvernement est sous les ordres de la régence, même le personnel des tribunaux de justice.

La chambre des finances est composée d'un président, qui s'appelait autrefois vice-gouverneur [1], de trois ou quatre conseillers et d'un assesseur. Un des conseillers est le contrôleur du gouvernement, un autre en est le caissier. Tout le personnel de la régence et de la chambre des finances est nommé par le gou-

1. La charge de vice-gouverneur est maintenant attribuée à un fonctionnaire spécial, qui est le vice-président de la régence.

vernement ou *la couronne*, d'après l'expression usitée en Russie.

Les chambres civiles et criminelles sont composées d'un président, nommé jadis par la couronne et maintenant élu pour le terme de six années par la noblesse de tout le gouvernement, et de trois conseillers, dont deux sont élus par la noblesse et l'autre par les marchands et bourgeois. Depuis que les présidents sont choisis par élection, la couronne nomme un substitut de président dans chaque chambre; ce magistrat a voix délibérative à l'égal des conseillers.

La cour des affaires de conscience est composée d'un président élu par la noblesse du gouvernement et des conseillers de la chambre civile. Elle juge les affaires criminelles des mineurs, les différends de famille entre parents et enfants, et toutes les affaires en général dont les débats ne s'appuient pas sur des pièces écrites.

Ces Chambres ont toutes un secrétaire général et sont divisées en différentes sections, dont chacune a son secrétaire spécial. La forme de procédure est la même que dans les tribunaux de district : les secrétaires de bureaux et de sections contre-signent tous les protocoles, lesquels sont présentés au *procureur du gouvernement*, qui est, relativement à tous les tribunaux de gouvernements, ce que le procureur du district est à l'égard des tribunaux de districts.

Indépendamment de tous ces grands tribunaux, il

y a dans chaque gouvernement une chambre de médecine, composée d'un président qui doit être docteur en médecine et chirurgie, et de deux ou trois membres : un chirurgien, un accoucheur et quelquefois même un médecin vétérinaire. Ce conseil veille à l'hygiène publique ; et dans les affaires civiles ou criminelles, il fait les expertises et tout ce qui tient à la pratique de la médecine légale. Les médecins de district et des villes ainsi que les pharmaciens lui sont subordonnés.

Un architecte, un ingénieur et un arpenteur de gouvernement, des arpenteurs de districts, les archives et plans de toutes les cartes du gouvernement, sont attachés au bureau de la régence.

Il y eut plus tard de nouvelles chambres administratives, instituées dans les gouvernements, telles que la chambre des domaines, le comptoir de la poste, la commission de constructions, la commission d'approvisionnement public, et dans quelques gouvernements le comptoir des apanages. Toutes ces administrations suivent la même discipline que les précédentes et gèrent les parties compétentes.

Le gouverneur civil est le chef de toute la partie administrative, dont il surveille toutes les ramifications. Il est obligé de faire la révision de tous les tribunaux aussi souvent qu'il le peut, mais pas moins d'une fois par an. Dans les affaires de la chambre civile, le gouverneur n'a point d'influence sur les

arrêts judiciaires ; mais il a le droit d'insister sur la conservation de l'ordre chronologique dans l'appel des causes, et sur l'ordre qui doit régner dans les bureaux de la justice. Les affaires de contentieux administratif sont présentées par la chambre à la révision du gouverneur, qui, dans certaines limites, a le droit de les confirmer; si ces limites sont dépassées ou s'il est d'un avis contraire à celui de la chambre, il renvoie l'affaire au Sénat Dirigeant, avec un mémoire explicatif.

Tous les arrêts criminels sont confirmés par le gouverneur et exécutés par la régence ; mais si le nombre des criminels dans une affaire dépasse un certain chiffre, si le condamné appartient à une classe privilégiée, ou enfin si le gouverneur ne trouve pas la sentence équitable, il soumet l'affaire au Sénat Dirigeant avec un préavis motivé. Le seul employé du gouvernement qui ne soit pas sous les ordres du gouverneur, est le procureur, qui a le droit de protester contre les actes de ce chef.

A la fin de chaque année, le gouverneur présente directement au souverain un compte rendu détaillé de son administration.

C'est ainsi que Catherine II institua, pour les deux premières instances, le mécanisme gouvernemental de la Russie. On peut voir que cette organisation est régulière, que toutes les questions sont débattues en conseil, que le pouvoir de chacun est raisonnable-

ment limité, et que toutes les divergences d'opinions sont décidées par le pouvoir central, qui a le droit d'ordonner sous sa propre responsabilité l'exécution des mesures qui lui paraissent nécessaires. La procédure orale et publique ne fut pas généralement introduite par Catherine II, parce qu'elle craignait la prolixité des avocats, et que les idées du temps ne lui permettaient pas encore d'apprécier à sa juste valeur la publicité et son influence sur la moralité des juges et de la procédure : elle croyait avoir donné assez de garanties à l'équité en remettant l'exercice de la justice à des Colléges contrôlés.

En 1763, Catherine II réorganisa le Sénat ; elle le forma de six départements, dont quatre siégeaient à Pétersbourg et deux à Moscou.

Le premier département était le département dirigeant proprement dit ; toutes les lois y étaient étudiées et discutées, et après la confirmation souveraine elles n'étaient promulguées que par son ministère. Toute ordonnance publiée autrement n'était considérée que comme mesure temporaire ou exceptionnelle (*séparative* est l'expression officielle), et n'était pas consignée dans le recueil des lois. Toutes les affaires administratives étaient décidées par ce département ; tous les Colléges supérieurs, tels que celui des affaires étrangères, d'économie, de la guerre, etc., lui étaient subordonnés ; enfin il avait à décider sur les questions de contentieux administratif.

Le second et le troisième départements formaient les deux cours supérieures de justice civile et criminelle ; ces cours jugeaient en appel sur les arrêts des tribunaux de seconde instance.

Le cinquième et le sixième départements siégeaient à Moscou et avaient les mêmes attributions que les deuxième et troisième départements de Pétersbourg : ces quatre départements servaient donc de tribunaux d'appel à toute la Russie ; la compétence de chacun d'eux était circonscrite aux gouvernements qui étaient les plus rapprochés de chacune des capitales.

Le quatrième département était celui de la *héraldique :* il décidait des droits et priviléges des familles et des individus ; il gérait tout le personnel des employés de toutes les branches du service de l'État dans tout l'empire, leur avancement en grade et leur transmutation de place en place : c'était pour ainsi dire le département d'inspection de tout le service civil.

Plus tard, il fut établi un département d'arpentage, qui prononçait en dernier ressort sur les litiges de possessions territoriales, et dirigeait la levée des plans documentaux de tous les biens fonciers de l'empire.

Pendant les règnes suivants, on créa encore trois départements, dont deux civils, l'un à Pétersbourg, l'autre à Moscou, et un département criminel à Pétersbourg.

Chaque département du Sénat est composé de quatre, cinq et même huit sénateurs, et d'un procureur du département. Les sénateurs ne sont pas responsables de leurs opinions, mais le procureur répond de la légalité de l'arrêt. En cas de partage des voix sénatoriales ou de protestation de la part du procureur, rejetée par les sénateurs du département, l'affaire est portée à l'assemblée générale du Sénat.

Tous les sénateurs sont convoqués pour cette assemblée, dont le procureur appelé *procureur général* était autrefois le seul rapporteur ou référendaire de toutes les affaires du Sénat au souverain.

La forme de la procédure, au Sénat, est la même que celle de toutes les autres instances; le rapport est composé :

1° De l'exposition de l'affaire avec les arrêts des instances inférieures;

2° De la citation du texte des lois qui doivent être prises en considération;

3° De l'arrêt des sénateurs.

Les protocoles sont signés par tous les sénateurs qui ont pris part aux débats et à l'arrêt, et contresignés par le secrétaire en chef du département et par le secrétaire du bureau où le protocole a été rédigé.

Le procureur du département a le droit de concilier, par des représentations basées sur les lois, les opinions divergentes des sénateurs : il peut les engager à modifier l'arrêt si leur décision n'est pas conforme aux lois;

en cas de refus il doit présenter l'affaire au procureur général avec une protestation motivée : le procureur général de son côté porte l'affaire à l'assemblée générale des sénateurs, et agit envers cette assemblée comme le procureur du département envers les sénateurs de son ressort. Ni le procureur du département, ni le procureur général n'ont le droit de se mêler aux débats et discussions des sénateurs : ils ne font œuvre de leur ministère qu'après le prononcé de l'arrêt. La dernière protestation du procureur général est présentée, avec le protocole de la séance de l'assemblée du Sénat, à la décision du souverain, qui tranche définitivement la question.

Ainsi toutes les affaires du gouvernement passaient autrefois par les délibérations du Sénat et parvenaient au souverain après avoir été étudiées par un collége d'hommes plus ou moins capables, mais toujours très-expérimentés dans la législation, la justice ou l'administration. Ces études pouvaient éclairer le souverain, et le mettre à même de voir tous les bons et mauvais côtés de la mesure projetée, de manière qu'il avait toujours la faculté de décider avec connaissance de cause, et n'était pas induit en erreur par des considérations superficielles ou préconçues.

Simultanément avec cette grande réforme judiciaire et administrative, l'impératrice Catherine établit le service régulier des postes, qui facilita toutes les relations officielles, commerciales et particulières.

En 1782, la noblesse et le commerce de Pétersbourg, rassemblèrent la somme de 59,659 roubles pour l'érection d'un monument à la grande impératrice : elle en reçut la proposition avec beaucoup de grâce, mais déclina l'honneur de voir dresser un monument à sa gloire, en disant qu'elle aimait mieux voir ériger par ses actes un monument dans le souvenir et le cœur de ses sujets, qu'un amas de marbre sculpté sur l'une des places de Pétersbourg. Elle accepta cependant la somme, et la consacra à la formation des *banques de gouvernements* (*Prikase obchtchestvennago prizrenia*), dont les revenus devaient être affectés à l'entretien d'hôpitaux et de maisons de refuge pour les vieillards et les infirmes. Ces banques dont l'institution s'est répandue dans tous les gouvernements, sont gérées dans chacun d'eux par des chambres spéciales, sous la présidence du gouverneur civil. Le capital de quelques-uns de ces établissements monte de nos jours à plus de dix millions de francs. Cela prouve encore une fois l'efficacité des mesures prises à propos, et qui sont conformes aux exigences du pays ; la moindre impulsion donnée dans un pareil sens suffit pour faire prospérer une institution utile.

En 1786, l'impératrice créa une banque de prêt, où le crédit sur hypothèques était ouvert à tout le monde ; cette mesure utile préserva les petits propriétaires de la cupidité et des exactions des usuriers.

L'activité législative de l'impératrice Catherine II

nous a entraîné dans un exposé plus étendu que nous ne l'avions prévu ; mais les moindres mesures prises par elle ont une si grande portée, qu'à la rigueur il faudrait en parler encore davantage. En effet, ses vues pour l'avenir, dans le sens régularisateur et essentiellement progressif de la société, percent même dans de simples ordonnances administratives.

Le règne de l'empereur Paul ne présente pas, à beaucoup près, un caractère législatif aussi prononcé que celui de sa mère, bien que pendant cette époque il ait été promulgué une grande quantité d'ordonnances et de décrets. Le caractère même de l'empereur ne lui permettait pas d'avoir cette constante unité de vues, qui est la condition nécessaire de l'œuvre du législateur proprement dit ; ses décisions prises la veille, annulées le lendemain, ne pouvaient porter que sur des mesures administratives et temporaires : de sorte que ce souverain a peu altéré l'ordre législatif et administratif établi par sa mère.

Les principales lois fondamentales qui nous sont restées de lui sont : l'acte sur l'ordre de succession au trône de Russie, le règlement pour la famille impériale, l'établissement des biens des apanages, et la limitation du nombre des jours de corvées dans les biens seigneuriaux.

L'empereur Paul Ier était pénétré du désir du bien ; il recherchait la justice et ne s'en écarta que par suite d'emportements momentanés, mais très-souvent fu-

nestes à ceux qui en étaient les victimes. Toujours avide de connaître la vérité, ce souverain introduisit le système de pétitions personnelles, et à cet effet, à l'instar du tsar Alexis, il établit devant le palais d'hiver une grande boîte en fer, dans laquelle chacun avait le droit de mettre une pétition à l'empereur; il confia la clef de cette boîte à l'héritier du trône, son fils, le grand-duc Alexandre, et il se faisait soigneusement apporter tous les jours les papiers qu'elle renfermait.

Le caractère distinctif de l'administration, pendant son règne, fut la tendance à la centralisation du pouvoir dans la capitale, ou mieux encore dans la personne du souverain. Paul Ier était dominé par l'idée qu'il n'y avait de pouvoir que lui, et que ce pouvoir devait s'appliquer sans intermédiaire toujours et partout; en parlant un jour avec un étranger qui manifestait le désir de connaître la société aristocratique de la Russie, il lui dit : « Il n'y a pas d'aristocrates chez « moi, l'aristocrate est celui à qui je parle pendant que « je lui parle. » Le mot est assez caractéristique pour ne pas exiger de commentaires.

L'empereur Alexandre Ier en montant sur le trône était animé d'un désir sincère de donner à son pays une constitution libérale, et conforme aux idées dont il fut nourri dès sa plus tendre enfance. La république des Grecs et des Romains était son idéal, réalisée à ses yeux dans les heureux vallons de l'Helvétie, que son précepteur Laharpe s'attachait à présenter à son ima-

gination sous le jour le plus flatteur. Il eut le bonheur de rencontrer parmi ses sujets un des hommes les plus avancés et les plus capables de l'époque, *Michel Speransky*, secrétaire du procureur général. Speransky n'avait que six ans de plus que l'empereur : fils d'un pauvre prêtre de village, il avait fait ses études au séminaire de Vladimir et à l'Académie théologique de Saint-Pétersbourg, dans laquelle, à l'âge de vingt et un ans, il était déjà professeur de littérature. Un peu plus tard il quitta sa chaire de littérature pour celle de physique et de mathématiques, mais sa prédilection particulière l'entraînait aux études philosophiques et historiques.

La haute intelligence de Speransky et ses connaissances profondes et variées le firent remarquer par l'adjoint du procureur général, le prince Kourakine, au fils duquel il donnait des leçons. Le prince, nommé procureur général, engagea Speransky à changer de service et à entreprendre la carrière civile. En 1797, Speransky entrait à la chancellerie du procureur. Sa réputation ne tarda pas à venir aux oreilles du grand-duc Alexandre qui, une fois monté sur le trône, l'appela à des fonctions plus élevées, et, en 1801, le nomma secrétaire d'État du conseil supérieur de l'empire : pour toutes les affaires intérieures de l'État, Speransky devint le conseiller et le collaborateur le plus intime de l'empereur. Le libéralisme constitutionnel faisait le fond des convictions du jeune secrétaire d'État, véritable enfant du peuple et nourri dans les idées du

temps : aussi, cette concordance d'idées avec le souverain fut-elle l'origine de sa faveur et de ses succès.

Emportés par la vivacité de la jeunesse et par le désir de donner immédiatement à leur patrie une constitution libérale et solide, l'empereur Alexandre I[er] et son secrétaire se mirent à l'œuvre avec beaucoup de précipitation : au lieu de commencer par la réorganisation des pouvoirs législatifs, ils entreprirent celle des pouvoirs exécutifs; ils voulaient construire la machine avant de lui appliquer la force motrice régulière. Cette méthode aurait été au fond très-logique, si l'ensemble du travail eût pu être achevé; mais il n'en fut pas ainsi. Speransky prépara une machine administrative appropriée à une force motrice modifiée par un pouvoir responsable; mais il soumit son action à la pression d'une force arbitraire : il s'en est suivi que les rouages ont fonctionné d'une manière trop rapide, et, dans leur mouvement accéléré, ont broyé le système établi sans introduire un nouvel ordre rationnel. Nous entendons parler ici de l'institution des ministères, qui, en 1802, remplacèrent les Colléges administratifs. Un ministre est effectivement un agent exécutif, indispensable et utile, quand ses actes sont incessamment contrôlés par un pouvoir, jaloux de sa puissance, comme dans un gouvernement représentatif. Pour tout acte exécutif ou administratif les moyens d'action d'un ministre sont moins compliqués que les mouvements d'un Collége; car ce dernier,

avant d'agir doit discuter et concilier les opinions, tandis qu'un ministre agit d'après son impulsion propre. Quand ses actes sont sous le poids d'une responsabilité personnelle, invoquée chaque jour par la représentation nationale et par la presse, le système ministériel est une excellente garantie d'une exécution prompte et énergique de la loi ; mais si le ministre est livré à son propre pouvoir, n'ayant pour unique frein qu'un simulacre de responsabilité, invoquée seulement par le souverain, sa liberté et sa facilité d'action ne servent qu'à le pousser à des actes arbitraires et au mépris des lois. Un souverain absolu, dont les occupations sont si vastes et si nombreuses, ne peut humainement pas scruter dans tous les détails chaque acte de ses ministres ; et c'est dans ces détails même que gît l'absolutisme du pouvoir ministériel. Il ne faut pas oublier non plus que les ministres d'un souverain absolu sont ordinairement choisis parmi les personnes qui jouissent d'avance de sa faveur et de sa confiance, et que dans chaque affaire débattue entre le ministre et le souverain, le premier se prépare à la discussion, tandis que le second doit la soutenir *ex abrupto :* ce sont là bien des chances favorables que possède le ministre de faire adopter ou sanctionner par le souverain les projets qu'il a médités. Puisant tout son pouvoir dans la faveur du souverain, un ministre est, par cela même, incessamment porté à conserver sa position, et à flatter les moindres désirs de son maître,

fussent-ils pernicieux ou inconsidérés pour l'avenir du pays, quoique inspirés par le plus sincère désir du bien : ce ministre ira même plus loin, car très-souvent pour prouver son zèle dans l'exécution, il renchérira sur les ordres qu'il aura reçus du prince. Il faut, pour résister à cet entraînement et pour oser et savoir dire toute la vérité, plus de grandeur, de fermeté et d'habileté qu'on n'en rencontre ordinairement parmi les hommes de cour.

Un Collége, au contraire, en recevant un ordre à exécuter, le discute dans tous les cas ; et s'il y trouve de graves inconvénients, il peut bien plus facilement faire des représentations au souverain et exposer son opinion, avec les motifs qui l'ont fait naître. Un Collége, en effet, n'est pas une individualité unitaire, craignant la perte du pouvoir en cas de mécontentement, mais bien une individualité collective et vivace. Si le souverain a des motifs pour persévérer dans son ordre, il peut le faire ; mais du moins il a été éclairé sur les suites et les conséquences que l'exécution de son ordre peut avoir. La forme collégiale avait déjà, depuis Pierre le Grand, poussé de profondes racines dans les idées de la Russie : les instiutions de Catherine II n'avaient fait que l'y affermir ; et cette institution était d'autant plus nationale que les anciennes Doumas n'étaient autre chose que des Colléges consultatifs, forme de gouvernement préférée de tout temps à tous les autres par le gros bon sens russe, eu égard à

l'étendue immense du pays et à son développement historique.

Speransky voulut remplacer d'abord la représentation nationale par un conseil d'État nombreux et un comité des ministres ; comme secrétaire d'État de ce conseil, il espéra contenir l'absolutisme des ministres en les soumettant à l'exécution rigoureuse des lois. Puissant par la faveur du monarque, il réussit complétement dans l'accomplissement de ses desseins, et, comme institution transitoire, le Conseil de l'empire de son temps a parfaitement atteint le but qu'il s'était proposé : mais cet homme d'État ne prévit pas assez toutes les chances de l'avenir; il ne lui vint pas à l'idée que les secrétaires de l'empire, ses successeurs, ne seraient pas toujours des intelligences de sa trempe, et ne jouiraient pas infailliblement comme lui de la faveur du souverain et de sa confiance illimitée, ni que les ministres pourraient facilement avoir une plus grande influence qu'eux. Endormi par cette sécurité, il travaillait à l'institution de nouveaux ministères, à l'organisation de ceux déjà existants ; et pendant son travail les années se suivaient, apportant avec elles dans les dispositions du souverain des modifications d'opinion et de tendances.

Les statuts du Conseil de l'empire, du comité des ministres et des ministères, furent définitivement confirmés en 1809 ; et le mécanisme administratif et législatif de l'instance supérieure changea complé-

tement le caractère qu'ils avaient eu jusqu'alors, pour prendre celui qu'ils conservent encore de nos jours.

Le Conseil de l'empire est distribué en quatre départements : législatif, économique, judiciaire et militaire.

Le département législatif s'occupe de l'étude des lois organiques et judiciaires.

Le département de l'économie a pour mission d'élaborer les lois administratives et d'étudier le budget annuel de l'empire.

Le département judiciaire délibère sur toutes les affaires civiles et criminelles qui sont présentées par le Sénat à la décision du souverain.

Le département de la guerre avait, dans son origine, remplacé le Collége de la guerre pour toutes les questions de ce ressort qui nécessitent des mesures générales, et celles que le ministre de la guerre ne voulait pas prendre sous sa responsabilité personnelle ; enfin pour celles qui exigeaient une nouvelle loi.

On institua plus tard, pour les décisions à prendre sur les deux premiers genres de questions, un conseil militaire ; et le département proprement dit n'a conservé que la révision des questions de législature militaire, qui lui viennent déjà tout élaborées du bureau du ministère.

Chaque département du conseil a un président, un secrétaire d'État (*locumtenens*) avec un adjoint et plusieurs bureaux de chancellerie.

Toutes les affaires portées au conseil sont d'abord discutées dans le département compétent, et viennent ensuite à l'assemblée générale du conseil, qui doit émettre son opinion sur les décisions des départements. Chaque membre a le droit de discuter oralement l'affaire proposée et de donner son avis; les avis personnels des membres sont tous consignés dans le protocole de la séance et présentés au souverain, qui décide en dernier ressort.

L'assemblée générale du Conseil de l'empire a un président, et un secrétaire, qui s'appelle secrétaire de l'empire, et qui est le chef de tous les secrétaires d'État (*locumtenens*) des départements, de leurs adjoints et du personnel de tous les bureaux de chancellerie. C'est cette place qu'occupait Speransky pendant qu'il travaillait à l'organisation du ministère.

Le Conseil de l'empire n'a pas de pouvoir exécutif, car ses décrets ne sont exécutoires qu'après qu'ils ont été homologués par le souverain. Ce corps d'État n'est donc ni purement administratif ni purement législatif, mais seulement facultativement consultatif pour le souverain.

Simultanément avec le Conseil de l'empire fut établi le *comité des ministres*, dirigé par le président du conseil, et composé de tous les ministres et chefs supérieurs des différentes branches d'administration. Toutes les mesures qui comportent la coopération de deux ou de plusieurs ministères, ainsi que celles qui

peuvent avoir une influence générale, mais qui n'ont pas le caractère législatif, sont discutées dans ce comité et ne peuvent être exécutoires qu'après avoir reçu la sanction du souverain.

Tant que Speransky jouit des faveurs de l'empereur Alexandre, toutes les affaires gouvernementales passaient inévitablement par le Conseil de l'empire, et n'étaient soumises à la décision suprême qu'éclairées par la discussion et rapportées par le secrétaire de l'empire; de cette manière, l'omnipotence des ministres était excessivement limitée. Le même ordre était observé pour les questions discutables au Comité des ministres. Mais cette dernière instance était bien plus commode pour les chefs du pouvoir exécutif, car il n'y avait là que le président qui n'eût pas de partie spéciale sous ses ordres; tous les autres membres étant chacun dans le cas de solliciter des complaisances du comité, étaient toujours mutuellement obligeants pour leurs collègues. Néanmoins, d'après cet ordre de choses, l'empereur n'avait à décider que sur des questions déjà élaborées et éclairées par des opinions différentes; il n'avait pas besoin de s'exposer *ex abrupto* à un débat personnel avec un ministre.

Aussi les ministres, n'ayant pas de jours fixes pour travailler avec le souverain, n'étaient appelés auprès de lui que dans des cas graves et exceptionnels. Leur influence personnelle sur les opinions du chef de l'État était insignifiante, car elle était subordonnée à celle

du Conseil de l'empire, et même à celle d'un comité dirigé par un président indépendant. L'empereur Alexandre, qui fut occupé par la guerre jusqu'en 1814, et depuis par les ardues questions de la diplomatie, observait strictement cet ordre qu'il avait lui-même établi; et, pour se faciliter l'étude des décisions qu'il avait à prendre, il faisait même revoir par le comte Araktcheeff les protocoles du conseil et du comité.

Dans l'origine, Speransky et plus tard Araktcheeff tinrent les ministres en bride, tandis que le Conseil de l'empire régularisait et coordonnait la marche des affaires législatives et administratives.

L'empereur, fatigué et désillusionné sur l'introduction du libéralisme en Russie, s'arrêta définitivement à son organisation de 1809, en la complétant par des institutions spéciales. Il institua le ministère de la police ou, ce qui est la même chose, le ministère de l'intérieur, avec quelques attributions judiciaires, et le ministère du contrôle général de l'empire, qui devait contrôler tous les ministères d'après les budgets annuels approuvés par le souverain, sur le rapport du Conseil de l'empire. Il réorganisa le système financier, améliora celui des impôts, établit un capital d'amortissement de la dette publique, diminua la somme de papier-monnaie en circulation, introduisit un nouveau système monétaire, fit un tarif douanier, fiscal d'abord et qui devint protecteur vers la fin de son règne;

en outre, il ordonna un nouveau système de recrutement basé sur le tour de rôle, donna un nouveau règlement pour l'administration de la Sibérie, etc.

Tous ces travaux administratifs et législatifs furent pour la plupart élaborés par Speransky : car, après la disgrâce subite de cet homme d'État (1812), disgrâce dont les causes n'ont pas encore été expliquées, l'activité législative d'Alexandre Ier se ralentit considérablement, et nous ne voyons que les colonies militaires, déjà citées précédemment, dont la création ait marqué la dernière partie de ce règne.

Par l'établissement du Conseil de l'empire et du Comité des ministres, les attributions du premier département du Sénat furent limitées aux affaires du contentieux administratif et à la promulgation des lois et ordonnances, étudiées et élaborées au conseil ou par les ministres eux-mêmes.

La boîte aux pétitions de Paul Ier, destinée à recevoir les suppliques adressées à l'empereur par ses sujets, fut remplacée par une commission des requêtes avec un secrétaire d'État spécial. Cette commission devait voir les requêtes présentées, émettre sur chacune son opinion, et donner, par l'intermédiaire du secrétaire d'État, son préavis à l'empereur sur celles qu'elle estimait valoir la peine d'être examinées ; les autres étaient rejetées. Cette commission s'est érigée insensiblement en instance judiciaire, à laquelle on appelle contre les décisions du département du Sénat

ou de l'assemblée générale, quand l'arrêt contre lequel on réclame n'a pas été rendu à l'unanimité ou que quelque circonstance du procès a été omise dans les considérants : elle est devenue, comme on le voit, une haute Cour d'appel.

Il ne fut fait que de très-légers changements dans l'administration des gouvernements et des districts, telle qu'elle avait été établie par Catherine II.

Pendant toute la durée de son règne, l'empereur Nicòlas Ier fut animé du désir de remplir son devoir d'une manière irréprochable; il était fermement convaincu qu'aucun de ses conseillers ne voulait autant de bien à son pays et à son peuple que lui-même. Cette certitude fondée en raison lui inspira une confiance illimitée en sa propre personne, et pour accélérer la marche des affaires administratives il admit régulièrement les ministres à un travail personnel avec lui. Ceux-ci obtenaient de lui des ordonnances ayant force de loi, comme dans tout gouvernement absolu, conformes à leurs vues personnelles, mais peu ou point du tout coordonnées avec les lois préexistantes ou bien avec des ordonnances émanées aussi du même pouvoir souverain, mais provenues d'une autre source ministérielle. Vu la multiplicité des occupations impériales, bon nombre de ces ordonnances étaient mises en vigueur sur la foi de la signature du ministre seulement, qui l'ornait de la phrase consacrée « SA MAJESTÉ IMPÉRIALE a daigné ordon-

ner, etc.; signé : Ministre un tel. » Il est clair que cette facilité de faire entrer en force d'exécution toutes les idées des ministres spécialement élaborées, et présentées avec tout l'attrait du bien public, en les mettant à l'abri de toute responsabilité sous l'égide du nom sacré du souverain, enhardissait les moins entreprenants et leur fournissait les moyens d'exercer une omnipotence absolue, chacun dans la sphère de ses attributions. Quand l'empereur remarquait quelques défauts ou quelques inconvénients dans les décisions qui avaient été prises en son nom, ses agents ne pouvaient pas manquer d'arguments spécieux, pour lui prouver qu'ils n'étaient que les exécuteurs zélés de ses ordres. Dans un cas urgent, la question était portée au Comité des ministres, d'où elle sortait ordinairement avec un chorus d'approbations pour le collègue. Les ministres, stylés à ces manœuvres, échouaient rarement contre les bonnes intentions de l'empereur, et conservaient impunément pendant des dizaines d'années leur toute-puissance avec leurs portefeuilles.

C'était, sans contredit, un mal administratif, excusable cependant si l'on remonte à la source du motif qui l'avait fait naître : l'amour sincère de la patrie et de son peuple, amour qui inspira toute la conduite de l'empereur Nicolas.

Ces défauts administratifs furent compensés par le service que Nicolas Ier rendit à son peuple, en faisant

confectionner un code complet des lois de l'empire. Cette œuvre gigantesque fut commencée et achevée pendant son règne. A peine monté sur le trône, il en apprécia l'importance et la nécessité, et appela pour son exécution le fameux Speransky, perdu presque dans l'oubli pendant les dernières années du règne précédent.

Il y avait deux voies à suivre pour atteindre le but de l'empereur; confectionner un code *à priori*, en se basant sur la science, éclairée par l'expérience du législateur, ou publier une codification systématique des lois existantes.

Ce fut ce dernier système qui prévalut dans l'opinion de l'empereur. Il reconnut la difficulté d'une rédaction de lois *à priori*; il prévit qu'un pareil mode donnerait une législation rationnelle, mais peut-être sans rapport avec les antécédents historiques du pays, et qu'un pareil code pourrait renfermer des lois dont quelques-unes seraient en désaccord avec les mœurs et les usages du peuple ou de quelques classes de la population; car les mœurs et usages, en influant sur l'esprit des lois édictées au fur et à mesure des exigences sociales, sont aussi sous l'influence réciproque des lois, et avec le temps se modifient par ces dernières. L'empereur prit aussi en considération la longueur du temps nécessaire à une bonne rédaction d'un code complet, temps pendant lequel il faudrait laisser fonctionner les 60,000 lois qui étaient en vigueur dans

l'empire, et continuer à livrer le public à la merci des petits légistes, dont toute la science consistait à savoir trouver dans ce dédale des articles plus ou moins tronqués, qui servaient à appuyer les prétentions les plus illicites.

Éclairé par de pareilles considérations, l'empereur Nicolas ordonna l'adoption du second système de codification. Après moins de quatre ans de travail, Speransky présenta à l'empereur une collection chronologique de lois en 45 volumes in-quarto, qui fut publiée en 1830 avec un catalogue systématique. Dès lors cette collection fut la seule sur laquelle on put s'appuyer dans les considérants et arrêts judiciaires et dans les mesures administratives. En 1833 fut publié le code complet des lois en 15 volumes in-octavo, et il fut ordonné de remplacer par ce nouveau code toutes les lois préexistantes, en n'ayant recours à la collection complète que pour expliquer l'esprit ou le sens précis des nouveaux articles, dont chacun résumait une idée législative, contenue dans une ou plusieurs lois ou ordonnances insérées dans la grande collection, et dont les titres étaient désignés sous chaque article. Les volumes de ce code contiennent les lois systématiquement classées, ainsi on trouve :

Dans le premier volume, les lois organiques de l'État ;

Dans le second, celles relatives à l'organisation provinciale ;

Dans le troisième, les règlements du service civil;

Dans le quatrième, les règlements concernant les diverses contributions;

Dans les tomes cinq, six, sept et huit, sont consignés les règlements administratifs des différentes branches du gouvernement gérées par l'État;

Dans le neuvième tome, on trouve les devoirs, les droits et les priviléges de toutes les classes de la hiérarchie sociale de l'empire;

Le dixième tome contient les lois civiles et celles d'arpentage;

Dans les tomes onze et douze, on trouve les règlements d'économie sociale;

Dans les tomes treize et quatorze, les lois de police urbaines et rurales; enfin,

Dans le quinzième, les lois criminelles.

Cette œuvre importante donne à chaque citoyen la possibilité de se mettre sous la protection des lois, sans aucun besoin de recourir à la coopération des légistes; car la facilité avec laquelle on peut trouver dans le code la disposition relative à toute circonstance donnée, est telle que l'homme même le moins lettré peut avec utilité se servir de ce recueil. Ce grand service rendu au pays place son auteur, l'empereur Nicolas, bien haut dans l'estime de l'histoire; lui-même, de son côté, apprécia la capacité et le zèle de son collaborateur Speransky et lui décerna en récompense le titre de comte.

Dans un pays qui progresse, la législation ne peut

pas rester stationnaire : c'est pourquoi l'empereur Nicolas ne voulut pas dissoudre la commission de la codification ; il la chargea de continuer à résumer dans des articles clairs et succincts les nouvelles lois promulguées, et de publier chaque année un appendice de toutes les modifications survenues. Cette commission, nommée seconde section de la chancellerie de l'empereur, resta sous la présidence du comte Speransky jusqu'à sa mort; et après avoir eu pendant très-peu de temps l'ex-ministre de justice Dachkoff pour président, elle passa sous la présidence du comte Blandoff qui la préside encore aujourd'hui. Cette section a fait en 1842 une nouvelle édition augmentée du code, et depuis lors un appendice paraît chaque année.

En 1845, l'empereur promulgua un véritable code de lois criminelles et correctionnelles. On a essayé dans un petit volume de prévoir tous les cas de crimes et délits : le knout a été aboli; les punitions sont graduées et déterminées pour chaque cas entre le maximum et le minimum, suivant que les circonstances de la cause sont aggravantes ou atténuantes; la mesure entre les deux limites dépend de ces circonstances prises en considération par les juges. L'empereur Nicolas désirait ajouter à cette partie du travail un règlement de procédure criminelle : on parla même un moment de l'introduction du jury; mais l'empereur mourut avant d'avoir eu le temps de mettre la dernière main à son œuvre.

Les provinces baltiques : l'Esthonie, la Livonie et la Courlande, peuplées en partie d'Esths, appartenant à la race purement finnoise, en partie de Leths, une des races slaves[1], et possédées par des Allemands, issus pour la plupart des chevaliers porte-glaive et teutoniques, ou des Suédois qui possédaient ce pays avant les Russes; les provinces baltiques, disons-nous, s'obstinaient à adopter la loi commune de l'empire, par laquelle chaque citoyen est protégé; et elles continuaient à obéir à d'anciennes lois locales, basées en partie sur le code de Justinien et sur les capitulaires de Charlemagne, et en partie sur les lois féodales de différentes parties de l'Allemagne. Ces lois, vieilles reliques du moyen âge, très-favorables aux classes

1. « Les Leths appartiennent à la nation slave, nous osons le « croire, malgré l'opinion longtemps accréditée, qui en a fait une « famille mixte, une race intermédiaire sans nom, sans langue « distincte, jetée entre les Germains, les Finnois et les Slaves, « dont elle défigurait et brouillait les idiomes. Cependant, si ja- « mais une nation a su conserver, au sein même de la barbarie, « à travers des siècles de ténèbres, la langue traditionnelle « qu'elle reçut de ses pères et la transmettre intacte jusqu'à ce « jour, cet honneur appartient aux tribus qui constituent la race « lettonne ou prussienne primitive, établie dans la Prusse orien- « tale, la Lithuanie, la Courlande et la majeure partie de la Livo- « nie, au nombre d'environ deux millions et demi d'hommes. « Leurs idiomes sont à l'égard des langues slaves, dans le même « rapport que le grec au latin et le gothique au scandinave, et « tout prouve d'ailleurs, dans leur histoire, une étroite affinité et « une communauté d'origine avec les Slaves proprement dits. » (F.-G. Eichhoff, *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves*, pages 242 et 243.)

aisées et privilégiées, n'offraient au peuple aucune garantie, et n'avaient d'autre origine qu'un chaos de priviléges, accordés tantôt par le pape, tantôt par les rois de Pologne, tantôt par ceux de Suède. L'empereur Nicolas ordonna d'éclaircir tout cet amalgame ténébreux, et de faire un code de lois local, basé sur ceux de ces priviléges dont on ferait valoir les titres. Des députés furent à cet effet appelés des trois provinces, mais ils vinrent sans apporter les parchemins dont on attendait l'exhibition. Le code de lois des provinces baltiques fut rédigé d'après des dispositions coutumières, qui les régissaient. Ce qui prouve le mieux l'inanité des prétentions de la noblesse et de la haute bourgeoisie de ces provinces, c'est qu'on ne cite, dans ce recueil, presque pas de ces documents écrits qu'elles disaient posséder pour rétablir leurs droits, et que dans beaucoup de paragraphes déterminant les priviléges des classes supérieures, il est simplement dit : *d'après le rapport de la commission de codification, confirmé par Sa Majesté* (tel quantième de mois de l'année 1843). Il est donc bien avéré que les priviléges dont ces provinces jouissent encore maintenant, ne leur ont été donnés ni par les papes, ni par les rois de Pologne ou de Suède; mais qu'elles les doivent à Sa Majesté l'empereur Nicolas, qui ne les a pas seulement confirmés, mais bien dûment octroyés. Nous ne contestons pas l'utilité de ces priviléges pour le bien-être du pays; nous voulons

seulement constater que ces priviléges n'existaient pas légalement avant la rédaction de ce code local.

Pierre Ier réglementa le service militaire et donna à l'armée un code de lois criminelles; mais tous ces règlements, malgré les modifications qui y avaient été apportées, avaient tellement vieilli qu'ils étaient réellement inapplicables. L'empereur Nicolas, ordonna la rédaction d'un code militaire administratif et judiciaire; ce travail difficile fut commencé et poussé jusqu'à dix volumes pendant son règne : s'il n'est pas tout à fait complet, il offre déjà un ensemble qu'il sera facile de perfectionner et d'achever convenablement.

L'activité administrative de l'empereur Nicolas ne fut pas moindre que celle qu'il déploya dans les questions de législation; il fonda plusieurs ministères, départements, chancelleries, etc., et réorganisa plusieurs branches spéciales de l'administration.

Le premier ministère qu'il fonda fut celui de la Cour, qui avait pour mission d'administrer toutes les branches du service de la cour impériale ainsi que les apanages et les revenus régaliens. Ces derniers consistant en impôts de pelleteries (*jassak*), prélevés sur les peuples nomades de la Sibérie, en impositions mises sur les mines d'or et d'argent de Nertchinsk, dans la Transbaïkalie, exigeaient une administration spéciale et entendue. Nous avons parlé plus haut de l'administration des apanages; si l'on y ajoute les

fabriques modèles de glaces, de cristaux, de porcelaines, de faïences, de tapis, de papiers simples et de tentures, de polissage, de pierres fines, de mosaïques, etc., la régie des théâtres, l'économie de la maison impériale et tout le cérémonial de la cour, on verra qu'un ministre de la cour, pour remplir dignement sa place, devait réunir des connaissances et des capacités bien diverses.

Le ministère des domaines dont nous avons parlé plus haut, fut un des monuments administratifs les plus remarquables du règne de Nicolas.

Il fut un temps ou ce souverain tourna sa sollicitude particulière vers l'amélioration de la race chevaline dans l'empire; il choisit à cet effet un homme qui avait passé toute sa vie dans l'arme de la cavalerie et qui avait la réputation d'un des plus habiles connaisseurs dans cette partie, le comte Levacheff; il lui confia l'organisation des haras et lui ordonna de prendre toutes les mesures nécessaires, surtout pour le perfectionnement des races indigènes. Pour donner plus d'importance à cette nouvelle branche d'administration, l'empereur Nicolas l'éleva à la hauteur d'un ministère particulier. Le comte Levacheff prit plusieurs mesures fort utiles: mais à sa mort, ce ministère spécial, créé en sa faveur, fut annexé à celui des domaines, dont il forma dès lors un département particulier.

Poussé par l'idée qui le dominait, celle que per-

sonne ne voulait autant de bien à son pays et à son peuple que lui-même, l'empereur Nicolas a dû nécessairement être entraîné dans un système prononcé de centralisation : aussi les pouvoirs locaux étaient-ils peu à peu limités au point de ne devenir que des exécuteurs aveugles des ordres supérieurs émanés de Pétersbourg; un gouverneur général de plusieurs provinces, ressentait l'influence d'un petit chef de bureau d'un ministère. Par cette raison la province était désertée, au profit de la capitale, par tout homme qui possédait un peu de capacité et quelques connaissances; en revanche les ministères et leurs antichambres étaient encombrés d'employés et d'ambitieux solliciteurs.

L'empereur, remarquant un accroissement de désordre dans les administrations provinciales et inférieures, l'attribuait au manque de surveillance d'en haut, et augmentait à Pétersbourg le nombre des départements et des chancelleries. Non content de concentrer tout le pouvoir dans les ministères, il institua au fur et à mesure, six sections de sa chancellerie personnelle avec des attributions différentes.

La première section rédige la correspondance personnelle de l'empereur et veille à l'exécution de ses ordres par les ministères et les tribunaux.

La seconde section a été instituée, comme nous l'avons vu, pour l'élaboration et la codification des lois.

La troisième section forme la police supérieure et secrète de l'empire; elle a été instituée par l'empereur sous l'impression de la révolution du 14 décembre 1825 : ce fut comme une manifestation de défiance envers son peuple, défiance méritée par cette révolution. La Russie supporta patiemment cette punition : elle sentait qu'elle devait expier la faute qu'elle avait commise envers ce souverain.

La quatrième section gère les banques et les institutions d'éducation publique et de bienfaisance, les hospices et les asiles des enfants trouvés, établissements fondés par la mère de l'empereur Nicolas, la respectable et charitable impératrice Marie.

La cinquième section a été établie pour l'organisation des domaines de l'empire et pour toutes les affaires qui améliorent les conditions d'existence du peuple.

Enfin, la sixième section s'occupe spécialement des affaires du Caucase et de la Sibérie.

A côté de ces six sections existe la commission des requêtes pour les affaires judiciaires, et le tout forme un ensemble fortement centralisé dont l'action est supérieure aux ministères mêmes.

L'exposé historique que nous venons d'achever de la législation et de l'administration en Russie, pendant la période des empereurs, nous montre que Pierre Ier introduisit un système de centralisation tout à fait étranger aux mœurs et aux usages de son

peuple : il supprima tout le passé et voulut reconstituer *à priori* la forme sociale de la nation, à l'instar de l'Allemagne et de la Hollande d'abord, et en copiant ensuite la France telle qu'il l'avait vue sous le régent. L'impératrice Catherine II régularisa les compétences des instances, organisa une justice locale et provinciale, et établit le système d'élection par les pairs, pour la magistrature judiciaire et les corps administratifs : elle décentralisa, en un mot, le système de Pierre Ier. L'empereur Alexandre Ier posa les bases d'une administration libérale ; mais il s'arrêta à mi-chemin et n'introduisit que des instruments de libéralisme, mis entre les mains et au service d'un pouvoir administratif absolu. L'empereur Nicolas fut en réalité le vrai législateur de cette période : il essaya de concilier les ministères d'Alexandre avec la forme du gouvernement absolu, au moyen de la centralisation de tous les pouvoirs dans la capitale et dans la personne du souverain.

CHAPITRE IV

ENSEIGNEMENT PUBLIC

État de l'enseignement public en Russie à la fin de la période précédente. — Pierre Ier fonde des établissements laïques d'instruction. — Les jeunes Russes envoyés dans les universités et les académies d'Allemagne et d'Italie. — Relations de Pierre le Grand avec Leibnitz pour la fondation d'une Académie des sciences. — Statuts de cette académie. — Pierre le Grand invente un nouvel alphabet russe. — Anne fonde le premier corps de cadets militaires. — L'impératrice Élisabeth. — Le comte Jean Chouvaloff. — L'université de Moscou. — L'Académie des beaux-arts. — Rôle de Catherine II. — Les *Enfants trouvés*. — École de commerce. — Écoles primaires. — Académie russe. — Institut de demoiselles nobles. — Paul Ier crée l'institut de Sainte-Catherine. — Les écoles d'enfants de troupe. — L'Académie médico-chirurgicale. — Alexandre Ier donne des soins exclusifs à l'enseignement supérieur et à l'instruction secondaire. — Ministère de la civilisation. — La Russie partagée en six arrondissements universitaires. — Fondation de gymnases et lycées. — Institut pédagogique. — Les pensions d'université. — Académies et séminaires théologiques. — Réorganisation du corps des pages et des cadets. — Écoles spéciales de droit et de médecine. — Arrivée en Russie d'élèves de l'École polytechnique. — Alexandre Ier réglemente de nouveau l'Académie des sciences. — Tendances de Nicolas dans les développements qu'il donna à l'instruction publique. — Nouvelle réglementation du système de l'instruction publique. — L'instruction militaire. — Le général Rostovtsoff. — Enseignement agricole. — Tableau de l'instruction publique en Russie, en 1855. — Lacunes du tableau. — Tableau comparatif et proportionnel de l'instruction publique en Angleterre, Bavière France et Russie. — Commentaires et conclusions sur le tableau comparatif. — Obstacles au développement. — Les espérances de l'avenir.

A la fin de la période précédente de son histoire, la Russie ne possédait, comme nous l'avons vu, que deux

académies théologico-philosophiques, celles de Kieff et de Moscou, et quelques écoles ecclésiastiques dans les diocèses. L'activité littéraire se bornait à la partie théologique et aux œuvres d'édification avec des essais de philologie, de poésie sacrée, de sciences politiques et d'histoire ; nous allons entrer maintenant dans une période remarquable par sa fécondité en institutions d'enseignement, et par le développement prodigieux que prit la littérature. Le grand nombre de faits influents que nous avons à signaler nous oblige à commencer d'abord par l'historique de l'enseignement public, avec un coup d'œil sur la formation de différentes sociétés savantes qui ont servi d'agents à la propagation des lumières. L'étendue de ces matières nous obligera à consacrer des chapitres spéciaux à l'étude du mouvement littéraire et scientifique des 170 années qui forment cette période.

Pierre Ier, malgré ses grandes occupations militaires, politiques, législatives, administratives et économiques, eut encore le temps de travailler à la propagation du savoir parmi son peuple. Il fut le premier à établir des institutions laïques d'enseignement et donna la possibilité à un certain nombre de ses sujets d'étudier gratuitement dans les écoles de l'État.

A la fin de son règne, nous voyons déjà dans les villes de province 51 écoles pour les enfants des marchands et des bourgeois ; 56 écoles de garnison, pour les enfants de soldats, et 26 écoles pour les enfants

des classes supérieures : il établit en outre des écoles spéciales pour les ingénieurs et les artilleurs, et en 1702 une académie de marine, qui comptait jusqu'à 310 élèves, lorsqu'elle fut transférée de Moscou à Pétersbourg sous le nom d'*École de navigation.*

Pour accélérer la propagation du savoir, ce souverain envoya un grand nombre de jeunes gens étudier en Italie et en Allemagne les sciences et les arts. Plusieurs de ces jeunes gens répondirent dignement aux espérances de l'empereur ; mais la plupart cependant n'en rapportèrent qu'une stérile imitation des habitudes et des mœurs européennes, qu'il leur était spécialement recommandé d'imiter, et quelques connaissances superficielles sur les sujets qu'ils avaient étudiés.

Indépendamment de toutes ces mesures, Pierre s'adressa à Leibnitz et le pria de lui communiquer ses idées pour l'établissement d'une Académie de sciences, en lui offrant la présidence de ce corps savant. Leibnitz ne tarda pas à lui envoyer un projet de statuts, d'après lequel l'Académie des sciences devait avoir un triple but, dans les sphères d'activité pédagogiques, administratives et purement scientifiques. Pour la *pédagogie*, les académiciens devaient former le premier noyau de professeurs dans les établissements d'enseignement supérieur. Pour l'*administration*, l'Académie devait élaborer toutes les questions scientifiques et spéciales qui lui seraient adressées par les

différentes branches d'administration. Pour *la science proprement dite* elle devait travailler aux études historiques et ethnographiques du pays, à son histoire naturelle, etc. A cet effet, l'Académie fut partagée en trois classes : mathématique, physique et historique.

Pierre Ier n'eut pas la satisfaction d'inaugurer cette Académie tant rêvée, et Leibnitz de la présider, car elle ne fut instituée que le 29 décembre 1725 (à peu près un an après la mort de l'empereur) par sa femme Catherine Ire.

Les académiciens furent tenus de faire des cours publics sur les différentes sciences, de former des professeurs russes, et de publier des travaux scientifiques, chacun dans sa partie. Ils étaient au nombre de douze; les plus remarquables, entre les premiers arrivés, furent Bayr, qui prouva l'origine scandinave des Variagues et détermina la position géographique de la principauté de Tmoutarakane, dont les traces étaient perdues dans les chroniques russes; Euler, fameux mathématicien, qui s'illustra par d'importantes découvertes dans la géométrie et l'algèbre, et Muller qui rendit des services immenses à l'histoire, à la géographie et à l'ethnographie du pays.

Pour fournir plus de ressources à l'Académie, Pierre le Grand avait acheté en Hollande une collection anatomique et un cabinet zoologique, qui servirent de commencement au musée d'histoire naturelle qui existe actuellement à Saint-Pétersbourg.

Un des actes les plus remarquables de ce souverain novateur fut l'invention d'un nouvel alphabet russe, auquel il travailla lui-même. Il rejeta quelques lettres de l'alphabet slavon, ainsi que l'accentuation, qu'il livra à l'autorité de l'usage et de l'habitude ; il s'éloigna de la forme grecque des lettres, pour adopter de préférence la forme latine, et abandonna l'ancien alphabet cyrillien à l'usage des livres sacrés et des rituels de l'Église. Tous les actes du gouvernement et les écrits profanes s'imprimèrent dès lors avec le nouvel alphabet ; cette différence introduite dans la forme d'écriture contribua puissamment à soustraire la science à l'heureuse et moralisante influence de la religion. Pour nous, nous ne croyons pas que cet affranchissement si brusque et si complet ait porté d'aussi bons fruits, et surtout ait facilité le développement de la moralité dans la classe de la société qui ne s'occupe que d'ouvrages écrits ou imprimés avec le nouvel alphabet, et ne sait même pas lire correctement les livres religieux. Nous en appelons sans crainte à nos compatriotes impartiaux ; et nous sommes persuadé que la bonne majorité d'entre eux voudrait voir dans la classe supérieure occupée du gouvernement de l'État un peu plus de fraternité chrétienne, de crainte religieuse de Dieu et surtout du péché : car ce fonds moral offrirait une garantie pour le faible contre le fort ; pour le solliciteur contre le juge prévaricateur, insouciant et fantasque ; pour la société

religieuse et sévère de mœurs, contre l'influence cupide, égoïste et dépravée d'une société dépourvue de croyance religieuse et de moralité chrétienne, d'une société qui s'efforce de remplacer la foi par des convictions basées sur des spéculations philosophiques, tolérant toute espèce de jouissances matérielles de l'homme ; en un mot pour la société orthodoxe contre la société philosophique de l'occident. Détournons nos yeux du spectacle attristant de ces influences pernicieuses, pour continuer le récit du développement de l'enseignement public.

En 1732, l'impératrice Anne fonda le premier corps des cadets militaires, sous la dénomination de corps des cadets nobles pour les armées de terre (*soukhopoutnoï chliakhetnyi korpus*). Les enfants des nobles héréditaires étaient seuls admis dans cet établissement ; ils y étudiaient pendant six à neuf années ; et après avoir passé des examens assez difficiles, ils étaient promus au grade d'officier dans les rangs de l'armée : les guerriers russes les plus remarquables, Souvoroff et Koutousoff entre autres, furent élèves de ce corps.

Depuis Pierre le Grand jusqu'au règne de sa fille l'impératrice Élisabeth, rien, sauf la fondation du corps des cadets, ne se fit en Russie ni pour l'enseignement public, ni dans le domaine de la littérature : la tyrannie de Biren avait tout comprimé, tout étouffé. Élisabeth dut reprendre l'œuvre au point où l'avait laissée son père, avec la seule différence que les ten-

dances de l'esprit de la société s'affermirent davantage dans la direction européenne.

En 1747, elle élargit la sphère d'activité de l'Académie des sciences en augmentant le nombre des académiciens et celui des cours publics, et en accordant des subventions plus considérables au budget de cette institution. En 1752, elle réorganisa l'Académie de marine, et en fit un corps nombreux de cadets nobles, pour former des officiers de marine. Mais l'acte le plus important de son règne pour la propagation de l'instruction, fut la fondation de l'université de Moscou (1755); c'est à l'un des hommes les plus éclairés de son temps, au chambellan comte Jean Chouvaloff, que la Russie est redevable de sa première université. Deux gymnases furent également créés à la même époque.

D'après l'avis du même comte Chouvaloff, l'impératrice institua en 1757 l'Académie des beaux-arts, en se conformant en partie au programme de son père, qui s'était proposé de fonder une Académie combinée de beaux-arts et de métiers, en y ouvrant des classes de dessin, de miniature, de peinture, de gravure en taille-douce, de gravure de cachets sur acier et sur pierres, de polissage de pierres fines, d'opticiens, de mécaniciens, de fabricants d'instruments géodésiques et mathématiques, de tourneurs, de menuisiers, de serruriers, de typographes, de fondeurs de caractères, etc. Malheureusement, Pierre n'avait pas réalisé lui-même son projet, et nous en sommes encore

aujourd'hui à ne pas avoir un conservatoire de métiers.

Catherine II, qui agrandit la Russie politiquement et territorialement, et qui sut si bien, comme nous l'avons vu, coordonner les éléments de l'organisation intérieure de l'État, ne resta point en arrière pour les développements à donner à l'enseignement et à la science. En 1762, elle institua un grand corps de cadets nobles pour préparer spécialement des officiers d'artillerie et des ingénieurs. En 1763, elle fonda la maison des *Enfants trouvés* à Moscou, et y ajouta des classes d'études primaires; en 1772, elle créa un établissement pareil à Pétersbourg, en même temps qu'elle instituait dans cette ville une école de commerce. En 1782, elle chargea une commission d'élaborer pour les écoles populaires un règlement qui fut publié en 1786; depuis lors, les écoles primaires commencèrent à se fonder dans toutes les villes de provinces et de districts, ainsi que dans les grands bourgs commerçants. En 1783, elle fonda l'Académie russe, qui eut pour mission l'étude de la langue nationale. Enfin, comme femme, elle a mieux apprécié que tout autre souverain l'influence de son sexe sur le développement moral et intellectuel de la société; elle comprenait qu'une mère bien élevée inspirera à ses enfants, dès leur plus tendre jeunesse, l'idée de l'utilité du savoir et du perfectionnement moral : elle sentait que ces premières leçons maternelles sont de celles qui restent le plus profondément gravées dans la mémoire

de l'homme, et influent le plus puissamment sur ses convictions futures; elle était sûre qu'une femme bien élevée façonne même à la longue l'époux rustique que le sort lui donne, quoique dans ce cas elle soit la martyre du bien public. L'impératrice Catherine trouvait que le rôle le plus noble de la femme est d'être l'apôtre de la civilisation, et le plus beau celui de porter en holocauste son bonheur sur l'autel de cette cause. Inspirée de pareilles idées, elle fonda en 1764 un institut pour les demoiselles nobles, et des centaines de ces innocentes et nobles victimes remplirent l'enceinte de cet établissement. Dès l'année 1772, cette institution fournissait tous les trois ans à la société plus de cent jeunes personnes, élevées avec le plus grand soin et de la manière la plus délicate. Ces intéressantes jeunes filles se disséminaient sur toute la surface de l'empire, en rentrant dans leurs familles plus ou moins civilisées; mais, pour la plupart, elles étaient obligées de faire partie d'une société qui leur était bien inférieure, sous le rapport de la délicatesse de l'éducation. Dans ces derniers cas, ces pauvres demoiselles, dès leur entrée dans le monde, étaient assujetties à des traitements grossiers de la part de leurs parents, et en butte à des sarcasmes offensants de la part de leur entourage : elles échangeaient plus tard ce sort contre un mariage, qui souvent ne l'améliorait pas, car la majeure partie des hommes qui devenaient leurs époux étaient plus ou

moins des hommes simples, sans éducation délicate et avec des habitudes assez rustiques. Toutes ces conditions faisaient de ces femmes de véritables victimes d'une société en voie de fermentation progressive; mais ces victimes répandaient autour d'elles une atmosphère civilisatrice, qui facilitait le progrès de la société. Ce résultat était prévu par la grande Catherine et ses prévisions se sont réalisées ; car cette institution fut certainement de toutes celles qui furent établies jusqu'alors, la plus influente et la plus bienfaisante pour la société. C'est surtout au commencement de ce siècle que l'on pouvait facilement distinguer un jeune homme dont la mère fut élève de *Smolnyi* (c'est ainsi que l'on appelle vulgairement cet établissement d'éducation), des autres dont les mères ne le furent pas. Il ne faut cependant pas conclure de ce que nous venons de dire, que la société dans laquelle entraient les jeunes élèves de Smolnyi fût dans un état de barbarie, mais seulement que ses mœurs et ses habitudes étaient complétement différentes des mœurs et des habitudes françaises de cette époque. Les mœurs de la société campagnarde en Russie étaient encore, dans ce temps, religieuses : on faisait maigre pendant deux cents jours de l'année; on allait aux vêpres et à la messe, régime auquel étaient peu habituées les élèves de Smolnyi ; les hommes s'amusaient à des chasses bruyantes et à des libations en sociétés nombreuses, qui étaient souvent désagréables

pour le beau sexe de la famille, et surtout aux jeunes personnes dont il est question, qui s'étaient formées pour les goûts raffinés de la société du faubourg Saint-Germain : de là les sarcasmes, de là les mésententendus, les querelles de ménage et le malheur de la vie.

L'empereur Paul Ier, dans un court règne de quatre ans seulement, trouva le temps de fonder à Saint-Pétersbourg (1798), d'après les conseils de l'impératrice Marie, son épouse, un second institut de demoiselles nobles, sous le nom d'institut de Sainte-Catherine, et dont le but et les moyens étaient les mêmes que l'établissement primitif de Smolnyi. Il fonda la même année de nombreuses écoles pour les enfants de troupes, et en 1799 il créa l'Académie médico-chirurgicale.

L'empereur Alexandre Ier, partisan comme il le fut des progrès de la civilisation, s'occupa de l'enseignement avec une sollicitude toute particulière; mais, visant toujours un peu à une prompte gloire, il s'appliqua surtout à donner de l'extension à l'enseignement supérieur : il s'occupa moins de l'enseignement secondaire et encore moins de l'enseignement primaire; quant à la propagation des lumières dans le peuple, il n'y toucha pas[1]. Ce système ressort de ses actes, comme nous le verrons. Il commença par instituer en 1802 un ministère, auquel il ne donna pas le

1. L'enseignement primaire diffère en Russie de l'enseignement populaire : le premier est réservé aux classes urbaines, le second n'est que pour les classes rurales.



nom de ministère de l'instruction publique, mais celui de ministère de la civilisation (*ministerstvo narodnago prosviechtchenia*). Cette dénomination seule promettait un bel avenir à l'activité de ce ministère. Toute l'instruction publique en Russie lui fut subordonnée, à l'exception des établissements d'instruction cléricale et militaire, des écoles des mines et de toutes les institutions qui étaient sous la tutelle de l'impératrice-mère Marie, c'est-à-dire les instituts des demoiselles nobles et bourgeoises à Pétersbourg et les écoles des *enfants trouvés*, dans les deux capitales. Le ministère commença par rédiger un plan général d'instruction publique, d'après lequel la Russie fut partagée en six arrondissements universitaires, dont les chefs-lieux étaient : Moscou, Pétersbourg, Kharkoff, Kazan, Dorpat et Vilna. Chaque chef-lieu d'arrondissement devait avoir une université, chaque ville de gouvernement un gymnase, chaque ville de district une école de district, et dans certains villages une école de paroisse. L'exécution de ce projet général commença par en haut : les universités de Moscou, de Dorpat et de Vilna existant déjà, on y ajouta en 1805 celles de Kharkoff et de Kazan, et en 1819 seulement celle de Pétersbourg. Après la conquête de la Finlande, une septième université, celle de Helsingfords, passa en 1809 sous l'administration russe.

Pendant ce règne, des gymnases furent fondés dans la majeure partie des villes de gouvernements. On

créa aussi quelques écoles de districts, mais l'institution des écoles de paroisses ne fut presque pas même commencée. Dans le temps où prenaient naissance les universités de Kharkoff et de Kazan, deux lycées qui portent encore les noms de leurs fondateurs, furent créés, l'un à Iaroslaw, aux frais de M. de Demidoff, l'autre à Nejine, dans le gouvernement de Tchernigoff, aux frais du chancelier de l'empire, le prince Bezborodko.

En 1811, l'empereur fonda un lycée à Tsarsko-Selo, et en 1813 une pension attachée à ce lycée; ces deux établissements fournirent des hommes remarquables dans les différentes carrières[1]. En 1816, l'empereur Alexandre Ier réorganisa et augmenta l'institut pédagogique de Saint-Pétersbourg, qui a pour mission de former des professeurs et des pédagogues. Dans le courant de la même année, il étendit le cercle d'activité de l'Académie russe; l'année suivante, il octroya des droits à la grande

1 La première volée sortie de ce lycée surtout fut riche en sujets distingués. Le premier élève qui sortit et qui reçut la grande médaille d'honneur, est le prince Gortchakoff, ministre actuel des affaires étrangères, si universellement connu par ses lumières et son patriotisme. Parmi les autres nous signalerons Pouschkine, une des illustrations poétiques de la Russie, dont nous aurons à parler plus loin, et le baron Modeste Korff, ex-secrétaire de l'empire et membre actuel du Conseil de l'empire. Cet homme d'État distingué s'occupe maintenant avec ardeur de l'organisation et du développement de la Bibliothèque impériale, dont il a reçu la direction; il y rend des services éminents à la science, et mérite d'être compté au nombre des zélateurs les plus dévoués de la civi-

pension de l'université de Moscou, et en fonda une semblable à Pétersbourg. La pension de l'université de Moscou est une des plus anciennes de la Russie, plusieurs hommes d'État, beaucoup d'officiers distingués, de littérateurs, furent les élèves de cet établissement, et en particulier Joukowsky, poëte et littérateur de grand mérite. En 1817 aussi fut définitivement organisé le lycée Richelieu à Odessa, fondé par le duc de Richelieu, pendant qu'il était gouverneur général de la Nouvelle-Russie.

L'empereur Alexandre s'occupa aussi de l'enseignement du clergé; il nomma en 1808 une commission spéciale chargée de ce travail, sous la présidence d'Ambroise, métropolitain de Pétersbourg. Le résultat des délibérations de cette commission fut sanctionné par l'empereur; on décida qu'il serait formé des académies théologiques à Pétersbourg, Moscou, Kieff et Kazan, des séminaires dans chaque diocèse, et des écoles de districts et de paroisse dans les villes

lisation de son pays. Cette Bibliothèque fut fondée en 1811, par l'empereur Alexandre Ier, et grâce à la sollicitude de son successeur et aux soins intelligents du baron Korff, cette collection est actuellement accessible à tout le monde. D'après le compte rendu de cet établissement pour 1857, le nombre de lecteurs qui y sont venus travailler dans le courant de l'année, s'élevait à 31,151 individus; le nombre de volumes que renferme cette Bibliothèque est de 802,717, dans différentes langues. Quant aux manuscrits rares qu'elle renferme, elle est une des plus remarquables de l'Europe. Les rayons qu'occupe cette Bibliothèque ont plus de seize kilomètres de longueur.

et les grands villages. Comme on l'avait fait pour l'enseignement laïque, on négligea l'institution des petites écoles pour ne s'occuper activement que de celles des académies et des séminaires.

En dehors de la compétence du ministère de la civilisation, l'empereur Alexandre Ier réorganisa en 1802 le corps des pages et en fit une école militaire supérieure qui a fourni à l'armée, entre autres illustrations, le maréchal prince Paskevitch. Bientôt après il fonda un corps de cadets nobles sous le nom de *Régiment de nobles*, dans lequel furent admis tous les jeunes gens de la noblesse provinciale qui n'avaient pas pu entrer dans les autres corps *de cadets;* ils y recevaient les premiers éléments de l'instruction et se formaient au service militaire : cette école compta quelquefois plus de quinze cents jeunes gens.

En 1804, l'empereur forma un corps très-nombreux de l'école des cadets pour l'artillerie et le génie, et le nomma second corps de cadets; il fondait en même temps une école spéciale d'ingénieurs, à laquelle il ajoutait en 1820 une école spéciale d'artillerie.

En 1805, s'ouvrit une école supérieure de droit à Pétersbourg ; en 1808, l'Académie médico-chirurgicale de Pétersbourg fut agrandie, et une succursale de cet établissement fut créée à Moscou. Pendant ce temps, l'impératrice-mère avait fondé à Moscou un autre institut de Sainte-Catherine, pour les demoiselles nobles.

Lors de ses entrevues avec Napoléon Ier à Tilsit et Erfurt, et durant ses voyages à l'étranger, l'empereur Alexandre Ier avait eu l'occasion de reconnaître l'importante utilité de l'École polytechnique pour l'armée française, et il avait acquis la persuasion qu'un enseignement mathématique supérieur doit puissamment servir les progrès de la civilisation en général : aussi eut-il l'idée de créer un établissement semblable en Russie. Dans ce but, il engagea à son service une des célébrités de l'époque, le général Béthencourt, ainsi qu'un grand nombre d'autres ingénieurs français, et s'adressa à l'empereur Napoléon Ier pour le prier de lui envoyer quelques-uns des meilleurs élèves de l'École polytechnique, dont il voulait faire les premiers professeurs de son nouvel établissement. L'empereur Napoléon Ier envoya en 1810 quatre des élèves les plus distingués de cette fameuse école : messieurs Bazaine, Fabre, Potier et Destrême. Ces savants passèrent leur vie au service de la Russie, parvinrent tous au grade de général, et laissèrent d'honorables travaux, dont les annales de la civilisation russe conserveront le reconnaissant souvenir. Le général Bazaine fut celui dont l'influence a été la plus sensible et la plus favorable. Ces savants furent les premiers professeurs étrangers de l'Institut des voies de communication, fondé à cette époque sous la direction du général Béthencourt; ils y formèrent après quelques années d'enseignement plusieurs

professeurs russes. Quand il fallut les remplacer, Louis XVIII envoya en 1821 messieurs Lamé et Clapeyron, sortis tous deux aussi de l'École polytechnique, et aujourd'hui l'un et l'autre membres de l'Institut de France. Pour nous, qui avons eu l'honneur d'être leur élève, nous avons tout droit de dire que pendant les dix années que ces savants ont professé en Russie, ils ont fait faire un pas immense à l'enseignement des sciences mathématiques, par l'étendue et la solidité de leurs connaissances et par la lucidité de leur exposition. Ce faible hommage d'un élève est certainement superflu pour des hommes tels que MM. Lamé, et Clapeyron, qui entre autres mérites ont eu celui d'introduire les premiers en France les chemins de fer à grande vitesse; mais nous avons pensé qu'en traitant le sujet du développement de l'instruction publique en Russie; l'expression de notre reconnaissance trouvait ici naturellement sa place.

Pour terminer le récit de l'œuvre civilisatrice de l'empereur Alexandre Ier, nous devons dire qu'en 1803 il réglementa définitivement l'Académie des sciences, et que les travaux d'histoire nationale, qui, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, avaient été négligés par ce corps savant, rentrèrent de nouveau dans ses attributions, comme à l'époque de sa formation.

L'empereur Nicolas Ier fit plus que tous ses prédécesseurs pour la propagation du savoir; mais il avait sur ce point et sur le développement moral de la

jeunesse des idées personnelles, qu'il exprimait dans une instruction donnée à son ministre Ouvaroff, en les résumant en trois mots aussi clairs que précis : « *Orthodoxie, autocratie, nationalité* ». On ne saurait trouver d'expression plus caractéristique pour définir non-seulement le genre de tendance civilisatrice de ce souverain, mais encore la physionomie politique de l'empereur Nicolas Ier, qui fut à la fois le partisan et le protecteur zélé et sincère de l'orthodoxie, le représentant le plus fier de l'autocratie, et un patriote qui rendait un culte fervent à la nationalité russe.

Nicolas Ier éprouvait une sorte de défiance à l'égard de la littérature proprement dite, et n'admettait pas qu'elle pût avoir une influence bienfaisante sur le développement moral de la société ; il ne pouvait la tolérer qu'autant qu'elle se conformait à l'esprit de son programme. La majeure partie des littérateurs n'étant pas animés des mêmes sentiments religieux et patriotiques, ne purent pas s'élever avec talent au niveau exigé, et il dut se produire un choc, par conséquent un temps d'arrêt.

Pénétré de ses trois principes, orthodoxie, autocratie, nationalité, l'empereur Nicolas organisa tout le système de l'instruction conformément à son point de vue. Il voulait que la jeunesse acquît des notions vastes et nombreuses, mais empreintes du cachet officiel ; il voulait que l'enfant dès l'âge le

plus tendre fût soumis à un règlement d'ordre, qu'il s'habituât à une subordination passive, et que sa volonté personnelle fût limitée par un cadre d'habitudes de soumission à tout pouvoir. Il n'admettait pas, comme Lycurgue, la nécessité pour un citoyen de sacrifier une partie de ses sentiments aux affections de famille ; c'est pourquoi il tendait à éliminer de la société l'usage de l'éducation reçue au foyer paternel ; le jeune homme le plus avancé n'avait aucune espèce de droit à primer les plus ignorants dans la hiérarchie du service, s'il n'avait pas passé par la filière de l'éducation officielle. Aussi le nombre des établissements d'instruction publique fut-il augmenté considérablement pendant ce règne ; il n'y eut pas de partie spéciale qui n'eût ses écoles : tout, depuis les universités jusqu'aux écoles de villages fut développé, mais en suivant une progression de haut en bas ; dans les derniers temps même, il mit obstacle à l'accroissement de l'instruction universitaire, qui lui paraissait probablement trop indépendante. Dans les appréciations des vues personnelles de Nicolas Ier, nous ne procédons que comme historien et nullement comme biographe : nous déduisons de l'étude des faits, et non de la personne de l'empereur, nos suppositions sur les principes et les motifs.

Nous aurions trop à faire et nous craindrions de fatiguer l'attention du lecteur, si nous entreprenions d'énumérer année par année, comme nous l'avons

fait pour les règnes précédents, toutes les mesures prises dans ce champ d'activité par l'empereur Nicolas; nous nous contenterons de signaler les principales, et de présenter un tableau résumé de l'état actuel de l'instruction publique en Russie.

En 1828 fut organisée l'échelle des trois degrés d'enseignement, et les programmes des écoles de district et de gymnase furent élaborés; en 1831, on augmenta le nombre d'arrondissements universitaires; en 1834, des priviléges furent accordés aux instituteurs particuliers; en 1835, fut fondée une nouvelle université à Kieff, en remplacement de celle de Vilna; la même année, l'administration des gymnases et des écoles de districts fut soustraite aux universités et confiée aux curateurs des arrondissements, qui avaient sous leurs ordres des directeurs d'école dans chaque gouvernement. On établit dans quelques-unes de ces circonscriptions et aux frais de la noblesse locale, indépendamment des gymnases, des instituts d'enfants nobles dont le programme d'enseignement était presque identique avec celui du gymnase. L'enseignement dirigé par le ministère de l'instruction publique prit pendant très-longtemps une tendance exclusivement philologique, au détriment de l'étude des sciences exactes, qui fut malheureusement assez négligée pendant toute la durée du ministère du comte Ouvaroff. Philologue lui-même et helléniste distingué, ce ministre se laissa

dominer par sa prédilection et imprima cette direction systématique et exclusive. Toutefois le comte Ouvaroff rendit un éminent service à la propagation du savoir en Russie, en prenant toutes les mesures qui dépendaient de lui pour engager les jeunes gens de famille à entrer dans les universités ; avant lui il était de mauvais genre d'envoyer son fils à l'université, parce que cette sorte d'établissement n'était fréquenté que par des fils d'ecclésiastiques et de petits employés. Le comte Ouvaroff prêcha d'exemple en faisant entrer son fils à l'université de Pétersbourg, et parvint à mettre ce genre d'éducation tellement à la mode, que maintenant encore les universités reçoivent presque toute la jeunesse aristocratique.

Dans le domaine de l'instruction militaire l'empereur Nicolas fonda, en 1830, l'académie militaire, spécialement destinée à former de savants officiers d'état-major : les programmes d'études pour le génie et l'artillerie furent considérablement augmentés ; les corps de cadets existants, s'accrurent et il s'en forma de nouveaux dans la capitale et dans beaucoup de provinces, en même temps que le cadre de l'enseignement donné à ces jeunes gens s'élargissait considérablement. Après la mort du grand-duc Michel (frère de l'empereur), qui fut longtemps directeur général des écoles militaires, cet emploi éminent fut confié à l'héritier du trône, le grand-duc Alexandre, qui en fit l'une de ses occupations favorites. Le nou-

veau directeur général, par l'aménité de ses manières et l'expression de bonté inhérente à tous ses actes, sut remédier à la sécheresse de l'éducation officielle que recevait la jeunesse confiée à ses soins.

En parlant du progrès que fit l'enseignement militaire pendant le règne de Nicolas Ier, nous ne pouvons, sans encourir le reproche d'un oubli historique impardonnable, ne pas mentionner les travaux importants du général Rostovtsoff, qui fut pour ainsi dire l'âme de toute la réorganisation de cette partie. Voulant étendre les programmes de l'enseignement secondaire dans les établissements militaires, ce général voyait un obstacle sérieux dans le peu de temps qui était consacré aux études [1]. Pour obvier à cet inconvénient, il chercha le moyen d'établir un parallélisme dans l'enseignement des différentes sciences, de façon à ce que l'étude de l'une facilitât celle de l'autre : dans ce but, il fit faire à chaque professeur un programme raisonné de ses cours, et concilia dans chaque classe les heures d'études et les programmes des sciences avec un système de corroboration mutuelle, alternée par des repos accordés à l'esprit, repos indispensables pour un travail mental fructueux.

Le corps des cadets des mines, qui n'avait été jusque là qu'une médiocre école secondaire, fut élevé par l'empereur Nicolas au rang d'établissement de

1. Un cadet qui ne doublait pas les classes devait être officier à dix-huit ans.

premier ordre : les mathématiques et les sciences naturelles, particulièrement la chimie et la physique, y sont maintenant enseignées à fond et poussées très-loin ; c'est pourquoi il a été élevé au titre d'Institut des ingénieurs des mines.

Avec l'établissement du ministère des domaines, dont l'une des attributions consiste à propager la science agricole, cette partie de l'enseignement fut aussi régulièrement instituée. On établit dans plusieurs parties de l'empire des fermes-écoles pour former des agriculteurs praticiens éclairés par les idées théoriques, et dans le gouvernement de Mohileff un institut agronomique qui, dans la hiérarchie des établissements d'enseignement, est mis sur le même rang que les universités, et ne pourrait être comparé qu'avec l'Institut de Versailles, dont malheureusement pour la science la durée n'a été que de deux ans. Il existe également à Pétersbourg un Institut forestier, avec une école pratique dans une forêt des environs. Deux grands établissements géodésiques furent également formés, l'un à Pétersbourg, pour des levés économiques, l'autre à Moscou, pour l'arpentage civil.

Nous allons maintenant, pour donner une idée générale de l'état de l'enseignement, présenter les tableaux officiels qui ont été dressés en l'année 1855, et qui comprennent toutes les parties de l'empire, excepté la Finlande, pour laquelle nous manquons de données exactes.

GENRE D'ÉTABLISSEMENTS.	QUANTITÉ	NOMBRE DES PERSONNES ENSEIGNANTES	NOMBRE D'ÉLÈVES	TOTAUX DES QUANTITÉS	TOTAUX DES PERSONNES ENSEIGNANTES	TOTAUX DES ÉLÈVES
I. — COMPÉTENCE DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE						
Universités	6	528	3,659			
Institut pédagogique	1	44	112			
Lycées	3	70	254			
Instituts vétérinaires	2	32	102			
Gymnases et pensions nobles dans les gouvernements	89					
Écoles de districts	463					
Écoles de paroisses	1,124	6,583	123,629			
Écoles des juifs	106					
Établissements particuliers d'éducation	633					
Établissem[ts] mahométans au Caucase, Chiites	7	»	348			
— Sonhnites	4	»	225			
— dans les villages des domaines de l'empire	2,441	2,800	153,153[1]			
Établissements particuliers	493	»	17,041[2]			
Dans le royaume de Pologne :				5,372	10,057	298,523
Institut des nobles à Varsovie	1	»	239			
Gymnases philologiques	6	»	1,504			
Écoles des districts philologiques	17	»	2,649			
Écoles primaires	1,185	»	52,256			
Écoles des dimanches p[r] les métiers	92	»	5,530			
Écoles primaires pour les juifs	5	»	470			
Institut agronomique	1	»	198			
Gymnase réal	1	»	508			
École des arts	1	»	106			
Institut p[r] les instituteurs primaires	1	»	32			
Écoles réales supérieures	2	»	567			
— de districts	9	»	1,209			

1. Dans ce nombre, 140,171 garçons et 12,982 filles.
2. Dans ce nombre, 10,527 garçons et 6,514 filles.

GENRE D'ÉTABLISSEMENTS	QUANTITÉ	NOMBRE DES PERSONNES ENSEIGNANTES	NOMBRE D'ÉLÈVES	TOTAUX DES QUANTITÉS	TOTAUX DES PERSONNES ENSEIGNANTES	TOTAUX DES ÉLÈVES
École de commerce des dimanches.	1	»	174			
École des rabbins................	1	»	236			
Établissements particuliers d'éducation.........................	»	»	6,077			
				1,323	»	71,755
II. — COMPÉTENCE DE L'ÉTAT-MAJOR DES ÉTABLISSEMENTS D'ÉDUCATION MILITAIRE						
Académ. militre pour l'état-major...	1	18	54			
École des ingénieurs de Nicolas...	1	45	125			
École d'artillerie de Michel.......	1	44	149			
Corps des pages de Sa Majesté....	1	53	167			
École des porte-enseignes de la garde..........................	1	31	221			
Corps des cadets nobles..........	21	699	7,554			
				26	890	8,270
III. — COMPÉTENCE DU MINISTÈRE DE LA MARINE						
Corps des cadets de la marine.....	1	93	579			
École de marine.................	4	117	1,189			
École pour les matelots et les ioungs.	3	23	1,443			
École des filles..................	»	6	100			
				8	239	3,311
IV. — COMPÉTENCE DU MINISTÈRE DE LA JUSTICE						
École de droit...................	1	64	286			
École des géodésistes............	1	31	240			
École des scribes................	1	7	60			
				3	102	

GENRE D'ÉTABLISSEMENTS	QUANTITÉ	NOMBRE DES PERSONNES ENSEIGNANTES	NOMBRE D'ÉLÈVES	TOTAUX DES QUANTITÉS	PERSONNES ENSEIGNANTES	ÉLÈVES
V. — COMPÉTENCE DU MINISTÈRE DES FINANCES						
Institut technologique............	1	34	234			
Académie pratique de commerce..	1	31	161			
Institut des ingénieurs des mines..	1	37	249			
Écoles techniques des mines et de docimastique...............	2	8	55			
Écoles d'arrondissement des mines.	7	41	485			
Écoles pour les capitaines de vaisseaux marchands..............	4	12	83			
Écoles dans les fabriques particulières......................	9	9	343			
Écoles primaires dans les usines...	44	168	4,331			
Écoles de dessin.................	4	36	1,195			
Écoles de dessin du dimanche....	3	16	665			
				76	392	7,801
VI. — COMPÉTENCE DES VOIES DE COMMUNICATION						
Institut des voies de communication.	1	49	270			
École des ingénieurs civils.......	1	33	173			
				2	82	443
VII. — COMPÉTENCE DE LA CHANCELLERIE DU CAUCASE						
Institut Lazareff pour les langues orientales.....................	1	33	200	1	33	200

GENRE D'ÉTABLISSEMENTS	QUANTITÉ	NOMBRE DES PERSONNES ENSEIGNANTES	NOMBRE D'ÉLÈVES	TOTAUX DES QUANTITÉS	TOTAUX DES PERSONNES ENSEIGNANTES	TOTAUX DES ÉLÈVES
VIII. — COMPÉTENCE DU DÉPARTEMENT DES POSTES						
Écoles pour les enfants des serviteurs de la poste	3	18	226	3	18	226
IX. — ÉTABLISSEMENTS FONDÉS PAR L'IMPÉRATRICE MARIE						
A, pour les garçons.						
Le lycée Alexandre	1	35	118			
École des sourds-muets	1	12	99			
Écoles de commerce	2	54	396			
École des orphelins Nicolas	1	52	641			
Écoles d'aides-chirurgiens	3	18	335			
École primaire	1	11	86			
École pour les métiers	1	28	267			
	10	210	1,942			
B, pour les filles.						
ÉDUCATION SUPÉRIEURE.						
Instituts de demoiselles nobles dans les deux capitales et douze villes de province	15	327	2,487			

GENRE D'ÉTABLISSEMENTS	QUANTITÉ	NOMBRE DES PERSONNES ENSEIGNANTES	NOMBRE D'ÉLÈVES	TOTAUX DES QUANTITÉS	TOTAUX DES PERSONNES ENSEIGNANTES	TOTAUX DES ÉLÈVES
ÉDUCATION SECONDAIRE.						
Écoles de jeunes filles dans les deux capitales et sept villes de province........................	12	209	1,367			
ÉDUCATION PRIMAIRE.						
Écoles de jeunes filles à Pétersbourg et sept villes de province.......	10	27	663			
ÉDUCATION SPÉCIALE.						
Écoles pédagogiques pour former des institutrices................	3	147	1,795			
Écoles préparatoires.............	2	11	120			
École des sourdes-muettes........	1	9	63			
Écoles des sages-femmes chirurgiennes......................	2	25	30			
	45	755	6,525	55	965	8,467

X. — ÉTABLISSEMENTS PROTÉGÉS PAR S. A. I. LA GRANDE-DUCHESSE HÉLÈNE

GENRE D'ÉTABLISSEMENTS	QUANTITÉ	NOMBRE DES PERSONNES ENSEIGNANTES	NOMBRE D'ÉLÈVES	TOTAUX DES QUANTITÉS	TOTAUX DES PERSONNES ENSEIGNANTES	TOTAUX DES ÉLÈVES
Écoles de jeunes filles à Pétersbourg.	2	23	324			
École de sages-femmes...........	1	5	110			
				3	28	434

GENRE D'ÉTABLISSEMENTS	QUANTITÉ	NOMBRE DES PERSONNES ENSEIGNANTES	NOMBRE D'ÉLÈVES	TOTAUX DES QUANTITÉS	TOTAUX DES PERSONNES ENSEIGNANTES	TOTAUX DES ÉLÈVES
XI. — COMPÉTENCE DU MINISTÈRE DES DOMAINES						
Institut forestier et géodésique....	1	36	246			
Institut agronomique............	1	15	182			
Écoles d'agronomie..............	3	10[1]	236			
École de scribes................	1	4	38			
Fermes-écoles...................	9	29	718			
Écoles de jardinage.............	13	33	178	28	127	1,598
XII. — COMPÉTENCE DU MINISTÈRE DE LA COUR						
École des artistes de théâtre......	1	24	299			
École des serviteurs de la cour...	1	10	160	2	34	459
XIII. — COMPÉTENCE DU MINISTÈRE DES APANAGES						
École d'arpenteurs..............	1	9	30			
École d'agriculteurs............	1	6	175			
Écoles primaires de villages......	205	356	7,646	207	371	7,851
XIV. — ACADÉMIE MÉDICO-CHIRURGICALE						
Élèves en médecine et chirurgie.	»	»	749			
Élèves vétérinaires.............	»	»	69			
Élèves pharmaciens..............	»	»	25	»	»	843

1. Les professeurs de l'Institut enseignent dans l'une d'elles.

GENRE D'ÉTABLISSEMENTS	QUANTITÉ	NOMBRE DES PERSONNES ENSEIGNANTES	NOMBRE D'ÉLÈVES	TOTAUX DES QUANTITÉS	TOTAUX DES PERSONNES ENSEIGNANTES	TOTAUX DES ÉLÈVES
XV. — COMPÉTENCE DU MINISTÈRE DE LA GUERRE						
École d'auditeurs ou procureurs militaires	1	14	160			
Écoles d'enfants de troupe divisées en directions	26	1,584	44,570			
École technique d'artillerie	1	7	83			
École pyrotechnique	1	9	32			
École de vétérinaires praticiens	1	5	70	30	1,619	44,915
XVI. — COMPÉTENCE DU SAINT-SYNODE						
Académies théologiques	4	66	340			
Séminaires	48	674	13,835			
Écoles inférieures du clergé	201	1,102	37,180	253	1,842	51,355
XVII. — COMPÉTENCE DES CULTES ÉTRANGERS[1]						
Arméniens. Séminaires	2	19	262			
Arméniens. Écoles préparatoires	21	38	1,007	23	57	1,269
Pour le culte catholique romain. Académies théologiques	1	13	42			
Pour le culte catholique romain. Séminaires	5	37	309	6	50	351
Ensemble				7,421	16,906	508,657

1. Pour les études théologiques des ministres des cultes protestants, il y a toute une Faculté spéciale de théologie à l'université de Dorpat.

Ce tableau est assez détaillé pour donner une juste idée de l'état de l'enseignement en Russie pendant la dernière année du règne de l'empereur Nicolas Ier. Nous devons seulement faire remarquer que le nombre d'élèves des écoles primaires n'indique pas la totalité des enfants qui suivent ce degré d'enseignement, car elle ne comprend que les écoles villageoises des domaines, des apanages et des usines : il y a d'autre part, dans les biens seigneuriaux, une quantité de petites écoles, dont les chiffres d'élèves sont très-rarement et très-inexactement connus du gouvernement. Il va sans dire qu'il en est de même pour les enfants très-nombreux qui reçoivent cet enseignement dans la maison paternelle. Nous pouvons affirmer avec assurance que le chiffre d'élèves primaires qui n'est pas entré dans le recensement officiel, dépasse deux cent mille individus. Ce n'est pas que, alors même qu'on ajouterait ce chiffre à ceux que nous avons donnés, l'ensemble soit de nature à nous satisfaire; mais, Dieu aidant, l'avenir est à nous, et ne voudra pas donner sous ce rapport un démenti à nos chères et légitimes espérances.

Pour savoir avec quelque certitude quelle est, pour les principales contrées de l'Europe, la proportion des individus à divers degrés d'instruction avec la population, nous avons voulu faire un tableau comparatif de ces chiffres proportionnels, pour l'Angleterre, la France, l'Allemagne et la Russie. Malgré de

longues recherches, nous n'avons pu recueill données nécessaires pour rendre cette compar complète et détaillée, surtout pour la Franc l'Angleterre : pour la France, parce qu'il ne se blie pas de comptes rendus en chiffres sur l'en gnement public, et pour l'Angleterre, parce qu plus grande partie de l'enseignement est entre mains des particuliers. Néanmoins, nous tâchero de profiter du peu de renseignements que nous avoi et nous présenterons en regard les uns des autre les chiffres relatifs aux différents pays. Pour l'Allemagne, nous n'avons pris qu'une de ses parties, la Bavière, qui peut être considérée comme présentant la moyenne de tous les pays environnants, à l'exception de l'Autriche, dont nous ne nous occupons pas, pour ne pas avoir à mettre à nu son système rétrograde.

Nous avouons encore une fois que ce tableau est bien incomplet; mais malgré toutes les peines que nous nous sommes données pour recueillir des notions plus détaillées et plus fraîches, nous n'avons pu y parvenir : car pour la France, il faudrait les chercher dans différents bureaux d'administration, ce qui est impossible à un étranger; quant à l'Angleterre, la chose est encore plus difficile, les documents relatifs à l'enseignement public n'étant pas même recueillis par le gouvernement; c'est l'affaire des citoyens eux-mêmes. Néanmoins, si approximatif

I

LET

l'aprè
-Cull

ME
Camb

ions

ME

qu'il soit, ce résultat porte encore son enseignement. L'Allemagne, à laquelle nous avons donné la Bavière pour représentant, nous offre comparativement aux autres pays le plus grand développement de l'instruction publique; et cette supériorité est sensible pour tout étranger qui vient résider dans une partie quelconque de la confédération germanique. Pendant un séjour que nous avons fait en Allemagne, nous avons été profondément touché d'y voir partout un contentement général, fondé sur un sentiment calme et sensé de respect pour les lois et sur la sincère affection que toutes les classes de la société montrent pour leurs souverains. Nous avons vu en Allemagne des rois mêlés à leurs peuples, se distinguer par une politesse et une aménité exquises; et ces rapports du pouvoir avec le peuple, et *vice versâ*, nous ont véritablement édifié. Ce n'est qu'un degré supérieur de civilisation qui donne à un peuple l'avantage de jouir d'un pareil contentement et de pouvoir justement apprécier ses propres intérêts. Ce spectacle nous l'avons observé en Bavière, en Saxe, dans le Wurtemberg et en Prusse : les souverains de ces pays sont comme en famille au milieu de leurs peuples. Nous croyons voir dans toutes ces manifestations une preuve du haut développement moral et intellectuel du peuple llemand et de ses souverains : médiocres, ces monarques eussent pu être tolérés, mais jamais respectés à ce point. La même conclusion

peut s'appliquer aux peuples : un souverain aurait beau posséder d'éminentes qualités, s'il a le malheur de régner sur un peuple immoral ou dont l'intelligence est mal ou peu développée, il sera toujours forcé de sévir contre l'immoralité de quelques-uns de ses sujets, ou contre la fausse direction des tendances populaires. Ces mesures, rigoureuses quelquefois, mais reconnues comme indispensables par la partie sensée de la population, paraissent ordinairement odieuses à la masse immorale ou bornée, et surtout aux étrangers voyant de loin ou de près. Chaque nation peut prétendre de la part de son gouvernement à un degré de liberté ou de douceur proportionnel à ses capacités libérales, qui consistent, comme nous l'avons dit, à bien savoir, bien penser et bien vouloir. Quelle liberté et quel pouvoir social peut-on accorder par exemple au peuple napolitain, presque sauvage, presque idolâtre ? Et cependant, le roi Ferdinand est, pour son absolutisme, poursuivi par des étrangers, qui voudraient lui voir traiter ses lazzaroni comme des citoyens de Régent street ou de la rue de Rivoli : bien d'autres souverains, placés sur le trône des Deux-Siciles, n'agiraient peut-être pas autrement que le roi Ferdinand. Les institutions politiques d'un pays ne sont bonnes que lorsqu'elles sont conformes au degré de civilisation de ce pays.

Le savoir est celui des éléments de la civilisation, qui doit être le plus pris en considération, dans la

détermination de la mesure des libertés sociales; surtout quand l'élément moral d'une société est ébranlé ou mal dirigé. En Russie, grâce à Dieu, où les croyances religieuses ont encore de profondes racines, nous devons tâcher d'élever le savoir à un degré supérieur à celui qu'il a atteint jusqu'à ce jour; surtout quand nous voyons que la proportion entre nous et l'Allemagne est figurée par le chiffre 1 à 6,25; il n'y a guère que l'exemple de l'Angleterre, dont le chiffre sous ce rapport n'est pas très-éloigné du nôtre, qui puisse nous consoler. En Angleterre, l'instruction supérieure n'est le partage que de quelques privilégiés, semblables aux initiés dans les mystères de l'antiquité païenne. Ce système d'instruction est approprié à l'organisation sociale: le nombre de ces heureux élus est calculé sur la nécessité du recrutement du corps des pasteurs du troupeau politique; et ce corps ne veut pas qu'une instruction supérieure, distribuée largement comme en Allemagne, fasse entrer dans ses rangs plus de compétiteurs qu'il n'y a de vacances probables: en un mot, le système adopté pour la diffusion de l'enseignement universitaire est la conséquence des tendances aristocratiques, pour ne pas dire oligarchiques, qui dominent les institutions politiques de l'Angleterre, et dont la Russie sera certainement préservée par le Tout-Puissant.

La France tient à peu près le milieu entre l'Alle-

magne d'un côté et la Russie de l'autre : car les chiffres qui représentent la proportion entre elle et nous, sont 1 pour la Russie et 2,8 pour la France; tandis que l'enseignement supérieur en France est à celui de l'Allemagne comme 1 est à 2. Cette infériorité n'empêche pas cependant que la France ne soit généralement regardée comme étant à la tête de la civilisation du monde. Toutes les fonctions judiciaires et la majeure partie des places administratives y sont occupées par des hommes qui, par leurs connaissances, sont à la hauteur de leurs charges; outre cela, il reste encore assez de gens éclairés pour d'autres vocations : on remarque même un excédant de l'offre du savoir sur la demande sociale de cette force. Cet excédant, n'étant pas contenu par les liens d'une morale rigoureuse, fait à la société plus de tort que de bien; tandis qu'en Allemagne, où le nombre de gens préparés par une éducation supérieure est double comparativement à celui de la France, on ne remarque pas que le trop de savoir porte atteinte à la tranquillité publique, ou mette les gouvernements dans un état de qui-vive continuel. Cela provient de ce qu'en Allemagne chaque homme éclairé, en entrant dans le monde, tâche de suivre une carrière déterminée, conforme à sa vocation et aux connaissances qu'il a acquises; cette carrière peut se trouver en dehors du cercle d'activité politique : l'Allemand se contente d'occupations modestes, et très-

souvent il cultive la science pour l'amour de la science elle-même. Ordinairement dans tous les genres d'activité, un jeune homme rencontre à son début plus ou moins d'obstacles qui l'empêchent d'avancer au gré de ses désirs; l'Allemand se plie aux circonstances, supporte les premiers écueils, persévère dans son entreprise, et finit par se caser et s'ancrer dans la position à laquelle il voulait atteindre : le Français, plus enthousiaste et plus vif, se laisse quelquefois entraîner dans le choix de sa carrière, par l'espérance d'un avenir illusoire; il s'élance dans une voie peu rationnelle; et, rencontrant des obstacles que son imagination l'avait empêché d'abord de prévoir, il abandonne brusquement sa route et cherche à en prendre une autre, qu'il abandonnera peut-être encore à son tour pour une troisième. C'est ainsi qu'il arrive à l'âge mûr sans avoir de but nettement déterminé, et sans pouvoir jeter un regard de satisfaction sur le chemin déjà parcouru : alors, pour rattraper le temps perdu, viennent les expédients, quelquefois les moyens extrêmes, et sa vie s'épuise ainsi en tentatives toujours renouvelées et toujours infructueuses.

De longtemps encore en Russie nous n'avons à craindre de pareils inconvénients. L'étendue du pays exigeant un personnel administratif plus considérable qu'ailleurs, car la totalité des employés civils dans l'empire monte au chiffre de 160,000 individus, il y a naturellement plus de chances pour que les aptitudes

puissent être classées dans le cadre immense des fonctions officielles. Les établissements d'éducation supérieure, déduction faite des branches spéciales, c'est-à-dire les universités, les lycées, les écoles de droit et l'institut Lazareff, ne délivrent pas mille diplômes par an, c'est-à-dire à *un* sur *cent soixante* employés; si le nombre des jeunes gens sortant de ces établissements était dix fois plus grand, ils trouveraient encore à se placer dans l'administration, et ne se verraient pas réduits à la nécessité d'exercer une profession souvent contraire à leur vocation première et indigne de l'éducation qu'ils ont reçue. Chacun, pendant les premières années de service, ferait sans précipitation le choix de la partie qui lui conviendrait le mieux, se perfectionnerait à loisir dans les connaissances préférées, et n'entreprendrait des occupations nouvelles qu'après avoir traversé la première fougue de la jeunesse, et après avoir acquis une certaine expérience du monde et de soi-même. Dans de telles conditions, l'accroissement, même considérable, du nombre des individus ayant reçu des connaissances étendues, ne pourrait être qu'utile et non préjudiciable au pays et à l'État.

L'enseignement secondaire est dans une autre proportion relative entre les pays que nous étudions: l'Allemagne est toujours à la tête; la France, par le nombre d'élèves, n'est en arrière sur elle que de 25 p. 100. En prenant en considération le nombre de

bacheliers, qui ne dépasse pas 2.500 par année, et le nombre des candidats au baccalauréat, qui ne dépasse pas le chiffre de 3.500, nous sommes fondé à supposer que le chiffre annuel des jeunes gens qui suivent dans son entier et d'une manière satisfaisante l'enseignement secondaire, n'excède pas en France celui de 3.500 personnes. La Russie fournit tous les ans près de 3.000 jeunes gens laïques qui, après avoir fini leur cours de gymnase ou de corps des cadets, entrent dans le monde sans continuer leurs études supérieures. En rapprochant ces chiffres, nous trouvons que les 3.500 jeunes gens de France, représentent 12,3 individus par 100,000 habitants, tandis que le chiffre proportionnel de l'Allemagne est 30 et celui de la Russie 4, 8. La Russie est donc à la France comme 1 à 2,56, et la France à l'Allemagne comme 1 à 2, 4 ; mais si l'on fait entrer en ligne de compte pour la Russie, les séminaires russes, qui fournissent au moins deux mille jeunes gens par an, dont une partie, le quart à peu près, entre dans la classe des laïques, et si l'on ajoute ce quart au chiffre de 4,8, on aura alors 5,6, et la France sera dans une proportion plus proche de la Russie que de l'Allemagne pour l'instruction secondaire.

Les programmes des colléges français et des gymnases allemands et Russes sont à peu près de même étendue, si toutefois ils ne sont plus encyclopédiques en Russie. Un bachelier français saura peut-être

mieux son latin que le jeune russe, qui a fini son cours de gymnase; mais celui-ci sera certainement plus fort en mathématiques, en physique, en mécanique et dans toutes les sciences exactes : le bachelier saura mieux l'histoire de France; mais dans l'histoire ancienne ils seront de même force, et dans l'histoire générale de l'Europe et naturellement dans celle de la Russie, le gymnasien sera plus avancé que le bachelier. Si nous appuyons sur ces différences, ce n'est pas que nous nous déclarions satisfait de l'état actuel de l'enseignement secondaire en Russie : nous désirons, avec tous les gens éclairés de notre pays, que cet enseignement progresse toujours davantage et qu'il soit bientôt ce qu'il est en Allemagne. Cela est moins difficile qu'on ne le pense; car ce n'est pas le désir de s'instruire qui manque à la population, mais bien seulement les moyens. Notre gouvernement actuel ne tardera certainement pas à porter sa sollicitude sur cette branche de développement, et prouvera bientôt au monde que la Russie n'est plus en retard, quant à ce degré du savoir, qui est peut-être le plus indispensable pour la société. Si le nombre d'élèves dans l'instruction secondaire augmentait même de huit fois, ce qui l'égalerait à l'Allemagne, une grande partie de ces jeunes gens trouveraient à se placer au service de l'État; le reste ne manquerait pas d'occupations, au moment où l'industrie commence à prendre dans l'empire un puissant essor.

Nous sommes assuré que pour atteindre ce but, le gouvernement établira de nouveaux gymnases sur le pied des *réales schule* en Allemagne, et tâchera d'abolir le tchine, qui est un véritable obstacle à tout avancement intellectuel. En effet, le but de chaque homme étant de faire son chemin et d'obtenir une place de plus en plus honorable dans la hiérarchie sociale, chacun préfère naturellement une carrière qui lui présente des chances d'un tel avancement. Dans une société où toutes les fonctions publiques ne s'obtiennent qu'au moyen d'un certain tchine, qui de son côté ne s'obtient qu'au moyen d'un nombre d'années de service, nombre officiel et fixé d'avance, il est clair qu'un jeune homme choisira de préférence une carrière qui lui promet l'avancement dans les tchines : car, fût-il Newton, Pitt ou Pereire, il ne pourra pas obtenir un nombre de chevaux de poste plus grand que celui qui est alloué à son tchine et ne sera reçu dans les tribunaux ou dans les salons officiels, qu'avec une déférence proportionnée à l'élévation de son tchine. Cette filière est non-seulement mauvaise, mais elle est obligatoire : un Guizot, un Robert Peel, qui ne se serait pas voué dès sa plus tendre jeunesse au service officiel et ne l'aurait pas continué assidûment pendant une vingtaine d'années, ne pourrait jamais espérer d'obtenir la moindre fonction administrative. Aussi ces conditions sociales détournent-elles tout le monde de toute activité scien-

tifique, industrielle et commerciale, et n'ont-elles laissé, comme unique idéal à poursuivre, que les priviléges accordés à l'homme patient qui aura su monter un à un tous les échelons de cette organisation défectueuse et retardataire.

En traitant les parties de l'organisation administrative de l'empire, nous avons remarqué que les mesures de développement prises par le gouvernement russe pour l'instruction publique, furent dirigées du sommet à la base, c'est-à-dire que l'on établit d'abord les universités, puis des gymnases, ensuite des écoles de districts. Ce ne fut que sous le règne de l'empereur Nicolas I[er] que l'on commença à fonder des écoles populaires dans les domaines de l'empire, après que l'on eut créé un ministère spécial pour l'administration de cette partie de la population. Aussi voyons-nous que la Russie n'a sur cent mille habitants que 923 élèves fréquentant ce genre d'écoles, tandis que l'Allemagne en a 8888; l'Angleterre tient le milieu entre ces deux extrêmes, car elle compte 4399 écoliers des deux sexes, sur cent mille habitants.

Ce chiffre pour l'Angleterre, que nous avons tiré de Mac Cullok, nous paraît un peu exagéré; car nous trouvons, dans un discours de James Packington, prononcé le 18 novembre 1856, ces paroles : « à Man-« chester, sur 65 mille enfants, il y en a 30.100 qui ne « fréquentent pas même une école du dimanche, et à « Londres, c'est infiniment plus mal encore. »

Quant à la France, nous avons lu dans la gazette le *Bund de Berne*, n° 55, de l'année 1857, que : « un « tiers des hommes et plus que la moitié des femmes « qui se sont mariés en 1853, ne savaient ni lire ni « écrire. »

En Russie, chaque écolier reste trois ans dans les écoles primaires ; ce qui fait que sur cent mille habitants, il ne sort annuellement que 300 enfants sachant lire et écrire. Sur ce chiffre de cent mille habitants, il se trouve en moyenne 2.500 individus du même âge : il y aurait donc, à ce compte, moins d'un huitième de la population sachant lire et écrire. Le nombre de ces hommes n'est pas également réparti dans tous les gouvernements de l'empire : il y a des circonscriptions où les deux tiers de la population masculine sait lire et écrire [1], tandis que d'autre part il en est [2] où sur cent habitants il y en a à peine un qui sache lire et écrire. Or, il faudrait multiplier huit fois le nombre des écoliers pour égaler l'Allemagne dans la propagation de l'instruction élémentaire.

Pour atteindre ce but, il y a de grands obstacles à vaincre et de grands sacrifices à faire par le gouvernement. Les écoles rurales ne peuvent être ouvertes que pendant les mois d'hiver : en été, l'enfant qui

1. Ce sont les gouvernements de Iaroslaw, Vladimir, Moscou, une partie de Kostroma, Tver, Kalouga, et autres.
2. Witebsk, Mohilew, Minsk, Penza, Orel, etc.

peut aller à l'école est déjà nécessaire dans un ménage de paysans; et pendant les hivers de Russie, où la température est si rigoureuse et les journées si courtes, les jeunes enfants ne peuvent pas fréquenter une école lointaine. Il faudrait donc une école dans chaque village; ce qui, au prix de grands sacrifices, est possible dans le centre est et le sud de la Russie, où les villages sont pour la plupart très-populeux; mais ce qui devient impraticable à l ouest, au nord et au nord-est, parce que les villages de ces régions sont fort petits et ne renferment qu'une très-faible population. Pour obvier à cette sérieuse difficulté, il faudrait établir des écoles centrales de paroisses, et y organiser des habitations où on logerait les enfants des autres villages, qui y viendraient pour toute la semaine.

Ces deux moyens exigeraient de la part de l'État beaucoup de soins et d'argent pour l'établissement et l'entretien de ces écoles. Il serait à propos de se rendre compte de l'utilité réelle des sacrifices qu'il faudrait faire, dans le seul but d'enseigner à lire et à écrire à toute la population. Quels véritables avantages cette population rurale retirerait-elle de ces connaissances?

Peu d'entre ces hommes pourraient les employer à leur perfectionnement ultérieur, puisque tous sont occupés à des travaux continuels et fatigants. Ce savoir ne saurait donc être réellement utile qu'à la condition d'être accompagné de principes profondé-

ment religieux, puisés par l'enfant à son école; mais, pour réunir à l'enseignement primaire des écoles rurales une saine éducation religieuse, il faut préparer des maîtres dignes de cette mission. On a dit qu'il y avait deux personnes dans l'instituteur primaire: le maître d'école et l'homme; et que pourvu qu'il soit bon pédagogue, l'homme peut être médiocre sans beaucoup nuire à son ministère de précepteur. Nous croyons cette distinction fausse, surtout pour ce qui est d'un maître d'école de campagne, qui ne peut être bon instituteur qu'à la condition expresse d'être d'abord et avant tout un homme essentiellement moral et sincèrement religieux. Avec de telles qualités, un maître serait-il peu habile à donner l'enseignement primaire, peut cependant être toléré; mais si le contraire a lieu, ce magister sera plus nuisible qu'utile dans ses respectables fonctions.

Pour avoir un corps enseignant extrêmement nombreux, dont tous les membres se recommandassent par leur moralité et leurs sentiments pieux, le gouvernement devrait prendre des mesures indirectes propres à moraliser le milieu d'où ce corps enseignant peut être tiré, sinon la propagation du savoir ne pourrait avoir que de fâcheuses conséquences. Depuis que la Russie existe, l'enseignement religieux a été la base de son développement, jusqu'au jour où la grande réforme sociale du XVIIIe siècle est venue saper cette base dans les convictions des classes supérieu-

res; heureusement cette réforme a été impuissante à faire pénétrer dans le peuple ces tendances à l'incrédulité; le peuple est resté religieux. Pour nous, qui avons sous les yeux les résultats d'une triste expérience, devons-nous répéter les mêmes fautes et nous préparer ainsi à déplorer les mêmes conséquences? Devons-nous travailler à enlever à cette masse imposante du peuple russe le frein salutaire des convictions religieuses pour les remplacer par des convictions de morale humaine? Devons-nous lui donner à suivre les lois sans cesse flottantes de la conscience mondaine, à la place de celles que Dieu a imprimées dans le cœur de l'homme, et qui sont éternelles et immuables comme lui? Non, cent fois non : ce serait non-seulement un danger intérieur, mais un danger universel. Le développement de l'enseignement primaire en Russie doit aller de front avec la propagation de l'éducation religieuse : ensemble, ce sera un bienfait; l'enseignement littéraire isolé ne sera qu'un mal.

Tous ces raisonnements nous ont été inspirés par le tableau comparatif des degrés d'enseignement dans les différents pays. Certainement l'état de l'Allemagne sous ce rapport est à envier; mais il est la conséquence de son développement historique. Pour arriver à ses convictions morales, l'Allemagne a dû passer par le massacre des Hussites, par la Réforme, par la guerre de Trente ans, par les gouvernements féodaux des sei-

gneurs, et se transformer en petits États; en un mot, elle a dû acquérir l'expérience du malheur. Et cependant, malgré cette expérience et les convictions qu'elle avait fondées dans toutes les classes de la population, nous avons vu en 1848 l'Allemagne, à la recherche de la meilleure constitution possible, divaguer beaucoup et ne rien trouver. Ce fait nous a prouvé cette dualité de l'homme, dont une partie recherche l'amélioration des conditions de la vie matérielle, et l'autre aspire toujours à quelque chose de mieux. Cette aspiration incessante ne peut être satisfaite par des solutions dues à la raison humaine, fussent-elles sages et profondes : la raison recherchera toujours et ne se contentera jamais de ce qu'elle aura obtenu. La foi religieuse, qui tranquillise, a seule le pouvoir de maintenir la tranquillité dans les masses, en leur faisant voir le véritable mieux dans l'espérance donnée au monde par les paroles du Christ : avec cette espérance au fond du cœur, les masses supportent les petites ou les grandes peines de la vie présente et apprécient les améliorations qui se produisent dans leur existence passagère. La Russie a montré un exemple frappant de cela pendant la période mongole. On nous objectera peut-être qu'un tel principe voue les masses à la stagnation et présente un obstacle à leur perfectibilité : nous répondrons que les tendances sensuelles de l'homme sont suffisantes pour le pousser aux perfectionnements maté-

riels; mais qu'il n'y a que la foi qui puisse mettre un obstacle aux débordements des passions, et que là où les mauvaises passions dominent, il ne saurait y avoir de perfectionnement moral.

CHAPITRE V

LES SOCIÉTÉS SAVANTES

La première société savante. — La Société d'amateurs de la littérature nationale à Moscou.—La Société russe libre. — L'activité scientifique et littéraire de Novikoff. — Les sociétés littéraires aux universités de Pétersbourg, de Moscou, de Kazan, de Kharkoff et du lycée de Iaroslaw. — Rivalité de deux sociétés dans le perfectionnement de la langue. — La Société libre d'économie. — La Société d'économie rurale de Moscou. — Accroissement et régularisation de cette activité pendant le règne de l'empereur Nicolas Ier.

Nous jetterons maintenant un coup d'œil sur un autre moteur assez puissant de la civilisation : la formation et l'activité des sociétés savantes et spéciales.

La première de ces sociétés, qui fut fondée en Russie pendant le règne de l'impératrice Anne vers 1738, et que présida le baron Korff, portait le nom assez vague de *Société savante*. Nous n'avons pu recueillir des données sur son activité : le seul document qui soit venu à notre connaissance est un discours sur la pureté de la langue russe, prononcé dans une séance de cette société par le professeur d'éloquence Trediakovsky, homme très-érudit, mais rien moins qu'éloquent. Après l'établissement, en 1755, de l'Université de Moscou, il se forma sous le patronage de

cette université une *Société d'amateurs de la littérature nationale*, qui travailla à l'histoire de cette littérature, et comme supplément à ce travail, publia en quatre grands volumes une collection de discours prononcés par les premiers professeurs russes.

En 1771, le curateur de l'université de Moscou, Milessino, fonda une société appelée *Société russe libre*, qui avait pour but le perfectionnement de la langue et les études historiques nationales. L'un de ses membres, le prêtre Pierre Alexeeff, publia avec la coopération de ses collègues un dictionnaire ecclésiastique.

Sous le règne de l'impératrice Catherine II, Novikoff, homme d'une haute intelligence et d'une vaste érudition, ouvrit à Moscou, non une société littéraire constituée, mais un salon qui devint le rendez-vous des hommes éclairés. On émettait dans ces réunions et on discutait différentes idées littéraires et scientifiques, que Novikoff recueillait et publiait dans un journal intitulé d'abord *le Peintre*, et qui parut ensuite sous différents titres.

Au commencement du règne de l'empereur Alexandre I[er], plusieurs sociétés littéraires se formèrent à Pétersbourg, Moscou, Kazan et Kharkoff. Au sein des universités, une société s'organisa sous l'égide de la pension universitaire de Moscou, une autre à Iaroslaw, près du lycée Demidoff. Les principales furent : la *Société des amateurs de l'histoire et des antiquités russes* et la *Société des amateurs de la littérature*

russe, toutes deux à l'université de Moscou, et dont la dernière surtout s'est distinguée par un grand nombre de travaux philologiques sur la langue russe; enfin, la *Société libre d'amateurs de la littérature russe*, à Pétersbourg : celle-ci publiait un journal.

L'étude de la langue nationale dut en partie ses progrès à l'antagonisme de deux sociétés littéraires, qui, vers 1818, se formèrent à Pétersbourg : l'une, sous l'égide de Karamzine, progressiste; et l'autre, slavophile, sous l'étendard de Chichkoff; toutes deux ayant pour but le perfectionnement de la langue. L'école Karamzine tendait au perfectionnement par l'introduction de locutions étrangères; l'école Chichkoff soutenait que les progrès de la langue usuelle doivent être fondés sur une appropriation de tournures de phrases et de mots exclusivement slaves. Le parti Karamzine s'était d'abord laissé entraîner dans des gallicismes et des germanismes exagérés et choquants, tandis que l'autre école voulait plutôt faire reculer qu'avancer la langue; mais le premier parti, soutenu par des hommes capables, comme Dachkoff, ex-ministre de la justice et le comte Bloudoff, après avoir fait des concessions raisonnables, parvint à créer la langue correcte et harmonieuse que nous possédons aujourd'hui.

La plus ancienne des associations savantes russes qui se soit perpétuée sans interruption jusqu'à nos jours, est la *Société libre d'économie*. Fondée en 1765,

sous les auspices et la protection de l'impératrice Catherine II, cette société a pour but le développement et le perfectionnement de l'agriculture et de l'industrie : elle publie depuis sa création un journal sous le titre de *Compte rendu des travaux de la Société libre d'économie*, et dont la collection, formant plus de cent volumes, est une véritable encyclopédie des sciences naturelles, agricoles, industrielles et économiques.

Une autre société économique fut fondée à Moscou en 1818; elle travailla aux perfectionnements de la partie économique rurale et à la propagation des connaissances utiles et applicables, dans les conditions de l'économie agricole en Russie. L'utilité de son action fut prouvée par l'amélioration de plusieurs procédés économiques et par la propagation de diverses industries agricoles, dont la prospérité va toujours en croissant.

Pendant le règne de l'empereur Nicolas Ier, le nombre des sociétés savantes s'est tellement accru, qu'il n'y a plus guère de branche importante des connaissances humaines qui n'ait sa société spéciale : sociétés minéralogique, géographique, d'amateurs d'histoire naturelle, de médecine, de numismatique, d'archéologie, d'économie rurale dans toutes les parties de l'empire, de commerce, etc., etc. Il serait trop long de les énumérer toutes; il nous suffira de dire qu'en cela la Russie n'a fait que se mettre au

niveau des autres pays européens. Si l'on ajoute qu'il n'y a presque pas de branche d'administration qui n'ait un comité scientifique pour étudier et élaborer les questions techniques, on conviendra que notre devoir d'historien nous oblige de reconnaître que le règne de l'empereur Nicolas Ier a donné une puissante impulsion au développement du savoir.

Avant lui, la formation des sociétés savantes n'était qu'une sorte d'essai ; tandis que pendant son règne l'activité des associations savantes fut définitivement déterminée : elles travaillaient toutes à la propagation du savoir. Mais il faut avouer qu'elles ont encore immensément à faire pour que la lumière pénètre dans toute la masse de la population, et ne s'arrête pas uniquement à la surface de la société, comme cela s'est fait jusqu'à ce jour.

CHAPITRE VI

LA LITTÉRATURE SACRÉE ET LA LITTÉRATURE PROFANE EN RUSSIE PENDANT LA PÉRIODE DES EMPEREURS

Influence de la réforme de Pierre le Grand sur la direction du mouvement littéraire. — La nation partagée en deux peuples. — Le sens moral oblitéré. — Le clergé perdant sa dignité. — La littérature sacrée jusqu'à Élisabeth. — Son caractère. — Dmitrii, métropolitain de Rostoff. — Étienne Iavorsky. — Gabriel Boujinsky. — Théophane Procopovitch. — Théophilacte Lopatinsky. — Platon, métropolitain de Moscou. — Levanda. — Anastase Bratanovsky. — Georges Koniisky. — Littérature sacrée depuis Catherine II jusqu'à nos jours. — Augustin. — Ambroise. — Philarète. — Joseph Simachka et les Grecs unis. — Ignace. — Innocent. — Eugène. — Macaire. — Philarète de Kharkoff. — Krasnotzvetoff. — Esprit actuel du clergé russe. — La littérature profane depuis Pierre le Grand jusqu'à Élisabeth. — Mémoires. — Voyages. — Compilations. — Satires. — Le poëte Antiochus Kantemir. — Activité littéraire pendant et après le règne d'Élisabeth. — Lomonossoff. — Ses études. — Ses œuvres. — Son influence. — Ses contemporains. — Le théâtre russe. — Derjavine. — La langue officielle épurée. — Travaux de l'université de Moscou. — Influence littéraire de l'impératrice Catherine II. — Fon-Vizin. — Khemnitzer. — Kniajnine. — Ablessimoff. — Bogdanovitch. — L'histoire et ses représentants. — Muller. — Chtcherbatoff. — Boltine. Jean Golikoff. — Novikoff. — Schletzer. — Schtriter. — Tchoulkoff. — Rytchkoff. — La statistique de M. Plechtcheeff. — Le comte Moussine Pouchkine. — Expéditions scientifiques. — Mémoires et voyages. — Période de Karamzin à Gogol. — Nicolas Karamzine. — Ses études. — Ses travaux. — Sa tendance. — Son influence. — Kryloff. — Joukovsky. — Pouchkine. — Parallèle entre Karamzine, Joukovsky et Pouchkine. — Dmitrieff. — Mouravieff. — Merzliakoff. — Gnieditch. — Ozeroff. — Chakhovskoï. — Khmelnitzky. — Batiouchkoff. — Griboïédoff. — Viazemsky. — Iasykoff. — Le baron Delvig. — Boratynsky. — Khomiakoff. — Marlinsky. — Polevoï. — Boulga-

rine. — Zagoskine. — Le prince Odoïevsky. — Le sentiment national dans la haute société russe. — Gogol. — Son génie. — Son œuvre. — Sa mort prématurée. — M. Dall. — Le général Scobeleff. — Koltzoff. — Tourgueneff. — Grigorovitch. — Serge Aksakoff. — Les Slavophiles.

Les résultats du développement social d'une nation se reflètent ordinairement dans sa littérature, qui est l'expression des idées dominantes et des impressions morales sous l'influence desquelles la nation s'est trouvée à différentes époques de son existence. Quand un peuple s'est développé régulièrement sans commotions forcées et externes, étrangères à sa nature, il présente un corps social homogène et naturel, dans lequel la moindre sensation du plus infime de ses membres se communique par les voies de son organisation rationnelle et s'exhale en sanglots ou en cris déchirants, si c'est la douleur qui la fait naître, en manifestations de gaieté, de joie ou de bonheur, si la cause est plaisante, agréable ou heureuse. La nation, dans ce cas, offre l'image d'un instrument harmonieux dont les cordes tendues à la surface vibrent à la moindre percussion qui frappe le corps de l'instrument. Cette tête qui chante, cette corde qui vibre, c'est la partie du peuple qui, se trouvant en rapports organiques réguliers avec la masse, formule l'expression des sensations nationales.

La réforme de Pierre I[er] détacha comme d'un arbre, par le glaive de la loi, et arracha par la force du

pouvoir la partie supérieure de la nation russe; dès lors, cette partie ne tenant plus au sol national, fut entraînée vers l'occident par l'invasion des nouvelles mœurs. Le tronc, quoique resté fixe sur son sol, se trouvait par là atteint dans sa vie organique. L'enlèvement d'une partie essentielle du tout plongea le reste dans une torpeur qui l'empêcha de manifester le moindre indice de vitalité pendant un siècle et demi. Mais enfin, la jeune séve, ramenée à la vie, la fait circuler dans toutes les branches, et le tronc reprend toute sa première vigueur.

Pendant que le peuple restait fermement attaché aux traditions de ses pères, la classe supérieure, tronçon détaché, roulait sur des sols étrangers, lorsqu'une nouvelle influence le ramena sur son sol natal, et le mit de nouveau en contact avec son tronc nourricier. Quoique la nature de la partie vagabonde fût restée la même, elle s'était néanmoins desséchée pendant cette malheureuse migration, et rapportait à sa superficie la fange corrosive du cosmopolitisme et de l'indifférentisme pour tout sentiment de nationalité, de religion et de morale; aucun bon élément organisateur n'avait pénétré dans les fibres intérieures de ce tronçon : le bon et le mauvais sont restés à la superficie. Que doit faire le cultivateur pour remédier au mal? Émonder, nettoyer le tronçon, rechercher le côté qui s'est le moins détérioré par le roulement, et le greffer au tronc natal; peut-être reprendra-t-il ses fonctions organi-

ques : autrement le tronc cicatrisera complétement l'entaille faite par l'opérateur primitif, et fera pousser une nouvelle cime, formée des branches sorties des bourgeons qui paraissent déjà.

En effet, dans le tout harmonique qu'il était appelé à gouverner, Pierre le Grand avait créé deux classes : la noblesse et le peuple. Impuissant à les façonner simultanément, il détacha de l'ensemble la noblesse : il poursuivit chez elle et ridiculisa de tout son pouvoir les mœurs et les usages anciens, basés sur une piété profonde ; il poussa toute cette classe à l'imitation étrangère et au mépris du vieux sentiment national. Le résultat de son œuvre n'a point été de donner à la noblesse l'impulsion d'un mouvement original, mais seulement d'opérer une scission profonde dans le corps de la nation : la noblesse vit autrement que le peuple, elle pense autrement, elle croit autrement ; en un mot elle forme une autre nation, très-peu nombreuse il est vrai, mais puissante encore matériellement. Depuis le dernier règne, la partie la moins corrompue de la noblesse commence à revenir de ses fausses illusions : elle ne renie plus sa communauté de souche avec le peuple, lui trouve une haute intelligence, de bonnes qualités, et même de sublimes vertus ; mais les plus enthousiastes sont arrêtés dans la franchise de leur élan patriotique par les restes du vieux levain du fétichisme occidental. La littérature russe, depuis Pierre le Grand, repré-

sente fidèlement cette migration intellectuelle et morale de la noblesse, ainsi que les timides commencements de son retour à la nationalité.

La période d'un demi-siècle, depuis le commencement du règne de Pierre Ier jusqu'à celui de sa fille Élisabeth, nous offre le spectacle d'une révolution morale dans la société, d'expérimentations d'un côté et de souffrances muettes de l'autre. Le clergé seul n'étant pas soumis à une aussi violente secousse, faisait entendre sa voix affaiblie pour chanter les louanges du pouvoir qui le dominait : pendant tout ce temps, aucun mouvement ne se produisit dans la littérature profane ; et la littérature sacrée, à peu d'exceptions près, s'adonna plutôt à l'éloquence de la chaire pour flatter le pouvoir, qu'au développement et à l'affermissement de la foi. Pareil reproche ne peut être adressé au métropolitain de Rostoff, Dmitrii, véritable père de l'Église. Ce saint homme naquit en 1651, près de Kieff, et mourut en 1709 ; il appartient donc à la période des tsars plutôt qu'à celle de l'empire. Il sut se préserver de l'épidémie mondaine par la sainteté de sa vie, qu'il employa presque entière à propager la foi dans l'extrême occident de la Russie et en Lithuanie, jusqu'en 1702, époque à laquelle sa grande réputation de savoir et de sainteté le fit élever aux fonctions de métropolitain. Il rédigea l'*Histoire de la Vie des saints* pour tous les jours de l'année, et en fit un recueil intitulé : *Petit Tcheti-*

Minei pour le distinguer des grands Tcheti, écrits par saint Macaire, et dont nous avons fait mention ailleurs. Cette *Vie des saints* fut imprimée en quatre gros volumes in-folio; elle se distingue par l'élégance de son style, et par une pureté remarquable dans la langue slavo-russe. Saint Dmitrii de Rostoff entreprit un autre grand ouvrage, l'*Histoire sainte jusqu'à Jésus-Christ;* mais il n'eut le temps de la pousser que jusqu'en l'année 3600 de la création du monde. Il écrivit encore, sur une des sectes de *Roskolniks*, un ouvrage qu'il intitula *Enquête* (*Rosysk*). Nous avons aussi de lui une collection de dissertations théologiques et de discours instructifs, ainsi que des cantiques et des psaumes en prose cadencée. Pendant son séjour dans la petite Russie, il écrivit en vers syllabiques plusieurs *Mystères*, tels que *la Nativité de Jésus*, le *Pécheur repentant*, la *Résurrection de Jésus*, *Esther et Agasthère*, représentés plus tard par les étudiants du séminaire de Rostoff, que saint Dmitrii avait fondé, et où il avait été lui-même professeur.

Étienne Iavorsky, remarquable par son éloquence, fut professeur à l'Académie de Kieff, dont il avait été élève. Il devint, en 1700, métropolitain de Riazane, et après la mort du dernier patriarche, Adrien, il fut nommé administrateur, exarque, vicaire et conservateur du siége patriarcal. En remplissant ces fonctions, il ne prétendit nullement au

titre de patriarche : aussi, quand, en 1721, le Patriarcat fut aboli et remplacé par le Saint-Synode, Iavorsky fut nommé président de cette assemblée. Il mourut en 1722; son ouvrage théologique le plus remarquable est intulé *Pierre de la foi* (*Kamene Viery*); il y combat avec force les principes des dissidents. Ses autres œuvres, d'ailleurs très-nombreuses, sont des discours d'édification, des sermons de circonstance et des panégyriques.

Gabriel Boujinsky, évêque de Riazane, élève de l'Académie de Kieff, s'illustra par ses sermons et enchanta par son éloquence Pierre le Grand, qui le fit archiprêtre de la flotte, puis directeur de toutes les écoles ecclésiastiques, et enfin évêque. L'activité littéraire de ce prélat s'exerça en outre dans la traduction de livres étrangers; les plus remarquables de ses travaux en ce genre, sont : l'*Introduction de Puffendorff à l'histoire des États de l'Europe* et le *Traité des devoirs de l'homme et du citoyen*.

Théophane Procopovitch, archevêque de Novgorod et vice-président du Saint-Synode, était élève de l'Académie de Kieff. Il était professeur et recteur de cette académie, quand Pierre le Grand le remarqua à l'occasion d'un discours de félicitation que le recteur lui adressa en 1709, au sujet de la victoire de Pultawa; en 1715 il était déjà évêque, et fut plus tard vice-président du Saint-Synode. Sur l'ordre de l'empereur, Procopovitch rédigea le règlement ecclésiasti-

que imprimé en 1721, avec un supplément sur les serviteurs de l'Église et les moines. Il écrivit quelques ouvrages théologiques en russe et en latin, et entre autres la réponse à la Sorbonne de Paris, sur la proposition de la réunion des deux cultes catholiques; mais la plus grande partie de ses œuvres consiste en sermons et harangues de circonstance. Il mourut en 1736.

Théophilacte Lopatinsky, archevêque de Tver, élève de l'académie de Kieff, fut professeur à celle de Moscou et rédigea un *Te Deum* qui devait être chanté tous les ans à l'anniversaire de la bataille de Pultawa. En 1712, Pierre I[er] lui confia, avec la coopération d'autres savants, la correction de la Bible slave; en 1725, il fut élevé à la dignité d'archevêque et nommé vice-président du Saint-Synode. Il a écrit aussi, contre les dissidents, une dissertation qui lui attira, lors de sa publication, la cruauté de Biren, d'horrible mémoire, cruauté dont nous avons parlé plus haut.

Voilà tout ce que la littérature sacrée a produit pendant cette période. On voit qu'à l'exception de Dmitrii de Rostoff, et de Lopatinsky, les auteurs sacrés ont surtout circonscrit leur activité dans le perfectionnement de l'éloquence, et principalement l'éloquence des panégyriques. Pierre poussait du moins le mouvement dans cette direction; il introduisit le sermon dans les habitudes du rite grec. Il

préférait les élèves de l'Académie de Kieff à ceux de l'Académie de Moscou, et fit occuper les chaires épiscopales les plus influentes par ce clergé occidental. La cause probable de cette prédilection consistait dans la plus grande complaisance de ce clergé pour tout ce qui tenait au rite, qui était rigoureusement observé par le clergé moscovite.

Les élèves de Kieff étant en contact fréquent avec le clergé catholique romain, étaient plus adroits que les Moscovites et surtout plus radicaux. Cet ensemble de qualités ou plutôt de défauts, faisait perdre au clergé son influence morale sur le peuple, et peut-être cela entrait même dans les vues de l'empereur. Sous le rapport politique, un tel état de choses pouvait être utile; mais d'un autre côté cette occupation des postes élevés de l'Église par des hommes trop tolérants, produisit une influence pernicieuse sur l'esprit de piété de la société, surtout dans les hautes classes : ce qui détermina définitivement cette scission dont nous avons parlé plus haut.

Ce caractère s'est très-longtemps conservé dans la littérature sacrée. Pendant le règne de l'impératrice Élisabeth, le contre-coup de la réforme s'est fait le plus puissamment ressentir sur cette branche de la littérature russe. Le métropolitain Dmitrii Setchenoff, l'archevêque Silvestre Kouliabka, l'évêque Gédéon Krinovsky, et d'autres dont les œuvres nous sont parvenues, ne se distinguaient que par une

éloquence laudative. Les travaux sérieux de théologie n'attiraient plus l'attention des hommes intelligents de l'Église : ils étaient absorbés par une autre préoccupation; l'ambition des grades et l'influence du tchine y produisaient leur effet en donnant essor aux panégyriques les plus outrés. Le sermon laudatif étant le plus sûr moyen de se procurer de l'avancement, il est clair que les ecclésiastiques s'épuisaient, dans leur rivalité, à imaginer à qui mieux mieux l'hyperbole flatteuse pour un protecteur puissant.

Pendant le règne de Catherine II, l'Église eut un retour à des travaux théologiques : la tendance à l'effet oratoire dominait bien toujours, mais les prédicateurs avaient une éloquence dont la puissante action ne restait jamais stérile dans les masses. Le plus grand parmi eux fut *Platon*, métropolitain de Moscou ; il nous a laissé seize volumes de sermons et quatre volumes d'œuvres théologiques et historiques. Tout en lui tendait à exercer une forte et féconde influence : ses connaissances étaient tout à la fois vastes et profondes, sa parole entraînante et persuasive, sa voix sonore et mélodieuse, et il portait sur un corps majestueux une belle et noble physionomie. Le prestige de sa personne était si irrésistible, que l'empereur Joseph II, pendant son séjour à Moscou, en 1780, ayant eu plusieurs entretiens avec Platon, en fut émerveillé, et à son départ, interrogé par l'impératrice sur ce qu'il avait vu de plus

remarquable à Moscou, il lui répondit : Platon.

L'archiprêtre *Jean Levanda* fut aussi un orateur fort couru de son temps; sa parole facile et enthousiaste contribua beaucoup à l'affermissement de l'amour du prochain et à la propagation de la foi.

Anastase Bratanovsky, archevêque d'Astrakhan, prédicateur de grand mérite, rendit un service éminent à l'éloquence sacrée en Russie : il fut le premier à introduire dans le sermon la langue simple de la conversation, à la place du style slavon élevé, peu compréhensible pour la masse populaire.

L'archevêque de Mohilew *Georges Koniisky* est remarquable comme orateur, et surtout comme historien et écrivain politique. Nous avons de lui l'histoire de la Petite-Russie, une grande dissertation sur les droits et les franchises des orthodoxes en Lithuanie et en Pologne, l'histoire du diocèse de Mohilew, un traité de théologie pastorale sur les devoirs d'un prêtre de paroisse, des drames-mystères, et trois fameux sermons, dont l'un fut prononcé devant Stanislaw Poniatowsky et les deux autres devant l'impératrice Catherine II.

Après les auteurs cités, nous ne pouvons que passer directement aux écrivains qui se sont distingués pendant les règnes d'Alexandre Ier et de l'empereur Nicolas. L'esprit de la littérature sacrée changeait déjà, et les savants théologues commencèrent à reparaître depuis le métropolitain Platon qui a fait,

pour ainsi dire, le premier retour à la science.

Augustin, archevêque de Moscou, s'est acquis une grande réputation par ses sermons, dont les principaux sont ceux qu'il prononça en 1812 devant l'empereur Alexandre et la milice de Moscou : son éloquence était élevée et puissante, sans cesser d'être naturelle.

Ambroise, archevêque de Kazan, était aussi un fameux prédicateur : il se distinguait par la sévérité de ses principes, et ses sermons portaient le caractère des épîtres de saint Basile. Le métropolitain Platon disait de lui : « Si je pouvais écrire comme Ambroise, toute la Russie viendrait pour écouter mes sermons. »

Philarète, métropolitain actuel de Moscou, le doyen de tous les prélats russes, est un savant théologien et un prédicateur éloquent. Il a été le premier à introduire en Russie, dans la littérature sacrée, l'analyse de l'Écriture sainte, en faisant paraître ses *Commentaires sur la Genèse ;* il a écrit en outre une *Étude sur l'histoire biblique*, un *Grand Catéchisme raisonné*, et un *Dialogue entre un homme qui recherche la vérité et un croyant pénétré de la foi orthodoxe de l'Église gréco-russe*. Les sermons de ce prélat se distinguent par la concentration de l'idée, la logique sévère dans le développement du thème et par une grande puissance de dialectique. Aucun des prédicateurs russes ne possède à l'égal du métropolitain

Philarète, le don de pénétrer aussi profondément dans le texte qu'il a choisi et de le développer avec autant de subtilité : son style est clair, concis, simple, correct, et plein d'une onction persuasive. Il se distingue aussi dans ses sermons politiques par des vues larges et patriotiques.

Joseph Simachka, métropolitain de Lithuanie, est un des orateurs les plus marquants de la chaire chrétienne contemporaine, en Russie : la plupart de ses sermons ont une portée politique et se distinguent par une éloquence persuasive; ils portent le cachet d'une profonde conviction dans les vérités qu'ils expliquent. Ce prélat a conquis de plus une belle place dans l'histoire de l'Église russe.

Vers la fin du XVIe siècle, les provinces occidentales de la Russie, la Lithuanie et presque toute l'Ukraine, étaient sous la domination de la Pologne, et en butte à l'influence et à la persécution du clergé catholique romain, qui cherchait toutes les occasions favorables de faire passer les orthodoxes dans le giron de son Eglise. Les jésuites rencontrant une opposition opiniâtre dans la foi des populations et voyant le peu d'efficacité des mesures oppressives individuelles, inventèrent, soutenus par le roi de Pologne et les magnats, un nouveau rite mixte, qu'ils appelèrent rite des *Grecs-Unis*. Pour bases de cette nouvelle Église, les jésuites proposèrent d'admettre les clauses du concile de Florence, contre lesquelles avait protesté avec tant

de puissance Marc d'Éphèse, et qui consistaient à laisser intacts à l'Église d'Orient ses dogmes, son rituel, sa constitution et sa hiérarchie ecclésiastique, à la seule condition d'admettre la suprématie spirituelle du pape. La propagande catholique considérait sans doute ce moyen comme transitoire et propre à être accepté par la masse des populations, sauf à assimiler plus tard et graduellement les Grecs-Unis aux fidèles de l'Église romaine par une succession de bulles papales. Les dogmes, le rituel et l'ordre ecclésiastique étant garantis, la foi orthodoxe ne paraissait pas attaquée : aussi, le métropolitain de Lithuanie, Michel Ragoza et quatre évêques orthodoxes des diocèses d'Occident, entraînés par les promesses de faveurs et de richesses que prodiguaient les agents de Rome, consentirent à reconnaître la suprématie du pape, et, en 1596, signèrent pour eux et pour leurs diocèses un acte de soumission à l'église de Rome, dans lequel les conditions de l'union étaient expressément stipulées.

C'est ainsi que fut fondée cette fameuse Église des Grecs-Unis, qui existe encore aujourd'hui dans le royaume de Pologne, en Gallicie, et dans d'autres provinces de l'Autriche et de la Turquie. Forts de cette concession, les papes essayèrent peu à peu d'effacer toute différence entre le nouveau rite et le catholicisme romain. Ainsi, ils permirent aux prêtres de rester célibataires, d'employer indifféremment

pour l'eucharistie le pain et le vin ou l'hostie seulement; de séparer, comme cela se faisait dans l'Église orthodoxe, le sanctuaire et l'autel d'avec le parvis des fidèles, ou de supprimer cette disposition, etc.

Quand toutes les provinces occidentales furent réunies à l'empire, l'Église de Grecs-Unis n'eut plus de raison d'être; mais personne n'y songea et ils continuèrent à vivre dans cette position fausse vis-à-vis de l'Église orthodoxe et vis-à-vis de l'Église romaine. Enfin, dans les dernières années du règne d'Alexandre, un jeune prêtre de leur Église, Joseph Simachka, qui avait étudié la question sous le rapport dogmatique, rituel et historique, présenta au gouvernement impérial un mémoire remarquable sur la nécessité de recevoir de nouveau l'Église des Grecs-Unis dans le giron orthodoxe : ce mémoire passa inaperçu. Plusieurs années après, Simachka renouvela ses instances : c'est alors seulement que l'empereur Nicolas répondit qu'il ne voulait point s'immiscer dans ces débats; mais qu'il ne s'opposerait pas à cette réunion, si le désir en était manifesté solennellement et par toute l'Église des Grecs-Unis. Encouragé par cette assurance, Simachka commença à agir, avec toute l'énergie de l'apôtre d'une cause dont il fit dès lors le but unique de toute sa vie. Le désir du retour à l'Église orthodoxe devait être bien général dans la population des Grecs-Unis, pour qu'un pauvre prêtre de village réussît à concilier en peu de temps toutes

les opinions. A mesure que ses adhérents devenaient plus nombreux, et que le gouvernement se persuadait que Simachka était bien le représentant du désir de la majorité, ce jeune prêtre fut élevé dans l'échelle hiérarchique de son église : on le promut d'abord à la dignité d'évêque, et on l'éleva enfin à celle d'archevêque des Grecs-Unis de l'empire.

En 1839 fut rassemblé à Polotzk un concile général des Grecs-Unis, qui adressa à l'empereur Nicolas une supplique signée par tous les évêques, par un grand nombre d'archimandrites, prélats, chanoines et autres dignitaires et plus de mille prêtres, qui réclamaient l'autorisation, pour eux et leurs troupeaux, de revenir définitivement à l'Église orthodoxe dominante. Cette requête fut reconnue canonique par le Saint-Synode, et à sa présentation, l'empereur Nicolas en autorisa l'exécution sous le point de vue administratif. Alors l'archevêque Joseph, avec tout son clergé et son troupeau spirituel, renonçant à la suprématie du pape, rentra dans le sein de l'Église orthodoxe d'Orient. Il a dans plusieurs de ses sermons expliqué catégoriquement les raisons dogmatiques et les motifs historiques de sa détermination. Cela n'a pas empêché les malveillants d'assurer que Joseph n'était que l'instrument du gouvernement, tandis qu'en conscience on peut certifier que c'est le gouvernement qui fut l'instrument de Joseph : il est certain qu'un souverain aussi russe que l'était l'empereur Nicolas, ne pouvait pas

refuser son appui dans une œuvre aussi nationale; mais il se borna à l'appui. Les jours mêmes de ce remarquable prélat étaient continuellement en péril de la part des fanatiques romains. C'est dans ces circonstances qu'assistant nous-même à l'un de ses sermons, nous l'avons entendu prononcer dans une sainte exaltation ces paroles remarquables : « Je prie le Tout-Puissant de m'envoyer la grâce de répandre mon sang pour la vérité que je professe; car il ne me reste, pour compléter dignement ma carrière, que de sceller par mon sang mes convictions sur l'autel du Seigneur ». Tandis que Joseph Simachka était en butte aux persécutions les plus violentes de la part des fanatiques romains, on ne craignait pas, dans la presse cléricale européenne, d'inventer et de répandre des récits fabuleux de tortures qu'on aurait fait éprouver aux adversaires de la réunion, récits qui ne contiennent pas un mot de vérité[1].

1. Un des faits qui ont causé le plus de scandale, c'est qu'en 1844 ou 1845, une nonne fugitive de ces provinces, du nom de Machrène, arriva à Rome et se donna en spectacle comme une victime vivante des persécutions du gouvernement russe contre le catholicisme Elle raconta des détails horribles et dégoûtants de toutes les tortures auxquelles elle prétendait avoir été soumise, et que souffraient encore tous ceux qui demeuraient fermes dans la foi catholique. Cette comédie lui valut la protection du saint-siége et les largesses considérables de toute l'émigration polonaise : la spéculation avait réussi au delà de ses espérances.

J'occupais alors le poste de gouverneur civil du gouvernement de Vilna en Lithuanie; dès que la rumeur de cette affaire fut parvenue jusqu'à moi, je voulus en avoir le cœur net, et je com-

Innocent, archevêque de Kherson, s'est distingué comme prédicateur et comme écrivain. Sa renommée d'orateur fut, outre le mérite intrinsèque de ses sermons, augmentée par l'art admirable qu'il mettait à les prononcer; il semblait en chaire ne communiquer à son auditoire qu'une inspiration soudaine et non une œuvre élaborée par une longue méditation. Ses productions les plus remarquables sont: *Études sur les différentes semaines du grand carême; Entretien sur le jour de la nativité de Notre-Seigneur; Du péché et de ses conséquences; Dissertation sur la prière d'Ephraïm le Syrien.*

Ignace, archevêque de Voronèje est connu par ses œuvres théologiques sur la foi et la piété, sur le repentir, sur le rituel de l'Église orthodoxe, etc.

Innocent, archevêque de Penza, a écrit une histoire ecclésiastique depuis les temps bibliques jusqu'au

mençai une enquête minutieuse, au moyen de laquelle je parvins à constater de la manière la plus irrécusable :

1° Que jamais il n'y eut de nonne du nom de celle qui paradait à Rome ;

2° Que pas une seule nonne n'avait disparu, de 1835 à 1845;

3° Qu'aucune religieuse catholique n'avait été engagée à embrasser l'orthodoxie, et qu'aucune ne l'avait fait;

Et 4° que le couvent même auquel elle prétendait appartenir, n'avait jamais existé.

En un mot, je constatai que toute cette histoire n'était qu'une basse spéculation d'une intrigante, soutenue par des fanatiques ou des fripons.

Au reste, cette prétendue martyre de la foi catholique s'est chargée elle-même, plus tard, par une conduite scandaleuse, de donner une preuve éclatante de son imposture.

XVIII[e] siècle, et en outre un grand nombre de dissertations théologiques.

Eugène, métropolitain, est l'auteur d'un dictionnaire des écrivains ecclésiastiques, ouvrage très-estimable et qui prouve la grande érudition et le travail persévérant de ce prélat.

Macaire, évêque, a publié, il y a quelques années, un cours de théologie dogmatique remarquable par la lucidité avec laquelle sont expliqués les dogmes les plus ténébreux, et par le charme de la diction qui rend cette lecture attrayante. Il a fait en outre une histoire du christianisme en Russie avant Vladimir I[er], ouvrage qui se recommande par son intérêt historique et surtout par une critique profonde des matériaux qui lui ont servi de base.

Philarète, évêque de Kharkoff, a écrit une histoire ecclésiastique de Russie, qui a le mérite de présenter l'ensemble des faits historiques d'une manière raisonnée et analytique. Les études historiques que l'auteur a dû faire avant de pouvoir écrire son ouvrage ont exigé un travail long et pénible, à en juger par la diversité des documents qui ont servi de base à ses déductions.

Krasnotzvetoff a écrit une histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est dans cette partie de la littérature, l'une des œuvres les plus remarquables par la simplicité avec laquelle il expose les faits et les explique en conciliant les idées contempo-

raines avec les exigences de l'Église fondées sur les dogmes et les écrits des saints Pères.

Le chambellan *Mouravieff*, animé d'une piété toute particulière, a voué sa vie à l'étude de la théologie, de l'histoire de l'Église, du rituel, et de tout ce qui a rapport au culte orthodoxe. Ses principales œuvres sont : *Lettres sur le Rituel de l'Église orthodoxe d'Orient; Voyage aux lieux saints; Voyage aux lieux saints en Russie;* et *Histoire de l'Église.* L'auteur, homme du monde, a su concilier avec un style agréable et léger la gravité des sujets qu'il traitait.

n dépendamment de tous ces écrivains ecclésiastiques, on peut encore citer des prédicateurs distingués, tels que l'archiprêtre de la cour, Bajanoff, les archiprêtres Maloff, Kotchetoff, Mansvietoff et d'autres.

On voit cependant que, comparativement aux productions profanes, la littérature sacrée a été bien faible pendant cette dernière période; mais cependant sa direction est devenu plus sérieuse, surtout depuis les derniers temps. On peut dire à sa louange qu'elle ne s'est plus bornée à la seule éloquence de la chaire: les hommes de l'Église se sont adonnés aux fortes études de l'histoire et de la théologie, et ont enfin abandonné le rôle exclusif de panégyristes du pouvoir, pour reprendre celui de propagateurs éclairés de la foi.

La littérature profane, pendant un demi-siècle après

la réforme, n'offre absolument rien de bien saillant; tout au plus quelques mémoires, des voyages, des compilations et des satires. En fait de mémoires, il nous est resté :

1° Ceux de *Jean Jeliaboujsky* sur la régence de la princesse Sophie et le commencement du règne de Pierre Ier, de 1682 à 1709;

2° Les mémoires du comte *Mathveeff* sur les émeutes de Streltzys ;

3° Un mémoire du secrétaire d'état *Chaffiroff*, sur les causes légitimes qui armèrent Pierre le Grand contre Charles XII. Ce document est remarquable par les vues larges et profondes de l'auteur; il est écrit avec beaucoup d'éloquence, mais dans une langue ridicule, pleine de mots français russifiés, que Chaffiroff employait pour complaire à son maître. Si cette malheureuse tendance ne se fût arrêtée plus tard, la Russie aurait perdu jusqu'à sa propre langue.

Un certain *Kracheninnikoff* nous a laissé une description du Kamtchatka en 2 volumes et un discours sur l'utilité de la science et des arts. Nous avons d'un voyageur *Barsky*, lequel passa vingt-quatre ans en pérégrinations pédestres, la description de son long voyage; cette description fut publiée du temps de Catherine II, sous le titre de *Voyages pédestres de Basile Barsky aux lieux saints, en Asie et en Afrique.*

Les compilations faites pendant cette période, sont :

1° Celles de Pierre *Kriokchine*, qui a travaillé pen-

dant quatorze ans à rassembler des documents sur la vie et les œuvres de Pierre le Grand : il fit une collection de plusieurs in-folio, dont une partie fut publiée beaucoup plus tard, une partie brûlée, en 1812, à Moscou, et dont on conserve encore en manuscrit la troisième partie dans la bibliothèque impériale.

2° Celles du prince André *Khilkoff*, ambassadeur de Russie à Stockholm, qui fut emprisonné en 1700 par Charles XII et mourut en prison en 1718. Pendant cette longue détention, il écrivit une compilation d'histoire de Russie sous le titre de *Noyau de l'histoire de Russie* (Iadro). La langue est dans le genre de celle de Chaffiroff.

3° Celles de Basile *Tatichtcheff*, qui fut du nombre des jeunes gens que Pierre le Grand envoya étudier à l'étranger. Il fut destiné à la partie des mines ; mais, de retour de son voyage, tout en cultivant cette science spéciale, il s'adonna à la compilation historique. Il nous a laissé une volumineuse histoire de Russie, qui n'est autre chose qu'un recueil de chroniques, dont une partie fut publiée plus tard en quatre volumes in-quarto ; on conserve encore le reste en manuscrit à la bibliothèque impériale. Tatichtcheff fit aussi un atlas géographique de la Sibérie, et un dictionnaire russe historique, civil et politique, qui s'arrête à la lettre L ; il édita en outre le code de Iaroslaw Ier (*rouskaïa pravda*) et le code de Jean IV (*soudebnik*).

4° Celles du cosaque *Kircha Danilovitch*, qui fit une collection de contes et de chansons populaires russes, publiée en 1818.

Enfin le seul et unique poëte de cette époque fut le prince *Antiochus Kantemire*, fils de cet hospodar de Moldavie qui entraîna involontairement Pierre Ier sur les bords du Pruth, en 1711. Son père s'étant fait sujet russe avec toute sa famille, le prince Antiochus, qui était né à Constantinople, vint étudier à Moscou; en 1731 il fut nommé résident, puis ambassadeur de Russie à Londres, et plus tard à Paris, où il fit connaissance avec les savants et les hommes de lettres et se lia d'amitié avec Fontenelle; il mourut en 1744. Il nous a laissé huit satires en vers syllabiques. On reconnaît dans cette œuvre l'influence d'Horace, de Juvénal et de Boileau; mais l'esprit naturel, l'ironie, et la partie descriptive portent le cachet d'un véritable talent. Ce fut le prince Kantemire qui, le premier, imprima fortement à notre littérature le caractère de l'imitation; et son influence fut si puissante, qu'elle s'est continuée en partie jusqu'à nos jours.

Nous devons, pour compléter cette énumération, mentionner un certain Léon Magnitsky, qui écrivit un traité d'arithmétique sous le titre de *Sagesse des chiffres*: titre bien pompeux pour un mauvais livre de ce genre.

Voilà tout ce que nous pouvons citer de l'activité littéraire de la Russie pendant plus d'un demi-siècle.

Ce bagage n'est pas lourd, comme on le voit; cependant il ne faut pas attribuer cette pénurie à l'incapacité du peuple, mais bien aux obstacles suscités par la réforme au développement intellectuel : tout était en fermentation, les esprits et les cœurs; tout était bouleversé, les mœurs, les usages, les lois, la langue même, jusqu'à l'alphabet. Dans de telles conditions qui eût pu, qui eût osé écrire?

Le règne d'Élisabeth fut illustré par l'apparition, sur la scène littéraire, de *Lomonossoff*, le père de la littérature russe, l'écrivain qui concentra en lui seul toute l'activité de l'époque.

Michel Lomonossoff joua un rôle éminent dans l'histoire de la littérature russe : son influence fut grande sur la formation de la langue moderne et sur la direction ultérieure de notre littérature; nous devons donc nous arrêter sur l'histoire de cet homme remarquable.

Il naquit en 1711 dans un village du gouvernement d'Archangel; son père, simple paysan, était pêcheur et s'occupait du commerce de poissons. Le petit Michel apprit à lire et à écrire chez le prêtre de sa paroisse, et il savait déjà par cœur la grammaire slave, l'arithmétique de Magnitsky, et le psautier en vers de Siméon Polotsky, livres qui formaient la bibliothèque de son maître, quand l'ardeur de l'étude le poussa à s'enfuir de la chaumière paternelle et à se rendre à Moscou avec une caravane de charretiers.

Arrivé là, privé de toute ressource, ne connaissant personne, il errait à travers les rues dans les angoisses de la misère et à la recherche de cet aliment intellectuel, dont la faim le pressait aussi ; par hasard, il advint qu'il frappa à la porte de l'Académie, et y il fut admis. Les progrès prodigieux de cet enfant lui attirèrent la bienveillance de ses professeurs ; il fit un voyage à l'Académie de Kieff, où il étudia aussi quelque temps. Il devint bientôt très-fort dans les langues anciennes et la littérature sacrée ; et en 1734, il fut envoyé à l'Académie des sciences de Pétersbourg, où il s'adonna avec ardeur à l'étude des mathématiques et des sciences naturelles. En 1736, il alla sous les auspices de cette académie se perfectionner en Allemagne, étudia pendant trois ans à Marbourg chez le fameux philosophe et mathématicien Wolff, disciple de Leibnitz, et passa ensuite à Freiberg, où il resta un an à se livrer à la pratique de la métallurgie et de la minéralogie. De retour à Marbourg, il s'y maria, fit des dettes, et s'enfuit en Russie.

Pendant son séjour à Marbourg et à Freiberg, il avait appris à fond la langue allemande, et étudié les poëtes de ce pays : il fut frappé de l'harmonie des vers cadencés ; et, voyant la possibilité d'introduire la versification métrique dans la poésie russe, il en fit l'essai dans une ode sur la prise de Khotine.

Cette ode produisit un effet extraordinaire sur le public lettré en Russie : on y trouva une nouvelle

langue, des mots nouveaux, une nouvelle harmonie; et cependant tout le monde sentait qu'il n'y avait rien là d'étranger, que cette langue, ces mots, cette harmonie nous appartenaient, quoiqu'il n'y eût pas eu jusqu'alors d'artistes assez habiles pour nous en révéler les richesses. L'ode fut reçue avec bienveillance par l'impératrice Anne; et à son retour de l'étranger, en 1741, Lomonossoff fut nommé d'abord professeur adjoint à l'Académie des sciences, professeur titulaire cinq ans plus tard, et enfin élevé ensuite à la dignité de conseiller d'État, dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1765.

L'activité de Lomonossoff était tout à la fois scientifique et littéraire. Professeur de chimie et de métallurgie, ses occupations officielles et principales étaient scientifiques; la littérature et la poésie n'étaient que des travaux de loisir, vers lesquels il se sentait attiré par son génie créateur et son organisation poétique.

Dans le domaine scientifique il a écrit les ouvrages suivants:

1. *Sur l'utilité de la chimie.*

2. *Discours sur les phénomènes électriques dans l'atmosphère.*

3. *Discours sur la lumière et la nouvelle théorie des couleurs.*

4. *Discours sur la formation des métaux par vibrations.*

5. *Discussion sur la plus grande exactitude des voies maritimes.*

6. *Du passage de Vénus sur le disque du soleil.*

7. *Programme raisonné de physique*, présenté à l'ouverture de son cours de physique.

8. *Description de la comète de 1744.*

9. *Éléments de métallurgie*, en cinq volumes avec deux suppléments.

Tous ces ouvrages sont parfaitement à la hauteur de la science de l'époque et renferment des idées profondes, que les générations suivantes ont développées ; on est frappé en les lisant de la diversité et de l'étendue des connaissances de ce savant, et de l'esprit d'investigation dont il avait été si admirablement doué.

L'activité littéraire et poétique de Lomonossoff fut celle qui garda la plus profonde trace de son génie, d'abord par ses tentatives de perfectionnement de la langue, puis par les exemples de ce développement qu'il a laissés dans ses propres œuvres. Quand il parut sur la scène littéraire, il n'y avait pas de littérature nationale proprement dite. Les orateurs de l'Église mêlaient, sans principes et sans goût, la langue slavonne ecclésiastique avec l'idiome populaire ; ils remplissaient leurs sermons de mots empruntés à l'étranger : tandis que les écrivains profanes employaient une langue défigurée par des mots exotiques, introduits d'une manière ridicule et contraire au génie de

la langue russe, Lomonossoff sut profiter de la langue slave pour purifier et élever l'idiome national; il remplaça les mots vulgaires et peu harmonieux par des mots sonores, qu'il prenait à la langue slave pour les russifier, en un mot il forma une langue nouvelle, riche et harmonieuse; il n'employait les mots étrangers que dans ses écrits didactiques, et pour exprimer des idées scientifiques admises par tout le monde civilisé. Il ne créa pas encore le style, dont la formation est une conséquence du développement littéraire d'une langue; il adopta dans ses écrits scientifiques le style allemand, et dans l'histoire et les discours solennels il suivit les règles de la langue latine. Dans ses poésies il imitait les Allemands, surtout Gunther, qu'il estimait beaucoup, et il étudiait Cicéron et Pline pour former sa prose poétique. C'est lui qui fit la première grammaire russe, en se conformant à la méthode adoptée par les grammaires allemandes, latines et slaves de cette époque, et en les complétant par de profondes et justes appropriations au génie de la langue russe, qu'il connaissait à fond.

Ses œuvres purement littéraires en prose sont :

1. *Annales abrégées de l'histoire de Russie*, avec les généalogies.

2. *Histoire ancienne de Russie depuis les origines du peuple russe jusqu'à la mort de Iaroslaw* (1054).

3. *Grammaire russe.*

4. *Précis d'éloquence*, Livre Ier, contenant la Rhétorique.

5. *Lettres sur les principes de la versification russe.*

6. *De l'utilité des livres sacrés.*

7. *Panégyrique de l'impératrice Élisabeth*, traduit en latin par lui-même.

8. *Panégyrique de Pierre le Grand.*

9. *Collection de lettres au comte Schouvaloff.*

Ses œuvres en vers sont :

1. Deux chants du poëme : *Pierre le Grand.*

2. *Thomire et Sélim*, tragédie.

3. *Démophon*, tragédie.

4. *Épître au comte Schouvaloff sur l'utilité du verre.*

5. Onze odes sacrées.

6. Dix-neuf odes solennelles et triomphales.

7. Quarante-neuf inscriptions panégyriques.

8. Vers *Sur un feu d'artifice.*

9. *Polydore*, idylle; et différentes petites pièces anacréontiques.

Il fit en outre la traduction en prose du dialogue : *la Matinée d'Érasme de Rotterdam*, et en vers celle de l'*Ode sur le bonheur*, de J.-B. Rousseau, ainsi que l'hymne allemand du professeur Iunker : *l'Espérance couronnée de l'empire de Russie.*

L'extraordinaire diversité des œuvres de Lomonossoff, dont pas une n'est médiocre, prouve la puissance de ce génie. En effet, il concentrait en sa

personne l'expression de toute sa nation, savoir : la vigueur, l'intelligence des idées les plus profondes, et la diversité des facultés, compatible seulement avec une nature large et puissante. Il nous a dévoilé un nouveau monde de science, que nous avions ignoré jusqu'à lui; et il a créé une langue au moyen de laquelle les idées les plus complexes peuvent être exprimées avec exactitude, et dont l'harmonie n'est mise en doute que par ceux qui ne la connaissent point.

Les contemporains de cet homme de génie, *Trédiakowsky* et *Soumarokoff*, ne mériteraient même pas une simple mention à côté de lui. Le premier était un pédant sec qui nous a laissé un fatras de vers, remarquables seulement par la monstruosité du style; il écrivait cependant passablement les vers français. Il traduisit l'Histoire de Rollin et le *Télémaque* de Fénelon; ce dernier ouvrage, en vers tellement baroques, que leur réputation ridicule est devenue proverbiale. Soumarokoff n'avait aucune vocation pour la poésie, mais il écrivait sous l'influence des poëtes français, qu'il ne sentait même pas. Néanmoins sa productivité littéraire fut vraiment prodigieuse : il commença d'écrire étant encore élève au corps des cadets, où il composa des tragédies, qu'il représentait à l'aide de ses camarades sur le théâtre du salon de l'établissement, et même au palais de l'impératrice Élisabeth; il produisit ensuite beaucoup de tragédies, d'essais oratoires en prose et en vers, d'articles moraux,

satiriques et historiques, de comédies, d'opéras, de drames, d'odes morales, solennelles et triomphales, d'inscriptions, d'épîtres, d'apologues, de satires, d'idylles, de chansons, d'élégies, de sonnets, d'épigrammes et de madrigaux; mais tout cela, entièrement dépourvu de poésie animée par une contemplation interne d'images vivantes : ce n'était qu'un froid imitateur de la forme poétique française.

Lomonossoff, malgré le colossal talent qu'il possédait, donna cependant une direction imitative à notre littérature; mais on l'excusera peut-être, si l'on considère la fureur générale d'imitation qui régnait dans le milieu où il vivait. Il ne pouvait pas ne pas être entraîné sur cette mauvaise pente glissante, d'autant plus que la nature des races septentrionales se distingue par un fond de paresse intellectuelle, qui préfère un travail facile d'imitation à des investigations pénibles : quand ce travail est stimulé par une activité naturelle incessante, il pousse vite la société dans la voie d'une perfection de forme, mais perfection imitative et sans caractère national.

Le théâtre russe date aussi du règne de l'impératrice Élisabeth. On avait bien, avant cette époque, élevé de temps à autre une scène temporaire : ainsi du temps du tsar Alexis les séminaristes représentaient des mystères; son ministre, le boyard Artemone Mathveeff, avait fait venir des acteurs étrangers; l'impératrice Anne en fit autant plus tard : mais le

théâtre ne prit enfin racine en Russie que du temps de l'impératrice Élisabeth.

En 1752, un jeune marchand de Iaroslaw, nommé Théodore Volkoff, établit dans sa maison une petite salle de spectacle, où, en compagnie d'autres jeunes gens de la ville, il représentait différents drames, comme : la *Clémence de Titus*, *Eudoxie couronnée*, etc. Bientôt après, Volkoff et ses collègues furent appelés à Pétersbourg, et y jouèrent en présence de la souveraine, qui apprécia leur talent et les plaça dans le corps des cadets. Cette première école fournit de très-bons sujets, entre autres Dmitrevsky, qui s'est longtemps distingué sur la scène russe. En 1756, le théâtre fut institué par décret impérial. Soumarokoff en fut nommé directeur et Volkoff premier acteur; on y donna, pendant les premiers temps de sa fondation, des pièces du directeur et des traductions de Molière. En 1759, un théâtre impérial fut créé à Moscou; et malgré les interruptions que subirent les représentations deux ans après, on peut donner cette date comme celle de la fondation du théâtre permanent.

Le règne de l'impératrice Catherine II, si plein de faits glorieux et flatteurs pour l'amour-propre national, ne pouvait laisser muettes les cordes vibrantes de la lyre poétique; elles ont retenti avec un prodigieux talent sous les doigts du digne barde de cette souveraine, le fameux Derjavine. La gloire personnelle de l'impératrice, entourée des gloires militaires des Rou-

miantzoff, Orloff, Potemkine, Souvoroff, et la renommée brillante des Viazemsky, Tchernycheff, Bezborodko, Zavodovsky, ne pouvait qu'exciter la verve poétique de tous les talents contemporains. Aussi voit-on des illustrations paraître dans toutes les parties de l'activité humaine. Le règne de Catherine offre un certain ensemble épique dans la vie sociale, un certain grandiose propre à faire naître des inspirations : la Russie, sentant sa puissante autonomie, commençait déjà à secouer le joug de l'imitation étrangère ; elle ne voulait plus se contenter seulement de développer en elle la faculté de percevoir les idées d'autrui, elle se préparait à jeter la sonde de l'analyse et à ouvrir ses ailes pour voler dans les régions de la méditation et de la créativité. La force de l'habitude tendait, il est vrai, à refouler l'esprit vers la stérile imitation ; mais il y eut cependant un petit progrès dans les mœurs et les usages, qui se reflétait dans la littérature : c'était un mouvement de conciliation, de concordance entre la civilisation française, légère mais raffinée, avec la grave simplicité des mœurs patriarcales russes.

La rédaction élégante et correcte des lois et des documents officiels contribua beaucoup, pendant le règne de Catherine, au développement et à l'épuration de la langue russe ; les personnages qui exercèrent le plus d'influence sur cette partie du progrès furent Teploff, le prince Bezborodko, le comte Zavodowsky, Khra-

povitzky et Trochtchinsky. En même temps l'Université de Moscou travaillait de son côté et à sa manière à la même œuvre; elle ne tolérait pas les tournures de phrases étrangères, évitait la phraséologie latine, purifiait la langue au moyen d'éléments nationaux, et l'appropriait à l'expression élégante des nouvelles idées créées par la société nouvelle : en un mot, elle faisait sortir du chaos philologique une langue grandiose, souple, régulière et vivante, car elle se rapprochait déjà de la langue usuelle du peuple. Les professeurs Popovsky, Barsoff, Zabieline, Tchebotareff, Strakhoff, Sakhatzky, Dessnitzky, et beaucoup d'autres, ainsi que leurs élèves, travaillèrent dès lors à professer toutes les sciences en langue russe et à rédiger les livres d'enseignement dans l'idiome national. C'est surtout en ce temps que furent institués les journaux scientifiques et littéraires, et que l'on fonda les sociétés scientifiques. L'Université de Moscou fait éclore toute une série de nouveaux auteurs, qui traduisent l'Iliade, l'Énéide, le Paradis perdu, la Messiade, et familiarisent les Russes, qui jusqu'alors n'apprenaient que le français, avec les langues anciennes et les littératures de l'Allemagne et de l'Angleterre; en un mot, cette université fut le premier laboratoire de la langue et le véritable foyer des lumières en Russie.

Pendant ce règne, les représentants de la littérature proprement dite furent : Derjavine, Khemnitzer, Kniajnine, Bogdanovitch et Fon-Vizine; mais le littérateur

le plus influent, ce fut l'impératrice Catherine elle-même.

Elle écrivait, pour son théâtre de l'Ermitage, des drames russes; elle lisait les annales historiques de la Russie, rédigeait elle-même un cours d'histoire pour ses petits-fils Alexandre et Constantin, collaborait aux journaux littéraires, et s'occupait de la rédaction d'un dictionnaire comparatif; elle institua en outre un comité particulier pour traduire en langue nationale les meilleurs ouvrages étrangers. Le caractère essentiel de ses œuvres est une grande rectitude de sens, une élévation d'esprit remarquable, un amour sincère de l'humanité, et l'ambition de rendre heureux l'immense empire qu'elle gouvernait[1].

Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier l'influence que peut produire sur la littérature d'un pays, la participation d'une souveraine autocrate et aimée: aussi l'élan fut prodigieux, mais toujours néanmoins dans l'ornière de l'imitation: les talents les plus puissants s'élevaient, il est vrai, aux sentiments patriotiques, mais ils ne les exprimaient que dans des formes empruntées à l'Occident ou à l'antiquité.

Derjavine fut un poëte lyrique proprement dit, avec une certaine tendance humoristique. Il a surtout chanté Catherine et sa gloire, puis ensuite des sujets religieux et métaphysiques et quelquefois les vicissi-

1. Les *OEuvres de Catherine II* formeront cinq volumes, dont trois ont déjà été publiés.

tudes de la vie et l'inconstance du bonheur terrestre.

Dans la première catégorie on doit citer ses odes : la *Félice*, la *Reconnaissance à Félice*, sur la *Conquête de la Crimée*, sur *la Paix avec la Suède*, sur *la Prise d'Ismaïl*, *la Cascade*, *la Prise de Derbendt*, etc.

Dans la deuxième catégorie, les odes : *Dieu*[1], l'*Immortalité de l'âme*, l'*Immensité de Dieu*, *Aux puissants et aux juges*, *Hymne à Dieu*, *Saül*, etc.

Dans la troisième catégorie, les plus remarquables sont : *à Mon premier voisin*, *à Mon second voisin*, *à l'Aristocrate*, *Jeu de course*, etc.

Il écrivit aussi quelques drames de circonstance.

L'imagination de Derjavine est vive et pénétrante, sans fantaisie calme, mélancolique ou sentimentale : de là son style riche, orné d'images en relief. Il peint avec une énergie de lyrisme et un mouvement extraordinaire : telle est sa nature; mais l'influence de l'imitation l'entraîne souvent dans la direction classique au milieu d'un attirail d'allégories, de métaphores, de didactique et de longs raisonnements. Cette lutte continuelle entre le talent naturel, inné, et l'influence étrangère, a donné aux poésies de Derjavine un cachet d'inégalité fort sensible. Là où il s'abandonne com-

1. Cette ode a été traduite dans toutes les langues, même en chinois. Le souverain du Céleste Empire, en ayant pris connaissance, ordonna de la graver en grandes lettres d'or et de l'exposer pour toujours au public sur l'un des édifices de Pékin.

La traduction française se trouve dans l'*Histoire de la langue et de la littérature des Slaves*, par M. Eichhoff, page 339.

plétement à sa propre inspiration poétique, il est sublime et brillant de pensées; son style est digne, clair et bien approprié au sujet : mais aussitôt qu'il se soumet à l'influence de l'esprit du siècle, il s'engage dans des raisonnements, il moralise et juge à froid; alors son tableau est embarrassé de métaphores, d'allégories et artificiellement élevé; son vers est tendu, peu naturel et faible: on voit que sa phrase ne découle pas de l'idée, mais qu'elle est cherchée et péniblement arrangée pour produire de l'effet.

Malgré ces défauts, Derjavine est certainement un poëte sublime; c'est lui qui le premier a reflété, du moins en partie, la nationalité russe : il est lyrique, parce que le lyrisme est l'un des traits caractéristiques du peuple russe; il est croyant et pieux, parce que le développement moral de notre peuple est basé sur la foi chrétienne; il exprime même cette tendance instinctive de la nation à un débordement de désirs sans but déterminé, à cette espèce d'extase imaginaire, qu'on peut observer chez le Russe dans ses moments d'exaltation. Le seul trait national que Derjavine n'a pas exprimé, parce que sa personnalité en était moins imbue, c'est le sentiment de tristesse mélancolique et tranquille, qui forme cependant l'un des éléments de notre caractère national.

Après Derjavine, nous devons dire quelques mots de *Fòn-Vizine*, son contemporain, homme instruit, prosateur distingué, à la pensée fine, humoristique,

et quelquefois mordante, au style aisé, facile. Les plus remarquables de ses œuvres sont deux comédies en cinq actes, *le Brigadier* et *l'Enfant de famille*, qui ont eu dans leur temps une influence très-salutaire sur la société. Il y a toutefois à distinguer ici, comme nous l'avons fait dans Derjavine, deux éléments dans le talent de l'auteur : l'un naturel, qui crée des personnages comiques admirablement pris sur le fait; l'autre factice, qui introduit les Orgon, les Géronte, et les personnages dramatiques de la comédie étrangère. Cet auteur a fait aussi quelques pièces de vers inspirées par le même esprit.

Khemnitzer, était un fabuliste distingué; il a traduit avec beaucoup de talent les fables d'Ésope et de La Fontaine, et il en a fait d'originales : son vers est naturel et commence à se rapprocher de la langue usuelle.

Kniajnine était un auteur dramatique d'un talent assez remarquable. Il a écrit quatre grandes comédies en vers, cinq opéras, des drames et des tragédies; mais toutes ces œuvres dramatiques ne sont que des imitations de Corneille, Racine et Voltaire, dans lesquelles il substitua aux noms d'Orgon, de Sganarelle, de Philaminte, d'autres noms russes, tout en conservant les personnages.

Dans le même temps parut un homme presque inaperçu d'abord, *Ablessimoff*, qui, simple copiste des œuvres du prolixe Soumarokoff, sentit le désir de produire une œuvre par lui-même. Il n'osa point se

risquer dans les sujets élevés que traitait d'ordinaire son patron, dont il ne voulait pas devenir le rival; il choisit un sujet populaire, dont il fit une opérette-vaudeville en trois actes, mêlée de couplets nationaux, charmante de naturel et de fraîcheur, et à laquelle il donna le titre de : *Le meunier sorcier, coquin et marieur*. Il proposa timidement son œuvre au théâtre, et fut tout étonné du succès qui l'accueillit; Soumarokoff et tous les auteurs contemporains furent plus étonnés encore, et attribuèrent ce succès au mauvais goût du public. Le pauvre Ablessimoff ne comprenait pas qu'en voulant éviter toute rivalité avec son patron, il s'éloignait de tout son pouvoir du genre généralement adopté, et qu'en continuant ainsi il était insensiblement conduit sur la voie naturelle qu'avaient suivie Molière et Shakspeare. La pièce d'Ablessimoff a un mérite si vrai, elle est tellement un tableau de mœurs nationales, que depuis 1779, date de sa première représentation, elle s'est soutenue sur la scène russe jusqu'à nos jours. Enhardi par son triomphe, Ablessimoff continua à suivre la carrière dramatique, mais non point par la même voie qui lui avait valu son premier succès. Il chercha à se rapprocher toujours plus des modèles pris par les aristocrates de la littérature; et il y affaiblit tellement son talent, qu'il finit par le perdre entièrement.

Dans le grand nombre de poëtes, pour ne pas dire de versificateurs, qui surgirent à cette époque, *Bog-*

danovitch est un des plus remarquables. Il écrivit, sous le titre de *Douchenka*, un poëme épique dont le sujet est emprunté à l'Ane d'Or d'Apulée, et dont la versification harmonieuse et facile plaça son auteur au nombre des célébrités littéraires du siècle. Il fit encore un poëme didactique : *le Double bonheur*, un drame, *les Slaves*, une comédie lyrique, *le Bonheur de Douchenka*, beaucoup de petites poésies et grand nombre de chansons ; toutes ces œuvres sont très-inférieures à son poëme épique.

Kapniste, Kameneff, Neledensky-Meletzky, le prince Dolgorouky, Kheraskoff, Maïkoff, Kostroff, Bobroff, et beaucoup d'autres, ont écrit des poëmes, des odes, des ballades, des tragédies, des drames, et toutes sortes de pièces de vers bons ou médiocres, mais portant toutes le cachet de l'imitation, la plupart de la littérature française. Bobroff copiait les Anglais et Kostroff traduisait Homère, Apulée et Ossian. Presque toutes ces productions sont du genre lyrique, car pour cela le sentiment seul du beau suffisait : l'esprit naturel et le sarcasme sont suffisants pour réussir dans la comédie; l'épopée exige déjà une grande faculté de créer imaginativement le beau, mais sous des formes naturelles et palpables; c'est cette créativité idéale qui manquait à notre poésie, ainsi qu'à la poésie française de l'ancienne école.

L'histoire eut aussi ses laborieux adeptes; mais la majeure partie des travaux historiques de cette épo-

que étaient plutôt une coordination de matériaux que de l'histoire proprement dite, quoiqu'on remarque déjà certaines lueurs d'un véritable esprit de critique. Dans l'énumération des historiens de cette époque, nous commencerons par l'académicien *Müller*, qui termina sa carrière scientifique pendant le règne de Catherine II. Cet infatigable travailleur fut le premier qui publia, avec des arguments critiques, divers documents historiques conservés jusqu'alors en manuscrits, comme : le *Code de lois de Jean IV*, le *Livre des Degrés*, l'*Histoire de Tatichtcheff, celle du prince Khilkoff*. De 1732 à 1764, il fit paraître en allemand des collections d'articles concernant l'histoire de Russie : il passa dix ans en Sibérie pour recueillir des données sur cette partie du monde, dont il écrivit l'histoire. Il mourut en 1783, ayant consacré soixante ans de sa vie aux travaux historiques et géographiques.

Le prince *Michel Chtcherbatoff* sentit, dès sa plus tendre jeunesse, une vocation prononcée pour les études historiques. L'impératrice Catherine II, profitant de son zèle, lui confia les archives du cabinet de Pierre Ier pour les mettre en ordre, et laissa à sa disposition toutes les archives et les bibliothèques de l'État. Aidé de toutes ces facilités, il publia l'*Ancienne hiérarchie sociale en Russie*, le *Journal de Pierre le Grand*, la *Chronique des souverains russes*; mais son ouvrage capital est une histoire de Russie jusqu'au tsar Michel

Romanoff, en quinze volumes. C'est moins une histoire qu'une collection de matériaux dont il faut user avec discernement, car l'auteur n'était pas d'une critique très-sévère pour le choix de ses documents.

Le général *Boltine*, en lisant l'histoire de Russie écrite par Leclerc, fut outré des innombrables inexactitudes de cet ouvrage, et se mit à écrire une critique raisonnée de cette collection de fables. Entraîné par son récit, il fit deux énormes in-quarto de remarques, appuyées sur des documents historiques authentiques et relevées par une admirable sagacité de critique. Il commenta de la même manière l'histoire de Russie du prince Chtcherbatoff, l'édition des lois de Iaroslaw (*Rouskaïa pravda*) et fit la description historico-géographique des lieutenances de l'empire (*Namiestnitchestva*). Les travaux de cet auteur peuvent être considérés comme des matériaux très-précieux, parce qu'il s'éclaira d'une saine critique.

Jean Golikoff voua son existence à la collection des documents sur la vie de Pierre le Grand; l'impératrice Catherine II lui facilita l'accomplissement de cette tâche en lui ouvrant toutes les archives de l'État. Il publia sous le titre de *Actes de Pierre le Grand, sage réformateur de la Russie*, douze volumes, auxquels il ajouta dix-huit volumes de supplément. Il écrivit en outre les anecdotes de la vie de Pierre et les biographies de Lefort et de Gordon. Son grand mérite est d'avoir rassemblé un grand nombre

de notions qui auraient pu très-facilement se perdre[1].

Nous avons parlé plus haut de *Novikoff*, amateur éclairé des lettres. Nous devons encore citer ici un service signalé qu'il rendit à l'histoire de Russie, en publiant sous le titre d'*Ancienne bibliothèque russe* une collection de documents historiques, discutés et commentés, sur le gouvernement, la hiérarchie sociale, les mœurs, les usages, etc. Nous avons puisé nous-même beaucoup de notions dans les vingt volumes qui composent cet ouvrage.

Schletzer vint en Russie en 1762, et professa pendant dix ans l'histoire de Russie à l'Académie des sciences. Il retourna ensuite en Allemagne; mais il y continua ses travaux, dont les plus remarquables sont : le *Code des lois de Iaroslaw*, les *Annales russes* d'après l'exemplaire du patriarche Nikone, des *Essais sur les annales russes*, des *Études historiques sur les lois fondamentales de la Russie*, et enfin la *Chronique de Nestor*, qu'il accompagna de savants et judicieux

1. La circonstance qui poussa Golikoff à faire ce travail, est assez curieuse pour mériter d'être rapportée : Golikoff, étant négociant, s'occupait de la vente d'eaux-de-vie pour le compte du Trésor ; il fut convaincu de malversation, jugé et emprisonné pour dettes. Quand Catherine II érigea à Pierre le Grand le monument qui embellit encore la capitale, elle fit donner la liberté à tous les débiteurs du Trésor incarcérés pour dettes. Golikoff fut du nombre des libérés, et plein du bonheur d'avoir vu s'ouvrir sa prison d'une manière aussi inattendue, il jura au pied de la statue de Pierre de consacrer sa vie à la glorification de la mémoire du grand homme. Telle fut l'origine des trente-trois volumes qu'il compila laborieusement sur la vie de Pierre Ier.

commentaires, et il éclaira le sens par les confrontations qu'il en fit avec les chroniques byzantines et latines.

Schlriter, d'abord professeur à l'Académie, puis employé aux archives de Moscou, a écrit en langue allemande une histoire de Russie, formant huit volumes, et un ouvrage remarquable sous le titre de *Notions explicatives des historiens byzantins sur l'ancienne histoire de Russie et l'émigration des peuples*. Ce travail n'est qu'un extrait de son volumineux ouvrage en latin, connu sous le nom de *Memoriæ populorum*, etc.

Tchoulkoff a écrit, en vingt et un volumes, une histoire du commerce russe, ouvrage qui nous a fourni de nombreux renseignements.

Rytchkoff publia la topographie d'Orenbourg et un essai sur l'histoire de Kazan.

La première statistique détaillée de la Russie fut faite par M. *Plechtcheeff*.

Nous ne devons pas omettre, dans cette énumération, un protecteur distingué des études historiques en Russie, le comte *Moussine Pouchkine*, qui forma un musée archéologique russe remarquable et une collection de manuscrits rares; malheureusement une grande partie de ce musée et de cette collection fut consumée pendant le grand incendie de Moscou en 1812. Le comte Moussine Pouchkine édita le premier le testament de Vladimir et le chant d'Igor, dont nous avons traduit quelques passages dans ce travail.

Les sciences eurent aussi leur part du progrès pendant cette époque : des expéditions scientifiques explorèrent le pays presque dans tous les sens. En 1769, le passage de la planète Vénus sur le disque du soleil fut la cause d'un grand nombre de ces expéditions ; douze astronomes parcoururent les différentes parties de l'empire et pénétrèrent même jusqu'à Iakoutsk. Le midi et l'orient de l'empire furent explorés par des savants distingués, tels que Gmeline, Guildenstedt, Lepekhine, Pallas, Gablitz, Malguine, Oseretzkovsky, Sokoloff, Zouieff, Rytchkoff. Les mémoires de tous ces savants sont remplis de notions précieuses sur la zoologie, la botanique, la minéralogie, la géographie, l'ethnographie et la statistique des contrées explorées.

La seconde moitié du XVIII[e] siècle fut riche en mémoires et en voyages, dont les plus remarquables sont :

Mémoire du général Nachtchokine, remplis de portraits exacts et finement dessinés des personnages influents de son temps ;

Mémoires sur Catherine II, du secrétaire d'État *Gribovsky*, qui contiennent des particularités curieuses et intimes sur cette souveraine ;

Mémoires de Porochine, instituteur du grand-duc Paul, riches en données intéressantes sur l'enfance de ce prince ;

Récit du voyage du comte Cheremetieff, à Cracovie,

Vienne, *Venise*, *Rome et Malte*, exprimant des jugements contemporains sur les contrées visitées, et faisant connaître à leur égard les opinions de la haute société russe de cette époque.

Le *Journal du Voyage de M. Demidoff* dans les différentes parties de l'Europe en 1771-1773, présente le même caractère.

Le comte *Rostopchine* publia un voyage en Prusse, œuvre d'esprit et d'observation.

M. *Plechtcheeff* écrivit des souvenirs de son voyage à l'île de Paros, en Syrie et à Jérusalem ; cet ouvrage contient des descriptions contemporaines fort remarquables sur l'état des Grecs et de leur église.

La même époque vit paraître le voyage du capitaine *Rytchkoff* dans les steppes des Kirguises-Kaïsaks et le récit des explorations maritimes de *Chélikhoff* dans l'océan Oriental, et de *Sorytcheff* dans l'océan Glacial.

Il y a quelques années une revue russe a publié les mémoires d'un certain *Bolotoff*, écrits dans la seconde moitié du siècle dernier. Ces mémoires dénotent chez leur auteur une très-haute et très-vaste intelligence : ils présentent tout le tableau de la vie publique et domestique de cette époque ; et en lisant ces descriptions, on s'étonne des progrès que la société russe avait faits en si peu de temps dans le développement du luxe, la recherche des jouissances matérielles et le raffinement du goût.

Cette esquisse rapide de l'activité littéraire de la

Russie pendant le règne de Catherine II suffit pour montrer quelle force d'impulsion cette impératrice sut donner à l'expression du développement de la classe supérieure; mais en même temps, nous y voyons continuer le mouvement de dérivation anti-national, qui n'avait pas cessé de se produire depuis Pierre le Grand. Peut-être Catherine n'avait-elle pu apprécier, comme nous le faisons aujourd'hui, les graves inconvénients de cette fausse direction; peut-être aussi trouvait-elle trop difficile, à côté de ses préoccupations diplomatiques et de ses immenses travaux administratifs, d'entreprendre la tâche de rendre à la littérature l'élan de l'inspiration nationale; toujours est-il que la scission entre les deux classes de la société et leur séparation grandissaient sensiblement.

Nous arrivons ici à un nouveau cycle littéraire qui doit comprendre une période d'environ cinquante années, c'est-à-dire depuis l'apparition de Karamzine jusqu'à celle de Gogol, qui a inauguré une nouvelle ère littéraire, ou, pour mieux préciser, jusqu'au moment où Gogol a commencé à être généralement apprécié, ce qui coïncide à peu près avec la mort de Pouchkine. Ce cycle littéraire présente un caractère d'imitation qui ne se borne plus, comme dans le précédent, à copier seulement la littérature française : on explore alors l'Allemagne, l'Italie, Shakspeare, lord Byron; en un mot l'horizon de l'imitation s'étend d'abord, puis le genre même de

l'imitation servile de la forme se transforme en une appropriation de l'esprit littéraire étranger. Ce n'était pas encore là une littérature nationale.

Les principales figures de ce cycle littéraire sont : Karamzine pour la prose, Joukovsky et Pouchkine pour les vers, enfin Kryloff pour la fable : chacun avec ses imitateurs et son école, fournirent des talents remarquables, comme Dmitrieff, Batiouschkoff, Griboïedoff, le prince Viazemsky, Marlinsky, Lermontoff, Khomiakoff, Maïkoff et autres. Nous commencerons d'abord par signaler l'activité littéraire des écrivains qui eurent le plus d'influence sur la langue et la littérature du pays, et servirent ainsi d'échelons dans le mouvement du progrès général.

Nicolas Karamzine, né en 1765 dans le gouvernement de Simbirsk, fut élevé à Moscou et mourut à Pétersbourg en 1826, étant historiographe de l'empire. Les services qu'il a rendus à la littérature nationale sont de plusieurs natures : il perfectionna la langue, propagea le goût de la lecture, et fut le premier historiographe russe digne de ce titre.

Il releva l'idiome en assimilant la langue littéraire à la langue usuelle, en remplaçant les longues périodes de Lomonossoff, imitées du latin et de l'allemand, par des phrases naturelles et simples, qui se rapprochent plutôt du français et de l'anglais et sont conformes au génie de la langue parlée ; il ne craignit même pas de rechercher aux sources de

l'ancien langage quelques-unes de ses plus belles formes, qui étaient tombées en désuétude, et posa en principe qu'on doit écrire comme on parle et parler comme on écrit.

Ses utiles et sages réformes tendirent à propager le goût de la lecture, en changeant le caractère de la littérature, en lui donnant un langage moins étranger à celui de la vie réelle, en y introduisant de nouvelles idées contemporaines, et en la débarrassant du style lourd et empesé dont on la revêtait avant lui. Il offrait ainsi au public une lecture facile, compréhensible, spirituelle et agréable : des personnes qui jusqu'alors s'étaient adonnées exclusivement à la lecture des livres français, et ne prenaient en main un livre russe qu'avec mépris et dégoût, furent toutes surprises de trouver, dans un idiome si grossier à leurs yeux, des tournures spirituelles et une cadence harmonieuse.

Avant Karamzine, notre historiographie était dans l'enfance : les bibliothèques n'avaient pas de catalogues, les documents n'étaient pas classés, personne ne les collectionnait; les chroniques n'étaient pas commentées, et les éditions qu'on en faisait n'offraient pas trace d'esprit critique[1]; les actes historiques étaient enfouis dans les monastères et les archives; les annales de l'église, du droit et de la littérature

1. Les travaux de Schletzer sur Nestor, ne parurent qu'en 1802.

n'avaient pas encore été soumises à des investigations spéciales; la géographie ancienne de la Russie n'existait pas; la chronologie était à l'état de chaos; pas une ville, pas une principauté n'avait d'histoire locale supportable; enfin, à l'exception des auteurs grecs, toutes les autres chroniques étrangères étaient lettre close pour la Russie.

Les histoires publiées jusqu'alors ne donnaient aucune idée juste sur le caractère des événements, et n'étaient que des compilations de faits et de documents peu éclairés par la critique historique. Schletzer lui-même n'avait fait que montrer la marche que l'on doit suivre dans l'étude des anciennes annales. Karamzine analysa tous les documents historiques connus avant lui, et en découvrit une quantité de nouveaux : il étudia avec discernement tous ses devanciers et les éclaira par une critique judicieuse; il concilia les opinions anciennes avec les nouvelles, ainsi que les contradictions chronologiques des annales nationales et étrangères, et il émit sur chaque fait son opinion motivée. Coordonner des notions éparses et en partie seulement consignées dans les essais historiques de ses prédécesseurs, donner la vie aux monuments inanimés de l'histoire, faire parler les chroniques muettes et pressentir le goût littéraire national : telle fut l'œuvre de Karamzine, œuvre qui demandait un esprit vaste, une volonté persévérante et un sentiment profond du beau. Lomonossoff trouva les éléments de

la langue embrouillés et sans culture, il y porta la lumière et l'ordre: Karamzine reçut une langue défigurée par des formes latines, incompatibles avec le génie de la langue nationale; il dut rechercher les moyens d'opérer une conciliation qui semblait impossible. Lomonossoff perfectionna la langue au point de vue des besoins littéraires: Karamzine, afin de l'approprier au milieu dans lequel son œuvre devait se répandre. Ce dernier sentait que l'art d'animer une création poétique consiste à l'exprimer avec une harmonie conforme à celle qu'a inspirée au peuple la nature du milieu dans lequel il habite. Les œuvres de Karamzine ont dévoilé tous ces mystères de la langue. Son histoire de Russie est un monument littéraire de la plus haute importance : certainement, elle n'est pas à l'abri des reproches de la critique, pour ce qui concerne certains aperçus, certains points de vue historiques; mais ces défauts étaient ceux de l'époque, et il reste à l'auteur un mérite incontestable, celui d'avoir aboli la distinction entre le langage élevé et la langue vulgaire.

Quoique principalement prosateur, Karamzine écrivit aussi beaucoup de vers. Le souffle poétique n'est pas chez lui aussi puissant que chez Derjavine; mais ses œuvres en ce genre ne manquent ni de sentiment ni d'esprit: elles ont fait faire un pas à la versification russe par la simplicité, le naturel et la précision de l'expression, et par la légèreté dans la forme du vers.

En parlant de l'influence de Karamzine sur le perfectionnement de la langue, nous ne devons pas oublier un de ses contemporains, qui agit d'une manière très-puissante sur la culture de la langue vulgaire; nous voulons parler du fabuliste *Kryloff*, né à Moscou, en 1768, mort en 1844. Cet homme distingué se sentit une vocation poétique dès sa plus tendre jeunesse; il fit des essais dans tous les genres, sans cependant produire rien de remarquable jusqu'en 1806, époque à laquelle il traduisit par hasard, un jour, deux fables de La Fontaine : la vraie voie de son talent était trouvée, dès lors il ne la quitta presque plus. Avant lui, Soumarokoff avait imité les fables de La Fontaine, Khemnitzer avait étendu cette imitation aux fabulistes anciens et à ceux de l'Allemagne; Kryloff fit le premier une fable nationale, et sut même donner un cachet de nationalité à celles qu'il avait empruntées à ses modèles. Les fables de cet auteur sont pénétrées du gros bon sens populaire exprimé dans ses proverbes et ses dictons, elles sont aiguisées d'*humour* et d'une fine ironie. Son style est tellement naturel et familier, que quantité de ses vers sont devenus proverbes.

Joukovsky, né en 1783, mort en 1852, fut élevé à la pension universitaire de Moscou. La carrière littéraire de cet auteur doit être partagée en deux périodes distinctes : pendant la première, c'est-à-dire jusqu'en 1812, il suivit l'école classique de Karam-

zine; depuis lors, il inaugura la poésie romantique par des imitations des auteurs allemands. Pendant la premiere période, il écrivit des odes et des épîtres, il traduisit des fragments de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, de l'*Énéide*, d'Horace, d'Ovide, de Dryden et de Thompson. Pendant la seconde période, il fit des ballades et traduisit des poésies de Gœthe, Schiller, Uhland, Southey, Burger, Gebel, Grey, Seidlitz, Klopstock, lord Byron, Matisson, Walter Scott et Moore. La poésie romantique de Joukovsky fut puisée à des sources allemandes, et inspirée de préférence par Schiller; c'était une réaction contre l'imitation exclusivement française. Après avoir bien étudié les anciens, l'Allemagne a su apprécier la différence entre le véritable esprit des classiques grecs et romains et le classicisme artificiel des Français : les Allemands ont essayé de créer une poésie nationale, en puisant leurs inspirations dans le moyen âge. La vie intérieure morale et intellectuelle de l'homme fut la sphère d'activité de cette nouvelle poésie; la méditation, le mystère, la mélancolie, et les vagues aspirations vers un idéal élevé, furent les éléments mis en œuvre par la nouvelle école romantique, éléments élaborés par le sentiment de l'amour, de l'honneur et de la fidélité chevaleresques. Joukovsky est entièrement pénétré de ces modèles; toute sa poésie respire un amour malheureux et perdu, l'espoir d'une réunion au delà du tombeau, le sentiment mystérieux d'un monde

immatériel, la fragilité des biens de la terre et l'attente d'un meilleur avenir.

L'influence de Joukovsky fut prodigieuse sur toute une génération; cette influence, indépendamment du mérite des sujets et des idées élevées du poëte, eut pour raison la forme élégante, la suavité et l'harmonie de la versification. La prose de Joukovsky a les mêmes caractères que celle de Karamzine, avec plus de moelleux, plus d'images, et une harmonie qui rappelle le sentiment musical du versificateur.

Pouchkine, né en 1799, mort en 1837, fut élevé au lycée de Tzarkoé-Selo, et bercé dès son enfance de la poésie de Joukovsky et de son école; la nature poétique de cet homme fut aidée dans son développement par l'harmonie et les images idéales de la poésie de ses prédécesseurs : à l'aide de cette influence, Pouchkine put se lancer directement dans l'épopée. Sa nature poétique était assez puissante pour créer en elle-même tout un monde idéal, que son talent représentait dans des formes définies et naturellement belles. Chaque production de ce poëte reflète une idée dominante, rendue sous des formes poétisées, mais réelles : l'ensemble de ses œuvres porte un caractère général de contemplation du monde existant; c'était un poëte artiste qui voyait dans la poésie son point de départ et son but; en un mot, il faisait de la poésie pour elle-même, comme un peintre fait un tableau, un statuaire un beau groupe. Il puisait les sujets de ses créations

dans la nature et dans l'histoire de l'humanité. La contemplation poétique de la nature est évidente dans ses moindres descriptions : la montagne, la mer, le steppe, une fleur, la pluie d'automne, l'intérieur d'une maison, un clair de lune, chacune de ces descriptions est pénétrée d'un sentiment artistique; elles sont toutes individualisées par la force contemplative du poëte. La même profondeur de méditation se retrouve dans la description de l'homme dans toutes les sphères de son activité de tous les temps, de toutes les nations et de tous les degrés de l'échelle intellectuelle et morale; il reproduit la réalité dans toutes ses diversités, avec une exactitude et un fini merveilleux. Les genres de beautés poétiques de Pouchkine sont tout aussi multiples que les sujets qu'il a traités : tantôt il s'élève aux élans sublimes du lyrisme, tantôt il murmure une suave élégie, tantôt il dessine d'une main ferme et hardie les traits des héros créés par son génie. La grande diversité de ses poésies prouve la grande mesure de son génie artistique, dont le caractère dominant est le réalisme : il ne s'égare point dans les fantaisies nuageuses de l'imagination; son monde, à lui, c'est le réel, qu'il idéalise à son gré. Quoiqu'il fût sous l'influence de Gœthe, de Schiller et surtout de Byron, il n'imite cependant ni les Français, ni les Anglais, ni les Allemands; il fait de la poésie européenne, elle ne porte pas encore un cachet sensible de nationalité. Pouchkine ne reflète pas dans ses poésies la mélancolie mé-

ditative du Russe (*zaounyvnoste*), ni la profonde foi religieuse du peuple, ni cette expression ou ce débordement d'exaltation (*oudale*) du Russe, et qui le distingue dans les moments où il s'agit de montrer du cœur : tous ces traits typiques et nationaux sont remplacés dans les œuvres du grand poëte par des manifestations générales, propres et naturelles à l'humanité entière et surtout aux Européens. La plupart des sujets qu'il traita furent nationaux, à la vérité; mais il ne les prit qu'au point de vue humain, sans relever le côté typique de la nationalité, ni dans l'idée, ni dans la forme.

La versification de Pouchkine est admirable : son vers se plie pour ainsi dire à tous les mouvements de l'âme, à toutes les circonstances de la vie ; non-seulement chaque vers, mais chaque mot est exactement approprié à l'idée qu'il exprime dans toute sa plénitude ; de plus, il est inimitable pour la légèreté, le naturel de la diction, l'harmonie musicale du vers, et le choix du mètre et de la forme.

La prose de Pouchkine est tout aussi naturelle que son vers : il a définitivement émancipé notre langue de la soumission à la période classique ; sa phrase est formée de propositions courtes et claires. Joukovsky embellit sa prose en la poétisant : Pouchkine a recherché le beau dans la simplicité ; il a relevé en artiste toutes les richesses de la langue vulgaire. Dans toutes ses productions la forme est inhérente à l'idée

comme le corps à l'âme : le complet, le fini, et l'harmonie des parties, en sont le caractère essentiel.

Les œuvres de cet auteur ont été publiées en onze volumes, qui renferment toute sa prose et ses poésies. Celles-ci peuvent être classées en trois parties principales : épiques, lyriques et dramatiques.

Dans la poésie épique, les œuvres les plus remarquables sont : le roman en vers *Oneguine*, les poëmes *Rousslane et Loudmila*, *le Prisonnier du Caucase*, *la Fontaine de Baktchi-Saraï*, *les Frères brigands*, *les Tzygané* ou *Bohémiens*, et *Poltava*; les nouvelles en vers sont : *le comte Nouline*, *Une maisonnette dans la Kolomna*, *Andjelo*, *le Cavalier de bronze*; les nouvelles en prose *la Dame de pique*, *la Fille du capitaine*, *Doubrovsky*, *le Nègre de Pierre le Grand*[1]; *les Nuits égyptiennes*, et *les Nouvelles de Bielkine* (pseudonyme que Pouchkine adopta pendant quelque temps); les contes du *Pêcheur et du Petit poisson*, du *roi Soltane*, etc.

Dans la poésie lyrique, il fit les odes : *Napoléon*, *Aux détracteurs de la Russie*, *Anniversaire de la bataille de Borodino.*

Il a fait un grand nombre d'élégies et plusieurs imitations des poëtes orientaux et du Koran, des épîtres, des chansons, des stances et des sonnets, des ballades et des épigrammes, enfin des drames et des scènes dra-

1. Ce nègre était l'un des ancêtres maternels de Pouchkine.

matiques, comme : *Boris Godounof*, une scène de *Faust*, *Mozart et Salieri*, *Scène féodale*, *l'Avare chevalier*.

Il écrivit encore en prose l'*Histoire de la conspiration de Pougatcheff*, ses propres Mémoires, un voyage à Erzeroum, l'analyse des œuvres de Georges Koniisky, de Milton et de Lomonossoff; et il fonda en outre le journal *le Contemporain*, qui existe encore aujourd'hui.

Nous voyons ressortir de tout ce que nous avons dit de Karamzine, de Joukovsky et de Pouchkine, que la tendance à l'imitation a changé graduellement de caractère : Karamzine continua, quoique moins servilement, à imiter les Français; Joukovsky étendit l'imitation aux poëtes allemands et anglais; Pouchkine n'imita plus directement, mais fut sous l'influence des idées européennes. Quant à leurs rôles respectifs dans le remaniement de la langue et du style, Karamzine réforma la phrase et rapprocha la langue écrite du langage usuel de la classe lettrée; Joukovsky poétisa la prose; Pouchkine fondit l'une dans l'autre la langue littéraire et la langue usuelle; et Kryloff, que nous ne devons pas oublier, nationalisa la première [1].

1. Pendant que toute la littérature se développait et que la langue littéraire se perfectionnait, l'idiome et le style officiel se perfectionnaient aussi. Du temps de Catherine II, le style officiel conservait encore des tournures de phrases tout à fait vieillies, mais consacrées par le temps et l'usage, comme on en trouve encore dans la langue française de la procédure. Mais quand

Pour compléter l'esquisse de cette époque, il nous reste à jeter un coup d'œil rapide sur l'activité littéraire des contemporains de Karamzine, de Joukovsky et de Pouchkine.

Parmi les plus remarquables des auteurs contemporains de Karamzine, il faut citer Dmitrieff, Mouravieff, Merzliakoff, Gnieditch, Oseroff, le prince Chakhovskoï et Khmelnitzky.

Dmitrieff, né en 1760, fut l'ami et le collaborateur de Karamzine dans son œuvre du renouvellement de la langue : ce que le dernier a fait pour la prose, Dmitrieff l'a fait pour la versification. Son vers commence à être naturel ; dans ses odes cependant il imitait Lomonossoff, et dans les fables, les satires, les chansons et les autres poésies, il était sous l'influence de son ami. Ses œuvres forment six volumes de vers.

Mouravieff, qui fut depuis 1785 précepteur des grands-ducs Alexandre et Constantin, a très-peu écrit ; mais ce qui nous reste de lui est remarquable et peut

Speransky devint le rédacteur des lois et des oukases de l'empereur Alexandre Ier, il introduisit une phraséologie correcte mais simple. Chichkoff, qui lui succéda après sa disgrâce, tendit à embellir le style officiel de figures de rhétorique. Pendant le règne de l'empereur Nicolas, le comte Speransky donna le modèle du style officiel, dans le *Code des lois ;* le ministre Daschkoff, le comte Bloudoff, Kniajevitch, le baron Korff, Bakhtine et quelques autres hommes d'État, le perfectionnèrent au point que le moindre écrit émané d'une chancellerie ou d'un département peut servir de modèle de style, par la clarté de l'exposition et l'élégance des tournures. En résumé, la langue officielle de nos jours n'est autre qu'une langue de conversation très-correcte.

encore aujourd'hui servir de modèle pour la pureté du style.

Merzliakoff était professeur d'éloquence et de poésie à l'université de Moscou : il s'est distingué comme chansonnier, mais son principal mérite est d'avoir introduit la critique littéraire dans son enseignement. Toutefois sa méthode est timide encore, il ne s'élève point aux considérations élevées de celles des Schlegel et des Schelling; il se contente de suivre celles de Marmontel et de La Harpe.

La grande œuvre de *Gnieditch* est la traduction de l'*Iliade* en hexamètres; il a reproduit les beautés d'Homère, mais il n'a pas su donner à sa traduction la simplicité et la naïveté de l'épopée originale.

Ozeroff écrivit cinq tragédies en vers, des odes, des fables et d'autres petites poésies, et traduisit la lettre d'Héloïse à Abeilard, du poëte français Colardeau. Ozeroff empruntait ses sujets dramatiques aux Grecs et à l'histoire nationale; mais il faisait penser et parler ses personnages d'après les modèles de ceux de Racine et surtout de Voltaire. Son vers est correct et harmonieux, et prend quelquefois une allure romantique : cet auteur peut être regardé comme le véritable créateur de la tragédie russe.

Le prince Chakhovskoï fut un des auteurs dramatiques les plus féconds. Nous avons de cet écrivain quatre-vingts pièces de théâtre, dont la plupart sont des comédies; il maniait très-facilement le vers, et

son dialogue est naturel, sa plaisanterie toujours bienséante.

Khmelnitzky se distingua par un grand nombre de traductions élégantes des pièces dramatiques françaises.

Les contemporains les plus distingués de Joukovsky sont : Batiouchkoff, Griboïedoff et le prince Viazemsky.

Batiouchkoff, quoique contemporain de Joukovsky, eut un caractère poétique tout à fait différent. Joukovsky s'inspirait par l'indéfini, par le surhumain; il planait dans un monde imaginaire, en un mot il était mystique. Batiouchkoff, tout au contraire, reste dans le défini ; il recherche la réalité, la clarté dans ses images; sa poésie eut l'expression esthétique de la vie réelle : cette vie, il la représente avec toutes ses beautés matérielles et plastiques et non imaginaires. Son genre est anacréontique; ses images sont d'une mollesse et d'une sensualité exquise et délicate : c'est un Parny de bonne société.

Il écrivit aussi en prose et nous a même laissé un remarquable article philosophique sous le titre de : « *Quelques mots sur la morale basée sur la philosophie et là religion.* »

Griboïedoff était homme du monde, mais instruit; il fut tué en 1829 en Perse, où il était ambassadeur. Il se distingua dans la carrière littéraire par une comédie en vers, en quatre actes : *Malheur par trop*

d'esprit (*Goré ot ouma*). Cette œuvre est une satire mordante et spirituelle des mœurs copiées de l'Occident et de tous leurs ridicules; la versification est si belle et si naturelle, et les idées tellement justes et profondes, qu'une quantité de vers de cette comédie sont devenus proverbes.

Le prince Viazemsky est un écrivain spirituel et civilisé. Comme critique, il s'est distingué par son point de vue large et élevé; comme poëte, il a été tour à tour mordant dans la satire, sentimental et enthousiaste dans quelques inspirations lyriques. Sa versification est agréable, facile et charmante par l'heureux choix et l'habile emploi des tournures nationales.

Les principaux contemporains de Pouschkine sont: comme poëtes, Iasykoff, le baron Delvig, Baratynsky, Khomiakoff, et à la fin de cette époque Lermontoff et Maïkoff; comme prosateurs, Marlinsky, Polevoï, Boulgarine, Zagoskine et le prince Odoevskoï.

Iasykoff fut un poëte lyrique remarquable par la puissance de l'inspiration : son vers est brillant et sonore, mais toutes ses œuvres portent un certain cachet de germanisme et du laisser aller d'un étudiant allemand. Ses plus belles poésies sont : *Les Psaumes*, *Le Poëte*, *Au Poëte*, *La Livonie*, *La Cascade*, etc.

Le baron Delvig a pour lui la délicatesse du sentiment poétique, une douce et gracieuse mélancolie; il a écrit de très-jolies idylles, et un grand nombre

de romances et de chansons, dans lesquelles il a cherché et quelquefois réussi à mettre certaines teintes de mélancolie nationale.

Baratynsky a beaucoup produit; entouré de circonstances malheureuses, il a donné à sa poésie de sombres couleurs et un amer sentiment de tristesse. Ses principales œuvres sont des poëmes lyriques, dont le plus remarquable, intitulé *Éda*, est emprunté aux mœurs finlandaises.

Khomiakoff, quoique contemporain de Pouchkine, appartiendrait plutôt à l'époque suivante, car il est avant tout patriote; c'est l'avenir de la patrie qui est le sujet principal de ses méditations. Tout en lui est pénétré de cet amour profond et exalté; sa fantaisie poétique est grandiose; son vers, par une harmonie vibrante, enflamme l'enthousiasme patriotique du lecteur; mais malheureusement pour cet auteur, sa vaste érudition et les habitudes de diction classique que lui a données son éducation, l'empêchent de se détacher des formes de langage adoptées par ses prédécesseurs; il n'a pas encore créé une langue poétique populaire, création que nous avons le droit d'attendre de ses hautes capacités. Ses principales œuvres sont deux tragédies, *Iermak le conquérant de la Sibérie* et *Le Faux Dmitrii;* il a écrit en outre beaucoup de pièces poétiques et continue toujours à créer, trop peu, il est vrai, au gré de ceux qui l'apprécient comme il mérite de l'être.

Marlinsky est un pseudonyme d'Alexandre Beztoujeff. Il fut un des premiers à écrire des nouvelles et des romans sur des sujets nationaux et contemporains. Un talent d'observation remarquable, beaucoup de naturel dans l'intrigue et un récit léger font le mérite incontestable de ses œuvres ; mais il fut encore à un tel point sous l'influence de la vieille école classique, qu'il chargea son style de figures de rhétorique, de comparaisons et de métaphores, qui laissent voir avec trop d'évidence la peine que ce travail lui a coûtée.

Polevoï fut littérateur et journaliste, nous ne parlerons ici que du littérateur. Il a écrit une histoire de Russie, des nouvelles et des pièces dramatiques. Polevoï était le fils d'un marchand et naquit en 1796, époque où il suffisait à un membre de cette classe de s'adonner à l'étude, pour perdre tout crédit parmi les siens : ses parents donc ne permirent à leur enfant que d'apprendre à lire et à écrire ; ils y ajoutèrent un peu d'arithmétique, le Psautier et le livre des Heures, toute culture au delà de ces limites n'étant pas tolérée. La vocation de Polevoï pour l'étude devait donc être bien prononcée, comme celle de son devancier Lomonossoff, pour surmonter tous ces obstacles et acquérir des connaissances, tout en s'occupant des affaires commerciales de son père. Il était obligé de prendre sur son sommeil, et cela encore en cachette, tout le temps qu'il consacrait à l'étude. Mais aussi-

tôt qu'il le put, il ferma boutique et s'adonna aux lettres. Il n'a écrit que six volumes d'histoire, dont nous parlerons plus tard ; ses meilleures productions littéraires proprement dites sont les romans intitulés : *Serment sur la tombe de Notre-Seigneur* et *Abadonna*. Dans ces deux ouvrages l'intrigue est très-intéressante, les personnages soutenus, le style correct et agréable. Ses œuvres dramatiques ont eu beaucoup de succès surtout un drame, *Pauline la Sibérienne*, et une traduction du *Hamlet* de Shakspeare.

Boulgarine est un des plus féconds littérateurs de notre siècle ; il fut avant tout journaliste, et, dans le journal, feuilletoniste. Il se fit dans cette carrière tellement d'ennemis, que depuis Pouchkine jusqu'à nos jours, personne n'accorda à Boulgarine le moindre talent, et que c'était mauvais genre que de dire du bien de ce *Zoïle* : c'est ainsi que le qualifiaient ses détracteurs. Cependant la vérité oblige à confesser que Boulgarine a de grandes qualités littéraires indépendamment de son talent de journaliste ; d'abord il possède une remarquable diversité de connaissances, il a un style léger et agréable ; il fut le premier à écrire en russe un roman humoristique sur les mœurs contemporaines, *Ivan Vyjiguine ;* un roman historique, *Le Faux Dmitrii*, une statistique raisonnée sous le titre de *Russie*. Ceux qui ont écrit plus tard dans les mêmes genres, ont fait souvent mieux que lui ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il a frayé la voie.

Avec cela il avait une fecondité extraordinaire, et les critiques les plus acerbes, les diatribes même contre sa personne, ne l'ont jamais arrêté.

Zagoskine a écrit huit romans, dix comédies, un opéra et plusieurs volumes de nouvelles. Ses romans se distinguent par une intrigue toujours intéressante, des caractères simples, un style charmant; mais il ne s'identifiait pas assez avec l'époque historique dans laquelle il faisait agir ses personnages, et leur prêtait trop facilement ses pensées et son langage. Ses plus fameux romans sont : *Iourii Miloslavskoï*, de l'époque du faux Dmitrii, 1612, et *Roslavleff*, dont il a placé la scène en 1812. Ses œuvres dramatiques, eurent un prodigieux succès, qui ne s'est point encore effacé, malgré leur caractère, presque général, d'imitation française; les plus remarquables sont : *Bogatonoff*, une espèce de bourgeois gentilhomme arrangé à la russe; *Un Roman sur le grand chemin;* le *Théâtre de société*, et l'opéra *La Tombe d'Oskold*.

Le prince Odoevskoï, s'est fait un nom par des espèces de contes fantastiques dans le genre d'Hoffmann; sa fantaisie poétique est mystérieuse et douce, ses images élégantes, et son style extrêmement soigné.

La littérature russe se trouvait donc à la mort de Pouchkine dans cette voie de large imitation européenne; elle ne copiait plus, mais elle imitait ou opérait sous l'influence d'un esprit de cosmopolitisme européen. Les tendances nationales de l'empereur Ni-

colas, les études historiques nombreuses, le perfectionnement de la langue, le développement de la culture littéraire, les poésies lyriques de Pouchkine, le talent de Khomiakoff, en un mot la marche du temps, commencèrent à convier au banquet de la nationalité la partie moralement vagabonde de la société russe. Le beau sexe de la haute société se hasardait quelquefois, quoique très-timidement et dans une parfaite intimité, à prononcer quelques phrases russes; les mères en étaient venues à permettre que leurs enfants parlassent russe avec les domestiques; et après leur avoir fait apprendre par cœur toutes les fables de La Fontaine ainsi que les récits de Théramène et de Mérope, elles voulaient bien tolérer qu'ils s'appliquassent à lire et à écrire le russe. Les plus avancées s'aventuraient déjà de temps en temps, mais toujours en cachette, dans la lecture de quelques productions en prose de cette littérature nationale si dédaignée; en prose, disons-nous, car les poésies de Pouchkine et de Baratynsky étaient admises sur les tables des boudoirs élégants des dames patriotes les plus avancées. Les fantaisies littéraires du prince Odoevskoï commençaient à paraître furtivement dans les salons des amis de la princesse. Quant aux messieurs de cette société, qui ne savaient ni écrire ni parler correctement leur langue, ils évitaient déjà de se parer de leur ignorance comme d'un cachet d'aristocratique distinction, et cessaient de s'en glorifier.

Dans les autres couches de la noblesse russe, la

littérature nationale fit une irruption sensible. Le nombre d'abonnés aux revues et aux journaux russes augmentait tous les ans par milliers : toute production quelque peu supportable trouvait déjà des lecteurs; la nécessité de faire vibrer les cordes rouillées de la nationalité se faisait sentir d'une manière instinctive. Mais l'habitude, prise depuis plus d'un siècle, de dénigrer tout ce qui était russe, ne permettait pas à la masse de la société un retour brusque et sérieux : tout au plus pouvait-elle admettre un rapprochement, au moyen d'un dénigrement *douloureux* des travers de la société, par une satire où pénétrerait le sentiment patriotique souffrant de ces défauts, désirant mieux pour l'avenir, mais pleurant encore sur le présent.

C'est dans ces conditions morales que se trouvait la société russe, quand elle prêta attention aux premières œuvres de Gogol, dont le talent colossal est venu à propos et s'est manifesté sous des formes différentes, en entraînant à sa suite, dans ses métamorphoses logiques, l'opinion du public.

Nicolas Gogol passa par trois degrés de travail moral : il commença par la plaisanterie naïve et naturelle, s'éleva plus tard à un *comisme* que nous appellerions volontiers épique, pour monter enfin jusqu'à l'expression d'un humour douloureux et poétique. Il se préparait à une épopée sublime, quand la mort l'enleva en 1851, usé, à l'âge de 43 ans, par la médi-

tation profonde, et avant qu'il eût atteint le but que son âme d'élite avait entrevu.

Quatre de ses œuvres peuvent servir à représenter les trois degrés de développement de son talent : *Les Soirées de la ferme* pour le premier, *Mirgorode* pour le second, et *L'Inspecteur* avec *Les Ames mortes* pour le dernier développement humoristique.

Les Soirées de la ferme de Dikanka offrent une collection de récits petits-russiens, portant un cachet typique de la localité, relevés par des images fantastiques pleines de grâce, de naïveté, de naturel, et pénétrés d'une gaieté franche et entraînante.

Mirgorode est aussi une collection de récits, mais très-variée dans les sujets, depuis les scènes d'un comisme épique jusqu'au lyrisme le plus élevé. *La Querelle entre deux voisins* est remplie de descriptions comiques mettant en complète évidence tous les défauts, toutes les petitesses de la vie provinciale. *Les Propriétaires du vieux monde* est une œuvre remarquable par la profondeur du sentiment de bonté et d'aménité dont elle est pénétrée. Le sujet est très-simple : un vieillard, petit propriétaire, végète avec sa vieille petite femme, dans une existence monotone et tout à fait matérielle, animée seulement par l'amour réciproque de ces deux êtres, amour très-tendre, mais basé uniquement sur l'habitude mutuelle. A la lecture de cette idylle, la puissance du talent de l'auteur vous fait aimer ces deux personnages : malgré leur nullité,

petit à petit vous entrez en sympathie avec eux ; vous vous réjouissez de leurs petits plaisirs, vous compatissez à leurs petites peines, vous partagez leur inquiétude occasionnée par la mort d'une chatte, accompagnée de mauvais présages : enfin lorsque le vieillard perd sa compagne chérie, vous ressentez toute sa douleur, tout son isolement dans le monde, et sa triste et calme résignation. *Tarass-Boulba* est une œuvre épique et d'un haut comisme : l'homme qui s'appelle de ce nom est un vieux colonel de Cosaques, du temps de la puissance du Zaporojié [1], lorsque la Pologne contraignait ces Cosaques à passer sous la domination religieuse du pape, et dressait des gibets et des roues, sur lesquels mouraient des martyrs de la foi. Le récit commence au moment où reviennent de Kieff, après avoir terminé leurs études, deux fils de Boulba, Ostape et André : l'aîné possède toutes les beautés mâles d'un Hercule, avec la sauvagerie d'un véritable enfant des steppes de l'Ukraine ; le cadet, non moins vigoureux que son frère, a les traits d'Antinoüs et présente l'image de sa mère par la tendresse de son cœur. Pour apprécier les vertus chevaleresques de ses fils, le vieux Boulba lutte avec chacun d'eux corps à corps, et après que l'un et l'autre l'ont terrassé, il se montre fort satisfait de ses garçons. Il les mène alors au Zaporoiié pour leur faire ceindre le sabre du Cosa-

1. Ce sont des îles près des cataractes du Dnieper : elles étaient le camp permanent des Cosaques qui portaient ce nom.

que et recevoir l'honneur de l'inscription dans les cadres de cette armée de vagabonds. Les descriptions du départ, de la douleur de la mère, sa résignation muette, la beauté des steppes, le désordre pittoresque du camp cosaque, sont réellement sublimes : chaque mot fait tableau. Une invasion en Pologne est entreprise par les Cosaques, et les jeunes gens y font leurs premières armes. André s'éprend d'une belle Polonaise, renie sa religion et passe à l'ennemi : Ostappe n'a d'autre amour que celui du combat. Les deux frères sont faits prisonniers : André par les Cosaques, Ostappe par les Polonais. Le vieux Boulba, offensé dans sa foi et dans son honneur, tue sans remords son fils parjure : dans le même temps Ostappe est condamné à être roué, s'il n'abjure sa foi et son pays. Tarass l'apprend, et craignant que son sang ne vienne à faillir, il court déguisé à Varsovie et assiste, mêlé à la foule, au supplice de son fils. A chaque tour de roue il souffre toutes les douleurs du supplicié, enfin n'en pouvant plus il laisse échapper ce cri : « C'est bien mon fils ! » Ostappe agonisant reconnaît cette voix et répond : « Père, je t'entends. »

Cette œuvre, avons-nous besoin de le dire, est un drame profond, avec des caractères fortement trempés; c'est un récit épique de la période guerrière des Cosaques Zaporogues, association d'aventuriers méprisant le travail et la mort, et pénétrés du sauvage amour d'une liberté sans limites comme les steppes

qui les environnaient. Cette conception de la liberté ne pouvait naître que dans un pays aux plaines immenses, où l'homme voit l'horizon s'enfuir devant lui et où il ne rencontre aucun obstacle naturel qui puisse arrêter sa course vagabonde. Ce n'est que dans les steppes que put naître le Cosaque.

L'Inspecteur est une des plus belles œuvres dramatiques connues en Russie : c'est un tableau habilement tracé des mœurs provinciales ; l'idée fondamentale est l'égoïsme et la cupidité, tâchant de se couvrir d'un masque de désir du bien public. La diversité et la vérité des caractères mis en scène dénotent la haute portée du talent de l'auteur.

Les Ames mortes dévoilent la nullité, la banalité de la partie matérielle de la vie : sous des dehors comiques, le poëme renferme un fond de tristesse et de commisération pour les travers de la société. La première partie est terminée par un élan épique vers l'avenir et nous présente, en traits brillants et en opposition avec les tableaux précédents, le beau côté de l'existence humaine. Tous les caractères des personnages, ainsi que la partie descriptive, se distinguent par la puissance de création et la justesse du coup d'œil.

On a reproché à Gogol d'avoir choisi à plaisir les trivialités de la vie, comme objet de ses études. Nous répondrons à ce reproche par les propres paroles de notre auteur : « Également merveilleux sont les verres « à travers lesquels on contemple le soleil, et ceux qui

« nous transmettent les mouvements des infusoires:
« il faut posséder une puissante force de conception
« pour éclairer un tableau des trivialités de la vie, et
« l'élever au rang des perles de la création; *un rire*
« *solennel* peut être tout aussi beau qu'une haute
« inspiration lyrique. »

Gogol fut le premier des littérateurs russes qui sentit et qui pensa en Russe : aussi n'est-il pas possible de conserver dans une traduction, et de transmettre dans une autre langue, les beautés des œuvres de Gogol, sans y ajouter de nombreux commentaires explicatifs des idées profondes que renferment les phrases, quelquefois ridicules et baroques qui leur servent d'expression; mais alors ce ne seraient là que des études sur Gogol et nullement une traduction de ses œuvres. On ne peut traduire Gogol, pas plus que l'on n'a pu reproduire Sterne avec toute la profondeur de son ironie.

Le changement qui commençait à s'opérer dans les tendances du public engagea plusieurs hommes capables à essayer leurs talents dans le genre national. Nous avons à signaler ici les remarquables essais qui furent faits par M. Dall et le général Scobeleff.

Le premier, sous le pseudonyme *du Cosaque Louganskoï*, a écrit des contes populaires, qui eurent un succès prodigieux; une édition fut enlevée en une semaine, et cet ouvrage, vu sa couleur trop prononcée de nationalité, fut prohibé. Dall se consacra dès lors à

la littérature nationale, et s'acquit parmi nos hommes de lettres une place respectable où ses travaux actuels le maintiennent encore.

Scobeleff a publié des récits militaires empreints d'un caractère marqué de vie de caserne et de bivouac. Les œuvres de ce vieux soldat ne se distinguent pas par un talent de création d'une haute portée, mais elles ont un coloris national qui les fait estimer et qui a donné à son auteur un certain renom littéraire.

A l'époque où Gogol commençait à être apprécié et Louganskoï recherché par la partie sentante et pensante de la société, parut inopinément un poëte national, un homme du peuple, *Koltzoff*. C'était une créature d'élite, un second Lomonossoff, qui ne put pas, comme son devancier, donner une base solide à son génie; car, réduit à des occupations matérielles depuis l'âge de dix ans, il avait à peine appris à lire et à écrire. Le petit négoce de son père consistait dans l'achat de moutons qu'il engraissait sur les steppes magnifiques du gouvernement de Voronéje et qu'il vendait pour la fabrication du suif. Ce genre de vie jeta Koltzoff, dès son enfance, au milieu de cette nature des steppes, dont les beautés saisissent même les âmes les plus blasées. L'organisation poétique de l'enfant se développa sous l'influence de cette grande nature, qui a fait naître le Cosaque, qui a inspiré Pouchkine dans ses *Tsyganès* et Gogol dans son *Tarass-Boulba*. Koltzoff sentit aussi le besoin d'expri-

mer, dans une langue et avec une harmonie conformes au milieu qui les faisait naître, les sentiments qui agitaient son âme et fécondaient sa pensée. Dès l'âge de treize ans il essaya quelques préludes; mais ne connaissant ni les moyens de coucher sur le papier ses inspirations, ni les principes de la prosodie, il fut réduit à se concentrer en lui-même. Il trouve enfin par hasard des vers de Dmitrieff, les étudie, tâche d'imiter l'harmonie de la versification de ce poëte, et soumet ses premiers essais à la critique d'un libraire de province : cet honnête homme lui dit que ses vers ne lui plaisent pas, mais sans pouvoir lui en expliquer la raison; en même temps il lui fait cadeau d'une prosodie et lui ouvre sa bibliothèque. Cette circonstance, insignifiante en elle-même, décida de l'avenir de Koltzoff: elle lui procura la possibilité d'acquérir les notions nécessaires pour rendre ses impressions par la parole écrite. Il chanta dès lors, il donna aux rêves de son imagination cette forme qu'il avait tant cherchée; mais brisé par les réalités de la vie, il mourut en 1842, à l'âge de 33 ans, donnant encore un exemple de cette triste vérité, qu'un cœur aimant, une organisation poétique, et toute espèce de supériorité, sont des dons fatals qui absorbent vite les forces de la vie matérielle, usent les ressorts de la vie physique avant le terme habituellement fixé au commun de l'humanité.

Voici comment Koltzoff a été apprécié par M. Be-

linsky, l'un des critiques russes les plus remarquables : « Koltzoff était né pour la poésie qu'il a créée ; c'était « un enfant du peuple dans la plus vaste acception « de ce terme. Le genre de vie dans lequel il fut élevé « était le même que celui des paysans, à une très- « petite différence près. Koltzoff grandit dans les « steppes et au milieu de leurs habitants : ce n'est « pas pour faire une phrase, pour arrondir une tour- « nure élégante, ce n'est pas par un effort de l'imagi- « nation ou de la méditation, mais bien du fond de « son âme, dans la plénitude de son cœur, par l'effet « de tout son être, qu'il aimait la nature russe, qu'il « appréciait tous les éléments de bon et de beau qui « distinguent le véritable villageois russe ; ce n'est pas « par de vaines paroles, mais bien en réalité, qu'il « s'identifiait avec tous les chagrins, tous les plaisirs « et toutes les jouissances du peuple. Il connaissait « son existence, sa nature, ses besoins, ses douleurs « et son bonheur, *la prose et la poésie de sa vie ;* il a « acquis cette connaissance, non par ouï-dire ou par « une étude extérieure, mais parce qu'il faisait partie « de ce peuple, par sa nature et sa position sociale. Il « portait en lui tous les éléments de l'esprit russe, « surtout cette force prodigieuse pour supporter le « mal et jouir du bien, cette faculté de s'abandonner « tout entier à la douleur et au plaisir, de rechercher « dans le malheur même un certain enivrement large, « audacieux et hautain ; au lieu de se laisser affaisser

« sous le poids du désespoir, en cas de chute, de savoir « l'accepter avec une froide résignation, sans recourir « à de fausses consolations et à des moyens de salut « incompatibles avec ses antécédents. »

Tous ces traits se retrouvent dans les poésies de Koltzoff; il excelle surtout dans la chanson populaire : ses images sont belles ; ses métaphores, poétiques; son style, entraînant de naturel et d'enthousiasme pour la patrie. Un véritable Russe ne peut pas lire les productions de ce poëte, sans éprouver une émotion poignante mais agréable, sans ressentir qu'involontairement il entre en rapports sympathiques avec cette belle langue et les grandes pensées qu'elle exprime, enfin que cette harmonie pénètre dans le sanctuaire patriotique de l'âme.

Koltzoff n'a pas eu d'imitateurs heureux : car, pour l'imiter, il faudrait pouvoir sentir comme lui et se trouver sous l'influence de cet instinct populaire, qui ne s'acquiert ni dans les auditoires universitaires, ni dans les salons de la société dénationalisée. Mais l'effet produit par Gogol et Koltzoff fut sensible dans le monde littéraire : des hommes de talent voulurent toucher aussi la même corde; *Tourgueneff* est celui qui y a le mieux réussi. Ses *Récits de chasse* sont des œuvres d'un véritable mérite, on voit même que l'auteur sent en Russe; mais, hélas ! il pense encore en Européen occidental : il s'exprime avec élégance, mais dans une langue étudiée et artificiellement arrangée,

et il n'est pas difficile de voir que l'idée partie du cœur a dû passer par la tête avant de tomber sur le papier.

Grigorovitch a aussi voué sa plume à la description de sujets nationaux : il les puise dans la vie du peuple, et l'intrigue est toujours très-naturelle; mais ses dialogues sont écrits dans une langue étrangère, et ses tableaux sont trop chargés de détails.

Au milieu de ce petit nombre de productions véritablement nationales, et de cette soif de voir le beau côté de la nature russe, besoin provoqué par Gogol, a paru une œuvre remarquable de M. *Serge Aksakoff*, sous le titre de *Chronique de famille*. Des milliers d'exemplaires en ont été enlevés : toute la société a dévoré ces pages précieuses; tout le monde s'est extasié sur le naturel du récit, sur la chaleur et la profondeur des sentiments. Eh bien, tout ce succès n'a eu pour cause que le cachet véritablement national du livre de de M. Aksakoff.

On voit que cet homme de lettres n'a jamais autrement senti et pensé qu'en russe, et cela s'est reflété dans son style. Tout cela prouve que la société ne se contente plus d'une littérature imitative : elle exige déjà des productions d'une teinte prononcée de nationalité.

Indépendamment de la littérature, les tendances sociales ont encore un moyen de s'exprimer dans les conversations et les discussions les plus habituelles.

Les hommes de même opinion se réunissent volontiers entre eux; ces réunions deviennent de plus en plus fréquentes et de plus en plus nombreuses, et finissent par former une association ou un parti. Un mouvement semblable s'est manifesté en Russie pour les tendances nationales : il y a une quinzaine d'années, des gens éclairés, Valouïeff, Constantin Aksakoff, Kireevsky, Khomiakoff, Kocheleff, et d'autres, s'étaient voués à l'étude de toutes les questions qui pourraient éclairer le caractère du slavisme en général et la nationalité russe en particulier. L'ardeur avec laquelle ils s'étaient mis à l'œuvre leur suscita des entraves de deux côtés : d'une part elle porta ombrage au gouvernement; et de l'autre elle donna prise aux cosmopolites, pour ridiculiser l'enthousiasme patriotique de ces nouveaux partisans de notre nationalité désignés sous le nom de *Slavenophiles.* Ce germe du parti national ne perdit pas courage, quoiqu'il fût pressé par le gouvernement, et poursuivi par les railleries de ceux qui pensaient que le perfectionnement doit continuer à suivre la marche imitative, que la nationalité est une idée déjà usée, et qu'il faut en tout avoir un but humanitaire, qui est l'opposé du but exclusivement national. Les adversaires des Slavenophiles avaient beau jeu, car ils imprimaient leurs railleries dans tous les journaux; tandis que les patriotes qu'ils décriaient ne pouvaient ni propager leurs idées, ni se défendre des attaques dirigées contre eux.

Le gouvernement, en effet, leur interdit non-seulement toute espèce de publication spéciale, mais obligea tous ceux qui étaient soupçonnés de slavenophilisme, de s'engager formellement à ne plus rien écrire, et surtout à n'imprimer aucun de leurs écrits. Livré ainsi pieds et poings liés à ses antagonistes, le parti national ne s'en fortifiait pas moins dans ses convictions : il approfondissait de nouvelles questions, et recevait avec une aménité fraternelle tous ceux que n'effarouchaient pas ses opinions et ses tendances.

Le fond de l'idée des Slavenophiles consiste à baser le progrès social sur le perfectionnement moral, et celui-ci sur l'affermissement de la foi chrétienne et orthodoxe. On se demande après cela quel motif pouvait avoir le gouvernement de persécuter ce parti? Et l'on ne trouve de solution à cette question que dans le système de la Sainte-Alliance, qui poussait à des ménagements outrés envers la susceptibilité du gouvernement autrichien. Au reste, les Slavenophiles se consolent de toutes ces entraves : ils savent que les principes même du Christ furent méconnus, et que les premiers chrétiens aussi furent persécutés; ils savent aussi que malgré cela le monde a entendu la parole du Christ, et... ils espèrent. L'avenir leur promet de plus belles années : car la persécution s'est affaiblie, et ils ont déjà pu fonder dans la presse un organe où ils professent ouvertement leurs principes.

Pour en revenir à la litérature, parmi le nombre des contemporains de Gogol, nous aurions à signaler tant de littérateurs distingués dans tous les genres, que nous ne pourrions, sans étendre outre mesure les limites de cette étude, non-seulement analyser leurs œuvres, mais même en faire une énumération complète; d'ailleurs, si nous voulions l'essayer, nous courrions trop de risque de nous attirer le reproche de partialité ou d'oubli : aussi ne faisant pas un cours spécial de littérature russe, nous remettrons le soin de ces études à ceux qui choisiraient ce sujet exclusivement, et nous passerons aux autres parties du mouvement social qui nous restent encore à décrire.

CHAPITRE VII

LE JOURNALISME.

Le journalisme. — Ses débuts. — Ses progrès. — Ses tendances. — Son état actuel. — Gretch et Boulgarine. — *Le Télégraphe*, de Polevoï. — *Le Messager de Moscou*, de l'historien Pogodine. — *La Bibliothèque de lecture*. — *Le Contemporain*, de Pouchkine. — *Le Mémorial national*, de Kraïevsky et Panaïeff. — *L'Abeille du Nord*. — *Le Phare*. — *Le Moscovite*. — *Le Contemporain*, de Panaïeff. — Importance des *Revues* qui se publient en Russie. — Journaux exclusivement politiques. — Les journaux de province. — Journaux spéciaux des administrations.

Pour terminer notre aperçu sur l'activité littéraire de la Russie, depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, nous exposerons la marche progressive du journalisme pendant cette période : car le journalisme est une expression très-juste du développement intellectuel d'une société.

Au commencement du XVIIIe siècle, les journaux n'étaient que des gazettes officielles; vers le milieu du même siècle il en parut de littéraires : à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe, les journaux littéraires commencèrent à se multiplier; et enfin dans le second quart de notre siècle, les journaux et les revues surtout ont envahi tout le domaine de la pensée, les sciences spéciales ayant toutes leurs publications périodiques.

La première gazette qui parut en Russie fut celle de Moscou, en 1703 : elle fut d'abord imprimée en caractères cyrilliens; plus tard, depuis 1711, elle commença à admettre le nouvel alphabet : elle ne paraissait pas régulièrement, mais seulement quand il y avait assez de matières pour composer un cahier.

Pendant cette même année (1711), commença la publication du *Journal de Pétersbourg*, d'abord à des termes indéterminés, et depuis 1728 régulièrement deux fois par semaine; la rédaction de ce journal était confiée à l'Académie des sciences.

En 1745, parut le premier journal littéraire en Russie, sous le titre de *Compositions mensuelles, utiles et agréables;* il était sous la rédaction principale de l'académicien Muller, et se distinguait par un excellent choix d'articles et par un caractère un peu exclusivement scientifique : il exista pendant vingt ans.

A la même époque, c'est-à-dire immédiatement après sa fondation, l'Université de Moscou commença la publication, deux fois par semaine, du *Journal de Moscou*, littéraire, historique et philologique.

Bientôt après commencèrent à paraître d'autres journaux littéraires, comme : l'*Abeille laborieuse* par Soumarokoff, le *Journal de Moscou* par Karamzine, les *Récréations innocentes* par Bogdanovitch, et d'autres feuilles que nous croyons inutile de mentionner.

Tous ces journaux n'avaient pas encore pour raison d'être la satisfaction d'une exigence sociale et le be-

soin de se tenir à la hauteur du mouvement littéraire : ils n'étaient simplement que le fruit des loisirs des littérateurs qui les publiaient.

Le fameux fabuliste Kryloff avait fait du journalisme au commencement de sa carrière littéraire : en 1789 il publia la *Poste des esprits;* en 1792, le *Spectateur;* et en 1793, le *Mercure de Pétersbourg.*

L'Académie russe commença en 1783 à éditer périodiquement, pendant dix ans, un *Théâtre russe* dont la collection forma 43 volumes.

En 1802, Karamzine fonda sous le titre de *Messager de l'Europe* un journal politique et littéraire qui sut éveiller l'intérêt du public : il contenait les traductions des meilleures productions étrangères et les nouvelles scientifiques, littéraires, artistiques et politiques les plus intéressantes du monde entier. Karamzine avait déjà publié quelques années auparavant (1794-95) deux almanachs littéraires sous le titre d'*Aglaé.*

En 1803, parut un nouveau *Mercure de Pétersbourg*, édité par Makaroff, journal remarquable par ses critiques scientifiques rédigées avec beaucoup de sel et d'esprit.

De 1808 à 1820, Serge Glinka publia dans le genre du *Messager* de Karamzine un journal très-répandu dans le temps, sous le titre de *Messager russe.*

En 1807 parut le *Courrier dramatique*, recueil de pièces de théâtre, de poésies et même quelquefois d'articles humoristiques.

En 1810, le grand poëte Derjavine donna sous le titre de *Lectures* un journal dans lequel il insérait les travaux qui avaient été lus aux séances d'une société littéraire qu'il avait fondée : cette société se rassemblait chez lui et comptait parmi ses membres tous les hommes distingués de l'époque.

Le *Patriote*, fondé par Gretch en 1812, eut jusqu'en 1815 un caractère purement politique; dès cette dernière date il devint plutôt littéraire.

Le professeur Merzliakoff créa en 1815 le journal *Amphion*, qui se distinguait par une critique esthétique des productions de la littérature.

Une société littéraire publia depuis 1818 un journal sous le titre de : *Émules de la civilisation et de la bienfaisance*; à la même époque à peu près commençait à paraître un journal critique et littéraire : le *Bien intentionné*, par Ismaïloff; mais la véritable critique littéraire et historique fut créée en Russie par le professeur Kotchanovsky, lorsqu'il remplaça Karamzine dans la rédaction du *Messager de l'Europe*.

En 1820, un patriote très-ardent, M. Svinine fonda un recueil appelé *Mémorial national* ou *Éphémérides nationales*, journal plus spécialement consacré à l'étude des questions qui intéressent l'histoire de Russie. La critique de ce journal ne manquait pas de mérite.

Les doyens d'âge du journalisme russe actuel, Gretch et Boulgarine, s'associèrent en 1825 pour la rédaction du *Patriote* et des *Archives septentrionales*,

fondés par Boulgarine en 1822. Le premier de ces écrits périodiques n'a pas cessé de paraître.

Jusqu'alors tous les journaux avaient été plutôt des revues ; mais en 1825 Gretch créa un véritable journal quotidien, l'*Abeille du Nord*, qui existe encore de nos jours sous la rédaction du fondateur lui-même. Quelque temps après la fondation de ce journal Gretch s'associa comme rédacteur l'intarissable Boulgarine. Par ses journaux, Gretch a rendu d'immenses services littéraires; il est habile grammairien et il soigne très-attentivement son style: aussi ses publications, dont le succès se soutient depuis si longtemps, ont-elles habitué le public à un style correct, et ont même heureusement influé sur le style officiel.

En 1825, Polevoï entreprit à Moscou la rédaction d'une revue semi-mensuelle, le *Télégraphe*, qui éclipsa toutes les autres revues. Cet homme de lettres possédait toutes les qualités d'un journaliste : une instruction très-variée, acquise par lui-même, quoique légère et superficielle, une mémoire prodigieuse et une aspiration incessante et passionnée vers l'innovation.

Cette revue, dès son apparition, reproduisit toutes les nouvelles idées contemporaines, et elle soutint son caractère progressiste pendant les dix ans que Polevoï en fut le rédacteur. Le trait distinctif du *Télégraphe* était la tendance à analyser toutes choses considérées sous un nouveau point de vue : il objectait plutôt qu'il ne

prouvait, il niait plutôt qu'il n'approuvait; c'était une revue véritablement *contemporaine*, car elle représentait ce caractère de transition qui était celui de l'époque. Dans l'impossibilité de traiter ouvertement les questions politiques, Polevoï prenait un livre quelconque et commençait à en faire une critique raisonnée; dans cette critique soi-disant littéraire, il intercalait toutes ses idées philosophiques, politiques ou humanitaires: aussi son influence devint si grande qu'après avoir incriminé un article, le gouvernement supprima le journal en 1834.

Depuis 1827, le savant historien Pogodine employa ses loisirs à la rédaction du *Messager de Moscou*. Pouchkine et les premiers littérateurs de cette époque collaborèrent activement à cette revue, qui, malgré la vogue du *Télégraphe*, s'est soutenue par son caractère sérieux, le mérite du fond et le talent de son rédacteur.

A peu près à l'époque de la suppression du *Télégraphe*, parut à Pétersbourg une revue d'un genre tout à fait nouveau : la *Bibliothèque de lecture* dirigée par le professeur Senkovsky. Elle ne paraissait qu'une fois par mois, mais chaque livraison contenait vingt-cinq ou trente feuilles d'impression; d'abord, ces volumes étonnèrent le public, ensuite on admira le choix des nouvelles et des petits romans qui s'imprimaient souvent en entier dans un seul volume. La partie critique était faite dans un esprit plutôt

sarcastique que sérieux. La partie bibliographique était toujours un récit plaisant et spirituel, épicé de jeux de mots et de calembours, plus ou moins de bon goût, mais toujours piquants et risibles. Le directeur de cette revue se donna pour mission d'exclure de la langue quelques mots qui lui déplaisaient, et qui pouvaient selon son opinion être remplacés par d'autres. Cette fantaisie futile, qu'il traitait toujours avec un sérieux comique, et qui au fond n'avait pas l'ombre de raison, tomba avec la renommée du journal, qui, pendant plusieurs années, avait eu les honneurs d'une vogue immense.

En 1836, Pouchkine fonda le *Contemporain*, qui après la mort du poëte fut rédigé, jusqu'en 1846, par l'académicien Pletneff, et qui se distingua toujours par une critique sensée et bien intentionnée.

En 1838, s'ouvre une nouvelle ère pour le journalisme russe. Une société de jeunes hommes de lettres acheta le journal de M. Svinine, le *Mémorial national*, dont la rédaction fut confiée à MM. Kraïevsky et Panaïeff. Cette revue dès son apparition prit un caractère sérieux et radical; ses critiques devinrent des traités de littérature avec une tendance déterminée. Chaque livraison, qui formait un volume de plus de 400 pages, contenait outre la critique et la bibliographie, plusieurs articles scientifiques ou historiques; en un mot le *Mémorial national* offrit au public une lecture sérieuse, instructive et agréable.

Bientôt après sa réorganisation, les rédacteurs de cette revue engagèrent comme collaborateur un jeune homme de Moscou, Belinsky, lequel fut chargé de rédiger les articles de critique. Belinsky en éleva encore la portée, et ne craignit pas d'y faire implicitement une profession de foi politique, philosophique et morale. La Russie entière lisait avec avidité ce journal : tout le monde ne partageait pas son enthousiasme illimité pour la marche du développement social en Europe; mais chacun rendait justice au talent que déployaient ses rédacteurs dans l'exposition et la défense de leurs opinions. L'*Abeille du Nord* combattait cette tendance ultra-occidentale; *la Bibliothèque* de Senkovsky, laquelle jouissait encore de la faveur publique, poursuivait le *Mémorial* de ses railleries et de ses sarcasmes : mais vainement, car l'influence cosmopolite du *Mémorial national* grandissait de jour en jour, aux dépens de la foi, de la nationalité, et même du patriotisme. En vain un journal ultra-religieux, le *Phare*, voulut-il combattre cette influence anti-nationale ; son opposition n'avait pas assez de vigueur pour ébranler la forte position du *Mémorial*. Pogodine lui-même, alarmé dans ses sentiments patriotiques, entra en lice et fonda, en 1841, le *Moscovite*, destiné à battre en brèche l'influence cosmopolite du journal pétersbourgeois. Pogodine propagea les idées nationales dans une certaine teinte de slavenophilisme ; mais sa publication resta encore

inférieure, sinon en valeur du moins en vogue, à l'adversaire qu'elle venait attaquer. Son journal était moins volumineux, imprimé sur de moins beau papier; et le public, toujours si plein de bon sens, à ce qu'on assure, ne laisse pas, quoi qu'on en dise, que de regarder beaucoup en toutes choses aux apparences extérieures.

Bientôt la discorde se mit au camp même du *Mémorial*; les deux rédacteurs se séparèrent, Kraïevsky resta au *Mémorial*, et Panaïeff prit, en 1847, la succession du *Contemporain* de Pletneff. Dès lors commença, au profit du public, une lutte continuelle de rivalité entre les deux revues, dont les livraisons mensuelles dépassaient quelquefois cinquante feuilles d'impression; des lectures agréables remplissaient les deux publications rivales, et de charmants romans tout entiers étaient ajoutés au journal comme annexes. Belinsky lui-même passa d'un camp dans un autre; cependant la tendance du *Contemporain* resta moins hostile à la nationalité que celle du *Mémorial*.

Cet état de choses dure encore aujourd'hui, avec la différence que le nombre des revues a considérablement augmenté, et que chacune a dû prendre un caractère politique particulier[1],

1. Pour donner une idée de ce que contient une seule livraison mensuelle de ces *Revues*, nous en prenons une au hasard, du *Contemporain*, qui parut en avril 1857. Nous devons prévenir que les livraisons d'avril sont ordinairement moins volumineuses que celles de novembre, décembre, janvier, et en

Indépendamment de tous ces journaux littéraires, il y a aussi un assez grand nombre de journaux politiques : la *Gazette de Pétersbourg*, rédigée en russe et en allemand ; la *Gazette de Moscou*, qui a jusqu'à 15,000 abonnés, l'*Abeille du Nord*, l'*Invalide russe*,

général que toute autre d'un mois d'hiver. Nous ferons observer en outre que le format est un énorme in-8°, ayant 44 lignes par page et 60 lettres à la ligne. Or, voici la table des matieres de cette livraison :

Extraits d'un paquet de lettres jetées au feu par M. Krestovsky	18 pages.
Chemins de fer à vapeur et à chevaux. D. G	20 —
Histoire d'un petit château inconnu par P.-P. Soumarokoff.	88 —
Nouveaux établissements de crédit et de finances en France, par Staschel	16 —
Newton, sa vie, ses œuvres et ses découvertes, traduit de Paul Rémusat, art. I	40 —
Bogdann Khmelnitzky, ou la réannexion à la Russie de sa partie méridionale, par Kostomaroff, seconde et dernière partie	46 —
Horace et son époque, chap. III, IV, V, par M. Blagovechtchensky	32 —
La petite Dorrit, roman de Ch. Dickens (continuation)	50 —
Poésies diverses, par Maïkoff et Tour	5 —
Critique, bibliographie et polémique	88 —

Chronique contemporaine de la Russie. — Nouvelles du Caucase. — Coup d'œil général sur ce pays. — Les localités et les habitants. — Causes de la guerre du Caucase. — La ligne du Caucase. — Les tribus soumises et insoumises. — Signification du Muridisme. — Khos-Mouhamed, Casi-Moula, Gamzah-Bek et Schamyl. — Les généraux Iermoloff et Rosen. — Prise d'Akhoulgo. — L'état actuel du Caucase. — Nouvelles de la grande Tchetchnia et du pays de la mer Noire. — Nouvelles scientifiques. — La prime du comte Ouvaroff, pour les productions scientifiques et littéraires. — La prime de la société archéologique. — Coup d'œil sur l'activité de l'Université de Kieff, dans le courant de l'année passée. — Les matériaux pour la médecine populaire rassemblés par la société de géographie. — Encore quelques mots sur le verre liquide. — Les découvertes du comité d'acclimatation. — Pu-

A reporter... 403 pages.

le *Journal de Pétersbourg*, rédigé en français et un journal polonais pour les capitales. En outre, chaque ville des gouvernements a un journal gouvernemental divisé en deux parties, la première officielle, la seconde littéraire : dans la première sont insérés tous les actes

Report... 403 pages.

blications nouvelles : *Recueil scientifico-littéraire*, publié par les étudiants de l'Université de Pétersbourg, le *Journal des Ingénieurs*, l'*Illustration*, le *Messager universel*.—Notions sur les individus libérés. — Les budgets des employés à Pétersbourg et en province. — Moyens de déraciner la vénalité des employés, proposés par le *Recueil maritime*. — L'émigration pendant l'été à l'étranger et l'histoire de la législation des passe-ports. — Les concerts à Pétersbourg et à Moscou, avec et sans tableaux vivants. — Les concerts de Vilners, Servais et autres. — Quatre professeurs de magie. — Le public. — Exposition de l'Académie des beaux-arts. — Quelques désagréments de la vie de Pétersbourg.— Les jardins d'hiver et l'histoire des camélias. — Nouvelle pour les amateurs d'horticulture. — La loterie au profit des salles d'asile. — Les leçons sur la physiologie à Gran. — Promenade sur le quai de la Neva. — Quelques nouvelles des provinces. — Nécrologie : L.-V. Tengoborsky.................................... 78 —

D'anciennes connaissances, nouvelle de N. Vessenieff.... 49 —

Les progrès des sciences naturelles et leurs applications (seconde lettre au rédacteur).—Fulton et Napoléon.—Volta et Napoléon. — La comète et Babinet. — Études de James sur la forme de la Terre. — Nouvelles publications : *La médecine et le médecin*, par Peisse ; *Annuaire médical*, par Roubaud ; *Médecine préventive* par Ponnet ; *Études sur la ventilation*, par Grossi. *Leçons sur la physiologie*, etc., par Milne Edwards. *Traité des applications de l'électricité*, par Becquerel. *Traité de l'électricité*, par Gavarret. *Corrélation des forces*, par Grawe. *Petit cours de chimie*, par Malagutti. *Analyse chimique*, par F. Mohr. — *Arago, son génie*, etc., par Audigane ; et *Chauffage*, par Beaufamé. — Le chauffage par le gaz (avec dessins) et résultat des expériences. — Les découvertes et les analyses : Le salpêtre contenu dans les eaux et les terrains, par Boussingault. Composition des eaux de citerne, par Bertholot. Magnésium, par Ch. Deville. — Industrie : piston à vapeur

A reporter... 530 pages.

gouvernementaux; dans la seconde, les nouvelles locales, ainsi que des articles de statistique, d'histoire ou d'archéologie. Ces gazettes gouvernementales, qui sont au nombre de plus de 60, ne manquent point d'intérêt. Il y a encore différents journaux de localités, comme le *Caucase* à Tiflis, rédigé avec beaucoup de talent, les journaux d'Odessa, de Wilna, de Riga, etc.

Report...	530 pages.
de Tochkevitch ; les allumettes de phosphore rouge; une nouvelle batterie galvanique de Seling; de la maladie des vers à soie, en France..................................	49 —
Nouvelles du monde financier (1re lettre)................	35 —
Nouvelles étrangères : Le théâtre italien contemporain. Conditions défavorables pour le développement des talents dramatiques, en Italie. Le public. Les abonnés. Le moyen peu coûteux d'émulation; les troupes de comédiens. La tragédie. Le drame : David, Lévi et Alcide Oliary. La Comédie. La comédie littéraire et la comedia dell'arte. Le Molière italien. Goci. Martini. (*La femme de quarante ans.*). Vollo (*les Journaux*) les nouvelles. Les bals et les plaisirs. — Les prétentions aristocratiques et les plaisirs démocratiques. — Bals dans la maison des fous. — Ferouk-Khan. Téhéran. — Les docks Napoléon. — La banque internationale. — L'évêque de Moulins et le petit clergé en France. — Les lettres de Geoffroi Saint-Hilaire sur les corps nutritifs. — Des occupations universitaires en Prusse. — Sir Bolwer, à Glascow. — Les leçons de Takkerey à Londres. — Le parlement des ouvriers à Londres. — L'organisation de l'Angleterre. — Questions sur les droits civils de la femme anglaise. — Le théâtre de société de Dickens. — L'affaire de Canton. — Un lovelace chinois. — Le monde artistique, à New-York. — Péage du Sund. — Nouvelles musicales..........................	52 —
Les modes avec un dessin............................	2 —
Au total, plus de 40 feuilles.....	668 pages.

Il nous a semblé ne pouvoir mieux expliquer le caractère et l'étendue de nos *Revues*, qu'en reproduisant ici la table des matières de l'une d'elles. Il suffira maintenant au lecteur de savoir qu'il s'en publie cinq ou six de cette force, sans compter les spécialités.

Presque toutes les administrations ont leurs journaux spéciaux, ainsi : la *Gazette du commerce*, publiée en russe et en allemand, le *Journal des Mines*, le *Journal des Manufactures*, le *Journal du Ministère de l'Intérieur*, le *Journal des voies de communication*, le *Journal du Ministère de l'Instruction publique*, etc. Ces publications ne sont point, comme on pourrait le croire, des recueils d'avis et de décrets officiels ; nous avons déjà parlé ailleurs de la haute portée du *Journal du Ministère des Domaines*, les autres ne lui sont pas inférieurs : ainsi les journaux des voies de communications et des mines, ont un caractère tout à fait scientifique, de même que celui du ministère de l'instruction publique, dont la direction est surtout historico-philologique. Le *Mémorial de la marine* forme une revue tellement variée, qu'elle rivalise d'intérêt avec les revues les plus favorisées du public.

Nous nous arrêtons enfin, non pas que nous ayons épuisé tous les détails que comportait ce sujet, mais nous aurions craint d'étendre outre mesure les limites de notre travail et de lasser par une nomenclature aride la patience déjà si éprouvée de nos lecteurs. Il nous a paru pourtant que nous devions les mettre un peu au courant de ce qui se fait chez nous dans toute cette branche de l'activité littéraire, le journalisme étant, suivant nous, l'élément des sociétés modernes, qui donne peut-être le mieux la mesure du développement politique d'un peuple.

CHAPITRE VIII

LES SCIENCES

Aucune manifestation pendant le règne de Pierre le Grand. — Expédition de Behring, en 1728. — Seconde expédition dans la mer Glaciale, en 1732. — Expédition scientifique en Sibérie. — Les voyages de Tchitchagoff, Krusenstern, Kotzebue, Bellingshausen et Lazareff, Luitke, Wrangel, le comte Potozky et A. Demidoff. — Activité scientifique de la première moitié du XVIII[e] siècle. — Lomonossoff, comme savant. — Activité de l'Université de Moscou et de l'Académie des sciences. — Le mathématicien Gamaleï. — Le prince Dmitrii Galitzine. — Matériaux astronomiques russes qui se trouvent à l'Observatoire de Paris. — Activité scientifique de la dernière époque. — La décentralisation de cette activité. — L'expédition archéologique de Stroieff. — La société d'histoire et d'antiquités de Moscou. — Collection d'actes par Semenoff. — Travaux historiques de Pogodine, Solovieff, Polevoï et autres. — La numismatique et l'archéologie. — Le comte Ouvaroff. — Études théoriques de la langue. — Travaux de jurisprudence. — Nevoline. — La géographie. — La société géographique russe. — Travaux remarquables dans le domaine de la géographie physique et astronomique. — L'astronomie; les astronomes Struve et autres. — La géodésie; Bolotoff. — Les sciences mathématiques : Ostrogradsky, Bouniakovsky et autres. — La mécanique : Iastrchemsky. — La physique. — Météorologie : Kupfer. — L'électricité et le galvanisme. — Iacoby découvre la galvanoplastique, l'éclairage galvanique et le mouvement par le galvanisme. — Travaux de physique. — La chimie : Hess. — Technologie. — La géologie, la géognosie et la minéralogie. — Ficher von Waldheim, Koutorga, Helmersenn, Tchikhatcheff et autres. — La botanique. — Les flores générales de l'empire, et locales des provinces. — Études physiologiques des plantes. — La zoologie et l'anatomie comparées. — Baer, Motchoulsky et autres. — La topographie médicale. — La médecine, la chirurgie et la physiologie. — Bouïalsky. — Pirogoff. — Iacou-

bovitch, ses nouvelles découvertes dans la nature et les fonctions du système cérébral et nerveux. — L'agronomie. — Sociétés et publications agronomiques. — Les sciences économiques. — Grands progrès dans les sciences positives. — Les sciences philosophiques, morales et politiques. — Obstacles à leur développement.

Nous avons maintenant à reprendre, depuis l'époque de Pierre le Grand, l'historique du mouvement des sciences en Russie.

Pendant le règne de Pierre le Grand, l'activité scientifique ne produisit qu'une arithmétique déjà citée et quelques cartes de géographie, traduites en russe par Kiriloff.

En 1728, le capitaine Behring, envoyé pour l'exploration scientifique de la mer Glaciale, découvrit le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique et qui porte le nom de ce hardi navigateur. En 1732, une autre expédition fut dirigée dans les mêmes eaux, avec mission d'explorer les côtes du Kamtchatka; l'année suivante, les académiciens Muller, pour la partie historique, ethnographique et géographique, Gmeline aîné et Steller pour les sciences naturelles et mathématiques, et l'étudiant Kracheninnikoff, se rendirent par terre dans la Sibérie, pour faire une exploration scientifique de cette immense contrée.

Ce n'est que beaucoup plus tard que d'autres voyages scientifiques eurent lieu; les plus remarquables sont:

Le voyage de Tchitchagoff, en 1793, expédition qui

eut pour objet d'explorer l'océan Glacial; le voyage autour du monde du capitaine Krusenstern, effectué de 1803 à 1806; celui du capitaine Kotzebue, en 1815-18, dans l'océan du Sud et dans le détroit de Behring; l'exploration de l'océan du Sud complétée par le capitaine Bellingshausen, aidé du capitaine Lazareff, en 1818-21, hardis marins qui descendirent dans les régions les plus glaciales du pôle antarctique, et y déterminèrent la configuration de plusieurs îles très-considérables et d'un grand continent, qui avance probablement jusqu'au pôle; enfin le voyage dans l'océan Glacial du capitaine Luitke en 1821-24; et peu après le voyage du capitaine Wrangel dans le même océan, avec une exploration spéciale des bords nord-est de la Sibérie.

Parmi un grand nombre de voyages faits sans but scientifique spécial, mais avec une étude générale des pays visités, nous citerons d'abord le voyage du comte J. Pototzky, en 1829, dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase: l'auteur donne avec sa relation l'histoire primitive des peuples qui ont habité anciennement ces contrées, et un nouveau périple du Pont-Euxin; ensuite un autre voyage encore plus encyclopédique, celui de M. A. Demidoff, dans la Russie méridionale et la Crimée, par la Hongrie, voyage qu'il exécuta accompagné d'une société de savants, dont les lumières ont servi à donner au travail de M. Demidoff un mérite incontestable, relevé encore par la beauté de l'édition.

Vers la moitié du XVIIIe siècle, parurent les premiers travaux du mathématicien Euler, qui, avec les études historiques que nous avons citées plus haut, forment presque la totalité de l'activité scientifique en Russie pendant la première moitié du siècle précédent.

Les travaux scientifiques de Lomonossoff remplissent toute la période qui s'étend jusqu'au règne de Catherine II, pendant laquelle il se publia quelques traductions d'ouvrages de science; mais ce mouvement n'est pas assez important pour que nous nous y arrêtions.

Les professeurs de l'Université de Moscou furent les premiers à mettre au jour quelques ouvrages scientifiques, pendant le règne de l'impératrice Catherine II; des études philosophiques, politiques et de sciences mathématiques commencèrent à paraître, et des traités furent rédigés pour l'enseignement en langue russe. Nous avons parlé plus haut des observations astronomiques qui furent faites dans les expéditions dont l'Académie des sciences avait pris l'initiative, ainsi que des études historiques des membres de cette académie. Il faut avouer cependant que, jusqu'au règne de l'empereur Nicolas, la science ne fit que de faibles progrès. La plupart des œuvres de mathématiques, de physique, de chimie, de sciences naturelles et politiques, étaient ou des traductions ou des copies d'ouvrages étrangers : tels furent les travaux de Fuss, de Chtchegloff, de Dvigoubsky, et même ceux de Nicolas Tourgueneff, dont la théorie des im-

pôts n'est en réalité qu'une leçon faite en russe, dans laquelle le professeur expose au public des vérités étudiées par ses devanciers européens ; mais où il ne présente pas un système nouveau ni un point de vue original sur la question.

Nous devons cependant signaler quelques résultats remarquables, et dire que l'Académie des sciences travaillait avec succès dans la partie des sciences exactes et naturelles. Le mathématicien Gamaleï publia, en 1799, en russe, tout un ouvrage sur le calcul des limites différentielles : cet ouvrage renferme beaucoup de découvertes dans l'analyse, faites pendant notre siècle par les savants étrangers ; par exemple, le calcul des limites fait par M. Cauchy s'y trouve presque au complet. Dans son compte rendu de 1777, l'Académie des sciences de Pétersbourg dit que l'académicien Lepekhine s'occupe d'un travail zoologique remarquable; que le prince Dmitrii Galitzine, ambassadeur de l'impératrice Catherine II à La Haye, a entrepris des études sur l'électricité; et que le mécanicien Koulibine a inventé un énorme électrophore.

Il est curieux de citer les résultats auxquels le prince Galitzine fut conduit par ses observations personnelles ; résultats qu'il communiqua à l'Académie et qui montrent l'état de la science contemporaine généralement basée sur les découvertes de Franklin, c'est-à-dire sur les deux électricités de nom contraire. Le prince Galitzine croit :

1° Qu'il n'existe pas deux électricités, mais bien une électricité unique, ayant une double propriété;

2° Que les phénomènes électriques sont produits par les atmosphères électriques;

3° Que l'atmosphère électrique d'un corps saturé d'électricité, c'est-à-dire électrisé positivement, se propage par rayonnement;

4° Que l'atmosphère électrique d'un corps non saturé d'électricité, c'est-à-dire électrisé négativement, n'a pas la propriété de se communiquer à d'autres corps.

Cette habileté d'investigation est véritablement remarquable.

L'Académie ajoute dans son compte rendu que Roumovsky s'occupe à calculer la longitude et la latitude de plusieurs points déterminés par Islenieff, et que Domachneff, directeur de l'Académie, tient une correspondance suivie avec tous les savants de l'Europe.

Dans le courant du siècle passé, les astronomes Islenieff, Krassilnikoff et Inokhodtzeff, et au commencement de ce siècle, Vichnevsky, ont déterminé astronomiquement la position géographique de toutes les villes de gouvernement et de plusieurs villes de district, avec une exactitude qui étonne d'autant plus, que ces savants n'avaient pour leurs usages que des instruments bien médiocres.

Indépendamment de ces travaux géographiques, les membres de l'Académie, ainsi que les astronomes

précédemment nommés, produisirent beaucoup de travaux purement astronomiques, que nous ne pouvons citer, parce qu'ils furent enlevés de l'Académie par l'astronome Delile, qui servit longtemps en Russie et jusqu'à son départ pour la France fut membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Tous les travaux emportés par ce savant furent déposés à l'Observatoire de Paris, sans que depuis on ait même pris la peine de les mettre en ordre. Nous avons cependant le droit de croire que ces matériaux sont importants pour la science, à en juger par les observations que ces mêmes astronomes russes ont faites sur l'éclipse du soleil par Vénus en 1761 et 1769, observations reconnues admirablement exactes par tout le monde savant.

A l'exception des travaux dont nous venons de parler, la science était encore peu cultivée, la langue scientifique n'était même pas encore faite.

La nomenclature chimique ne fut appropriée à la langue nationale que pendant le règne de l'empereur Nicolas.

Nous passerons donc directement à ce règne, en partageant notre étude par branches, en désignant dans chacune d'elles ce qui a été fait de plus remarquable, et en limitant cette énumération aux parties suivantes :

1° Les travaux historiques;

2° L'étude théorique de la langue;

3° La géographie politique et physique;

4° L'astronomie ;
5° Les mathématiques ;
6° La mécanique ;
7° La météorologie et la physique ;
8° La chimie et la technologie ;
9° La minéralogie ;
10° L'histoire naturelle ;
11° La médecine ;
12° L'agronomie ;
13° Les sciences philosophiques et morales.

La principale évolution du mouvement scientifique pendant cette dernière période, fut la décentralisation du travail. Les capitales cessèrent d'être les uniques foyers de l'activité intellectuelle de la nation : toutes les parties de l'empire commencèrent à fournir leur collaboration à la science; les universités surtout prirent chacune une place honorable à ce banquet commun du savoir.

Pour la partie historique, disons d'abord qu'en 1829 l'Académie envoya une expédition archéographique, sous la présidence de l'académicien Stroïeff, pour explorer toutes les bibliothèques monastiques ainsi que les archives, et recueillir de précieux documents historiques inconnus jusqu'alors. Cette expédition, après cinq années de travail, revint avec une riche moisson ; elle avait découvert et rapportait jusqu'à trois mille documents trouvés dans le centre et le nord-est de la Russie. Une commission archéogra-

phique fut instituée en 1834, pour publier ces matériaux historiques et continuer l'exploration commencée. Des mesures furent prises afin que toutes les administrations locales fissent parvenir à la commission toutes les pièces qui pourraient se retrouver dans leurs archives; des agents furent envoyés dans les pays étrangers, à la recherche des documents historiques ayant trait aux rapports de ces pays avec la Russie. Ainsi nantie, la commission commença ses publications par la collection complète des annales russes et des actes de l'expédition archéographique; elle continue encore à enrichir la littérature historique en mettant au jour une quantité de matériaux inédits, et éclairés par une saine et savante critique[1].

La *Société d'histoire et d'antiquités* de Moscou a servi de collaborateur à la commission archéographique, par ses travaux, qui forment plus de trente volumes de matériaux historiques. Depuis 1849, cette société publie périodiquement, sous le titre de *Chroniqueur*, une très-remarquable collection des pièces qu'elle découvre.

Les archives des provinces occidentales de l'empire conservent une collection d'actes civils, où l'on trouverait sans doute de précieux renseignements historiques; mais ces collections n'ont pu être mises entre les mains de la commission, parce qu'elles renferment

1. Près de quarante volumes de ces publications ont déjà paru, et en outre plusieurs livraisons de dessins de médailles.

des documents de procédure civile, et que les tribunaux sont souvent appelés à les consulter. Cette circonstance a donné l'idée au sénateur Semenoff, qui était gouverneur civil à Vilna en 1843, de publier une collection des actes les plus intéressants, contenus dans les archives de son gouvernement; plus tard (1845), dans la même ville, parut un almanach local, où furent insérés des travaux archéographiques et historiques sur la province, ainsi qu'une histoire des religions qui se sont succédé en Lithuanie : cet almanach paraît encore chaque année à Vilna, et il serait à désirer que tous les chefs de provinces suivissent l'exemple des gouverneurs de cette province, et fournissent ainsi des matériaux utiles à ceux qui étudient l'histoire nationale.

L'histoire raisonnée eut aussi ses auteurs : *Michel Pogodine* a écrit une histoire de Russie en 5 volumes, qui se distingue par des vues profondes, et une étude consciencieuse des documents qui lui ont servi de bases. Ce savant est à la tête d'une école historique, qui explique les faits au point de vue de l'organisation communale des États : c'est lui qui a définitivement prouvé l'origine scandinave des Variago-rousses.

Le professeur *Solovieff* continue, avec un talent remarquable, à donner une histoire de Russie, faite à un autre point de vue que celle de Pogodine; car il admet une organisation sociale patriarcale, et par races.

Polevoï nous a laissé six volumes d'histoire de Russie, jusqu'au règne de Jean IV le Terrible. Cet auteur, qui était journaliste par vocation, n'a pas étudié la science historique au point de pouvoir écrire une histoire raisonnée digne de son talent : il n'a eu pour but que de montrer les innovations qui ont été introduites dans cette partie de la litttérature par Herder, Niebuhr, Schelling, Guizot, Thierry et autres historiens contemporains; il a avoué lui-même cette tendance en dédiant son ouvrage à la mémoire de Niebuhr.

Nous pouvons citer encore *Artzybacheff*, qui a écrit six volumes de récits historiques ne manquant pas de mérite, et *Oustrialoff*, historiographe officiel.

La petite Russie a eu aussi ses historiens, dont les plus remarquables sont : *Bantych-Kamensky* et *Markevitch*.

Slovtzoff a fait une histoire de la Sibérie, et *Skolkovsky* celle de la nouvelle Russie.

L'académicien *Chegrène* a débrouillé l'histoire ancienne des races finnoises ; et par les études locales que Castrène a faites en Sibérie sur les Ougrys, nous pouvons déjà avoir des notions assez exactes sur ces races aborigènes du nord.

Le père *Hyacinthe Bitchourine*, qui a passé vingt ans à Pékin, a été un des sinologues les plus distingués de notre temps : il a fait beaucoup de traductions accompagnées de commentaires des

œuvres historiques et littéraires, chinoises et mongoles.

L'académicien *Frehn* a fait des études fructueuses sur l'histoire et la littérature des peuples mahométans de l'extrême Orient : ce travail est continué de nos jours par les orientalistes *Savelieff* et *Grigorieff*, qui, par leurs recherches, élucideront sans doute les annales ténébreuses de ces peuples, dont les migrations partielles vers l'Occident causèrent tant de mal à l'Europe en général et à la Russie en particulier.

La numismatique et l'archéologie nationale ne furent pas négligées. Frehn s'occupait de numismatique; et Pétersbourg possède une société de numismates, qui collectionne avec ardeur, et s'occupe d'expliquer l'origine des monnaies et des objets curieux trouvés dans les différentes localités de l'empire.

Dans l'archéologie, on a rassemblé et étudié des collections d'objets antiques très-curieux. Pogodine a rendu aussi d'éminents services à cette science; pendant une longue suite d'années, il a employé toutes ses ressources pécuniaires, ainsi que son profond savoir, à recueillir des manuscrits et des objets d'antiquités nationales, que le gouvernement a achetés pour la somme de 600,000 francs.

MM. *Snieguireff, Makaroff, Weltmann* et autres, s'occupent de travaux archéologiques : *Sakharoff* surtout, qui a publié une collection sous le titre de *Narrations du peuple russe*, contenant la description

de différentes particularités de la vie populaire, les chansons, les contes, les proverbes, les anciens monuments de la littérature, les anciennes lois, la mythologie, en somme une œuvre gigantesque qui témoigne d'un amour passionné pour la science, et d'une remarquable persévérance.

En parlant des travaux archéologiques, nous ne devons pas oublier ceux déjà si remarquables du jeune comte *Ouvaroff*, fils de l'ex-ministre de l'instruction publique. Voué par goût dès sa plus tendre jeunesse à l'étude de l'archéologie nationale, et possesseur d'une grande fortune, il sacrifie annuellement son temps et des sommes considérables à des recherches archéologiques. Il a édité un superbe ouvrage sur les monuments historiques dans le midi de la Russie; il a découvert avec certitude la sépulture du fameux prince Dmitrii Pojarskoï, et a donné ainsi à la Russie reconnaissante la possibilité d'élever un monument à son libérateur.

L'étude théorique de la langue a occupé la seconde section de l'Académie des sciences, qui, en 1847, a publié en quatre volumes un *Dictionnaire des langues slavosacrée et russe*; en outre, *Chimkevitch* et *Reif* ont édité chacun un *Dictionnaire étymologique de la langue russe*, ce dernier avec la traduction française des mots.

L'Académicien *Nicolas Gretch* est le grammairien le plus laborieux de la langue russe; chaque nouvelle

édition de sa grammaire est une œuvre perfectionnée, comparativement à l'édition précédente.

Vostokoff a fait aussi sur les lois de la langue des travaux pleins de mérite, et *Chevyreff* a publié la théorie de la poésie dans son développement chez les peuples anciens et modernes.

L'étude des langues slaves a occupé des gens d'un grand talent, comme *Stresnevsky*, *Grigorovitch*, *Bodiansky*, *Bouslaïeff*; et cette partie a, dans les derniers temps, trouvé de zélés adeptes parmi les jeunes gens de l'université de Moscou [1].

L'étude de la théorie du droit national a fait beaucoup de progrès par les travaux de MM. Nevoline, Degay, Kryloff, Barcheff, Kaveline, Popoff, Morochkine; mais l'œuvre la plus remarquable est celle du professeur *Nevoline*, qui a écrit l'Encyclopédie du droit. La vaste érudition de l'auteur, son coup d'œil philosophique et l'analyse rigoureuse avec laquelle sont traitées toutes les questions, mettent cet ouvrage au premier rang parmi ceux de ce siècle. Le professeur *Kryloff* est un des légistes contemporains les plus érudits : dernièrement il s'est distingué par une réfutation d'une dissertation ayant pour but la défense du système du développement social, d'après les lois spéculatives de Hégel ; mais il est principalement connu

1. Cet entraînement de la jeunesse vers ce genre de travaux doit être principalement attribué aux talents des professeurs Bodiansky et Bouslaïeff, qui ont su inspirer à leurs élèves l'amour des sciences qu'ils professent.

dans le monde savant par son ouvrage rédigé d'abord en latin et intitulé : *De l'influence du droit romain sur la vie sociale de l'Europe occidentale*, dans lequel il expose entre autres choses l'influence du droit canonique sur la vie sociale en Russie. W. Humboldt, dans son appréciation de cet ouvrage, emploie la phrase suivante : *ex unguibus cognoscitur leo.*

Le professeur *Morochkine*, qui vient d'être enlevé à la science par une mort prématurée, a signalé sa carrière savante par les œuvres suivantes : 1° *Sur la formation progressive de la législation*, 2° *De la propriété fondée sur le droit russe.*

Indépendamment de ces travaux spéciaux, les savants que nous avons nommés et d'autres encore, que nous ne pourrions même pas énumérer sans dépasser de beaucoup le cadre de cet ouvrage, ont produit des œuvres remarquables sur le droit national, sur son histoire et sa philosophie.

En fait d'histoire spéciale nous devons signaler une histoire financière de la Russie, par le comte *Dmitrii Tolstoy*, qui se distingue par une exactitude historique rigoureuse.

Nous ne pouvons taire non plus un ouvrage très-original de *M. Lacquière* sur la héraldique russe, avec des considérations historiques sur cette science.

Les études géographiques étaient, avant cette période, restées dans un état de complète stagnation ; pendant plus de trente années le professeur *Arsenieff*,

réimprima sa *Géographie de Russie*, dont il donna une dizaine d'éditions sans y ajouter le moindre perfectionnement. Le dépôt des cartes de l'État-major général publia une carte géographique de la Russie, à l'échelle de quatre pouces au degré ; ce travail était bien loin d'être exempt d'erreurs, car il était rédigé sur la foi des levées militaires ; et cependant cette carte ne cessait de se réimprimer, avec changement d'échelle, mais sans améliorations visibles.

Enfin en 1846, il se forma sous la présidence du grand amiral le grand-duc Constantin, une *Société géographique russe*, qui se mit à l'œuvre avec une noble ardeur. Elle prit des mesures efficaces pour rassembler des matériaux géographiques, ethnographiques et statistiques sur toutes les parties de la Russie, et dès son institution elle commença à publier ses travaux et ceux de ses membres. Elle forma une expédition scientifique pour explorer la partie septentrionale de l'Oural et une autre qui étudie encore aujourd'hui la Sibérie orientale. En même temps elle entreprit la publication d'une carte détaillée topographique de la Russie, qu'elle imprime d'après la méthode lithochromique ; et elle a déjà donné comme spécimen de son œuvre, une magnifique carte de gouvernement de Tver.

Pour rassembler les notions qui lui sont nécessaires, elles s'est assuré dans toutes les parties de l'empire le concours de correspondants, qui lui en-

voient des notes et des renseignements sur les diverses parties qui entrent dans le cercle de ses études; elle contrôle et élabore ces matériaux, les collationne et en forme un ensemble général. Outre la Société géographique russe, un département spécial du ministère de l'intérieur, et une section du ministère des domaines s'occupent aussi de travaux de statistique: enfin presque toutes les branches de l'administration ont des sections spéciales qui rassemblent et collationnent les données statistiques des parties qui sont de leur ressort. Dernièrement encore le gouvernement a pris des mesures nouvelles pour perfectionner et activer les travaux de statistique du ministère de l'intérieur.

Dans les travaux de géographie physique, la Russie a devancé tous les autres pays de l'Europe. Ses savants ont mesuré avec une exactitude merveilleuse le méridien terrestre sur l'étendue de 25 degrés; résultat gigantesque qui demanda plus de quarante ans d'études assidues et de dépenses prodigieuses. Ces travaux ont été rapportés au méridien de Greenwich, au moyen de plusieurs voyages chronométriques et à l'aide de plus de cinquante chronomètres à la fois. Sur toute la surface de la Russie il y a déjà sept cent cinquante-un points dont la position géographique est déterminée par des observations astronomiques exactes et répétées; tous ces points sont vérifiés par des rapports aux différents observatoires de l'Empire. Ces observations ont embrassé l'espace compris entre 38°,44'

(Lenkorane) et 68°,53′ (Kola), ce qui fait 30° de latitude septentrionale[1]; et depuis 34°,58′ (Chtchoutchine) jusqu'à 178°,36′ (Nijni Kolymsk) soit plus de 143 degrés de longitude, à peu près un hémisphère !

La Russie d'Europe est presque en entier vérifiée par une triangulation trigonométrique. Outre ces travaux astronomico-géographiques en Russie, les savants russes ont déterminé astronomiquement tous les points remarquables des principautés danubiennes, tout le cours du Danube dans ses provinces, plus de cent cinquante points dans l'Asie-Mineure, et cent douze points en Perse.

Indépendamment de la merveilleuse activité de ce mouvement scientifique, l'empereur Nicolas chargea notre célèbre astronome *Struve* de diriger la construction d'un observatoire qui répondît à toutes les exigences de la science contemporaine. L'ordre du souverain fut exécuté, et l'observatoire de Poulkovo sera désormais un monument glorieux de la munificence éclairée de Nicolas Ier et du génie de Struve. Dès lors, aidés d'un auxiliaire aussi puissant, Struve et ses collègues travaillèrent encore davantage à l'avancement de la science astronomique.

Dans cette partie du savoir, la Russie ayant fourni une part considérable au réservoir commun de la science humaine, nous devons, en historien fidèle

1. Sur les îles de la mer Glaciale, on a déterminé des points s'avançant jusqu'à 75°,57′

du progrès, signaler du moins les principaux travaux des savants russes.

Dans un ouvrage intitulé : *Stellarum fixarum imprimis duplicium et multiplicium positiones mediæ pro epocha* 1830, *deducta ex observationibus meridianis, annis* 1822 *ad* 1843, *in specula Dorpatensi institutis* (Petropoli 1852, in-folio), *Struve* rendit compte au monde savant de tous ses travaux exécutés pendant trente-huit ans de sa carrière scientifique. Ce savant prouva définitivement l'identité de l'effet de l'attraction universelle, ou la pesanteur dans les régions éloignées de l'univers, avec ces mêmes effets dans notre système solaire. Une fois que cette vérité fut établie, Struve donna à ses travaux sur les étoiles fixes une direction constante et positive. Au moyen d'observations d'une merveilleuse exactitude et de calculs ingénieux, il est parvenu à élucider l'étude des étoiles fixes, à observer leur propre mouvement, ainsi que le mouvement des équinoxes et de notre soleil. Il a pu déterminer la parallaxe de l'étoile fixe appelée α de la constellation de la Lyre, et, par conséquent, la distance de cette étoile à la terre. Enfin, il a rectifié le coefficient de l'aberration de la lumière, et a prouvé qu'il était de 20″,463, tandis que jusque-là on admettait le coefficient de Bessel 20″,255, qui est moins exact; à l'aide de cette rectification, Struve a prouvé que la vitesse de la lumière solaire est de 308,088 kilomètres en une seconde.

Otto Struve, fils de ce savant astronome, s'est déjà distingué par des découvertes remarquables sur les anneaux de Saturne; il a prouvé, par des observations très-exactes, que ces anneaux devront, dans quelques dizaines d'années, se fondre avec la planète. En outre, il a déterminé avec une précision inconnue jusqu'à ce jour le coefficient de la précession des équinoxes, en faisant entrer dans le calcul le propre mouvement du soleil, qu'il a étudié; et cette dernière étude l'a conduit à déterminer la direction du mouvement de notre soleil et sa vitesse, qui égale 5″,1 dans l'espace d'un siècle.

Kovalevsky, qui a fait partie de l'expédition scientifique sur l'Oural envoyée par la Société géographique, publia un ouvrage sur l'Oural septentrional et la chaîne des montagnes Pœnn-Khoï. Indépendamment des observations sur la climatologie et l'ethnographie de la contrée explorée, qui se trouve entre le 60° et le 70° de latitude septentrionale, l'auteur y a déterminé astronomiquement cent quatre-vingt-sept points géographiques, ainsi que la hauteur barométrique de soixante-douze de ces points. Ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est que ces travaux ont été exécutés dans une contrée qui jusqu'alors avait été complétement ignorée. Le même auteur a publié ses études sur la théorie du mouvement de la planète Neptune : dans ce travail non-seulement les perturbations de Neptune sont profondément étudiées,

mais la théorie du mouvement de Jupiter, de Saturne et d'Uranus, est considérablement complétée.

Pauker, astronome de Mittau, découvrit de nouvelles formules pour déterminer directement la figure du méridien terrestre, sans y faire entrer la supposition de son ellipticité; il posa sur la forme de la Terre de nouveaux théorèmes, qui devront être appliqués pour rectifier les calculs de Laplace sur ce sujet.

Peters calcula avec une précision inconnue jusqu'alors le coefficient de la *nutation* de l'axe terrestre, qu'il détermina à 9″,224, se basant sur ses propres observations, d'une rigoureuse exactitude. Cet astronome détermina les parallaxes et, par conséquent, leur distance de la Terre, de sept étoiles fixes[1]. Il a réussi à déterminer la vitesse du mouvement de notre système solaire dans l'espace, qu'il évalue à 33 millions 550,000 lieues géographiques par an. Pour prouver l'exactitude de ses calculs, il leur appliqua le calcul des probabilités, et prouva de cette manière qu'on pouvait parier 400,000 contre un que son calcul était juste.

Liapounoff, directeur de l'Observatoire de Kazan, fit des études remarquables sur la nébuleuse d'Orion; en confrontant ses observations avec celles de Lamont à Munich, de Herschell au cap de Bonne-Espérance,

1. L'α du Cocher, l'ι de la Petite-Ourse, l'α du Bouvier, l'α de la Lyre, l'α du Cygne, la 61ᵉ du Cygne et le nº 1830 du catalogue de Groombridge.

et de Beaunot à Washington, il prouva positivement la formation de nouveaux soleils dans les nébuleuses.

Savitch publia un ouvrage sur la détermination astronomique des longitudes et des latitudes. C'est le meilleur traité existant sur la matière; il est traduit en allemand. Ce savant proposa une nouvelle méthode du calcul de l'orbite d'un satellite autour de sa planète, calcul basé sur trois observations complètes.

Iourieff, jeune mathématicien, est en train de publier un travail remarquable sur la mécanique céleste. Il procède par une méthode inverse de celle de Laplace : il prend pour base de ses calculs le mouvement des corps célestes, et arrive à constater que ce mouvement est la conséquence de l'application du principe de la gravitation universelle : par là il nous conduit à la certitude de la solidité de notre système solaire.

Nous aurions pu citer encore plusieurs noms de célèbres astronomes, comme par exemple *Simonoff*, qui est connu dans le monde savant par son voyage de circumnavigation et d'autres travaux scientifiques; *Knorre*, le savant directeur de l'observatoire de Nikolaëff, que Bessel remercie, dans ses *Tabulæ regiomontanæ*, pour sa coopération dans les hauts calculs d'astronomie, etc.; mais nous avons tenu seulement à prouver que les astronomes russes ont fourni au monde savant des bases immuables pour les progrès ultérieurs de la science. Néanmoins nous ne pouvons

pas taire un fait scientifique assez remarquable, dans le domaine de l'astronomie : un simple homme du peuple, le bourgeois de Koursk, *Semenoff*, n'ayant jamais eu de maître ni en mathématiques ni en astronomie, arrivé déjà à un âge mûr, s'est adonné par vocation à l'étude de ces sciences, et au moyen d'un très-mauvais instrument, il a fait des observations astronomiques remarquables, qui lui ont permis, en se basant sur les tables solaires de Delambre et lunaires de Burkhardt, de calculer et prédire avec une étonnante précision l'éclipse solaire de 1851.

En parlant des travaux astronomiques et géodésiques, nous devons citer un ouvrage fort estimable du général *Bolotoff* sur la géodésie : c'est un cours des plus complets de cette partie, exposé d'une manière systématique et claire, et renfermant les préceptes de la science avec tous les perfectionnements modernes.

Nous devons mentionner encore un arpenteur, *Zaroubok*, qui inventa beaucoup d'instruments pour calculer les surfaces, d'une manière graphique, avec la plus grande exactitude; ces instruments sont véritablement dignes d'une attention particulière, et certainement ils seront bientôt connus de tous les hommes spéciaux, qui en ressentent la nécessité dans leurs travaux pratiques.

Pour ne pas nous éloigner des sciences mathématiques, nous allons maintenant passer en revue les

principaux savants russes qui se sont distingués dans l'analyse mathématique.

Nous commencerons par nommer le doyen d'âge actuel des mathématiciens russes, c'est le professeur émérite *Perevochtchikoff*, à qui l'on doit nombre de travaux fort estimés, et entre autres un cours de mathématiques pures, où il a su trouver des solutions faciles et simples pour des théorèmes considérés auparavant comme très-difficiles. Nous citerons ensuite *Ostrogradsky*, l'un des plus grands calculateurs connus: cet habile analyste manie les fonctions les plus difficiles avec une facilité étonnante, et il est célèbre dans le monde savant par la découverte de plusieurs méthodes qui facilitent le calcul des équations des degrés supérieurs. Ses œuvres mathématiques sont consignées dans plusieurs mémoires, dont les principaux sont :

1. *Mémoire sur le calcul des variations des intégrales multiples.*

Nota. Lagrange fut l'auteur du calcul des variations. Poisson et Ostrogradsky ont contribué d'abord en partie égale au perfectionnement de cette branche de la science; mais par le mémoire que nous citons, notre compatriote a fait faire un pas immense à ce calcul.

2. *Mémoire sur l'intégration des équations à différences partielles relatives aux petites vibrations d'un milieu élastique.*

3. *Mémoire sur la théorie de la chaleur.*

Nota. Ostrogradsky, dans ces deux mémoires, par une intégration ingénieuse, a su décider des questions qui ne l'étaient pas jusque-là; surtout il y a donné pour la première fois l'intégration des équations Navier.

4. *Mémoire sur les déplacements des systèmes, aux conditions variables avec le temps.*

5. *Mémoire sur les équations de la théorie de Hamilton et Iacoby, de l'intégration des différentielles des équations du mouvement des systèmes invariables avec le temps passant aux systèmes variables avec le temps.*

6. *Mémoire sur l'élimination des racines égales d'un polynôme.*

7. *Mémoire sur l'intégration des fractions rationnelles.*

Ce mémoire rendit un service immense au calcul en élucidant la signification des intégrales du genre de $\int \frac{Pdx}{\sqrt{R}}$.

La même chose fut faite par *Tchebycheff*, remarquable mathématicien, qui traita la question dans une dissertation sur l'intégration au moyen des logarithmes.

Les œuvres les plus remarquables de ce dernier savant sont :

1. *La Théorie des congruences*, ouvrage remarquable par les découvertes de nouveaux théorèmes ayant rapport aux congruences des équations des degrés supérieurs, aux racines primitives, etc.

2. *La formule des fonctions décroissantes.*

3. *Mémoire sur l'intégration des différentielles*, renfermant des racines du second degré des polynômes des 3ᵉ et 4ᵉ degrés.

Zernoff, professeur à Moscou, entre autres découvertes mathématiques, s'est fait connaître par une déduction élémentaire de l'équation de l'épicycloïde; tandis qu'avant lui on déduisait cette équation par le moyen de l'équation des enveloppes, comme cas particulier de la roulette. Ce savant a découvert dans les surfaces courbes un système de points qu'il a nommé *crête* et qu'il a étudié à fond.

Bolzany, professeur adjoint à l'Université de Kazan, dans son ouvrage, *Études mathématiques sur la distribution des courants galvaniques dans des corps de formes données*, expose les moyens d'appliquer le calcul même à un corps terminé par des sphéroïdes excentriques; cette découverte permet d'appliquer le calcul à des corps de toute espèce de formes.

Popoff, professeur à Kazan, a découvert l'intégration d'un système d'équations, applicable au calcul de l'équilibre des corps élastiques et aux mouvements des corps fluides. Ce savant, profitant d'une équation donnée par Poisson [1], en a fait une application heureuse

1. L'équation de Poisson est :

$$\omega = p + h\left(\frac{dp}{dt} + u\frac{dp}{dx} + v\frac{dp}{dy} + w\frac{dp}{dz}\right)$$

Popoff a pris ω comme force moléculaire, p comme étant la pres-

à la théorie du son, conformément aux observations pratiques.

Somoff, professeur à l'Université de Pétersbourg, a découvert une méthode simple et directe pour déterminer les principaux axes et les principaux moments d'inertie d'un corps, méthode infiniment préférable à celles de Cauchy et de Binet; il a développé en outre les formules applicables dans le calcul des fonctions elliptiques.

Nous terminerons cette liste de savants par le nom de l'académicien *Bouniakovsky*, qui est trop connu dans le monde scientifique, pour que nous énumérions tous les services qu'il a rendus à la science; cependant nous devons constater ici que par ses découvertes profondes et ingénieuses, il a su simplifier l'étude des mathématiques élémentaires; il a développé ces découvertes dans beaucoup de mémoires, tels que par exemple les suivants :

Note sur l'emploi du binôme factoriel pour les résolutions des congruences du premier degré;

Mémoire sur la théorie des parallèles et sur d'autres points fondamentaux de la géométrie élémentaire;

Mémoire sur l'emploi des procédés élémentaires du calcul intégral dans les questions relatives à l'analyse de Diophante;

Mémoire sur le maximum du nombre des positions

sion, u, v, w, désignent la vitesse de la molécule dans la direction des axes rectagonaux, h est une constante.

d'équilibre d'un prisme triangulaire homogène plongé dans un fluide, etc.

A l'heure qu'il est, le savant académicien travaille à une œuvre considérable, ayant pour but l'appréciation des méthodes employées dans la théorie des chiffres, et dès lors dans toutes les mathématiques pures.

La mécanique fut spécialement l'objet des études de *Iastrchemsky*, qui publia un ouvrage fort remarquable sur cette science [1]. En un mot, l'activité mathématique en Russie a été assez grande pour mettre notre pays au niveau des contrées les plus avancées : nous aurions pu en effet multiplier encore bien davantage les noms des savants qui, par leurs travaux, ont donné une forte impulsion à cette activité.

La physique est cultivée par beaucoup de savants russes dans toutes ses parties ; mais la météorologie et l'électricité avec le galvanisme, sont celles où ils ont travaillé avec le plus de succès, et dont les résultats sont le plus incontestablement utiles à l'humanité entière.

L'académicien *Kupfer* s'est voué exclusivement à l'étude de la météorologie : il en a coordonné les matériaux existants, et il s'occupe de l'organisation d'observations régulières et rationnelles. Il a coordonné aussi les données météorologiques consignées dans

1. Le colonel Dobronravoff a découvert le moyen de calculer mathématiquement l'effet produit dans différentes conditions par les turbines de Fourneyron.

les ouvrages de Perevochtchikoff, Spaskoï, Petroff, Inokhodtzeff et autres savants, et il a travaillé à établir plus de cent points dans différentes longitudes et latitudes, où les observations se font régulièrement et uniformément. Ces points embrassent un espace depuis le 70e degré jusqu'à 30° 46′ de latitude septentrionale, et depuis le 30e degré 18′ jusqu'à 242° 10′ de longitude orientale, c'est-à-dire plus d'un hémisphère. Toutes les observations constamment poursuivies dans ces différents points, sont communiquées à l'observatoire central météorologique de Saint-Pétersbourg, où elles sont soumises à une étude absolue et comparée, et offrent ainsi des documents importants pour la science universelle.

Avant que ces travaux réguliers fussent institués, les savants russes avaient fait beaucoup d'observations sur les phénomènes météorologiques, observations consignées dans divers écrits, tels que : un ouvrage remarquable sur les Aurores boréales, par *de La Croyère*, publié dans la première moitié du XVIIIe siècle ; les Études sur les phénomènes lumineux de l'arc-en-ciel, de *Kotelnikoff*; Recherches sur les phénomènes lumineux que l'on aperçoit quelquefois au ciel dans des positions déterminées par rapport au soleil et à la lune, ouvrage très-remarquable de l'académicien *Ossipovskoï*, et qui fut traduit en français. L'académicien Kupfer lui-même écrivit beaucoup sur la matière.

Quant à l'électricité et au galvanisme, depuis le prince Dmitrii Galitzine, que nous avons cité, jusqu'à nos jours, les savants russes s'en sont occupés avec un grand succès. Après le mémoire de *Nicolas Fuss*, en 1778, intitulé *Observations et expériences sur les aimants artificiels*, après les *Observations du comte de Melline sur la combinaison de la matière électrique avec la magnétique*, écrites en 1812, les ouvrages de *Parrot* sur la *Théorie chimique de l'électricité*, les expériences de *Strakhoff* sur le galvanisme (1806), nous avons eu les ouvrages de l'académicien *Lentz*, tels que le *Recueil d'observations pratiques et théoriques sur le galvanisme*, les *Observations sur la déviation de l'aiguille aimantée*, etc.; et nous sommes arrivés aux découvertes faites par l'académicien *Iacoby* : la galvanoplastique, qui l'a conduit à la découverte de l'éclairage galvanique, et au mouvement par un moteur galvanique. Nous avons vu en Russie la première statuette galvanoplastiquée existante ; on la conserve comme souvenir de cette découverte faite par un savant russe : nous avons vu naviguer sur les canaux de Pétersbourg un petit bateau mû par la pile galvanique, bien avant que ce moteur fût connu en Europe ; enfin nous avons admiré un éclairage galvanique avant que cette idée se fût produite ailleurs : toutes ces découvertes sont dues au savant académicien Iacoby.

Indépendamment de tous ces travaux spéciaux,

Parrot nous a laissé des études remarquables sur la physique théorique et des entretiens sur cette science; Gloukhoff a écrit un *Cours de physique théorique* à l'usage de l'Institut des voies de communication; et en outre nous avons d'autres travaux de physique qui méritent une mention particulière, tels que : les expériences de Parrot et de Lentz, sur les fortes compressions des divers corps; les observations du pendule invariable exécutées dans un voyage autour du monde par l'amiral Luitke, et ses observations barométriques et sympiesométriques; les observations magnétiques et hypsométriques de Fuss, en Sibérie et en Chine; la découverte d'une nouvelle méthode de cristalliser les régules d'or et d'argent, par le comte Moussine Pouchkine; l'invention d'un hypsolographe pour mesurer la vitesse des liquides, par Lentz, etc., etc.

Nous avons fait cette courte énumération (qui ne rappelle pas même la moindre partie des travaux exécutés), uniquement pour prouver que les savants russes, malgré le peu de temps libre que chacun a dans notre pays pour se livrer à la science, ont travaillé avec honneur à l'avancement de la physique.

La chimie a eu aussi ses dignes investigateurs et représentants; les principaux chimistes russes sont :

Hess, qui fut le créateur de la nomenclature chimique russe, très-claire et très-bien appropriée à la

science; il perfectionna l'aréomètre et l'adapta principalement à l'appréciation des alcools ; il publia un cours complet de chimie pour l'enseignement ; fit une nouvelle analyse de la worthite, montra la propriété que possède le platine très-divisé d'opérer la combinaison de l'oxygène avec l'hydrogène, étudia la densité de ce métal, constata l'existence de l'oxyde cobaltoso-cobaltique, découvrit un nouveau minerai qu'il nomma hydroborosite, fit des analyses exactes de l'eau de la Neva ainsi que des sels communs du gouvernement d'Irkoutsk, et écrivit des mémoires sur la décomposition de l'alcool par la potasse, sur les produits pyrogènes, etc. On voit que c'est une carrière scientifique bien remplie.

Son prédécesseur *Lovitch* a laissé beaucoup de travaux chimiques ; mais il s'est distingué surtout par ses observations sur les lois de la cristallisation, et sa découverte des moyens d'épuration de l'eau.

Zatsépine fit un traité complet sur les alcalis et leurs combinaisons.

Sakharoff découvrit la manière la plus facile et la plus prompte pour la préparation de l'acide nitrique le plus pur et le plus fort.

Wesselovsky fit des études fort curieuses sur l'air atmosphérique.

Socoloff développa les affinités chimiques du soufre pour les différents métaux, étudia spécialement l'arsenic et les combinaisons du cuivre.

Le professeur *Zinine* s'est distingué par ses nombreux travaux dans la chimie organique et les découvertes importantes qu'il y a faites; un autre professeur de chimie, *Illiinskoï*, a travaillé avec succès dans la même branche.

Maksimovitch s'est beaucoup occupé des questions d'utiles applications de la chimie, et a publié un très-bon cours de chimie.

Le docteur *Eugène Pelicane* a fait des études minutieuses sur les poisons, et est parvenu à préciser les effets des matières étudiées par lui.

L'officier d'artillerie *Chichkoff*, habile chimiste, s'est illustré par ses découvertes des propriétés des matières inflammables.

Nous aurions pu citer encore des centaines de noms; mais ce que nous avons dit suffit pour déterminer le degré de développement de cette science en Russie: nous ajouterons seulement quelques mots sur les professeurs de technologie *Hermann* à Moscou, et *Khitara* à Kazan. Le premier a le mérite d'avoir découvert les moyens les plus simples d'extraire l'acide sulfurique et même le soufre, des pyrites ferrugineuses très-abondantes dans la Russie centrale et septentrionale; indépendamment de ce service pratique, le professeur Hermann sert le progrès par les conseils éclairés qu'il donne volontiers à tous les industriels qui viennent le consulter tous les jours. Le professeur Khitara a fait aussi des découvertes pré-

cieuses pour l'industrie nationale et travaille maintenant à la rédaction d'une Revue spéciale, destinée à propager les connaissances industrielles utiles.

La géologie, la géognosie et la minéralogie sont dignement représentées par les savants russes. Nous devons commencer par nommer le savant le plus laborieux et le plus fécond : le professeur *Fischer von Waldheïm*, qui s'est distingué par de nombreuses découvertes, surtout dans le domaine du monde antédiluvien. En fossiles, il a fait connaître des races nouvelles telles que : l'elasmotherium, le trogontherium, de nouvelles coquilles térébratules, les hydnophores, les encrinites, les polycères, etc. En outre, il a découvert à Moscou une nouvelle substance de chaux fluatée, qu'il a nommée *Ratoskite;* son activité scientifique s'est exercée depuis 1809 jusqu'en 1844. Un de ses contemporains *Godeline* a travaillé aussi avec succès dans l'étude des fossiles.

Le professeur *Koulorga* n'est pas moins remarquable par ses travaux paléontologiques. On lui doit des découvertes fort estimées dans cette partie, et il a étudié spécialement le système des infusoires. Ce savant fit plusieurs années de suite des cours publics à Saint-Pétersbourg; et malgré la spécialité de ses sujets, ces cours étaient extraordinairement fréquentés par le public le plus choisi.

Le général *Helmersen* a publié des études sur les formations géologiques et géognosiques de la Russie

européenne. Ces études répandent un jour nouveau non-seulement sur le pays étudié, mais encore sur la science elle-même : car elles offrent des vues toutes nouvelles sur les formations générales et principalement sur la formation devonienne.

Le colonel *Hoffmann* publia le compte rendu de son voyage dans l'Oural septentrional, comme chef de l'expédition scientifique envoyée par la société géographique. Ce compte rendu est remarquable par les solutions géologiques nouvelles, pour lesquelles l'auteur présente des données fort curieuses, et par les nouvelles découvertes scientifiques qu'il renferme.

Le savant *Tchikhatcheff* s'est fait connaître par un voyage scientifique en Asie : il vient de publier cet ouvrage avec beaucoup de talent et de soin. Investigateur zélé d'une contrée scientifiquement inconnue, M. Tchikhatcheff s'est voué à cette œuvre ; et il a de nouveau entrepris, dans les mêmes pays, un voyage plein de périls et de privations, y consacrant avec honneur la grande fortune qu'il possède.

Un autre savant non moins respectable, c'est le *comte Kaïserling*, qui s'occupe aussi de science par amour pour la science elle-même. Il a fait un voyage géognostique recommandable, dans les provinces centrales de la Russie et sur l'Oural : il a décrit une section géognosique qu'il a faite entre Moscou et Beliew, et, en outre, des études intéressantes sur les grès rouges de l'Ijora. Certainement la science fera des

progrès en Russie, si l'exemple du comte Kaïserling et de Tchikhatcheff est suivi par les hommes éclairés et ayant assez de fortune pour entreprendre des études pareilles.

Abich a travaillé avec succès sur la chaîne du Caucase; il nous a donné des études géologiques fort remarquables sur cette chaîne.

Khodneff et *Sobolevsky* ont fait à différentes époques des études géognosiques de la Finlande.

Le comte Razoumovskoï publia un coup d'œil géognostique sur le Nord de l'Europe en général et particulièrement de la Russie; cet ouvrage fut traduit en allemand, et mérita des mentions fort honorables de la part des savants de tous les pays.

Ozersky fit la description des terrains aurifères de la Sibérie, et par là il facilita d'une certaine manière la recherche des couches aurifères : il fit encore d'autres voyages géognostiques dans différentes parties de la Russie; en outre, il s'occupa de recherches scientifiques, découvrit une pierre colorante dans l'Altaï, prouva l'identité de la pouchtkinite avec les épidotes, et fit des analyses fort exactes des sels amers du Caucase.

Indépendamment de ces travaux scientifiques nous devons signaler quelques études particulières tout à fait dignes d'attention, telles que : le mémoire sur la domonite ou schiste bitumineux de Vologda, par *Bornovolokoff;* des recherches remar-

quables sur les terrains aurifères et les diamants de l'Oural, par *Enguelhardt*; une notice sur le platine de l'Oural et une analyse très-bien faite de l'iridium, par *Kositzky*; une notice sur une nouvelle espèce de granite de la mer Blanche et sur un cristal spathique jaune trouvé en Russie et qui double les objets, par *Nartoff*; une autre notice remarquable sur la formation devonienne, par *Siemachko*; des recherches sur les combustibles minéraux de la Russie méridionale par *Voskressenskoï*; enfin, pour terminer nous citerons encore les nombreux et recommandables travaux de *Severguin*, entre autres une exposition systématique des pierres de roches composées qui se trouvent dans les différentes parties de la Russie, l'histoire naturelle des géodes, etc.

Le règne inorganique est donc assez étudié par les Russes : il en est à peu près de même de la botanique. Les travaux de nos botanistes doivent être partagés en deux principales catégories : les travaux descriptifs, et les études physiologiques des plantes et de leurs propriétés.

Les premiers comprennent les différentes Flores locales, comme celles de Pétersbourg, par *Sobolevskoï*, très-bien faites et très-complètes quoiqu'anciennes (1799); les Flores générales de Russie, 1° par *Pallas*, 2° par *Bunge*, 3° par *Trautfeter*, et 4° par *Ledebour*; les Flores baïkaliennes et daouriennes, par *Tourtchaninoff* et *Zinzinoff*, dans lesquelles ces botanistes décri-

vent des plantes nouvelles, inconnues jusqu'alors et appartenant aux familles des gentianées, des boraginées et des ombellifères; la Flore du pays des Samoïedes Cisouraliens, par *Rouprecht*, et celle de la partie orientale de l'Altaï et du nord de la Chine, par *Bunge*; la Flore de la Zungarie et des Alpes altaïennes, par *Kareline* et *Kiriloff*, et une infinité d'autres classées par gouvernements et même par districts.

Quant aux études physiologiques des plantes, les travaux les plus remarquables sont la Théorie de la génération et de la fructification des plantes cryptogames de Linné, d'après de nouvelles observations, par *Hedwig*; Dissertation botanico-physiologique, par *Hoffmann*; Introduction à l'étude de la botanique, par *Horaninoff*; Observations sur les rapports des bananiers et des palmiers, par *A. de Perovskoï*; Des fonctions organiques dans les végétaux, par *Saulchenkoff*; De la vie des plantes, par *Chtchegoleff*; Sur les fruits des plantes, par *Chikhovsky*; Études sur les plantes tetrodynames cruciformes et siliqueuses, par *Smelovsky*, un Nouveau système de botanique, par *Traulfeter*, etc., etc. En outre, les savants russes ont fait une grande quantité de monographies de plantes avec des études de rapprochements [1].

[1]. Pour plus amples détails, nous recommandons l'ouvrage de Bongard, sous le titre de *Esquisse historique des travaux sur la botanique, entrepris en Russie depuis Pierre Ier jusqu'à nos jours* (*Recueil des actes de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1835).

Dans la partie de la zoologie et de l'anatomie comparée les écrivains les plus remarquables sont :

Baer, qui a écrit une bibliothèque d'ouvrages sur cette partie, parmi lesquels l'un des plus remarquables est l'étude des poissons de Russie en général, et de la mer Caspienne et de ses affluents en particulier. Les recherches qui sont l'objet de ce livre, sont d'autant plus curieuses que si tout le monde connaissait déjà la différence entre les poissons russes et ceux des autres pays, c'est ce savant qui le premier en a étudié les causes ; et surtout parce que ces recherches eurent pour but une application pratique, celle d'améliorer la législation sur les pêcheries. Les recherches de ce savant, sur le cheval marin et la comparaison de cet animal avec tous les autres amphibies sont principalement remarquables.

Dvigoubsky écrivit une notice sur les reptiles de la Russie.

Trotzky fit la Faune russe.

Eversman a fait la Faune lépidoptérologique des bords du Volga et de l'Oural, ouvrage très-remarquable par des sujets nouveaux.

Eichwald publia une Faune Caspio-Caucasienne, et *Levitzky* le diagnostic des poissons habitant les eaux de l'empire de Russie.

Motchoulsky écrivit beaucoup : nous ne citerons que ses études sur les insectes de la Sibérie, du Caucase, de la Transcaucasie, et les coléoptères carabiques.

Perovskoï publia une dissertation fort remarquable sur la manière de distinguer les animaux et les plantes et leurs rapports avec les animaux.

Sokoloff fit un cours d'histoire naturelle.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous ceux qui se sont fait un nom par leurs travaux zoologiques; mais nous ne pouvons cependant pas nous dispenser de nommer encore une fois le savant Fischer von Waldheim, qui rendit dans cette partie des services éminents par son tableau synoptique de zoologie, par l'entomographie de la Russie, une notice sur un nouveau genre d'oiseau et plusieurs genres nouveaux d'insectes, d'autres notices sur une mouche carnivore, sur l'anatomie des poissons et leur ouïe, sur un nouveau genre de coléoptères élatéroïdes, sur le Sym du Caucase, sur le Jeltopoïas, la Navaga, etc.

Dans la géographie médicale, plusieurs contrées de la Russie furent savamment décrites, comme par exemple, les observations médico-topographiques de la partie méridionale du gouvernement de Saratoff, par *Haourovitz*. Beaucoup d'autres provinces attirèrent l'attention de plusieurs autres savants.

Toutes les sources minérales qui se trouvent dans l'empire furent analysées et décrites scientifiquement.

La médecine est l'une des parties qui ont suscité l'activité du plus grand nombre d'auteurs en Russie; et cette multiplicité nous oblige à renvoyer ceux qui en seraient curieux à l'*Histoire de la médecine en Rus-*

sie par *Richter* jusqu'en 1813, et depuis ce temps aux œuvres de *Bredow* et de *Heine*[1] et à d'autres auteurs spéciaux. Quant à nous, nous dirons seulement que plus de quatre cents auteurs ont travaillé à ces diverses parties en Russie. Parmi les œuvres qui ont fait le plus de bruit dans le monde savant, nous citerons : les tables anatomico-chirurgicales de *Bouïalsky* et les descriptions qu'il a faites de ses opérations les plus remarquables.

Les œuvres de *N. Pirogoff* intitulées : *Anatomie chirurgicale du système des artères et des vaisseaux* et *Anatomie pathologique du choléra*. Le grand service que Pirogoff rendit à la science, fut que le premier il prouva la possibilité d'appliquer la topographie anatomique à la chirurgie : personne ne conteste ce service et ne refuse l'honneur de cette découverte à notre savant compatriote, qui a mérité déjà une des places les plus honorables dans l'histoire de la chirurgie.

Les œuvres physiologiques de *Nicolas Iacoubovitch*, savant d'un si haut mérite, et dont les découvertes sont si importantes, que nous ne pouvons nous dispenser, par quelques explications, d'en faire connaître toute la portée.

C'est l'histologie du système nerveux que le doc-

1. *Uebersicht der russischen medicinischen Litteratur im J.* 1841. Rust's magaz. Bd. 60. H. I.; *Medicinisch Litteratur in Russland im J.* 1842. *Canstatt's Iahresbericht.* 3 Bd. 1844.

Heine, *Medicinische Journalistik Russlands. Med. Zeit. Russl* 1845. N° 24.

teur Iacoubovitch étudia; il exposa les résultats de ses recherches deux fois dans le *Bulletin de l'Academie des sciences* de Saint-Pétersbourg, en 1855-56, et en 1857 il publia un ouvrage en allemand, à Breslau, sous le titre de : *Communication sur la structure subtile du cerveau et de la moelle épinière* [1]. Il est parvenu à constater, par des observations microscopiques les plus délicates, que tout le système nerveux cérébro-spinal et tout le système nerveux ganglionnaire consistent, d'une façon générale, en trois espèces d'éléments nerveux : les cellules du mouvement, les cellules de sensibilité, les cellules ganglionnaires, et les cylindres d'axes de toutes ces cellules. Toutes ces cellules sont renfermées par groupes homogènes dans un système de tissu cellulaire, lequel réunit ces groupes à la façon d'un ciment, et contient les vaisseaux sanguins, qui servent à la nutrition de ces organes. La moelle épinière varie dans la structure de ses différentes parties, quant au nombre et à la disposition des éléments nerveux essentiels. Ces différences de structure sont en rapport avec les différences fonctionnelles des nerfs, qui tirent leur origine de certaines régions déterminées de la moelle.

Les nerfs sont formés par des filaments qui partent des cellules; tous les nerfs sont mixtes, c'est-à-dire formés de filaments partant de cellules différentes, savoir : des ganglionnaires qui servent à la nutrition

1. *Mittheilungen über die feinere Structure des Gehirns und Rückenmarks*, von Prof. Dr N. Jacubovitsch. Breslau, 1857.

du corps, des cellules qui servent au mouvement, et de celles qui servent à la sensibilité.

La forme des cellules est différente : les cellules du mouvement ont la forme d'une étoile; les cellules de sensibilité celle d'une lentille fendue; les ganglionnaires sont presque circulaires.

Les rapports visibles et mesurables, relatifs et absolus de grandeur et d'étendue, ainsi que le poids de la masse nerveuse en général et des parties isolées du système nerveux en particulier, n'indiquent pas l'importance de la totalité ou des parties de ce système, ni chez certains animaux ni dans l'espèce humaine : la grandeur absolue et relative des trois éléments nerveux essentiels constitue le criterium de cette importance. Donc quand un homme se développe intellectuellement, le nombre de cellules augmente et elles deviennent de plus en plus subtiles.

Toutes ces découvertes doivent trouver nécessairement des applications pratiques en pathologie et en thérapeutique; et elles sont appelées à acquérir de l'influence sur le diagnostic des maladies nerveuses en général et de celles de la moelle épinière en particulier, ainsi que sur le traitement de ces maladies [1]. Il est clair que cette découverte bouleverse la science actuelle en lui donnant des bases nouvelles : aussi en

1. Nous avons emprunté cette description au compte rendu des séances de l'Académie des sciences de Paris, tome XLV, séance du 31 août 1857.

Allemagne, le fameux John Müller, qui sans contredit était le premier physiologiste du monde, recommanda au monde savant les découvertes de notre compatriote comme les plus importantes de notre temps. A l'heure qu'il est, le professeur constate ses découvertes par de nouvelles expériences sur des êtres vivants : il a inventé un instrument particulier, avec lequel il affecte à volonté la moelle épinière de chaque articulation, sans tuer l'animal ; mais bien au contraire en le conservant en vie, et observant l'effet que produit l'altération de la moelle dans un endroit déterminé. Il est arrivé à prouver que chaque articulation de l'épine engendre des maladies différentes, suivant la partie du corps vers laquelle portent les nerfs de chacune de ces articulations. La grandeur de cette découverte est incommensurable par ses effets sur l'avenir de la science. Nous nous flattons de l'espérance que nos lecteurs nous pardonneront ces détails sur le travail scientifique, eu égard à son importance.

Maintenant étudions brièvement la science la plus nécessaire dans son application en Russie, c'est-à-dire la science de l'agronomie et de l'agriculture. Le Ministère des Domaines, dans la compétence duquel entre cette partie, a fondé un journal spécial pour la statistique économique, l'agronomie, l'agriculture et l'économie rurale en général, et a réorganisé une gazette économique, qui se publiait déjà depuis une dizaine d'années.

Le journal, dont la rédaction a été confiée à un homme très-distingué, M. Zablotsky, a pour mission de tenir le public agricole à la hauteur de la science contemporaine, de développer les idées théoriques et de faire avancer le savoir; en un mot, il embrasse le même champ d'activité que la suite de la *Maison rustique du* XIX[e] *siècle*, par Barral.

La gazette, qui est entre les mains du même rédacteur, donne des notions pratiques et ouvre ses colonnes aux correspondances des agronomes russes; elle présente un recueil fort intéressant de discussions entre les hommes pratiques ou les praticiens et les théoriciens.

Indépendamment des travaux de la société libre d'économie, dont nous avons parlé, la Société économique de Moscou coopère par sa revue mensuelle à la propagation des saines idées sur les différentes branches de l'économie. Elle procède à cette propagation d'une manière très-rationnelle et qui a porté d'heureux fruits : elle commence toujours par choisir la partie spéciale qui lui paraît la plus utile à développer; elle élabore ce sujet sous toutes ses faces, et ne l'abandonne qu'après avoir reconnu que la partie dont elle s'occupe est en voie de progrès et se développe d'elle-même. C'est ainsi qu'elle a fait pour l'extension de la fabrication du sucre de betterave, pour l'amélioration de la race ovine, pour l'accroissement de la production lainière, et pour les perfectionne-

ments à apporter dans la préparation des peaux de moutons qui servent à l'habillement du peuple pendant nos rigoureux hivers. Elle s'occupe maintenant de la sériciculture, de l'économie forestière et de l'amélioration des races bovines. Nous espérons qu'elle réussira tout aussi bien que dans ses entreprises précédentes, grâce au zèle et au savoir de son secrétaire perpétuel, M. Masloff, qui, depuis 35 ans, est la cheville ouvrière de cette association.

La Société agricole de Lebediane se distingue entre toutes les autres par l'utilité pratique de ses actes. Comme elle est principalement composée de propriétaires fonciers du centre de la Russie, possesseurs de ces magnifiques terrains noirs qui forment le véritable grenier central de l'empire, son président, M. Chichkoff, savant agronome, profite de l'heureuse circonstance de la réunion d'un pareil personnel pour proposer chaque année à ses membres la mise en pratique de quelques théories nouvelles d'agriculture, d'économie ou d'industrie rustique. Rapport est fait dans les séances de l'année suivante sur les résultats de ces expériences : ces résultats et ces rapports sont consignés dans les comptes rendus annuels.

Les écrits sur les sciences économiques agricoles sont très-nombreux. Du temps de l'impératrice Catherine II, il n'y avait que les publications de la Société économique ; à la fin du siècle précédent et au com-

mencement de celui-ci, parurent différents recueils, dont le plus remarquable était celui de M. Levchine, formant une dizaine de volumes, et contenant une petite encyclopédie économique. Plus tard, on traduisit l'ouvrage fondamental de Thaer, avec d'utiles commentaires ayant pour but d'approprier l'enseignement théorique aux conditions locales de la Russie; dès lors, l'activité portée dans cette branche de la science fut si grande, que nous ne saurions citer tous les travaux qui virent le jour.

Indépendamment des études générales, on publia de remarquables traités spéciaux sur l'entretien et l'élève du bétail, sur la culture du houblon, du tabac, etc. Pour stimuler cette activité, le comité scientifique du Ministère des domaines ouvre tous les ans des concours, et distribue des récompenses aux auteurs d'œuvres remarquables dans ce genre; en outre, des expositions agricoles sont organisées chaque année dans différentes parties de l'empire pour les gouvernements voisins, et il y a de temps en temps dans les capitales des expositions générales pour tout le pays.

Si nous sommes entré sur ce sujet dans des détails un peu circonstanciés, c'est qu'il occupe une très-grande place dans l'activité intellectuelle de la Russie, dont les conditions économiques sont tellement différentes des autres contrées de l'Europe, que toutes les découvertes faites à l'étranger, telles que le drainage, l'usage du guano, des différents engrais, les

assolements, les méthodes d'exploitation, etc., doivent être bien étudiées dans notre pays, avant de pouvoir y être appliquées avec utilité.

Les sciences positives et naturelles ont donc incontestablement fait, pendant les trente dernières années, des progrès extraordinaires en Russie : pour s'en convaincre, on n'a qu'à parcourir les comptes rendus et les mémoires de l'Académie des sciences, qui se publient en français et en allemand ; et l'on conviendra avec nous qu'en bien peu de temps la Russie s'est mise, sous ce rapport, au niveau de tous les autres pays civilisés. D'autre part, nous conviendrons nous-même que les découvertes scientifiques faites en Russie ne sont pas nombreuses, et que le nombre des savants est trop petit proportionnellement à la population, quoiqu'il ne le soit pas comparativement avec les autres pays. Un des grands empêchements à nos progrès sous ce rapport, c'est que chacun de nos savants, à de très-rares exceptions près, est un employé du gouvernement : comme tel, il doit avant tout songer à remplir les devoirs de son service, et ne peut s'occuper d'investigations scientifiques que dans ses moments de loisir. Nous sommes assuré qu'à mesure que le savoir se généralisera davantage, la Russie pourra fournir un contingent considérable à la milice scientifique du monde ; mais nous n'avons pas ici à tirer les pronostics de l'avenir, et nous devons nous borner à la constatation du passé et du présent.

Dans une société où les manifestations de la pensée étaient soumises à une censure préventive très-sévère, les sciences philosophiques, morales et politiques, ne pouvaient se développer avec toute la puissance intellectuelle dont les Russes sont capables. Malgré cet obstacle, quelques travaux de philosophie et de politique ont paru, entre autres les œuvres philosophiques de Goloubitzky, professeur de philosophie à l'Académie ecclésiastique de Saint-Serge; l'érudition et la vaste intelligence de cet auteur ont su concilier les exigences de la police scientifique avec celles de la science la plus profonde.

Jacques Solovieff a donné une statistique du gouvernement de Smolensk, dans laquelle il a scientifiquement raisonné les données qu'il avait recueillies.

Le général Pierre Iasykoff a écrit une géographie militaire, corroborée par un traité sur la théorie. Cet ouvrage original, qui fut traduit en allemand, est le fruit d'une méditation profonde, car ce n'est pas une géographie dans le sens restreint du mot, c'est une étude sur ce que doit être une science en général et la géographie en particulier. L'analyse de l'auteur est d'une rigueur mathématique, ses définitions sont claires et précises; il dit, par exemple, que la science en général ne doit être qu'un code *systématique* de vérités, déduites de l'observation des phénomènes du monde réel. Nous n'avons nulle part rencontré une définition de la

science plus simple, plus complète et plus exacte. En appliquant ce point de vue à sa science spéciale, il considère la géographie militaire non pas comme une collection de noms de localités ayant une importance militaire, mais bien comme une étude de l'influence particulière des conditions géographiques sur les opérations militaires. Il nous semble que cette méthode originale serait applicable à différentes parties des connaissances humaines, à la politique, à l'économie, etc.: ainsi, la géographie politique devrait étudier théoriquement la question des meilleures limites entre les États, l'influence des villes et des nationalités, les conditions des influences administratives, la définition des unités provinciales et cantonales, etc.

Enfin, comme garants des progrès qu'auraient faits dans d'autres conditions de police littéraire, les sciences politiques et morales, nous n'avons qu'à signaler le mouvement qui s'est opéré dans cette direction pendant les deux dernières années.

CHAPITRE IX

LES BEAUX-ARTS

Pendant et après la réforme, personne n'était disposé à rechercher le beau.— Essai d'établir une Académie des beaux-arts.— Les peintres Nikitine, Mathveeff et Merkouloff. — Mesures prises par l'impératrice Anne. — Fondation de l'Académie. — Le premier professeur Lossenko, ses œuvres.— Nouveau règlement de 1764. — Le professeur Ougrioumoff, ses œuvres. — Le paysagiste Mathveeff. — Le palais de l'Ermitage.—Formation des galeries particulières.—Monument de Pierre le Grand.— L'Académie sous Paul Ier.— Les peintres Ivanoff, Chebouieff et Egoroff. — Bruloff, son génie, ses œuvres. — Ivanoff fils, son œuvre remarquable. — Les peintres d'histoire : Levitzkoï, Borovikovskoï, Kiprenskoï, Bassine, Brunni, Moller et Tyranoff. — Peintres de portraits : Makaroff, Tutrumoff et Zarianka. Peintres de genre déjà morts : Ventzianoff, Sternberg, Fedotoff et Orlovsky. — Les caricaturistes : Terebenieff, Novokhovitch et Stepanoff. — Les peintres de paysages : Vorobieff, Chtchedrine, Lebedeff, Aïvasovskoï et Bogolioubolf. — Les graveurs : Bersenieff, Outkine, Jordanne et Pichtchalkine.— La sculpture. — Les principaux monuments sculptés. — Les sculpteurs : Kozlovskoï, Choubine, Gordeïeff, Martos, Demouth-Molinovsky, Halberg, Orlovskoï, Pimenoff père, Vitaly, Stavasser, Terebenieff, Logonovskoï, le baron Kloth, Pimenoff fils, Ramazanoff et le comte Tolstoy. — L'architecte Tchevakinskoï, Kokorinoff, Zakharoff, Stassoff, Melnikoff, Tohn, Tchernik, Benoît, Kouzmine et Ivanoff. — L'architecture russe. — Les manufactures du domaine des beaux-arts.— Manufactures de porcelaines, de tapisseries, de mosaïques et de polissage de pierres dures. — Galeries de tableaux nationaux.— La musique sacrée et la musique profane. — Antiquité de la musique sacrée en Russie. — Anciennes notes. — Diversité de motifs. — Compositeurs anciens : Manouïl l'eunuque, Cyrille, Grégoire Samvlak, Sava Rogoff, Théodore le chrétien, Jean le Nez, Étienne le Nu. — Deux écoles différentes de musique. — Caractère de la musique sacrée en Russie. — Intro-

duction de la gamme de Gui d'Arezzo. — Envahissement par la musique italienne. — Les compositeurs : Berezovskoï, Ratchinskoï et Degtereff. — Bortniansky, sa vie, ses œuvres. — M. Alexis Lvoff, ses œuvres; organisation définitive du chant d'église. — La musique profane. — Les compositeurs : Michel Glinka, Verstovsky, Dorgomychsky, comte Vielhorsky, Titoff, Varlamoff et Théophile Tolstoy.— Musiciens exécutants. — L'art dramatique. — Les acteurs : Volkoff, Dmitrevskoï, la Semenova, Karatyguine, Chtchepkine, la famille des Somoïloff, et Martynoff.

Nous abordons maintenant l'étude d'une des expressions de la civilisation, qui a fait chez nous les progrès les plus rapides, quoiqu'il y ait très-peu de temps que le développement artistique ait pris naissance sur le sol russe.

Nous avons vu que dans l'ancienne Russie les arts n'étaient employés qu'à orner les églises et embellir les cérémonies du culte. Pendant et après la réforme de Pierre le Grand, époque où la société russe était secouée si violemment sur sa base, personne n'avait dans l'âme assez de quiétude pour songer à cultiver la noble faculté de comprendre, goûter ou rechercher l'expression du beau : ce sixième sens de l'homme était momentanément paralysé. Pierre le Grand avait eu, comme nous l'avons déjà dit, le projet de fonder une Académie des beaux-arts, dans les attributions de laquelle il faisait rentrer l'art industriel et les métiers des artisans; mais il n'eut pas la satisfaction d'inaugurer cet établissement. Néanmoins, voulant accélérer l'introduction des arts en Russie, il envoya des jeunes gens pour étudier les arts à l'étranger.

Nous ne pouvons pas préciser le nombre des élèves envoyés, mais nous savons que de ce nombre trois peintres parvinrent à acquérir un haut degré de talent: ils se nommaient Nikitine, Mathveeff et Merkoulieff. Nikitine revint pendant que Pierre régnait encore; Mathveeff fut peintre de la cour du temps de l'impératrice Anne. Les images de l'église de la forteresse de Saint-Pétersbourg sont dues aux pinceaux de ces artistes et portent tout à fait le cachet de l'école italienne. Mathveeff a transmis à la postérité les traits de Pierre le Grand, par le portrait qu'il a fait de ce prince et qui est conservé dans la salle du conseil de l'Académie des beaux-arts à Saint-Pétersbourg.

En 1730, l'impératrice Anne, voulant donner suite au projet de son prédécesseur, assigna une somme annuelle de 12,000 roubles pour les frais de cet établissement; mais le projet resta encore inexécuté.

En 1757, le chambellan Chouvaloff, fondateur de l'université de Moscou, remit en avant, avec certaines modifications, le projet de Pierre le Grand; l'impératrice Élisabeth donna son autorisation, et l'Académie fut fondée. La multiplicité des buts qu'elle voulait atteindre entrava sa mise en activité; cependant elle forma déjà plusieurs élèves distingués, dont le plus remarquable fut un certain Lossenko, qui, après avoir terminé ses études à l'Académie, fut envoyé à l'étranger, où son talent ne passa pas inaperçu. Plus tard, il fut professeur de peinture à l'Académie,

et du temps de l'impératrice Catherine, il en fut recteur. Ses œuvres les plus remarquables sont : *Prométhée enchaîné sur le mont Caucase* et l'apôtre *saint André.*

Enfin, le 11 novembre 1764, l'impératrice Catherine II donna à l'Académie des beaux-arts un nouveau règlement, par lequel ses occupations étaient limitées aux trois arts plastiques principaux : la peinture, la sculpture et l'architecture.

Les classes furent ouvertes; mais dans les premiers temps, malgré le talent supérieur du professeur Lossenko, il n'en sortit que des sujets bien médiocres. Les peintres se dépêchaient de finir leur cours académique, pour s'adonner à la peinture lucrative des images d'église, et cherchaient à faire beaucoup, plutôt que bien : car le goût du public lui-même n'était pas encore assez formé pour apprécier les productions véritablement artistiques.

Cependant Lossenko forma un élève remarquable, qui fut à son tour professeur à l'Académie; c'est Ougrioumoff, qui fit de très-beaux tableaux, dont les meilleurs sont : l'*Avénement au trône de Russie de Michel Romanoff* et la *Prise de Kazan par le tsar Jean IV.* Au premier de ces tableaux se rattache un souvenir historique pour l'Académie. Les peintres étrangers, venant faire leurs spéculations artistiques en Russie, voyaient avec un œil d'appréhension et d'envie les progrès que faisait l'Académie : ils organisèrent une intrigue par la voie de leurs compatriotes

courtisans, afin de persuader à l'empereur Paul Ier que l'Académie ne servait à rien. Ce souverain ordonna de faire faire un tableau par un peintre qui fût élève de l'Académie. Le professeur Ougrioumoff se mit à l'œuvre et présenta à l'empereur le tableau dont il est question; Paul Ier, l'ayant admiré, dit : « Je vois « que l'Académie a formé un artiste, et cela suffit « déjà pour lui donner le droit d'exister. » L'intrigue allemande échoua.

Le paysagiste Mathveeff finit ses études du temps de l'impératrice Catherine II. C'est un artiste de premier ordre, beaucoup de ses tableaux ornent les salles de l'Ermitage; son coloris, quoique sévère, est très-naturel.

En parlant de l'Ermitage nous devons dire quelques mots de son origine. L'impératrice Catherine II, qui était artiste elle-même, chercha à développer dans son pays le goût des beaux-arts. A cet effet elle choisit dans son palais plusieurs salons retirés, qu'elle orna d'une collection de tableaux des meilleurs maîtres de toutes les écoles, et d'autres objets d'art. Elle donna à cette retraite le nom de l'Ermitage, parce qu'elle y venait dans ses moments de méditations se recueillir sous l'influence des belles œuvres qu'elle y avait rassemblées. Elle y organisa de petites sociétés intimes, où chacun devait faire valoir son esprit et ses talents naturels. Un règlement particulier, très-spirituel et spécialement rédigé pour ces réunions, bannissait de

l'Ermitage toute espèce de gêne; les contraventions à ce règlement étaient punies par des pensums, qui consistaient à apprendre par cœur quelques vers du poëme *la Télémaquide* de Trédiakovsky, fameux par sa versification boursouflée et ridicule.

L'exemple de l'impératrice agit puissamment sur le public : les grands seigneurs commencèrent à former des galeries de tableaux; la Hollande et l'Italie furent mises à contribution, et des collections remarquables surgirent en Russie : celles de Potemkin, de Narychkine, du comte Moussine Pouchkine, etc. Le goût pour les beaux-arts se propageait; chaque propriétaire voulait déjà avoir des images bien peintes dans son église et dans son oratoire; on tenait à posséder des galeries de portraits de famille : il est vrai que l'on se contentait encore de la médiocrité; aussi les élèves de l'Académie s'appliquèrent-ils plutôt à faire fructifier leurs pinceaux qu'à pousser l'art dans la voie du progrès.

L'impératrice Catherine II eut, au commencement de son règne, l'idée d'ériger un monument à Pierre le Grand, et elle fit mettre cette œuvre au concours. En 1766, le fameux sculpteur français Falconnet fut appelé à Pétersbourg, pour l'exécution de son projet. La grandeur de l'idée, l'importance de la somme que l'on consacrait à l'œuvre, et le grand talent de l'artiste, concoururent à rendre l'exécution digne de la pensée de la souveraine. La nature même apporta

sa collaboration, en offrant aux environs de Pétersbourg une roche cyclopéenne, qui fut utilisée pour servir de socle à l'image gigantesque du dernier tsar. Cette roche a quarante-quatre pieds de long, vingt-sept pieds de haut et vingt-deux de large : elle fut transportée à grands frais sur la place qu'elle occupe encore maintenant. La statue équestre de Pierre Ier est une des plus belles productions de la sculpture moderne; mais elle est trop connue pour que nous en parlions ici longuement : nous tenons seulement à faire mention de l'inscription qui est vraiment grande de simplicité. Pendant que le monument s'élevait, l'impératrice recevait de tous les côtés des projets d'inscription en vers et en prose, en latin, en grec, et même en sanscrit; elle s'arrêta à celle-ci :

A PIERRE Ier
CATHERINE II
1782[1]

qui fut gravée en russe d'un côté et en latin de l'autre. Le sens profond de cette inscription si laconique n'avait pas échappé à la perspicacité de la souveraine.

Pendant le règne de Paul Ier, la mode de peindre à fresque, dans les boudoirs et les salons, des bergeries à la Watteau et des amours à la Boucher, absorba tout

1. Date de l'inauguration du monument.

le temps des élèves de l'Académie ; ce ne fut enfin que sous le règne de l'empereur Alexandre que les grands talents commencèrent à paraître. Nous allons essayer d'en donner une énumération rapide et aussi complète que possible.

Le professeur *Ougrioumoff*, que nous avons cité plus haut, forma trois élèves remarquables : Ivanoff, Chebouïeff et Égoroff.

Ivanoff s'illustra par deux de ses élèves : Bruloff et Ivanoff son fils.

Chebouïeff, peintre d'histoire et professeur à l'Académie, avait un genre sévère dont le caractère rappelle celui de l'ancienne école italienne ; il fit surtout des *Cènes* qui sont estimées comme productions remarquables de l'art moderne : les galeries de l'Ermitage possèdent de belles œuvres de ce maître ; mais ses plus belles productions sont les images des trois Pères de l'Église, dans la cathédrale de Kazan à Saint-Pétersbourg.

Égoroff a étudié son art d'après Raphaël : ses saintes Vierges ont comme celles de son modèle une grâce d'expression particulière et une suavité qui lui appartiennent d'une manière caractéristique. Il se distinguait surtout par la correction du dessin, qualité qu'il introduisit et soutint dans l'école russe. Son œuvre la plus sérieuse et la plus belle est la passion de Notre-Seigneur.

Bruloff, élève du professeur Ivanoff, était un homme

de génie, dont les œuvres attestent que le feu sacré de l'art trouve encore au XIXe siècle des âmes d'élite qui sont de force à le contenir. Son talent était large et profond : large, parce qu'il n'était pas restreint à un seul genre; profond, parce qu'il était pénétré du sentiment artistique et que toutes ses productions, jusqu'aux moindres détails, portaient le cachet d'une raison d'être, incontestable. Il donna une impulsion sensible à l'art lui-même ; et, ainsi que Paul Delaroche, il prouva, par ses œuvres, que Raphaël n'a pas encore dit le dernier mot dans les recherches du beau combiné avec le vrai.

Dans le genre de la peinture sacrée, Bruloff a beaucoup fait; mais ses principales œuvres sont : le *Crucifix*, la *Trinité*, l'*Ascension de la sainte Vierge*, *Notre-Seigneur au tombeau*, les *Quatre Évangélistes*, et le plafond de l'église d'Isaac, qu'il n'eut pas le temps de terminer.

En fait de tableaux historiques, ses plus belles et plus grandes toiles sont le *Dernier jour de Pompeïa*, *Inès de Castro*, et la *Prise de Pskoff*. Il laissa une masse d'esquisses dans le genre mythologique et allégorique; il fit beaucoup de tableaux de genre, et un grand nombre de portraits, dont plusieurs, par leur composition et leurs dimensions, méritent d'être comptés au nombre de tableaux ; enfin il peignait d'une manière merveilleuse les animaux. En fait de paysages proprement dits, Bruloff en fit peu, cinq ou six

tout au plus ; mais ils sont remarquables par le naturel du coloris et par la grâce qu'il sut leur donner. Il travaillait merveilleusement bien l'aquarelle et s'occupait même de scuplture ; pendant sa jeunesse il sculpta dans l'atelier de Torvaldsen, et avant sa mort il fit un Endymion remarquable. Il étudia profondément les anciens, et fit une copie superbe de l'*École d'Athènes* de Raphaël, estimant cette fresque du grand maître comme le meilleur enseignement de la philosophie de l'art.

En parlant d'un artiste aussi grand, nous devons dire quelques mots sur quelques-uns de ses tableaux.

Le *Dernier jour de Pompeïa* est une production émouvante : le spectateur en le regardant se sent pénétré des angoisses dont souffrent les acteurs de cette scène de désolation. La *Prise de Pskoff* se distingue par une frappante figure de prêtre montant à la brèche, un crucifix à la main. Ce fut à la demande du comte Nicolas Adlerberg que Bruloff peignit son *Christ au tombeau* en raccourci complet, les pieds en avant : le carton au fusain de cette œuvre fut acheté pour le prix de 4,000 fr. par un amateur distingué, M. Prianischnikoff, et cela du vivant même de l'artiste.

Bruloff, consumé par une maladie de langueur, eut la fantaisie de faire son portrait ; il posa une main pendante dont le bras s'appuie sur le dos du fauteuil et se peignit en trois quarts. Le travail dura deux

heures, sa faiblesse ne lui permit pas de continuer. L'un des membres de l'Académie venant visiter l'artiste malade, fut frappé de la beauté de cette ébauche; la conférence de l'Académie s'assembla aussitôt et défendit au peintre, au nom sacré de l'art, de toucher davantage à son œuvre sublime : cette main pendante exprime la souffrance de tout le corps; sa faiblesse maladive est visible dans chaque veine, dans le coloris des chairs et dans sa pose nonchalante.

Comme contemporain et émule de Bruloff, on peut citer *Ivanoff*, fils du professeur, qui, sans contredit, peut être considéré comme le plus grand peintre vivant de l'école russe. Il prouve, par ses œuvres, que la voie de perfectionnement de l'art ouverte par Bruloff a trouvé en lui un digne continuateur. Le seul reproche qu'on puisse adresser à cet éminent artiste, c'est qu'il n'a fait en tout que deux tableaux, *Jésus avec Magdeleine*, et *Saint Jean prêchant dans le désert*.

Cette dernière toile est un immense tableau contenant trente-sept figures de grandeur naturelle, dont chacune porte, indépendamment de son expression de caractère, celle du degré de conviction dans les vérités qu'elle entend; il y a là des hommes convaincus, des chancelants et des incrédules. La figure de saint Jean est sublime d'inspiration et de beauté, quand elle montre Notre-Seigneur descendant de la montagne dans le lointain, et qui malgré son éloignement prend un caractère tellement imposant, que cette

figure divine domine tout le reste, et, quoiqu'elle soit au troisième plan, attire toute l'attention du spectateur. Ivanoff a sacrifié plus de vingt ans de sa vie à cette œuvre : aussi quand il l'exposa à Rome, tout le monde artistique dut avouer que cette belle création est l'expression du plus haut degré de l'art contemporain, qui a profité de toutes les écoles par lesquelles il a passé.

Indépendamment de ces maîtres de l'art, nous pouvons citer beaucoup d'artistes russes inconnus en Europe, mais qui pourraient faire honneur à toute école : nous allons en énumérer quelques-uns dans un ordre à peu près chronologique.

Levitzkoï, mort au commencement du siècle, se distinguait par le naturel de ses portraits.

Borovikovskoï, qui a peint beaucoup de tableaux historiques d'un grand mérite, et dont on conserve comme œuvre remarquable les tableaux de la porte sacrée de la cathédrale de Kazan à Saint-Pétersbourg.

Varneck, qui se distingua au commencement du siècle par de magnifiques portraits.

Kiprenskoï, qui s'est fait connaître en 1809 par son talent pour le portrait. Plus tard, pendant son séjour en Italie, il fit des sujets historiques et de genre, entre autres un *Jardinier italien*, qui fut très-remarqué. L'Académie de Florence appréciant le talent de Kiprenskoï, décida de mettre le portrait de

cet artiste dans la galerie des portraits des peintres célèbres au palais des Ufficj.

Bassine produisit de beaux tableaux de genre, et établit sa réputation par des copies irréprochables des grandes œuvres de Raphaël.

Brunni, professeur d'un grand mérite dans le genre historique, doit sa réputation à un tableau représentant le *Serpent d'airain dans le désert*, et où il a su rendre tout à la fois les souffrances des mourants et l'espérance de ceux qui cherchent à atteindre le symbole sauveur. Il a peint également un *Christ priant sur le calice* : la figure du Christ est en profil; mais elle est pleine de ferveur, de soumission et en même temps d'élévation; des milliers de copies attestent le mérite de l'original. Bruloff avait été chargé de faire, dans la coupole de la nouvelle église d'Isaac, des peintures à fresque, que sa maladie et sa mort prématurée ne lui permirent pas d'achever; Brunni eut l'honneur de terminer l'œuvre du grand maître,

Moller, artiste amateur distingué, dont les œuvres les plus remarquables sont le *Premier baiser*, sujet plein de grâce et de naturel, et *Saint Jean l'Évangéliste prêchant à Pathmos*, grand tableau, dont l'empereur Nicolas donna 40,000 francs.

Tyranoff tient le milieu entre le portrait, l'histoire et le genre : sa production la plus remarquable est *un Ange* au radieux visage, dont les extrémités se con-

fondent avec les nuages qui l'entourent; l'exécution est tout à fait digne de la conception.

Makaroff se distingue par la vérité et la profondeur d'expression de ses portraits. *Tutrumoff* et *Zarianka* ont pour eux l'admirable fini de leurs peintures dans les moindres détails.

Dans la peinture de genre, nous ne pouvons parler que des artistes morts les plus distingués; car nous aurions trop à faire si nous voulions apprécier le mérite des artistes qui vivent encore.

Ventzianoff a fait beaucoup de tableaux de genre; mais l'un des plus remarquables est une *Jeune fille de village mourante et son confesseur.*

Sternberg s'est distingué dans la peinture des mœurs populaires; il mourut jeune, laissant beaucoup d'aquarelles remarquables.

Fedotoff a poussé les productions de son plaisant pinceau jusqu'aux dernières limites de la raillerie fine et spirituelle: c'est le Hogarth russe.

Orlovsky n'a laissé que des dessins au crayon, des aquarelles et des pastels que la lithographie a reproduits, et dont les originaux, quoique nombreux, sont toujours estimés à des prix très-élevés.

L'académicien *Terebenieff* a publié en 1812 un album de piquantes caricatures d'actualités.

Vers 1840, parut, pendant six ans, une autre publication du même genre sous le titre russe du Charivari (*Ieralache*) dessiné par *Novokhovitch* et *Stepanoff*;

ce recueil est la chronique vivante et satirique de la société de Pétersbourg à cette époque.

La peinture du paysage eut aussi de remarquables représentants. *Mathveef*, mort au commencement du siècle, et dont nous avons parlé plus haut, fut le père du paysage russe; après lui vint *Vorobieff*, artiste d'un immense talent et d'une variété étonnante dans ses œuvres : il se distinguait surtout dans les tableaux de perspective; mais le plus grand service qu'il rendit à l'art, ce fut de former nombre de bons élèves.

Chtchédrine fut le Canaletto russe, mais avec plus de diversité que ce favori de l'électeur de Saxe; ce qui nous reste de ses ouvrages est estimé très-haut par les connaisseurs, pour le naturel du coloris et le fini du travail sans mignardise.

Lebedeff a de nombreux rapports avec Vorobieff.

Aïvasovskoï est un des peintres les plus féconds qui aient existé; il a commencé sa carrière en 1842 et a déjà peint plus de sept cents tableaux : aussi le surnom de *Fa presto*, que l'on donna jadis à Lucca Giordano, appartient de droit aujourd'hui à notre concitoyen. Les huit tableaux qu'il présenta à l'Exposition de Paris en 1857, ont été faits pendant son séjour de cinq mois dans cette ville, ainsi que neuf autres qui ne furent pas à l'Exposition. Malgré sa qualité d'étranger, le jury le jugea digne d'une décoration que l'empereur Napoléon III lui accorda. Cet artiste est peintre de marines; il sait à merveille saisir et

rendre les admirables effets qu'il affectionne. C'est un artiste d'un talent incontestable.

Bogoliouboff est dans le même genre, mais son talent est très-varié; les trois de ses tableaux qui ont figuré à l'Exposition de 1857 sont des spécimens d'un grand talent, d'un talent sérieux qui se rend compte de chaque coup de pinceau qu'il met sur sa toile.

Le graveur *Berseniеff* s'est illustré par une superbe gravure de l'*Apôtre saint André*, d'après l'original de Lossenko, et par une autre de *Jésus à la monnaie*, du Titien; cette dernière est connue de tout le monde artistique.

Le graveur *Outkine* a produit des œuvres d'un fini remarquable et d'une hardiesse de trait qu'on ne retrouve que dans les vieilles gravures. Ses œuvres, devenues très-rares, sont excessivement recherchées par les amateurs. Il mérita la première récompense au concours de Paris du temps du premier Empire, et eut l'honneur de la recevoir des mains de l'empereur Napoléon Ier.

Jordann, connu par la gravure de la *Transfiguration* de Raphaël, qui est celle d'après laquelle se font toutes les photographies de ce fameux tableau.

Pichtchalkine s'est rendu célèbre par la gravure du tableau de la *Sainte famille* de Raphaël; il a fait en outre une gravure remarquable du tableau de Bruloff, l'*Assomption de la sainte Vierge*.

Nous passons maintenant à l'histoire de la sculp-

ture. Cet art n'a pas pu produire autant d'œuvres que les autres, parce que le rite grec interdit dans les églises les figures sculptées, sauf quelquefois sur le haut de la muraille qui sépare l'autel du reste de l'église et sur la porte de l'autel. Ce sera donc sur les places publiques, dans les jardins, dans les salons et les galeries, que nous aurons à chercher l'art sculptural.

Nous avons déjà parlé de la statue de Pierre le Grand, par Falconnet; Paul I[er] en éleva une autre près du palais Michel; l'empereur Alexandre érigea une statue à Souvoroff sur le Champ-de-Mars, à Roumiantzoff, à Wassili Ostroff, à Minine et à Pojarskoï, dans la ville de Moscou.

On doit à l'empereur Nicolas les monuments suivants : la Colonne d'Alexandre à Saint-Pétersbourg, sur la place qui s'étend du palais d'hiver à l'État-major général. Elle est d'ordre dorique et consacrée à la mémoire d'Alexandre I[er]. Son fût, en granit rouge poli, repose sur un piédestal de bronze fait avec des canons pris aux Turcs en 1829. Un amortissement terminé en hémisphère surmonte son chapiteau, en bronze aussi, et supporte un ange de même métal, soutenant de la main droite une grande croix et de la gauche montrant le ciel. La hauteur totale du monument, y compris la statue et l'esplanade de granit, au milieu de laquelle il s'élève, est de cinquante mètres. Le fût, taillé dans un seul bloc de granit de Finlande, a 27 mètres et 286 millimètres de hauteur

sur 4 mètres 55 centimètres de diamètre. C'est le plus grand monolithe connu des temps anciens et modernes. La colonne d'Alexandre fut commencée en 1830 et inaugurée en 1832.

Une autre colonne fut également construite à Taganrog, où Alexandre mourut.

Un monument fut élevé dans la ville d'Ékatherinoslaw, fondée par Catherine II, à la mémoire de cette grande souveraine.

Un monument qui rappelle la mémoire des premières tentatives heureuses de l'émancipation nationale, fut aussi construit sur le champ de bataille de Koulikovo, à la gloire de Dmitrii Donskoï.

Les statues des maréchaux Barclay de Tolly et Koutousoff furent élevées à Pétersbourg devant la cathédrale Notre-Dame de Kazan.

La ville d'Odessa vit dresser dans ses murs celle du duc de Richelieu, à qui elle doit sa prospérité.

L'empereur Nicolas érigea aussi des monuments commémoratifs en l'honneur de Lomonossoff à Archangel, de Derjavine à Kazan, de Karamzine à Simbirsk, chefs-lieux des provinces où ces hommes de lettres naquirent; à Kostroma, en mémoire du paysan Ivan Soussanine, qui sacrifia sa vie pour sauver celle du tsar Michel Romanoff poursuivi par les Polonais[1]; à Kieff on éleva un monument au

1. Soussanine, que les Polonais avaient pris pour guide, eut l'adresse d'envoyer son fils prévenir le tsar du danger qu'il cou-

grand-prince Vladimir Ier, sur la place où furent baptisés les habitants de cette ville ; à Kherson, en l'honneur du prince Potemkin, son fondateur ; à Simféropol, en mémoire des hauts faits d'armes du prince Dolgorouky Krymskoï dans la Tauride ; dans le jardin d'été de Pétersbourg, une statue du fabuliste Kryloff, due au ciseau du baron Kloth, sculpteur distingué, qui fit aussi les quatre chevaux qui ornent le pont d'Anitchkoff à Pétersbourg, et dont les copies furent envoyées à Naples et à Berlin, où elles ont mérité l'admiration de tous les connaisseurs de l'art.

Les sculpteurs les plus distingués sont :

Kozlovskoï, auteur du monument de Souvoroff.

Choubine, illustre par une statue de Catherine II.

Gordeeff, qui a fait un superbe Prométhée, que l'on peut voir à l'Académie des beaux-arts, à Saint-Pétersbourg.

Martos, qui a fait le monument de Minine et Pojarskoï, à Moscou. La conception de cette œuvre est très-belle : le prince, vêtu en guerrier, est assis ; une de ses mains tient son épée, l'autre s'appuie sur le bouclier ; il prête attention à Minine, qui lui montre

rait ; lui-même, pour donner au tsar le temps de prendre ses mesures, harassa les Polonais par une course longue et fatigante dans les neiges, et les conduisit au milieu d'une forêt immense, où il déclara qu'il s'était égaré. Les Polonais lui firent souffrir toutes les horreurs de la torture, et finirent par le mettre à mort ; mais leur projet avait été déjoué. Cet acte de dévouement fut largement récompensé dans la famille de Soussanine, par le tsar Michel.

Moscou et l'engage à tirer le glaive pour le salut de la patrie.

Martos a fait en outre un Actéon très-beau, que l'on peut voir au musée Roumiantzoff, à Saint-Pétersbourg, et deux bœufs remarquables, dans des poses différentes, qui ornent l'entrée de l'abattoir de cette capitale.

Demouth-Malinovsky, dont l'œuvre la plus remarquable est l'apôtre *saint André*, à la cathédrale de Kazan, à Saint-Pétersbourg.

Halberg, dont les bustes rivalisent avec la sculpture des anciens. Il a fait une statue de l'impératrice Catherine II, assise sur un fauteuil, que l'on peut admirer à l'Académie des beaux-arts; la draperie de cette statue est merveilleusement faite. On assure que l'artiste a passé six mois à rechercher la meilleure pose de la draperie sur le mannequin.

Orlovskoï était un sculpteur distingué; ses œuvres les plus remarquables sont les statues des maréchaux prince Koutousoff-Smolenskoï et Barclay de Tolly, sur la place de la cathédrale de Notre-Dame de Kazan, à Saint-Pétersbourg, et l'ange qui est placé sur la colonne du monument de l'empereur Alexandre Ier.

Pimenoff père était un professeur distingué de sculpture. Il nous a laissé entre autres deux groupes superbes, mais en plâtre, à l'entrée du Corps de mines, à Saint-Pétersbourg; malheureusement ces groupes sont gâtés par les couches successives de

couleurs dont ils sont recouverts. Les moules sont perdus, mais son fils en conserve les modèles en petit.

Vitaly a beaucoup produit, mais il s'est surtout illustré par deux bas-reliefs qui se voient au fronton de l'église de Saint-Isaac. Trois bas-reliefs avaient été commandés à Lemaire, sculpteur français, auteur de ceux de la Madeleine; mais il n'en fit que deux qui furent trouvés tellement inférieurs au quatrième, œuvre de Vitaly, qu'il fut remplacé par ce dernier.

Un trait caractérisque de la vie de notre sculpteur vient à l'appui de l'idée que la Russie contient déjà suffisamment d'éléments de progrès. Vitaly est Moscovite de naissance, et s'est toujours défendu d'aller à l'étranger pour y étudier son art, en disant que celui qui a du fonds et du bon vouloir peut se perfectionner sans sortir de son pays.

Stavasser a fait de charmantes choses dans le genre de Pradier, entre autres une *Nymphe entrant dans l'eau*, gracieuse statue de marbre, qui est placée au milieu d'une des pièces d'eau de Peterhoff.

Terebenieff, fils du caricaturiste dont nous avons parlé, s'est illustré par des cariatides magnifiques en pierre dure, qui soutiennent le balcon de l'Ermitage, à Pétersbourg; outre leur valeur artistique, ces cariatides donnent une idée de la patience du sculpteur, car la pierre dont elles sont formées est de la dureté du jaspe ou du porphyre.

Logonovskoï a produit des œuvres rigoureusement académiques ; l'église du Saint-Sauveur, à Moscou, a de lui des bas-reliefs à figures colossales.

Nous avons déjà mentionné les œuvres du baron *Kloth*; malgré leurs grandioses proportions, l'artiste a su allier la vérité et le fini de la forme avec l'idéal de la composition.

Le professeur *Pimenoff* a sculpté pour l'église de Saint-Isaac une *Résurrection* et une *Transfiguration*. On remarque surtout les figures de Jésus, de Jean, d'Élie et de Moïse, de ce dernier en particulier, qui, humblement et majestueusement tout ensemble, incline sous les pieds du Christ les tables de l'ancienne loi. La figure de saint Jean, qui recueille la dernière parole de Notre-Seigneur, est admirable.

Ramazanoff, professeur de sculpture à Moscou, possède un talent remarquablement souple et poétique ; toutes ses œuvres sont profondément pensées et soigneusement exécutées. Il est l'auteur des bas-reliefs enlevés à Sébastopol qui sont exposés à Paris, et que beaucoup d'artistes prennent pour des antiques, méprise qui suffit pour mettre ce maître au nombre des élus de l'art.

Le *comte Tolstoï*, vice-président de l'Académie, a commencé par faire des médailles historiques. La correction du dessin, l'habileté dans le groupement des figures et le fini des moindres parties, ont mérité à cet amateur une place distinguée parmi nos artistes

les plus renommés. Il a fait également une statue d'Hébé, charmante et gracieuse; et il a sculpté de magnifiques bas-reliefs pour la porte de l'église Saint-Isaac.

Cette énumération est déjà trop longue, pour que nous l'étendions encore. Nous devons ajouter cependant qu'il s'est formé à Moscou et à Pétersbourg des sociétés pour propager le goût et la culture des beaux-arts : celle de Pétersbourg ouvre et facilite les abords de la voie aux commençants; celle de Moscou a établi une grande école de sculpture et de peinture, d'où sont déjà sortis des élèves distingués.

Nous n'avons pas besoin de dire que l'architecture n'est point en arrière des autres branches de l'art; les édifices de la Palmyre du nord et ceux de Moscou sont là, qui l'attestent suffisamment; mais nous devons seulement citer les noms des architectes russes les plus remarquables.

Tchevakinskoï, élève du fameux architecte Rostrely, a bâti la cathédrale de Saint-Nicolas à Saint-Pétersbourg, édifice superbe et élégant.

Kokorinoff, auteur de l'Académie des beaux-arts à Pétersbourg. Le concours pour le plan de cet édifice fut proposé dans toute l'Europe; après avoir reçu de tous côtés des projets, l'impératrice Catherine ordonna de couper les signatures des projets et les expédia à la décision de l'Académie de Paris, qui choisit le projet de Kokorinoff.

Zakharoff bâtit l'élégant édifice de l'amirauté de Saint-Pétersbourg, avec cette flèche qui, sans être très-élevée, semble toucher aux cieux.

Stassoff, qui construisit l'État-major, le nouveau palais Michel et l'église de la Trinité, avait un style à la fois élégant, régulier et sévère.

Melnikoff bâtit à Pétersbourg, pour les Roskolnikis, une église remarquable par sa correcte élégance.

Thonn, est l'architecte du nouveau palais et de la nouvelle cathédrale de Saint-Sauveur, à Moscou, ainsi que de plusieurs églises de Pétersbourg, construites dans le style byzantin tant soit peu outré.

Tchernik, architecte des casernes monumentales, dans le goût semi-gothique, de la garde à cheval et des Cosaques. Les casernes des gardes à cheval rappellent l'idée du palais Pitti à Florence.

Benoît, jeune architecte, s'est illustré par la construction des écuries impériales de Péterhoff, édifice plus beau que le palais lui-même.

Kousmine est un artiste véritablement supérieur; il a bâti entre autres une église à Gatchino, qui porte le cachet de cette étincelle céleste que l'on appelle talent.

En parlant de l'architecture, nous ne pouvons laisser ignorer que nous possédons l'un des plus savants architectes du monde, *Ivanoff*, frère du célèbre peintre de ce nom.

Toute la tendance du règne de l'empereur Nicolas

ayant été la restauration de la nationalité, l'architecture devait nécessairement suivre cette même direction : les églises devinrent byzantines ; l'imagination des artistes s'exerça dans le goût national, et parvint à créer un genre tout nouveau d'architecture rempli de grâce et de fantaisie, sans bizarre caprice. Les environs des capitales et les domaines des propriétaires fonciers, présentent une variété infinie de constructions à la manière nationale, avec ornementations originales, kiosques et coupes de toit particulières ; en un mot, c'est une nouvelle *architecture russe*, dont les bases sont établies, et qui probablement se perfectionnera et formera bientôt un genre à part entièrement moderne, élégant et correct.

En parlant du développement des arts, nous devons faire mention de plusieurs manufactures dont les produits sont essentiellement du domaine des beaux-arts : celles de porcelaines, de tapis, de mosaïques et de pierres dures.

La manufacture de porcelaines de la cour, digne émule de celle de Sèvres, ne fournit que des produits artistiques ; elle donne annuellement plusieurs vases, dont le travail est remarquable, des services, des meubles ornés de tablettes peintes. Il y a tels vases dont le dessin seul est payé à l'artiste jusqu'à six mille francs, et tous les artistes sont Russes[1].

1. On compte en outre plusieurs fabriques particulières de por-

La manufacture de tapis fut fondée, ainsi que la précédente, par l'impératrice Catherine II, à l'instar des Gobelins. Les produits qu'elle livre à la cour sont aussi purement artistiques.

Revenu de son dernier voyage en Italie, l'empereur Nicolas établit deux fabriques de mosaïques : l'une de mosaïque florentine, qui a travaillé à l'ornementation de l'église de Saint-Isaac, l'autre de mosaïque romaine, qui a fait des images pour la même église, et a exposé un beau saint Nicolas, dans la petite chapelle du pont de Nicolas, sur la Neva.

Une fabrique de polissage de pierres dures a été établie sur l'Oural, à Ekatherinenbourg ; elle a fourni des vases superbes et de dimensions colossales, en jaspe, en porphyre et en malachite.

Pour en finir avec les arts plastiques, nous ajouterons que plusieurs amateurs ont commencé et continuent à former des collections de tableaux d'artistes nationaux. La plus remarquable de ces collections appartient à M. le Conseiller privé actuel, Prianichnikoff : elle a non-seulement le mérite du choix des œuvres ; mais encore elle présente l'historique de l'art en Russie, et possède les productions les plus remarquables de tous les artistes russes, depuis la fondation de l'Académie. Pour donner une idée de sa richesse, nous dirons seulement qu'on y trouve les fameux

celaines, qui se distinguent par des productions artistiques, comme celles de Korniloff, de Miklachevsky, etc.

cartons de Bruloff, le portrait de ce grand artiste, l'*Ange* de Tyranoff, et la *Jeune fille mourante* de Ventzianoff.

Cet aperçu du développement artistique contemporain en Russie ne serait pas complet, si nous ne disions pas quelques mots de la musique et de l'art dramatique.

La musique en Russie a deux caractères différents : la musique sacrée en plain-chant et la musique ordinaire. Le plain-chant nous fut apporté de Grèce dans les temps les plus reculés : nous en avons fait mention dans l'histoire de la Russie ancienne, en parlant des chantres du métropolitain Michel, du temps de Vladimir Ier, et des trois chantres qui vinrent de Grèce avec leurs familles dans le XIe siècle. Ce genre de musique est trop national pour que nous puissions nous dispenser d'entrer dans quelques détails sur son histoire dans notre pays, histoire que nous emprunterons à un mémoire sur ce sujet, rédigé par M. le comte Dmitrii Tolstoy[1].

Le plus ancien document musical a été découvert dernièrement dans la bibliothèque du monastère de Saint-Serge : c'est un cantique fait en l'honneur des princes Boris et Glèbe, canonisés au XIe siècle, et transcrit avec une écriture du XIIe siècle. Ces deux circonstances prouvent d'abord qu'à cette époque

1. L'oncle de celui qui a écrit l'*Histoire des finances russes*, et actuellement gouverneur civil à Kalouga.

reculée il y avait des auteurs de musique russes : car il est évident que ce cantique ne pouvait être écrit ailleurs qu'en Russie, attendu que les princes canonisés n'étaient encore reconnus que dans ce pays, et en second lieu que cette musique a été composée au XII[e] siècle et peut-être même au XI[e], parce que l'écriture est de cette époque.

Les notes employées dans ce temps sont toutes différentes des notes non-seulement actuelles, mais encore des notes anciennes russes, qui ont un caractère tout à fait particulier. Les anciennes notes russes s'appellent *crochets* et consistent en points, virgules et traits obliques, combinés entre eux de différentes manières ; on a déchiffré et expliqué 74 signes musicaux différents, qui servaient à écrire sur papier la musique que l'on composait pour le chant d'église.

Dans le cours des siècles, notre musique sacrée, conservant son caractère primitif gréco-bulgare, a dû cependant, en s'éloignant de la gamme orientale, incompatible avec la mélodie de la langue russe, se rapprocher de la gamme européenne. En même temps, cette musique se formait d'après le goût des différentes provinces, et l'on vit paraître des motifs différents de chants d'église qui reçurent l'appellation de motifs de Kieff, Tchernigoff, Novgorod, Souzdal, et autres. Partout on avait ses propres compositeurs, que l'on appelait *harmonistes*. Cette diversité fut si grande qu'au XVII[e] siècle on commençait déjà à douter

de l'origine grecque de nos chants d'église. Les anciens auteurs de musique, dont les noms nous soient parvenus, sont : Manouïle l'Eunuque et Cyrille le Chantre, au XIIe siècle; Grégoire Samvlak, au XVe siècle, le même dont nous avons parlé dans le chapitre de la littérature; et au XVIe siècle, Sava Rogoff de Novgorod, d'origine finnoise et ses élèves, le prêtre de Moscou, Théodore surnommé le Chrétien, Jean surnommé le Nez, et Étienne surnommé le Nu.

On s'aperçut bientôt que les progrès faits par l'harmonie des chants d'église étaient une déviation regrettable du véritable but de la musique sacrée : ainsi la clarté et la prononciation correcte des cantiques étaient sacrifiées à la mélodie. Il s'ensuivit l'apparition de deux écoles différentes : l'une s'adonnant au perfectionnement de la mélodie, l'autre tenant à la prononciation correcte des prières, avec altération de la mélodie. Le patriarche Nikone, qui occupait encore la chaire métropolitaine de Novgorod, introduisit le chant harmonique dans son diocèse, et le transporta à Moscou lorsqu'il fut élevé à la chaire du patriarcat.

L'école de la mélodie prit un développement si grand, qu'en 1651, le moine Euphrosine, pour mettre un terme aux empiétements de la mélodie sur la parole, écrivit un traité sur ce sujet. Bientôt après le tsar Alexis forma une commission de 14 membres, qui établit des règles uniformes pour

les chants d'église. Toutes ces mesures n'empêchèrent pas que la gamme européenne et la méthode italienne du chant s'introduisissent en Russie. Malgré l'arrivée à Moscou, en 1656, des chantres du patriarche de Constantinople envoyés pour réintégrer le chant purement grec, la méthode italienne gagnait toujours du terrain. Enfin, en 1667, un concile d'évêques décida : « de rechercher à concilier la musique du « chant avec les paroles des prières. »

En 1679, une grammaire de chant fut composée par Nicolas Dyletzky; et depuis le commencement du XVIII[e] siècle parurent de nouvelles publications de notes gravées, mais d'une manière différente de la méthode italienne : la principale différence consistait en ce que les notes de chant d'église russe n'avaient ni mesure ni rhythme uniformes. Les conditions de ce chant n'en admettent point, et pour cause : les principes de la musique italienne sont appropriés au chant des vers métriques, tandis que les cantiques de l'église russe sont tous en prose ; donc il s'agissait principalement d'appliquer une nouvelle harmonie au chant de la prose, et cela était difficile en acceptant les principes italiens : de là les deux écoles, de là les sacrifices obligés de la prononciation correcte des paroles.

Cette question renfermait tant de difficultés, que Bortniansky, le plus remarquable des compositeurs de plain-chant, ne parvint pas à la résoudre. Son

génie sut donner à notre chant d'église ce caractère de sainteté, cette suavité et cette majesté, qui permirent à un profond connaisseur en musique de dire que « la belle musique italienne transporte l'auditeur dans un monde externe idéal, et la musique d'église russe concentre les facultés élevées de l'âme, la plonge dans un recueillement involontaire et l'élève à la contemplation sublime. »

Au commencement du XVIIIe siècle, il parut beaucoup de cahiers de chants d'église notés, gravés à Lvoff (Lemberg), et vers la moitié du même siècle une commission fut instituée à Moscou pour la rédaction d'une bonne musique d'église. Cette commission édita, en 1762, une collection musicale de cantiques et de stances chantés pendant les différents services du rite orthodoxe, accompagnée d'un abécédaire musical pour le chant d'église et d'une gamme italienne, appropriée à cette musique particulière. Les travaux de cette commission ont eu le mérite de concilier les signes musicaux de Gui d'Arezzo et la méthode italienne avec le caractère national et orthodoxe, et par là ils ont préservé le chant national de sa perte.

Des chœurs de chantres se multiplièrent en Russie; mais pendant le règne de l'impératrice Élisabeth, la musique italienne fit une irruption sensible dans notre chant d'église, sous la direction des maîtres de chapelle étrangers tels que : Raoupach, Bullau, Araï,

Saliéri et Statzer; cette irruption fut si puissante, que nos compositeurs nationaux de grand mérite, Beresovskoï, Ratchinskoï et Degtereff ne purent y résister et furent entraînés dans cette séduisante mélodie de l'Italie.

C'est dans ces circonstances qu'apparut *Bortniansky*, après avoir successivement étudié aux académies de Bologne, de Rome et de Naples et y avoir donné l'essor à son imagination en composant plusieurs opéras, des symphonies, des sonates et des pièces de tous genres. Bien que toutes ses œuvres fussent parfaitement accueillies du public, ce n'était pas là cependant ce qui devait assurer sa gloire : des travaux d'un autre genre allaient bientôt faire ressortir et briller son génie. C'est dans sa patrie même qu'il devait cimenter la renommée que pendant onze ans de séjour il s'était acquise en Italie. En 1779, il fut nommé maître de chapelle du chœur de la cour, et en 1796, il fut élevé à la dignité de directeur de la chapelle impériale. Il voua tous ses soins aux perfectionnements de cette belle institution : dans ce but il s'adonna exclusivement aux compositions de musique religieuse, et il mit en musique quarante-cinq psaumes à 4 et 8 parties. On lui doit en outre une messe à trois parties et une grande quantité de pièces détachées. Dans toutes ces œuvres, qui portent le cachet de son génie et de ses études en Italie, on admire la mélodie suave d'une véri-

table prière du cœur et un profond savoir de l'art.

Bortniansky sentait la nécessité de mettre en ordre et en harmonie correcte tous les anciens chants de l'Église, qui s'exécutaient harmoniquement par tradition ; mais il n'eut pas le temps de le faire.

Cette tâche était réservée au directeur actuel de la chapelle impériale, le conseiller privé *Alexis Lvoff*. Ce savant musicien ayant rendu plus d'un service à l'art, mérite une mention particulière dans l'histoire du développement artistique de la Russie. Dès sa plus tendre enfance, il avait une vocation prononcée pour la musique, et à l'âge de 18 ans il parvint à être un des premiers violonistes de son temps ; les journaux de Paris, de Berlin, de Vienne, de Dresde et de Leipzig, ont à différentes époques rendu hommage à son talent d'exécution. Ces succès ne l'ont pas détourné des études sérieuses des principes de l'art, et il a sacrifié sa vie à ces études et à produire des créations remarquables : ses œuvres sont nombreuses, et beaucoup d'entre elles, d'un mérite incontestable ; nous n'en citerons que les principales. Il a composé quatre opéras : 1° *Le Bailli du village*, en trois actes ; 2° *Bianca et Gualtiera*, opéra lyrique en deux actes, textes français, italien et allemand ; 3° *Ondine*, opéra féerique en trois actes, textes russe et italien, et 4° *La Brodeuse*, opéra en un acte. Il est l'auteur de l'hymne national russe, si connu et qui se trouve dans le répertoire de tous les orchestres de l'Eu-

rope. Le *Stabat Mater* de cet auteur, pour chœur et grand orchestre, avec des textes latin et russe, a mérité une bien haute appréciation de la part du fameux maître de l'art musical, M. Fétis père, appréciation exprimée dans une lettre que nous avons sous les yeux; indépendamment de ce *Stabat Mater* original, M. Lvoff a retravaillé le *Stabat* de Pergolèse pour grand orchestre et chœur. En outre il a écrit une grande quantité de fantaisies, de mélodies, de divertissements, des duos et un concert pour violon, un chœur militaire, avec emploi de canons; six psaumes et quarante-deux pièces détachées qu'il composa pour le plain-chant d'église; mais le service le plus signalé qu'il a rendu à l'art national, c'est d'avoir mis à quatre parties les chants antiques de l'Église orthodoxe grecque, et d'avoir su concilier dans cette œuvre les principes de l'harmonie, le caractère sacré et national, avec une prononciation correcte des paroles, sans répétition et dans l'ordre prescrit par l'Église. Cet ouvrage forme douze volumes, et il exigea dix années de travail de l'auteur, avec une étude intelligente de tous les principes de l'antique musique acceptée depuis des siècles par notre Église et notre peuple.

Toutes les œuvres de Bortniansky et de Lvoff sont merveilleusement exécutées par la Chapelle des chantres de la cour, au nombre de 110 voix, les unes plus belles que les autres. Les basses et les ténors surtout

sont remarquables ; parmi les basses, il y a des voix qui descendent avec force jusqu'au contre-fa, et cela donne à ce chœur une plénitude d'accord que l'on peut à peine atteindre au moyen d'un nombreux orchestre. La suavité de cette musique est incomparable et les crescendo et les diminuendo merveilleux. Indépendamment de ce chœur impérial, chaque archevêque ou évêque a un chœur de chantres très-habiles ; tous les régiments en ont un, de même que tous les établissements d'éducation et de bienfaisance, ainsi que les églises, dans les villes et dans beaucoup de villages et surtout de villages seigneuriaux habités par les propriétaires[1].

La musique profane a été très-cultivée en Russie, particulièrement pendant ces dernières années.

L'auteur le plus remarquable par son talent musical en ce genre est *Michel Glinka*, qui a fait deux opéras et une quantité d'autres morceaux de musique. L'un de ses opéras : *La Vie pour le Tsar* (Jizn za Tsaria) a pour sujet l'histoire du paysan Soussanine, que nous avons racontée ; c'est une œuvre remarquable par la correction de la composition, le charme et le cachet national des mélodies et une instrumen-

1. L'uniformité de la méthode de chant de tous ces chœurs est telle que le $\frac{\text{30 mai}}{\text{11 juin}}$ 1858, on a pu réunir 1400 voix, pour chanter l'office de la consécration de la Cathédrale de Saint-Isaac à Saint-Pétersbourg.

tation large et savante. Les romances de cet auteur sont admirablement expressives. M. Glinka a encore écrit un morceau original qui dénote une belle imagination d'artiste et une grande science musicale : il a pris l'un des motifs les plus populaires de Russie (*vaneka gorioune*), et l'a fugué pour un orchestre complet. Il est arrivé ainsi à produire des effets extraordinaires.

Verstovsky est un auteur d'un talent très-agréable. Il débuta par la musique de plusieurs vaudevilles à l'époque où l'on chantait encore le couplet, c'est-à-dire vers 1820; ses motifs avaient assez de mérite pour devenir populaires. Il a écrit quelques opéras-comiques, dont le plus connu est *La Tombe d'Oskold* (*Oskoldova Moguila*), qui, depuis plus de vingt ans, s'est toujours avantageusement soutenu sur la scène.

Dorgomyjsky est un jeune auteur d'un beau talent, dont les premiers succès sont d'un heureux augure pour l'opéra, auquel il travaille depuis plusieurs années.

Le comte *Michel Vielhorsky*, *Titoff*, *Varlamoff* et *Théophile Tolstoy* ont écrit de très-jolies romances.

Notre public enfin a déjà le goût musical assez formé pour exiger de nos compositeurs un caractère distinct et prononcé, qui puisse offrir une base à une nouvelle école musicale originale.

En fait d'exécutants, nous avons des artistes remarquables : M. Lvoff, qui se distingue par son

exécution correcte et chantante : dans le quatuor surtout il est un des premiers violons de l'Europe; Vsevolod Maurer est un violoniste de première force, et son frère Alexandre un très-habile violoncelliste; le violoniste Veniavsky a été hautement apprécié en Europe ainsi que Rubenstein et Balakireff, qui peuvent être comptés au rang des premiers pianistes existants; le violoniste Dmitrieff Svetchine se distingue par une exécution brillante et originale; enfin, pour les instruments à vent, les corps de musique des chapelles, des théâtres et surtout des régiments, renferment des artistes tout à fait remarquables.

L'art dramatique ne date pas de bien loin en Russie. et cependant notre scène a déjà été illustrée par de beaux talents.

Volkoff, le premier acteur russe dont nous avons déjà parlé, était un homme d'un mérite naturel très-éminent; il choisit la carrière dramatique non par circonstance ou nécessité, mais par vocation et au mépris de tous les préjugés du temps : il aimait véritablement son art, le travaillait et cherchait à le propager.

Son élève *Dmitrevskoï* fut son digne successeur, et tint le public sous l'influence de son talent jusqu'au commencement de ce siècle. Pour donner une idée de l'inspiration profonde de cet artiste, il suffit de dire que très-souvent après une représentation dramatique émouvante; il tombait sans connaissance en quittant la scène.

Dmitrevskoï fut très-bien soutenu par l'actrice *Semenova*, qui rivalisa avec Mlle Georges, et à qui des connaisseurs impartiaux ont donné la préférence sur son illustre concurrente; elle a acquis par son talent une grande fortune, dont sa longue vieillesse lui laisse encore la jouissance.

Au déclin de la carrière dramatique de cette actrice. parut un jeune artiste, *Karatyguine*. Doué de grands avantages naturels, d'une belle prestance, d'une belle figure et d'un timbre de voix agréable, il débuta dans la tragédie et fut couvert d'applaudissements; il ne cessa de les mériter pendant trente-cinq ans. Karatyguine avait étudié son art d'après Talma, et ne fut pas de beaucoup inférieur à son maître.

Chtchepkine est actuellement l'un des vétérans de la scène russe : il y a cinquante-trois ans qu'il est artiste dramatique[1]; et malgré son physique désavantageux. car il est très-petit de taille et assez gros, son talent lui conserve la faveur du public. La diversité des emplois qu'il a remplis est étonnante : depuis le mari dans l'*École des Vieillards*, l'Harpagon de Molière, jusqu'aux bouffes des pièces de carnaval. Cet acteur est non-seulement un grand artiste, mais encore un

1. Le public de Moscou l'a honoré, à l'époque de son jubilé dramatique quinquagénaire, d'une attention très-flatteuse : un banquet splendide lui fut offert par souscription publique; des discours furent prononcés, et les 200 convives reçurent triomphalement le digne vieillard, qui sut répondre à toutes ces manifestations avec esprit et modestie.

homme d'esprit distingué et un père de famille respectable.

Indépendamment de ces grands talents, la scène russe a possédé et possède encore des artistes de mérite dans tous les genres; entre autres la famille des Samoïloff, qui abonde en sujets distingués de père en fils et de mère en fille, le fameux bouffe Martynoff et beaucoup d'autres non moins connus.

Cet aperçu, trop superficiel, sur l'état de développement des arts en Russie, suffit cependant pour donner une idée assez juste des dispositions artistiques de la nation; et les étrangers ne nous trouveront pas trop en retard sous ce rapport, surtout s'ils veulent bien prendre en considération l'entrave que met le tchine à ce développement. La culture des arts en effet ne peut pas procurer aussi facilement un aussi grand nombre de tchines que le service militaire ou les emplois de chancelleries, et c'est ainsi que les vocations les plus prononcées sont étouffées par la malheureuse ambition du tchine, ce déplorable héritage de la grande réforme.

CHAPITRE X

L'INDUSTRIE EN RUSSIE DEPUIS LA RÉFORME DE PIERRE LE GRAND JUSQU'A NOS JOURS

Le savoir acquis donne une impulsion au développement intellectuel. — Expression matérielle du développement. — Ouvrage de M. Tengoborsky. — L'industrie à l'avénement de Pierre le Grand. — Moyens forcés qu'il employa pour le développement. — Mesures utiles qui ont prospéré. — Influence du changement de mœurs sur l'industrie. — Les successeurs de Pierre Ier. — Voies de communications intérieures. — État de l'industrie à l'avénement de l'empereur Nicolas Ier et à la fin de son règne. — L'industrie agricole. — Tableau statistique de la Russie. — Explications motivées du tableau. — Production des céréales. — Le prix des céréales. — Les prairies. — Les pommes de terre. — La betterave. — Les plantes textiles. — La vigne. — Les jardins. — Le tabac. — Les plantes tinctoriales. — L'élève du bétail. — La totalité du revenu agricole. — Table comparative. — La Russie asiatique. — Augmentation possible de la population. — Industrie métallurgique. — Production de l'or. — L'or osmide. — Exploitation de l'argent — Industrie du fer; les obstacles à son développement; son état de stagnation. — Le cuivre. — Le soufre. — Le sel. — Le plomb et le zinc. — Industries manufacturières. — Industrie linière. — Industrie cotonnière. — Industrie lainière, fabrication des draps. — Industrie séricicole et fabrication des soieries. — Le sucre de betterave. — Les produits chimiques. — L'industrie des cuirs et des peaux. — La production du suif. — La savonnerie. — La papeterie. — Fabrication d'objets métalliques. — Orfévrerie. — La distillerie de l'eau-de-vie et le fermage. — Brasserie et usage populaire dans l'emploi de la bière. — Industries diverses. — Revenu annuel moyen de chaque citoyen en Russie.

Les progrès industriels et commerciaux d'un pays expriment le développement de l'intelligence de ses

habitants, mais le plus souvent au désavantage du développement moral.

Dans les chapitres précédents, nous avons vu les progrès immenses que la Russie a faits dans le savoir, progrès qui se sont manifestés par l'épanouissement merveilleux de la puissance littéraire, et dont la conséquence inévitable est la rectification des actes de l'intelligence. L'homme habitué à percevoir des idées externes et à les retenir dans sa mémoire, opération intellectuelle qui constitue l'acquisition du savoir, aiguise son intelligence, surtout dans la première de ses facultés, celle de percevoir les idées. Ce travail imprime un certain mouvement aux autres facultés qui suivent immédiatement l'intelligence perceptrice : l'individu qui perçoit beaucoup d'idées est naturellement conduit à les comparer : de là naissent la faculté comparative, l'exercice de l'analyse et la causalité; si ces actes intellectuels sont exécutés par un homme capable de tirer des conclusions, la direction générale de son jugement se rectifie.

Une fois que l'impulsion est donnée à l'activité intellectuelle d'un peuple, et que son entendement est rectifié par une notable acquisition de savoir, il est porté à exprimer ce progrès spirituellement et matériellement : l'expression spirituelle a pour agents le développement littéraire, scientifique et artistique, et l'expression matérielle se produit par la croissance de l'activité industrielle et commerciale. Celle-ci est

donc solidaire de l'activité littéraire, et leurs effets simultanés constituent le progrès de la civilisation dans le domaine de ces deux premiers éléments : bien savoir et bien penser.

Les progrès littéraires de la Russie devaient donc nécessairement entraîner avec eux un développement analogue dans l'activité industrielle et commerciale.

Aussi voyons-nous que cette expression plastique de la civilisation s'est développée encore avec plus de rapidité que l'expression intellectuelle, qui est déjà immense.

Pour rendre plus évidentes et plus sensibles les évolutions progressives de cette activité, nous commencerons par rappeler l'état dans lequel se trouvaient l'industrie et le commerce au commencement de la période des empereurs, et nous passerons ensuite directement à l'exposé de l'état actuel, sans tenir compte des détails de transition dont l'historique nous entraînerait beaucoup trop loin dans l'étude de cette partie matérielle du développement, qui, selon nous, n'est pas l'essentielle.

Dans l'exposé de l'état actuel, nous nous baserons sur l'ouvrage trop connu de M. Tengoborsky : *Études sur les forces productives de la Russie*, qu'on ne peut pas soupçonner de partialité favorable à la Russie; car dans toutes ses déductions et conclusions, on voit percer le peu de sympathie de l'auteur pour le pays qu'il étudiait. Ses tableaux comparatifs sont dressés

d'une manière très-insidieuse, dans le but de mettre en évidence les côtés les plus faibles de la productibilité, en voilant les côtés avantageux; les comparaisons avec les autres contrées sont faites dans le même esprit de dénigrement. Quoique nous n'acceptions pas le moins du monde les conclusions de M. Tenbogorsky, nous profiterons des données qu'il a pu rassembler; car, comblé de bienfaits et d'honneurs par son souverain, et élevé au poste de membre du conseil de l'État, il a eu à sa disposition les documents officiels et toutes les archives du gouvernement. Il n'y a rien de plus élastiqne qu'un chiffre statistique, suivant l'emploi qu'on en fait : M. Tengoborsky a profité de cette élasticité pour en abuser singulièrement. Nous aurons sans doute à relever quelques-uns de ces abus dans le cours de notre travail : il faudrait à la rigueur commencer par là; mais n'ayant pas en vue de faire la critique d'un ouvrage dont nous profitons, nous devons seulement prévenir nos lecteurs que l'ouvrage où nous puiserons les chiffres, n'est rien moins qu'un plaidoyer en faveur de la productivité de la Russie.

L'industrie était tout à fait dans l'enfance en Russie à l'avénement de Pierre le Grand; il y avait à peine quelques fabriques de fer, de cuivre, de toiles fines, de soies, de draps, de verres et de papiers. Les principales de ces fabriques étaient : une fabrique de fer à Toula, où se faisaient les armes à feu, la fabri-

que de verre d'Ismaïlovo, près de Moscou, dirigée par le vénitien Miniotti, et une autre verrerie aussi, non loin de la capitale, appartenant à un certain Cajette.

Pierre le Grand fit tout son possible pour propager dans son peuple l'activité industrielle; mais souvent les moyens qu'il employa pour le progrès étaient obligatoires et peu propres à atteindre ce but. En effet, avec l'emploi de pareils moyens, l'industrie ne se développait que par contrainte, et dans ces conditions chaque entrepreneur visait à des bénéfices considérables. Il ne fallait rien moins que la perspective d'un brillant avenir, pour oser se mettre en contact avec un souverain absolu, qui prenait lui-même l'initiative de chaque industrie particulière : c'est ainsi que parmi les quelques hommes qui osèrent tenter les nouvelles voies, il se fit des fortunes considérables: tels furent Demidoff, Solovieff et Toulinoff.

Demidoff établit des usines de fer dans l'Oural; et, soutenu par la puissante protection de l'Empereur, il acquit d'immenses richesses, qu'il conserva parce que ses affaires le retenaient loin de la capitale. Pareille chose arriva à Toulinoff, qui établit des fabriques de drap à Voronèje et reçut le monopole de la fourniture pour toute l'armée. Solovieff fut moins heureux; il se voua au commerce, étendit au loin ses relations, brilla comme un météore, fit une fortune colossale, fut élevé au titre de baron, et, par un brusque revi-

rement de faveur, fut envoyé en Sibérie et vit saisir tous ses biens.

Outre les fabriques de drap et les usines de l'Oural, Pierre le Grand établit à Petrozavodsk, dans le gouvernement d'Olonetz, des usines de fer alimentées par les marais ferrugineux du pays.

En 1716, l'Empereur fit établir par le prince Menchtchikoff, dans les environs de Pétersbourg, la première fabrique de glaces. Dans toutes les parties de la Russie, Pierre le Grand jetait les fondements de l'industrie locale; et son coup d'œil était tellement juste et prévoyant, que si les germes qu'il a semés ont tardé quelquefois à porter leurs fruits, du moins ils n'ont pas laissé de prospérer partout. Pendant son premier voyage à l'étranger, il engagea et envoya en Russie un grand nombre de contre-maîtres, artisans de divers métiers, qui furent ensuite répartis dans différentes localités de l'Empire pour y exercer et y propager leur industrie : ainsi des serruriers furent expédiés à Iaroslaw, et cette industrie y est encore florissante aujourd'hui; des tisserands à Vladimir, et le tissage forme encore de nos jours la principale industrie de ce pays; d'autres tisserands de toile furent dirigés sur Kostroma, qui fut pendant longtemps seule à fournir des toiles à voiles; il fit établir des cloutiers dans le nord du gouvernement de Novgorod, et toute cette contrée continue encore à fabriquer des clous de toutes dimensions.

D'un autre côté, Pierre s'occupa partout avec succès de l'amélioration des races d'animaux domestiques; il fit venir des vaches de Suffolk et des taureaux du Tyrol, et les acclimata dans le gouvernement d'Archangel, riche en gras pâturages, n'en déplaise à M. Tengoborsky[1] : partout où la population s'est établie, cette race d'animaux, jusqu'à nos jours, n'a point dégénéré.

L'empereur Pierre Ier envoya aussi des chevaux esthoniens et finlandais dans le gouvernement de Perme; on y retrouve encore cette race, l'une des meilleures d'entre les septentrionales pour les longues courses, et dont l'entretien est le moins coûteux. Pendant un voyage qu'il fit de Voronèje à Azoff, Pierre ordonna d'établir un haras dans les steppes du gouvernement actuel de Kharkoff; cet établissement existe encore sous le nom de Haras de Derkoule, et fournit les meilleurs chevaux de grosse cavalerie.

Enfin, ce prince améliora la race ovine dans le

1. Les parties de ce gouvernement qui sont inhabitées, ne sont que des forêts, et les meilleures prairies sont encore couvertes de broussailles. M. Tengoborsky, dans ses tables statistiques, fait entrer en ligne de compte même les marais glacials de ce gouvernement, pour établir la comparaison de la productibilité du sol, de la densité de la population, et pour déterminer la proportion de la terre arable avec toute la superficie. C'est tout à fait comme si l'on prenait la superficie du golfe de Gascogne pour calculer la production relative de la vigne dans les environs de Bordeaux.

midi, en acclimatant une race kirguise très-abondante en suif, et au nord en introduisant dans le gouvernement d'Iaroslaw une race très-rustique mais d'une grande valeur, race connue jusqu'à présent sous la dénomination de *romanoff* (*romanovskia ovtzys*)[1].

Cette constante sollicitude de Pierre Ier pour le développement de l'industrie, ne produisit cependant pas un effet immédiat : il ne fit que semer pour l'avenir; ces semences n'ont végété et surtout fructifié que beaucoup plus tard, c'est-à-dire au siècle suivant. Par les habitudes européennes qui furent introduites dans les mœurs de la partie supérieure de la société, les objets d'industrie européenne devinrent de première nécessité pour toute cette classe; tandis que la classe productive ne comprenait ni ces nécessités, ni les moyens de les produire, et surtout de les produire

1. M. Tengoborsky, en décrivant les races ovines russes, assure que la laine de la plupart de ces races, y compris même les brebis de Romanoff, n'est bonne qu'à faire des feutres. Nous ne pensons pas qu'il veuille nous faire croire que tous les draps dont s'habille le peuple, nous viennent de l'étranger ou sont tissés avec la laine de mérinos. Pareille assertion viendrait certainement à l'appui du libre échange. La vérité est qu'il y a effectivement une race ovine des Kirguises, dont la laine n'est employée que pour la confection des feutres; mais ces feutres ne laissent pas que d'être fort beaux et fort renommés. Tout le reste, n'en déplaise encore une fois à M. Tengoborsky, sert à faire du drap, dont le prix moyen est de 5 francs le mètre. Le drap est grossier, mais il est de bonne qualité : nous avons tenu à ne pas laisser passer, sans la relever, l'assertion tranchante de M. Tengoborsky.

avec avantage, n'ayant qu'un cercle très-restreint de la société pour consommateurs.

On était tellement habitué à tout attendre de l'Europe sous ce rapport, que même cent ans après, le blocus continental imaginé par Napoléon Ier fut presque insupportable à la Russie, et fit tripler le prix des objets les plus usuels : ainsi, on paya jusqu'à cinquante francs une aune de drap anglais ordinaire et quatre francs la livre de sucre, etc. Les exigences d'une partie de la société d'un côté et les prix élevés d'un autre poussaient à la contrebande, et toute la société était sous le coup d'un malaise général.

Pour mesurer les progrès que l'industrie russe a faits dès lors, il nous suffira de dire que, pendant la guerre d'Orient, non-seulement la Russie ne s'est pas ressentie désagréablement de la cessation de ses relations avec l'Angleterre, mais au contraire que son industrie a considérablement gagné pendant le blocus de ses ports. Pour peu que cela eût duré encore une couple d'années, la Russie se serait définitivement habituée à se passer des productions anglaises. Son industrie nationale se serait arrangée de manière à fournir aux exigences du pays, et serait bientôt parvenue à ne plus craindre une concurrence étrangère.

La Russie a ainsi appris par expérience à connaître la puissance de ses moyens et acquis l'assurance qu'elle pouvait se suffire à elle-même, et qu'il ne lui manquait que des communications faciles entre

les différentes parties de l'empire, pour atteindre un grand développement industriel. C'est dans ces vues et pour accélérer l'établissement des voies de communication perfectionnées, que le réseau des chemins de fer les plus indispensables a été cédé à une société internationale.

Pendant les règnes qui suivirent celui de Pierre le Grand, le développement industriel se fit avec lenteur; c'était plutôt une période préparatoire qu'active : le gouvernement établissait des fabriques et des manufactures pour son compte, dans le but d'offrir des exemples à suivre et des modèles à imiter. Mais ce fut l'époque où l'on s'occupa principalement de créer des voies de communication; en un mot, cette période présente une transition entre l'activité un peu fiévreuse de Pierre et le mouvement régulier de nos jours.

Les communications de l'intérieur de l'empire avec Pétersbourg, malgré le canal Ladoga et celui de Vychni-Volotchok étaient toujours très-difficiles, à cause des cataractes que les embarcations devaient franchir sur la Msta et le Volkhoff, surtout les premières, qui occasionnaient des pertes sensibles au commerce. Pour obvier à ce grand inconvénient, le gouvernement consacra toutes les ressources dont il pouvait disposer à la construction de deux nouveaux systèmes de communication de l'intérieur avec la capitale, qui coûtèrent des sommes prodigieuses, et qu'on désigne sous le nom de système de Tikhvine et

système de Marie. L'un et l'autre sont formés de plusieurs séries d'écluses et de toutes sortes de constructions hydrotechniques. Tant de travaux immenses ne pouvaient être faits qu'aux dépens des autres parties de l'empire, qu'on épuisait ainsi au profit de la capitale. A la mort de l'empereur Alexandre Ier, les deux systèmes de Tikhvine et de Marie étaient à peine achevés. Le canal de Catherine, commencé pendant le règne de l'impératrice Catherine II, et qui devait joindre les affluents du Volga avec ceux de la Dvina septentrionale, ainsi que les deux canaux d'Oguinsky et Royal, qui devaient réunir la mer Noire à la Baltique du côté de la frontière occidentale, n'étaient pas encore terminés. L'ensemble de ces communications artificielles ne se trouvant pas en rapport avec les exigences du commerce, on fit encore des études nombreuses pour de nouvelles entreprises : ainsi, par exemple, en 1823-24, on commença des études sur la possibilité d'établir des communications entre le Volga et le Don, le Volga et la Dvina occidentale, entre le Niémen et une petite rivière qui débouche dans la Baltique près de Libau, entre le Volga et la rivière Moskva et quelques autres. En fait de chaussées, il n'y avait qu'une route supportable de Pétersbourg à Narva, et le chemin entre les deux capitales, macadamisé seulement sur le tiers de son parcours.

Nous indiquons tout cela pour mettre en évidence l'état embryonnaire où se trouvait le développement

matériel de la Russie, à l'avénement de l'empereur Nicolas; nous allons maintenant passer, comme nous l'avons dit, à l'examen des principales industries à la fin de son règne. Dans ce but, nous verrons successivement l'industrie agricole, les productions du règne minéral et les principales branches de l'industrie manufacturière, en nous contentant de dépeindre à grands traits le caractère distinctif de chacune de ces branches de l'activité sociale.

L'industrie agricole a pour éléments les terres et les forces vives nécessaires pour le travail de ces terres. L'effet produit par l'activité simultanée de ces deux éléments se résume en grains, en bétail et en objets spéciaux employés à différents usages.

Les propriétés des terres influant sur leur productivité, sont : l'espace, le genre d'emploi et la qualité. Nous allons donc examiner ces trois propriétés des terres en Russie.

L'espace n'a d'importance que quand l'homme en profite; tout espace qui, pour une cause ou pour une autre, n'est pas dans cette condition est nul et ne peut servir qu'à poser des considérations d'avenir. Le produit des terres varie selon le genre de leur emploi; ainsi des terres arables sont plus productives que les forêts dans la majeure partie de la Russie; les jardins et les potagers sont plus productifs que les terres arables. Les prairies forment un appendice indispensable pour une économie rurale établie d'après

le système de l'assolement triennal; par conséquent le rapport de l'espace des prairies à celui du sol arable est un indicateur assez juste pour apprécier le rendement de ce dernier dans les terrains ordinaires, qui sont de nature à exiger l'emploi des engrais; dans les terrains noirs (*tcherno zème*) qui occupent toutes les parties *sudo-centrale*, méridionale et orientale de la Russie, l'espace occupé par les prairies peut servir d'indicateur du développement de l'élève du bétail.

Nous n'avons pas pu réunir dans un seul tableau l'indication exacte de la qualité des terres, mais pour en donner l'idée, nous marquerons par des croix les gouvernements dont tout le terrain est composé de terreau noir exigeant peu ou point d'engrais, et de guillemets ceux dont une partie seulement présente ce genre de sol.

Le tableau ci-après nous montre l'espace des terres utilisées maintenant par la population de chaque gouvernement.

Nous avons partagé l'utilisation des forêts en deux genres :

Utilisation dans l'emploi comme première nécessité pour l'existence de la population locale;

Utilisation industrielle possible, par la même population.

Pour établir cette distinction nous nous sommes basés sur des considérations d'usage, d'habitude et de conditions locales.

La moyenne d'une famille, dans nos populations rurales, consiste en deux ouvriers, deux ouvrières, et quatre enfants ou vieillards des deux sexes; ces familles se composent donc de huit individus entrant dans le compte général de la population.

Une pareille famille dans les localités où l'on se loge dans des maisons en bois, a besoin de :

Gros bois pour la maison...............	120 pièces pour 40 ans.
Bois minces pour les attenances.........	100 — 20 —
Perches et menus bois pour chauffage....	6 1/2 sajènes cub[s] p[r] 1 an.

Une dessiatine de forêt donne, après 60 ans de croissance :

Gros bois..	120 pièces.
Bois minces...	240 —
Menu bois et de chauffage..........................	30 sajènes.

Une dessiatine de forêt donne, après trente ans de croissance :

Bois mince de construction........................	120 pièces.
Bois de chauffage.................................	80 sajènes.

Ou bien en tout 100 sajènes de bois de chauffage (971 stères).

En combinant ces deux bases, on arrive à constater que pour la consommation d'une famille de population rurale, il faut lui assigner 3 1/2 dessiatines de forêt, ce qui fait moins de 1/2 dessiatine par âme de population; mais en prenant en considération la population urbaine, qui est 1/8 de la population rurale, nous compterons 1/2 dessiatine de forêt par âme de population, pour l'utilisation comme nécessité première.

Pour l'utilisation industrielle, nous prendrons en considération la possibilité qu'a la population locale de couper et de charrier le bois. En déduisant le temps nécessaire aux occupations agricoles, il est constant qu'un ouvrier ne peut avoir plus de 150 jours disponibles par an pour les occupations d'industrie forestière; et comme cette industrie exige l'emploi de chevaux, ce ne sont que les populations locales qui peuvent s'y livrer, vu l'impossibilité d'amener les chevaux de trop loin. Dans cet espace de 150 jours, un ouvrier expert, ayant un cheval, ne peut préparer plus de 50 sajènes de bois, en les transportant à une distance moyenne de 10 kilomètres : cela fait qu'il ne peut employer que 1/2 dessiatine par an d'une forêt de 30 ans donnant 100 sajènes de bois.

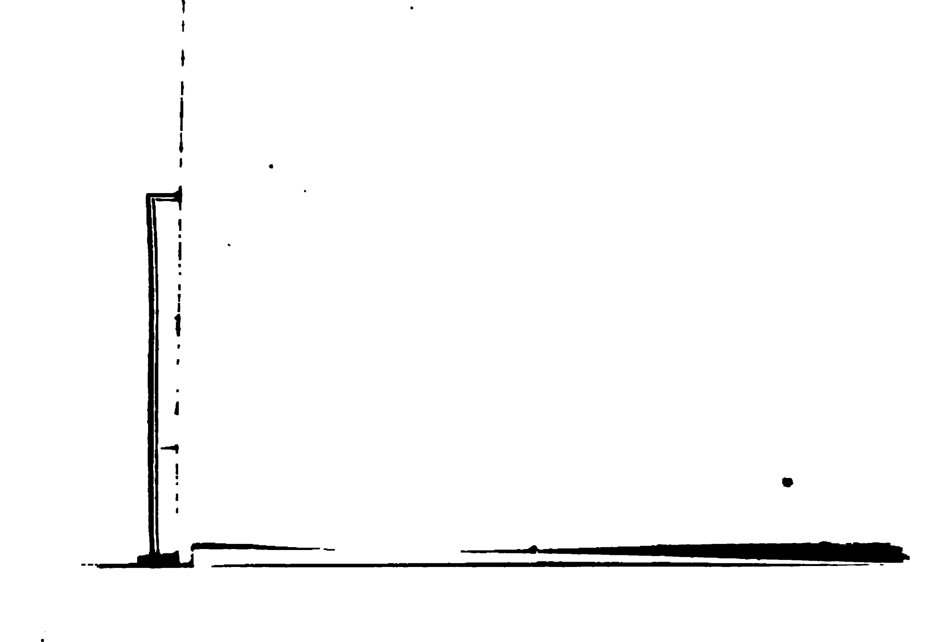
Les ouvriers capables de ce travail ne forment pas plus de 1/5 de la population rurale, qui ne peut donc ainsi exploiter que 1/10 de dessiatine par âme. En supposant qu'il faille 30 ans pour la croissance d'une forêt, l'espace exploitable par une population serait de 3 dessiatines par âme; mais pour ne pas restreindre nos calculs, admettons pour les forêts utilisées par l'idustrie forestière, jusqu'à 50 ans de croissance pour 100 sajènes cubes de rendement, et nous arrivons au maximum de 5 dessiatines par âme, chiffre que nous prenons pour base de nos calculs sur l'utilisation des forêts par voie industrielle. Pour les vieilles forêts qui abondent en bois de mâture

ou de gros bois d'exportation, le rendement est moindre dans la proportion cubique, et un ouvrier expert peut exploiter un plus grand espace; mais le transport de ces bois est ordinairement difficile, et la distance augmente considérablement à mesure de l'exploitation, de sorte que 5 dessiatines par âme de population font une proportion plus que moyenne.

Dans les gouvernements où les bâtisses en pisé sont en usage, et que nous avons marqués d'un astérisque dans notre tableau, l'espace des forêts nécessaires pour la consommation locale doit être réduit à 1/3 de dessiatine par âme.

Enfin, pour les steppes, on peut admettre un maximum de 2 dessiatines de prairies et pâturages pour une dessiatine de labour, ou 4 dessiatines de steppe par âme de population, qui peuvent être utilisées au moyen de l'élève du bétail; le reste ne peut être exploité que par une nouvelle population.

Pour prouver que notre hypothèse est fondée en pratique, prenons pour exemple le gouvernement d'Orenbourg, où l'on trouve pour chaque âme de population 1,8 dessiatine en culture, ce qui fait pour chaque ouvrier 7,2 dessiatines : sur ce nombre, il y aurait chaque année 2,4 dessiatines en jachère, et en outre 14,4 dessiatines de prairies, ensemble 16,8 dessiatines, qui suffisent à l'entretien de quatre pièces de gros bétail et huit têtes de petit. Une pro-



portion plus forte pour toute une population serait une supposition sans fondement réel.

Quant aux chiffres de la population, nous avons pris pour base ceux de M. Tengoborsky, qui datent de 1850, nous y avons ajouté à peu près 5 p. 0/0, et de cette manière nous croyons être dans le vrai pour 1855.

Nous n'avons pas pu présenter les mêmes données sur la population et la distribution des terres pour les provinces transcaucasiennes et la Sibérie, car nous n'avions pas des matériaux assez précis pour oser le faire; mais on peut, sans risquer d'encourir le reproche d'exagération, affirmer que les provinces asiatiques sont encore plus richement dotées que la Russie d'Europe. Le tableau suivant nous servira donc pour établir une comparaison, quant à l'espace, entre la richesse territoriale de la Russie et celle de quelques autres pays du continent.

TABLEAU COMPARATIF DES TERRES UTILISÉES ET DE RÉSERVE.

GENRE D'EMPLOI	FRANCE 36,000,000 habitants		AUTRICHE 39,500,000 habitants		PRUSSE 17,500,000 habitants		RUSSIE D'EUROPE 65,000,000 d'habitants	
	NOMBRE DE DESSIATINES							
	TOTAL	par âme de population	TOTAL	par âme de population	TOTAL	par âme de population	TOTAL	par âme de population
Terres en culture : Jardins, potagers, etc..	23,798,000	0.66	21,080,000	0.51	11,292,000	0.64	95,152,000	1.46
— Prairies.....	5,286,000	0.14	5,586,000	0.14	3,348,000	0.13	53,120,000	0.81
Forêts........................	8,058,000	0.23	18,767,000	0.47	5,562,000	0.32	108,300,000	1.66
Prairies utilisables par la population....................	»	»	»	»	»	»	15,330,000	0.23
TOTAL des terrains utilisés...	37,142,000	1.03	45,353,000	1.12	20,202,000	1.09	271,902,000	3.58
Steppes fertiles de réserve......	»	»	»	»	»	»	38,983,000	0.60
Forêts de réserve.............	»	»	»	»	»	»	70,139 000	1.07
							Total...	5.25
Pâturages et terrains incultes...	11,085,000	0.31	15,834,000	0.40	5,295,000	0.30	119,265,000	1.83

N. B. — Dans le nombre des terrains incultes en Russie sont compris tous les lacs et rivières poissonneux, ainsi que les terrains de vaine pâture.

Ce tableau est assez éloquent par lui-même, et n'exige pas de commentaires pour prouver que la richesse territoriale de la Russie, sous le rapport de l'étendue, est presque le quintuple de celle des autres contrées de l'Europe. Quant à la richesse de ses terrains, laissons parler un étranger qui a visité l'Empire avec un désir sincère de connaître la vérité; M. Haxthausen s'exprime ainsi au sujet du centre et du midi de la Russie : « Ici se trouve une contrée « qui embrasse, y compris la partie des steppes non « encore cultivées, vingt à vingt-cinq mille de milles « géographiques carrés (de 100 à 126,000,000 de « dessiatines) du sol *le plus fertile du monde.* » Telle est l'appréciation d'un étranger, juge très-compétent, d'ailleurs; mais elle est selon nous au-dessous de la vérité, car les provinces qui sont composées exclusivement de ce sol ont plus de 127 millions de dessiatines : en outre, on doit ajouter au moins 30 millions pour les provinces qui ont des sols différents.

La production des céréales est fixée dans un article du journal du ministre des domaines à 250 millions de tchetverts, soit 487 millions d'hectolitres (un tchetvert égale 1,95 hectolitre) pour 70 millions de dessiatines en culture[1]; et nous avons en tout

1. Ce calcul est emprunté aux appréciations de M. Tengoborsky; on peut donc être assuré qu'il n'est pas exagéré, car il n'accorde à la Russie que 25 millions de tchetverts d'excédant sur les besoins de son alimentation.

89,677,000 dessiatines de ce genre de terrains, qui donneraient ainsi une production de 320 millions de tchetverts (624 millions d'hectolitres). Si l'on ajoute à ce chiffre les erreurs préméditées de la statistique officielle, c'est-à-dire pour le moins 20 °/₀, on trouvera 384 millions de tchetverts, et l'on sera encore au-dessous de la vérité. En décomptant 84 millions pour les semences, il reste 300 millions de tchetverts, qui doivent fournir à la nourriture de 65 millions d'habitants et de leur bétail. En comptant pour chaque habitant et son bétail trois et demi tchetverts par an (6,82 hectolitres), ce qui certainement ne paraîtra pas insuffisant, et en attribuant, en outre, annuellement 5 millions de tchetverts à la distillation de l'eau-de-vie, il doit rester de disponible par année 77 millions de tchetverts (150 millions d'hectolitres) qui pourraient être exportés, si leur transport était toujours possible et avantageux [1]. Ce surcroît de production n'ayant pas d'écoulement, est employé en partie à la nourriture du bétail et des oiseaux de basse-cour; mais la plus grande part est dévorée par les souris

1. Ayant été chargé en 1843, par le gouvernement, de diriger les opérations cadastrales dans les domaines de l'empire, nous avons eu l'occasion de rassembler des données statistiques sur la quantité de grains qu'il y avait en réserve dans chaque gouvernement. Grâce au concours du maréchal de la noblesse de Tambow, M. Jacques Sabouroff, nous sommes arrivé à constater, au mois de novembre 1843, qu'il y avait, dans le seul gouvernement de Tambow, 6 millions de tchetverts de grains en sus de la consommation annuelle de la population locale.

dans les meules, qui se conservent sans être battues plusieurs années de suite. Les chemins de fer préserveront en Russie, au moins 70 millions d'hectolitres par an, de la voracité de ces petits rongeurs.

Le prix des céréales est très-bien déduit par M. Tengoborsky, qui le fixe à 3 roubles 50 1/2 kopecks le tchetvert ou 7 fr. 19 c. l'hectolitre, ce qui ferait, pour 300 millions de tchetverts, à l'exclusion des semences, 4 milliards 206 millions de francs comme valeur moyenne de la production annuelle des céréales en Russie.

Les prairies, en supposant 1,000 kilogrammes par hectares, à 2 1/2 centimes le kilog. de foin, donneraient 1 milliard 450 millions de francs.

Indépendamment des céréales, la Russie produit annuellement au moins 60 millions d'hectolitres de pommes de terre, qui, calculées à 2 fr. l'hectolitre, ajouteraient encore 120 millions de francs à la production agricole annuelle.

La culture de la betterave augmente tous les ans en Russie, et la récolte peut être évaluée à 9 millions d'hectolitres, qui, en les estimant à 1 fr., donneraient le chiffre de 9 millions de francs.

En fait de plantes textiles et oléagineuses, la Russie produit :

Lin : 170 millions de kilog. à 50 c..............	85,000,000 fr.
Chanvre : 100 millions de kilog. à 50 c..........	50,000,000
Graines oléagineuses : 10 millions d hectol. à 8 fr.	80,000,000
Total......................	215,000,000

La culture de la vigne se répand considérablement dans le midi de la Russie, et surtout dans les provinces transcaucasiennes; le total de la production moyenne peut être évalué à 320 millions de bouteilles qui, calculées à 31 1/2 centimes, donnent la valeur de 100 millions de francs.

En calculant à 100 fr. leur revenu, les 2 millions 500,000 hectares de jardins figureraient pour 250 millions de francs.

Le tabac, qui se cultive assez en grand dans dix-sept gouvernements, donne en moyenne une récolte annuelle de 55 millions de kilogrammes, qui, calculés à 30 centimes le kilogramme, font une somme de plus de 16 millions.

Les plantes tinctoriales et médicinales donnent actuellement un revenu de 20 millions de francs.

Les revenus forestiers sont estimés par M. Tengoborsky[1] à 540 millions de francs, en comptant moins de 3 francs par hectare de revenu.

L'élève du bétail donne les chiffres suivants[2] :

Race bovine : 25 millions de têtes à 16 fr. de revenu annuel	400,000,000 fr.
Race chevaline : 18 millions de têtes à 32 fr. de revenu annuel	1,080,000,000
Race ovine : 50 millions de têtes à 2 fr. de revenu annuel	100,000,000
Total	1,580,000,000

1. *Études sur les forces productives de la Russie*, tome I, page 256.

2. *Idem*, tome I, page 248.

Les produits annuels de la volaille, des abeilles, de la soie, de la chasse et de la pêche, sont évalués par M. Tengoborsky à 126 millions; nous admettons ce chiffre, quoiqu'il nous paraisse beaucoup trop faible.

La totalité des revenus annuels de la Russie peut donc être évaluée au minimum à 8 milliards 402 millions de francs : revenus stables indépendants des relations internationales, qui donnent près de 130 fr. par an et par individu. Pour un pays où, en terme moyen, un homme, une femme et un enfant peuvent être nourris très-abondamment et très-sainement pour quatre francs par mois chacun, il y a là, ce nous semble, une base suffisante pour un développement ultérieur d'activité. Si, en outre, on prend en considération que toutes les données statistiques sur lesquelles sont basés ces calculs, sont diminuées d'au moins 30 °/₀, on sera nécessairement convaincu que les moyens matériels ne manquent pas à la Russie pour avancer dans la voie du progrès; mais pour nous appuyer sur la comparaison, avec d'autres contrées nous présenterons le tableau suivant de la production des céréales et de l'élève des trois races de bétail dans les pays continentaux.

TABLEAU COMPARATIF DE LA PRODUCTION AGRICOLE

PRODUCTIONS.	FRANCE 36,000,000 d'habitants		AUTRICHE 39,500,000 habitants		PRUSSE 17,500,000 habitants		RUSSIE 65,000,000 d'habitants	
	TOTAL de la production annuelle.	par âme de population	TOTAL de la production annuelle.	par âme de population	TOTAL de la production annuelle.	par âme de population	TOTAL de la production annuelle.	par âme de population
Céréales..... (hectolitres).	110,340,000	3.06	98,220,000	2.41	46,210,000	2.64	585,000,000	9.00
ÉLÈVE DU BÉTAIL :								
Race bovine .... (pièces).	7,824,000	0.22	11,657,000	0.29	5,042,000	0.28	25,000,000	0.38
Id. chevaline.. (*id.*).	2,818,000	0.08	2,850,000	0.07	1,565,000	0.09	18,000,000	0.27
Id. ovine...... (*id.*).	32,151,000	0.89	33,767,000	0.85	16,236,000	0.92	50,000,000	0.77

Ce tableau montre surtout combien la Russie est avantagée sous le rapport de la richesse en céréales et en chevaux : en céréales, la Russie a le triple de la France, qui est plus riche que les autres pays; la richesse en chevaux est trois fois et demi plus grande que celle de la France, qui est la moyenne entre la Prusse et l'Autriche.

Il est donc évident que la Russie est le pays le plus riche du continent dans sa production agricole, et qu'elle présente de puissantes ressources pour l'avenir; car sa population peut encore augmenter en Europe du double, sans être trop gênée dans sa fortune territoriale. Quant à la Russie asiatique, elle offre pour l'avenir des réserves bien plus immenses; en effet, si nous prenons en considération son étendue, à l'exclusion de toute la zone froide, c'est-à-dire en calculant celles de la zone tempérée seule, nous trouverons :

En Géorgie...........	1,475 milles carrés	avec environ 2 millions d'habitants, soit 700 par mille carré.
En Arménie..........	1,350 —	
Dans la Sibérie de la zone tempérée......	175,819 —	avec 4 1/2 millions d'habitants, soit 39 par mille carré.

En admettant la possibilité d'augmenter la population des provinces transcaucasiennes jusqu'à 2,000 habitants par mille carré, et de porter le chiffre de la Sibérie tempérée à 1,000 habitants seulement par mille carré, la Russie asiatique présente-

rait encore pour l'avenir une réserve assurée pour un accroissement de population de 170 millions d'habitants. Les terrains de la Transcaucasie sont généralement fertiles, et se trouvent dans un climat où l'indigo et le coton mûrissent; les terrains de la Sibérie tempérée sont d'une fertilité prodigieuse : dans le gouvernement de Ieniseïsk et d'Irkoutsk, il n'est pas rare de voir une récolte de froment ou de seigle donner cinquante fois la semence [1].

La Russie a donc, au-devant d'elle, un bel avenir de richesse agricole : car à supposer même, ce qui est impossible, qu'aucun progrès ne soit fait dans les procédés de culture, elle est encore pour plus de trois siècles à l'abri des soucis matériels.

L'industrie métallurgique était nulle en Russie avant Pierre le Grand, excepté toutefois les usines de Toula et celles des Strogonoff sur l'Oural. Pendant le règne du tsar Alexis on avait fait, il est vrai, des découvertes considérables de mines; mais elles ne purent alors être mises en exploitation. Pierre 1er

1. Nous citons ce chiffre avec certitude, parce qu'il nous est arrivé une fois d'en douter nous-même, et de parier une somme assez forte que de pareils rendements étaient impossibles dans une grande exploitation. Toutes les précautions furent prises de notre part pour prouver que notre doute était fondé. Des expériences furent faites dans le district de Minoussinsk, du gouvernement de Ieniseïsk, sur des terres exploitées par le procureur du district. L'épreuve fut toute au désavantage de notre bourse, car elle nous montra jusqu'à l'évidence que les rendements allaient jusqu'à 80 fois la semence.

augmenta le nombre des hauts-fourneaux sur l'Oural et dans le gouvernement d'Olonetz, ainsi qu'à Tambow; néanmoins ce n'était encore là qu'un commencement très-insignifiant, et le véritable développement de cette industrie n'eut lieu que pendant le règne de l'impératrice Catherine II. De grandes exploitations métallurgiques furent alors fondées sur l'Oural, tant par le gouvernement que par des particuliers : on exploita les métaux précieux dans l'Altaï, et des carrières de soufre sur les bords du Volga; mais la recherche des métaux précieux fut entravée par la loi, qui autorisait le gouvernement à s'emparer des mines d'or et d'argent découvertes dans les domaines des particuliers. L'empereur Alexandre I[er] abrogea cette loi, et depuis 1819 on commença à trouver des sables aurifères, dont l'exploitation prit depuis 1823 de grandes proportions.

Voici quelques chiffres qui feront saisir la progression de cette industrie.

Il a été extrait des mines de l'Oural :

En 1823	89	pouds	17	livres.
1824	165	—	5	—
1825	232	—	34	—
1826	235	—	24	—
1827	260	—	35	—
1828	274	—	38	—
1829	309	—	29	—
1830	332	—	38	—
1831	368	—	13	—
1832	351	—	23	—
A *reporter*...	2621	pouds	16	livres.

Report...	2621	pouds	16	livres.
1833..................	327	—	8	—
1834..................	301	—	22	—
1835..................	278	—	28	—
1836..................	270	—	34	—
1837..................	283	—	37	—
1838..................	299	—	39	—
1839..................	313	—	8	—
Soit en 17 ans.............	4,696	pouds	32	livres,

qui font 78,688 kilog. 30.

En 1840 on commença à exploiter les sables aurifères de la Sibérie, qui ont donné les résultats suivants :

En 1840.....................	554	pouds.
1841.....................	655	—
1842.....................	908	—
1843.....................	1,295	—
1844.....................	1,342	—
1845.....................	1,372	—
1846.....................	1,657	—
1847.....................	1,847	—
1848.....................	1,734	—

Le gouvernement voyant l'accroissement de cette industrie, eut l'intention d'en faire profiter le fisc, et établit un impôt progressif sur l'or obtenu; c'est-à-dire que plus un industriel obtient d'or de son lavage, plus il doit payer progressivement : un industriel qui n'obtient qu'un poud d'or (16 2/3 kilogrammes), ne paie que 5 p. 100 d'impôt, mais celui qui obtient plus de 50 pouds doit payer 50 p. 0/0 d'impôt. Cette mesure eut pour conséquence une diminution brusque dans la production de l'or; tous les grands

industriels amoindrirent leur exploitation, et, au lieu d'augmenter, la quantité d'or extrait est descendue à 1,300 pouds par an; plus tard, elle s'est un peu relevée et elle se soutient maintenant à 1,500 pouds.

L'industrie aurifère, en comptant le poud à 12,500 roubles seulement, donne donc annuellement 18 millions 750,000 roubles, soit 75 millions de francs.

Un nombre considérable de gisements sont découverts en secret et ne s'exploitent pas pour éviter l'impôt; des contrées excessivement riches sont fermées aux recherches des particuliers, tandis que le gouvernement n'a les moyens ni de les exploiter, ni même de les explorer.

Avant la découverte des mines de la Californie et de l'Australie, la Russie fournissait 63 p. 0/0 de la masse d'or extraite annuellement dans le monde civilisé; dès lors, soit par l'effet de ces découvertes, soit à cause des entraves de la loi fiscale, cette proportion a considérablement diminué. Si le gouvernement russe modifiait cette loi, qui n'est en partie maintenue que par l'opiniâtreté de certains personnages influents, et si, comme l'a proposé M. Kokoreff, un des citoyens les plus entendus en cette matière, on ouvrait une large voie à cette industrie, elle prendrait un élan prodigieux, et dans deux ans au plus tard, la Russie donnerait jusqu'à 10,000 pouds d'or par an, pour une somme de 500 millions de francs.

Indépendamment de l'or, on exploite depuis 1850. en Sibérie, l'or osmide (osmistyi-iridii) dont on retire déjà jusqu'à 6 livres par an, et que le gouvernement paie au prix de 93 fr. le gramme, quand l'or ordinaire n'est payé qu'à raison de 3 fr. 40 c. le gramme.

L'exploitation de l'argent n'est pas très-considérable en Russie, et ne donne que 1,000 à 1,200 pouds par an, soit 1 million ou 1,200,000 roubles (4 à 5 millions de francs). Il y a cependant des mines d'argent; mais elles se trouvent aux confins de l'empire, et le plomb qu'on en retire ne peut être utilisé avec avantage, vu les distances de transport : le revenu net est trop peu important pour encourager les entrepreneurs. Néanmoins, dans ces derniers temps, cette industrie a commencé à attirer l'attention; on a découvert des mines au Caucase, et M. Popoff a réouvert dans la Sibérie occidentale l'exploitation que son père avait abandonnée. Nous avons entendu nous-même ce jeune industriel certifier qu'avec un capital suffisant, il s'engagerait volontiers à fournir annuellement jusqu'à 200,000 pouds de plomb, ce qui donnerait 5,000 pouds d'argent. Il est à présumer également que ces deux métaux se trouvent dans le gouvernement de Viatka, car les paysans chasseurs de ces contrées se procurent du plomb en fondant ce qu'ils appellent des pierres, que chacun cherche soi-même, en cachant

soigneusement l'endroit où il les prend, non-seulement au gouvernement, mais encore à ses voisins. Ce fait constate l'existence des mines; quant à leur découverte, elle se fera certainement quand l'urgence y poussera.

L'industrie des fers est celle qui laisse le plus à désirer en Russie, et son organisation est fondée sur un système peu progressif; car les grandes exploitations sont entre les mains de quelques familles aristocratiques, peu capables de faire avancer cette branche importante de la production nationale. Nous disons peu capables, et nous tâcherons de prouver que nous avons raison. Une partie, en effet, des familles propriétaires d'usines jouissent d'une fortune considérable, et ne sont pas engagées par la nécessité à l'augmenter en sacrifiant le temps qu'elles emploient au service de la cour, occupation infiniment plus attrayante pour elles qu'un modique surcroît de revenu, plus que suffisant déjà pour soutenir tout le faste d'une existence seigneuriale. Une autre partie des propriétaires ne s'en occupent pas avec plus de fruit; car, lancés également dans le tourbillon de la cour, mais avec une fortune qui suffit à peine aux exigences de la vie de courtisan, ils n'ont pas assez de puissance morale pour s'en arracher, par conséquent il leur est impossible de détacher la moindre partie de leurs revenus ou de leur fortune pour faire marcher une exploitation industrielle. Les uns et les

autres sont d'ailleurs, par leur éducation, tout à fait étrangers à un pareil genre d'occupations. Fussent-ils animés des meilleures intentions à cet égard, l'impossibilité où ils se trouvent de sacrifier leur temps pour cette industrie, et leur ignorance de cette partie spéciale les mettrait toujours à la merci de leurs intendants, qui ont tout intérêt à maintenir la routine pour mieux pêcher en eau trouble. Le bon choix même de ces intendants est très-difficile pour des gens qui n'ont pas de connaissances spéciales dans la partie métallurgique et encore moins dans les principes d'une bonne administration industrielle. Voilà plus de raisons qu'il n'en faut pour expliquer le désespérant état de stagnation et la lenteur des progrès de l'industrie des fers en Russie, surtout en comparant les progrès de cette partie avec ceux des autres branches d'industrie, et avec l'accroissement de la production métallurgique dans les autres pays.

Depuis que les usines existantes ont été établies, elles ont conservé à peu près leurs mesures primitives d'exploitation ; le tableau suivant, qui présente la production annuelle de la fonte et du fer, montre jusqu'à quel point nous avons le droit de nous en plaindre :

	Fontes.	Fer de forge.
1838. pouds	10,655,034	7,175,093
1839....	10,802,938	6,772.329
1840....	11,331,510	6,925,927
1841....	10,552,636	6,665,588
1842....	11,172,706	7,319,121
1843....	11,580,931	8,277,058
1844....	11,291,816	8,189,878
1845....	11,432,645	7,716,106
1846....	11,601,916	8,211,289
1847....	11,880,692	8,513,637
1848....	12,080,273	8,397,644
1849-51.	12,638,540	9,141,845
1855....	15,310,616	10,488,413

Le général Tchevkine, étant chef d'état-major du corps des ingénieurs des mines, a publié un article, par lequel il prouve que la fabrication du fer n'a augmenté pendant un demi-siècle, depuis 1793, que de 2,500,000 pouds, soit 40 p. 0/0. En Autriche, de 1820 à 1847, la production du fer a augmenté de 94 1/2 p. 0/0, et celle de la fonte, de 208 p. 0/0. En Prusse, cette fabrication augmente de 3 1/2 p. 0/0 par an. En France, de 11 1/2 p. 0/0, et en Angleterre, de 13 p. 0/0. En présence de ces chiffres, on est obligé d'avouer que l'industrie russe est non-seulement fort en arrière à cet égard, mais pour ainsi dire en complète stagnation.

Les prix des fers sont restés depuis 35 ans encore plus stables en Russie que la quantité produite; en 1822, le fer se payait à Pétersbourg 1 rouble et 25 kopecks le poud; en 1855, il était au même prix (5 francs le poud). La totalité de la production du fer peut être estimée à 9,400,000 roubles, en ne le comptant qu'à 90 kopecks, pris sur place, et celle de la fonte à 7,600,000 roubles; en tout 17 millions de roubles ou 68 millions de francs.

En Angleterre, la tonne de fer se payait, en 1836, jusqu'à 10 livres sterling; en 1855, elle ne coûtait pas plus de 5 livres, ce qui fait à peu près 2 francs le poud. Nous signalons cette différence de prix pour prouver combien la stagnation dans l'industrie des fers est nuisible au développement de toutes les autres

industries. En admettant en effet que le prix moyen des céréales en Angleterre soit à 50 schellings le quarter, cela ferait 12 1/2 roubles le tchetvert, tandis que le prix moyen du tchetvert des céréales en Russie est de 3 1/2 roubles : en supposant le poids moyen de toutes les céréales à 8 pouds le tchetvert, nous arriverons à constater qu'une livre de fer coûte en Russie 2,8 livres de céréales, en moyenne ; mais que dans les provinces du centre et du midi, qui sont les plus agricoles, le fer étant plus cher et les céréales à meilleur marché, cette proportion est souvent réduite d'une livre de fer à 6 livres de céréales, c'est-à-dire que l'on paie une livre de fer avec 6 livres de céréales. En Angleterre, 1 livre de céréales coûte 11 1/4 pences et 1 livre de fer seulement 0,9 pences ; la proportion est donc de 1 à 12 1/2, c'est-à-dire qu'on paie 1 livre de fer avec 1/12 de livre de céréales. Une machine agricole en fer doit donc coûter relativement 72 fois plus cher à un agriculteur russe qu'à un Anglais : le calcul de l'avantage dans l'emploi d'une pareille machine serait entre un fermier russe et un fermier anglais, comme 1 à 72 : si dans le comté de Kent une machine peut donner un grain de plus, il faut qu'en Russie elle en procure 72 pour offrir la même utilité. Ce prix élevé du fer est donc, comme on le voit, un bien grand obstacle pour les progrès de l'industrie et surtout pour ceux de l'agriculture.

La production du cuivre est de 350,000 pouds

par an, à 9 roubles, soit 3,150,000 roubles ou 12,600,000 francs; cette production excède les besoins du pays et permet d'exporter annuellement pour la valeur de plus de 4 millions de francs de ce métal, malgré une consommation intérieure assez considérable.

L'exploitation du soufre a été complétement abandonnée en Russie dans le courant de ce siècle; mais la guerre d'Orient nous ayant prouvé la nécessité de produire ce minéral chez nous, on visita les anciennes usines et on trouva moyen de les remettre en exploitation. L'une des conséquences les plus heureuses de cette guerre fut qu'un chimiste distingué, dont nous avons parlé plus haut, découvrit un moyen économique, non-seulement de fabriquer de l'acide sulfurique, mais encore d'extraire le soufre des pyrites ferrugineuses qui abondent en Russie.

Un grand fabricant de produits chimiques, M. Alexandre de Chipoff, nous a assuré personnellement qu'il est parvenu à fabriquer de l'acide sulfurique au moyen de ces pyrites, en retirant 90 p. 0/0 d'acide de la matière brute, et qu'il espérait pouvoir vendre avec profit l'acide sulfurique à 60°, au prix de 10 centimes le kilogramme: ce qui serait une véritable conquête industrielle, car cet acide est un des agents les plus employés dans la majeure partie des manufactures.

Le sel est produit en Russie en quantité suffisante

pour la consommation, à peu près 32 millions de pouds à 20 kopecks, qui font la somme de 6 millions 400 mille roubles, soit 25 millions 600,000 fr. Cette production n'est, du reste, limitée que par la consommation, car le seul lac salin d'Elton, dans le gouvernement d'Astrakhan, pourrait fournir annuellement une quantité de sel suffisante pour alimenter le monde entier.

Le plomb et le zinc sont exploités en petite quantité et ne produisent que 650,000 roubles, ou 2 millions 600,000 fr. par an.

Cet aperçu bien succinct nous fait voir cependant que la production métallurgique de la Russie peut être évaluée à une somme annuelle de 187 millions de francs.

Nous ne pouvons pas entreprendre la description détaillée des progrès et de l'état actuel de l'industrie manufacturière en Russie, car ce sujet exigerait à lui seul des volumes : nous sommes donc réduit à ne mentionner que les principales branches de cette industrie, nous bornant aux industries linière, cotonnière et lainière, aux fabriques de soieries, de sucre de betterave, de produits chimiques, de papeterie, de suif, savons, chandelles et stéarine, des cuirs et peaux, des objets métalliques, enfin à la distillerie d'eau-de-vie et à la brasserie. Ces articles nous suffiront pour donner une idée générale assez complète sur l'ensemble du développement industriel dans le pays.

L'industrie linière est la plus répandue en Russie; partout où l'on sème du lin, on le file et on le tisse. Dans les provinces où la culture du chanvre est très-répandue, il remplace le lin, et la grosse toile de ménage se fait avec le chanvre mâle, qui forme quelquefois la moitié de la récolte. Il n'existe pas généralement d'établissements pour filer ces matières textiles (car deux ou trois filatures mécaniques ne constituent pas encore une branche d'industrie considérable); mais ce filage est fait par les femmes du peuple, M. Tengoborsky se donne la peine de compter le nombre de fileurs, de fileuses et de tisserands d'après la matière textile employée, tandis qu'en Russie chaque paysanne est fileuse et tisseuse; ce métier ne présentant une industrie spéciale que dans quelques parties des gouvernements de Kostroma, de Iaroslaw, de Vladimir, de Moscou et de Vologda, se trouve partout ailleurs entre les mains des femmes du peuple comme une occupation habituelle et d'usage, à l'exclusion complète des hommes, qui ne tissent pas. L'industrie linière est réglée, dans le peuple, par les usages, et entre dans ses habitudes comme occupation et même comme amusement et récréation.

Ordinairement le lin est définitivement préparé pour le filage vers le commencement du mois de novembre : à cette époque toutes les conversations des commères de village, dans la rue, dans la paroisse avant et après le service divin, roulent sur la qualité

et la quantité de lin que la voisine a préparé; chaque ménagère fait ses petits essais, et, dès le 14 novembre, tout le beau sexe villageois est à la quenouille. Chaque soir, les jeunes femmes et les jeunes filles se rassemblent, et forment, dans le hameau, un ou plusieurs cercles où l'on jase et l'on chante. Les jeunes gens du village viennent assister à ces clubs de fileuses, chantent avec elles, disent force bons mots, et plus d'un jette souvent là le premier regard d'amour sur celle qui a su le charmer. On se rassemble à la chute du jour et on se sépare quelquefois très-tard, même après onze heures du soir : l'éclairage est fourni par chacun, quand c'est dans une maison fixe que l'on se rassemble; mais si l'on passe à tour de rôle dans les maisons de toutes les assistantes, l'éclairage est fourni par la maîtresse de la maison où le cercle se tient. Ce genre de vie dure jusqu'au carnaval. Pendant le grand carême, toutes les ménagères se mettent à tisser; et, dans chaque maison de paysan, on place, suivant le nombre des membres de la famille, un, deux et même trois métiers à tissage occupés par les femmes adultes. Il faut observer qu'une paysanne russe tient à honneur que son mari ne porte d'autre linge que celui qu'elle a tissé de ses mains, et qu'une jeune fille honnête doit elle-même préparer son trousseau. Le tissage général dure pendant les sept semaines du grand carême : on voit bien encore jusqu'aux premiers jours de mai quelques fileuses dili-

gentes occupées à tisser le reste de leur fil; mais généralement le tissage finit à Pâques, et dès lors commence le blanchiment des toiles.

Chaque homme ou femme adulte emploie par an au moins vingt *archines* de toile, et les enfants la moitié, pour linge de corps; outre cela dans les trois quarts de la Russie, les femmes portent leurs *sarafanes*, ou robes de toile fabriquées à la maison et teintes en bleu par des teinturiers ambulants, dont les tournées ont habituellement lieu dans les mois de mai et de juin, quand les toiles sont déjà blanchies. On peut donc, sans trop d'exagération, compter que chaque habitant emploie quinze archines, soit dix mètres. Le prix moyen de la toile de ménage employée par le peuple, en décomptant le prix de la matière première, est de 25 centimes l'archine (35 centimes le mètre), parce qu'elle n'est pas plus large que sept à huit *verchoks* (trente et un à trente-trois centimètres). La population rurale pouvant être évaluée à 65 millions dans les deux Russies, le royaume de Pologne et la Finlande, cela présenterait une production industrielle de 22,7500,000 francs : en ajoutant à la population 5,500,000 habitants des classes de la noblesse, des employés, des ecclésiastiques, des marchands et des bourgeois, qui ont des mœurs urbaines, et pour lesquels on peut compter le quadruple de dépense par an, nous aurions un chiffre de 77 millions de francs. La valeur an-

nuelle de l'exportation des tissus de lin et de chanvre, monte à 2,800,000 roubles, qui, en décomptant 30 °/₀ comme valeur de la matière, se reduisent à 1,900,000 roubles; la valeur de l'exploitation des câbles et cordages est de 1,250,000 roubles, qui sont portés à 875,000 par le décompte de la matière brute. Ajoutons encore la production des nappes, serviettes, essuie-mains et toiles de luxe, bas, bonneterie, fils employés pour la couture, etc., pour 4 millions de roubles; de plus les câbles et cordes employés à la consommation intérieure, dont le compte s'élève à 20 livres par an pour chaque ménage de paysan (8 millions de ménages); enfin 1 million de pouds pour la marine, la navigation fluviale, l'industrie et les emballages du commerce : en tout 5 millions de pouds, dont la valeur peut être évaluée sous le rapport de l'industrie à 10 millions de roubles. Nous arrivons ainsi à constater que l'industrie linière produit en Russie une somme annuelle de 380 millions de francs[1].

D'après la description que nous venons de faire de la manière dont cette industrie est établie dans notre peuple, où elle se rattache aux habitudes et aux mœurs rurales, on peut voir qu'elle ne pourrait

1. M. Tengoborsky, pour soutenir cette industrie aux dépens de l'industrie cotonnière, compte dans le chiffre de cette production, la valeur de l'exportation du lin, du chanvre et de leurs étoupes, pour 83 millions de francs, oubliant peut-être que cette valeur appartient à la production agricole.

que très-difficilement être remplacée par une industrie manufacturière de lin, qui ne peut, dans tous les cas, être substituée aux fileurs, fileuses et tisserands qui s'occupent industriellement de ce métier, et non comme d'une branche d'économie domestique.

L'industrie cotonnière est à son début en Russie: car en 1826, il n'existait dans tout l'empire qu'une seule filature mécanique, et qui encore appartenait à l'État; ce n'est que depuis 1830 que cette industrie a commencé à se développer, et son plus grand essor ne date que de 1842. Nous avons déjà maintenant jusqu'à 1,800,000 broches en activité; l'importation du coton filé a diminué progressivement, et il n'atteint plus aujourd'hui que 3 p. 100 de la consommation. Il en est de même des tissus de coton, qui ne sont importés que dans les qualités supérieures et purement de luxe. Les chiffres suivants feront voir que par le nombre de broches en activité, la Russie tient le troisième rang en Europe :

Angleterre........................	22,000,000	broches.
France...........................	4,500,000	—
Russie...........................	1,800,000	—
Autriche.........................	1,500,000	—
Association douanière d'Allemagne..	800,000	—
Suisse...........................	750,000	—
Belgique.........................	600,000	—
Italie...........................	350,000	—
Espagne..........................	300,000	—

Cet état de progrès prouve combien cette industrie est profitable à la Russie par la quantité de capitaux

qu'elle met en mouvement, et par le travail industriel qu'elle fournit à la population. Pendant la guerre d'Orient elle a grandi considérablement, et toutes les branches de l'industrie qui s'y rattachent ont reçu la même impulsion; les filatures n'avaient pas le temps de fournir aux tissages, et ceux-ci aux impressions: il se fit à la foire de Nijni-Novgorod des achats de calicots et de toiles perses qui n'étaient encore au moment des marchés qu'à l'état de ballots de coton. Toutes les fabriques existantes ont augmenté leur personnel du double en travaillant jour et nuit, et il s'en est établi un grand nombre de nouvelles[1].

Cette industrie occupe 500,000 ouvriers auxquels elle donne un gain avantageux, et procure annuellement au pays un bénéfice industriel de 100 millions de roubles ou 400 millions de francs[2]. Ce résultat est d'autant plus merveilleux, que tout ce mouvement a été créé dans l'espace d'une quinzaine d'années; et l'industrie cotonnière est d'autant plus nécessaire à la Russie, qu'elle lui ouvre la possibilité d'étendre ses relations commerciales avec l'Orient, et de provoquer dans les pays asiatiques l'accroissement de la culture du coton; car en Perse, on cultivera autant

1. On est à la veille d'inaugurer à Narva une nouvelle filature de 200,000 broches.

2. Nous avons pris pour base les calculs de M. Tengoborsky, qu'il a affaiblis avec une intention visible de déprécier cette industrie. Nous avons seulement accru les chiffres proportionnellement à l'augmentation des broches.

de coton que les commandes l'exigeront, et ainsi des autres pays de l'Asie.

L'industrie lainière est l'une de celles qui rencontrent le plus de difficultés au commencement de leur développement : c'est pourquoi, depuis Pierre le Grand, qui augmenta les fabriques de drap dans le but de se passer de produits étrangers pour l'habillement de l'armée, cette branche d'industrie n'a fait que des progrès très-lents. Les fabriques qui se fondaient ne fournissaient que des draps ordinaires pour la troupe et le commerce de l'Asie ; quant à ceux de moyenne et de première qualité on les faisait venir de l'étranger. Les premiers essais de fabriques de draps fins échouèrent, malgré toute la persévérance de leurs auteurs : telle fut, entre autres, l'entreprise du comte Komarovskoï, qui, après avoir lutté depuis 1818 avec opiniâtreté contre la concurrence étrangère et les obstacles intérieurs, dut, après y avoir sacrifié des millions, faire cesser tout travail; beaucoup d'autres industriels entreprenants se trouvèrent dans cette même nécessité. Enfin l'introduction de nouveaux troupeaux de moutons mérinos, et les progrès que cette partie de l'industrie agricole a faits en Russie depuis 1830, ont permis de tenter de nouveau l'établissement de fabriques de draps de qualités moyenne et supérieure. Cette fois les essais ont été plus heureux : l'industrie lainière a vaincu les premiers obstacles, et se trouve en voie de progrès incontestables ;

des hommes distingués se sont donné la tâche de la perfectionner, comme M. Woermann, à Riga. Cet habile manufacturier fabrique annuellement jusqu'à 5,000 pièces de draps de première qualité, qui ne sont point inférieurs à ceux de Sedan, et qu'il livre au commerce à des prix très-modérés. M. Tchetvérikoff, l'un des négociants les plus éclairés de la Russie, fait à des prix satisfaisants et en grande quantité, des draps de moyenne qualité; sa manufacture occupe à Moscou plus de 2,000 ouvriers. Ce respectable industriel se tient continuellement au courant de tous les perfectionnements, et donne des soins assidus à l'application de toutes les améliorations possibles dans son vaste établissement. C'est ainsi qu'on peut compter sur un progrès solide et espérer un rapide développement.

La guerre d'Orient a provoqué un grand mouvement de fabrication dans les sortes de draps de l'armée; presque toutes les fabriques qui s'occupaient de cette branche de la draperie, ont doublé leurs métiers pendant la guerre, pour pouvoir suffire aux commandes qui se multipliaient considérablement. Cette impulsion une fois donnée, les ouvriers étant formés et les métiers établis, ces fabriques agrandies continuent pour la plupart à fonctionner, quoique les commandes pour l'armée aient diminué. Chacun cherche à produire les qualités qu'il peut le plus facilement débiter, et de cette manière cette industrie se régularise et entre

définitivement dans une voie qui la conduira bien loin.

Pour les autres étoffes de laine les progrès ne sont pas moins sensibles. Les frères Goutchkoff, dignes émules de Tchetvérikoff, se sont voués à la fabrication des mousselines de laine, des châles et d'autres tissus légers; leur fabrique, à Moscou, occupe plus de 3,000 ouvriers, et s'améliore tous les jours par l'application des procédés perfectionnés. La filature de laine peignée commence à s'introduire en Russie; un grand établissement de ce genre s'est élevé à Pétersbourg, et les frères Goutchkoff en ont fondé un de 6,000 broches, qui, malheureusement, a été détruit par un incendie : nous espérons cependant que ce désastre ne les découragera pas.

La fabrication des tapis suit la même marche progressive.

Enfin pour donner en peu de mots une idée claire des progrès de l'industrie des draps en Russie, voici les chiffres d'importation et d'exportation pris à 20 années de distance :

Importation moyenne triennale, 1827-29......	4,955,000	roubles.
Exportation	368,400	—
Importation moyenne triennale, 1848-50......	2,455,800	—
Exportation	2,747,000	—

Ainsi, tandis que l'importation diminuait de 112 p. 0/0 l'exportation augmentait de 745 p. 0/0.

Le bénéfice industriel de cette branche peut être évalué à 60 millions de roubles annuellement (240 millions de francs), et le nombre des ouvriers qu'elle

occupe n'est pas moindre de 400.000 individus.

La fabrication des soieries entre seulement aujourd'hui dans une voie de véritable progrès; car jusqu'à présent on ne se bornait qu'à l'amélioration dans la coloration et le tissage, tandis que depuis quatre ou cinq ans la société agronomique de Moscou, et surtout son secrétaire perpétuel M. Massloff, s'occupe avec ardeur et persévérance du développement de l'industrie séricicole et du perfectionnement de la filature. M. Massloff a prouvé la possibilité de l'éducation en grand des vers à soie, sous le climat de Moscou; il a acclimaté des mûriers par le moyen de semis de graines récoltées successivement sous le même climat [1]. Indépendamment de l'acclimatation du mûrier, la sollicitude de M. Massloff a fait établir à Moscou une école de filature de soie, ou l'on enseigne toutes les méthodes perfectionnées, appliquées à cette industrie, qui, nous l'espérons, fera dans peu d'années des progrès considérables : en sorte que non-seulement nous ne serons pas tributaires de l'étranger pour la soie grége ou filée, mais encore nous pourrons fournir de nos produits même aux fabriques de Lyon. Pour prouver que cette espérance n'est pas une chimère, nous dirons qu'en 1856 des achats de soie grége furent faits en Russie pour Lyon, et qu'en 1857, nous avons nous-

1. L'auteur de cet ouvrage a déjà plus de 3,000 pieds de jeunes mûriers dans une propriété située à 13 kilomètres de Moscou.

même donné à Paris des lettres d'introduction à M. Guillard, qui partait pour la Russie dans le même but.

Jusqu'à présent la fabrication des soieries en Russie n'est pas aussi développée que dans quelques autres pays de l'Europe; cependant M. Scherer, dans son compte rendu de l'exposition de l'industrie de 1849, évalue déjà le produit total de cette industrie en Russie à 17 millions de roubles : si nous admettons un accroiscement de 3 millions de roubles seulement, ce qui certes n'est pas exagéré, nous trouvons que la matière brute coûtant jusqu'à 8 millions, le bénéfice industriel se bornerait à 12 millions de roubles, ou 48 millions de francs. La fabrication russe consomme 28,500 pouds de soie indigène, 9,000 pouds de soie turque et persane, et 11,500 pouds de soie italienne et française, en tout 49,000 pouds, soit 918,000 kilog.

Cette industrie, qui emploie maintenant jusqu'à 45,000 ouvriers, fut introduite en Russie du temps de l'impératrice Catherine II, et resta tout à fait dans l'enfance jusque après 1830. C'est alors seulement qu'elle commença à se perfectionner un peu. Aujourd'hui l'industrie indigène fournit déjà à la consommation tous les tissus ordinaires, et ce ne sont que les étoffes de luxe qui continuent à s'importer; toutefois, grâces aux efforts des sociétés, des fabricants, et à l'impulsion donnée au travail indigène par la

guerre d'Orient, la production des soieries se développera bientôt prodigieusement. Dans son état actuel, le chiffre de sa production (20 millions de roubles) dépasse celui de l'Autriche, qui n'est que de 15 millions, et égale à peu près celui de l'association douanière allemande, qui est de 20 millions 500,000 roubles; la production de cette industrie, en Angleterre, est de 45 millions, et en France, de 90 millions de roubles. L'indication de ces chiffres suffit pour montrer que cette branche de l'activité industrielle, quoiqu'elle ne soit pas précisément à son début, a cependant devant elle un bel avenir.

Une des industries les plus intéressantes pour la Russie est la production du sucre de betterave. C'est encore d'un côté à la société économique de Moscou, ainsi qu'à M. Massloff, et d'un autre côté à M. le comte Alexis Bobrinskoï, que cette partie est redevable de ses progrès. La société a propagé les connaissances nécessaires et les encouragements; le comte Bobrinskoï s'est consacré aux expériences en grand. Son exemple a été puissant, et aujourd'hui encore les immenses fabriques de cet honorable propriétaire suivent pas à pas tous les perfectionnements et sont ouvertes comme écoles à tout le monde. La fabrication y est aussi parfaite que possible sur une échelle considérable; car on retire quelquefois plus de 5 p. 0/0 de sucre de la betterave. Chaque année voit s'élever de nouvelles fabriques, en sorte qu'il

est très-difficile de fixer exactement le chiffre du produit annuel de cette industrie ; cependant, on peut sans faute assigner jusqu'à 1,500,000 pouds de sucre comme minimum, valant 9 millions de roubles, dont on peut décompter 2,250,000 roubles comme valeur de la betterave : cette industrie donne donc 6,750,000 roubles de bénéfice (27 millions de francs), et emploie jusqu'à 75,000 ouvriers. Voici quelle place occupe la production de la Russie comparée avec celles des pays continentaux de l'Europe.

La production égale :			
En France.................	4,000,000 pouds,	soit 65,556,000	kilog.
Dans l'association douanière.	2,000,000 —	soit 32,778,000	—
En Russie.................	1,500,000 —	soit 24,590,000	—
En Autriche...............	550,000 —	soit 9,016,000	—

L'importation des sucres étrangers s'élève encore jusqu'à 2 millions de pouds; mais on peut espérer que la production indigène fournira, dans quelques années, à toute la consommation. Cet espoir est d'autant plus fondé que nous voyons déjà l'industrie sucrière absorber des capitaux appartenant, non-seulement à des propriétaires fonciers, mais encore à des industriels proprement dits; nous voyons surgir au milieu des steppes du gouvernement de Kharkoff, déserts la veille, des établissements de fabrique de sucre de betterave, comme par exemple ceux de MM. Ianenko et Semerenko, dont les bâtiments seuls ont coûté jusqu'à 4 millions de francs. Si des capita-

listes trouvent un grand bénéfice en se livrant à cette branche d'industrie, combien doivent être plus grands les bénéfices que peuvent en recueillir les propriétaires fonciers, qui y sacrifieraient quelques capitaux, acquerraient le savoir nécessaire et s'occuperaient eux-mêmes de cette production.

La fabrication des produits chimiques et colorants a, depuis quelques temps, pris une extension remarquable; une fabrique surtout, nouvellement établie par M. Alexandre de Chipoff, se distingue par les améliorations qu'elle a introduites dans sa fabrication. Outre les moyens que M. de Chipoff, aidé des conseils du professeur Heimann, a trouvés pour l'extraction de l'acide sulfurique à bon marché, il a découvert un procédé économique pour fabriquer la garancine et des mordants meilleurs que ceux qui nous venaient de l'étranger, et presque à moitié prix. Cette industrie produit au pays pour plus de 2 millions 500,000 roubles de bénéfice, et occupe à peu près 5,000 ouvriers. Au reste ce n'est pas ce bénéfice immédiat qui est important, mais la facilité que cette industrie donne aux autres branches manufacturières de se développer avec succès.

L'industrie des cuirs est la plus ancienne en Russie, mais elle est restée routinière; et au lieu de progresser elle n'a plutôt fait que déchoir, surtout quant au commerce extérieur. En prenant en considération la quantité de bétail que possède la Russie, et en comparant

avec la statistique française le nombre de pièces livrées annuellement à la boucherie, il resulte qu'on doit tanner en Russie :

	Roubles.
Peaux de bœufs, 2,400,000 pièces, pesant chacune 30 livres; au total 1,800,000 pouds, à 10 roubles le poud.........	18,000,000
Peaux de vaches, 1,600,000 pièces, pesant chacune 15 livres; au total 540,000 [1] pouds, à 12 roubles le poud.........	6,480,000
Peaux de veaux, 4,000,000 de pièces, pesant chacune 3 livres; au total 300,000 pouds, à 12 roubles le poud..........	3,600,000
Peaux de chevaux, 2,000,000 de pièces, pesant chacune 12 livres; au total 600,000 pouds, à 9 roubles le poud......	5,400,000
Total......................	33,480,000
Les maroquins et autres peaux façonnées donnent une valeur de..	6,000,000
Et en ajoutant à cette valeur 150 p. 0/0 pour la préparation des objets de cuir.................................	59,220,000
nous aurons, pour représenter la valeur des objets de cuir livrés au commerce.............................	98,700,000
Soit 394,800,000 francs.	

Le climat de la Russie exige que chaque habitant ait une pelisse, qui ne peut durer plus de trois ans; pour chaque pelisse il faut au moins 5 peaux de moutons; celles des femmes et des enfants sont ordinairement arrangées avec les vieilles pelisses des hommes : nous pouvons donc compter, pour 15 millions d'habitants, 5 millions de pelisses par année ou 25 millions de peaux de mouton préparées. Chaque peau coûte au moins 50 kopecks : il faut donc ajouter au chiffre précédent encore 12 millions 500,000 roubles ou 50 millions de francs. L'industrie des cuirs et des

1. 60,000 pouds sont exportés.

peaux produit donc en somme environ 450 millions de francs et occupe 450,000 ouvriers.

La fabrication du suif, du savon, des chandelles et de la stéarine, a fait des progrès immenses dans les derniers temps. Un industriel très-connu, M. Novoselskoï, a fondé une société, avec un fort capital, pour l'exploitation des produits animaux. Elle a commencé par établir au centre du pays produisant le suif, une grande fabrique de stéarine et de savon, qui travaille annuellement jusqu'à 300 mille pouds de cette matière. Ce n'est là qu'un premier pas ; car la société possédant un nouveau procédé d'extraction de la stéarine, qui lui permet d'obtenir presque la totalité de l'acide stéarique contenu dans le suif, elle jouit par là d'un grand avantage : la concurrence ne peut lui faire de tort, et dès lors elle étendra considérablement ses opérations.

Plusieurs savonneries se sont établies dans les dix dernières années, et cette industrie ainsi que celle de la chandelle tendent visiblement au perfectionnement. Les chiffres suivants donnent la valeur approximative du travail de ces différentes branches :

	Roubles.
Exportation de suif, en moyenne	12,500,000
— de stéarine	150,000
— d'oléine	100,000
Les fabriques de savon et de stéarine emploient jusqu'à 2 millions 1/2 de pouds de suif et produisent	20,000,000
500,000 pouds de chandelles, à 3 roubles 50 kop. le poud	1,750,000
Total	34,500,000

Soit 138,000,000 de francs.

Cette industrie emploie au moins 10,000 ouvriers.

La fabrication du papier a pris aussi un développement assez remarquable. On compte en Russie plus de 200 fabriques de papier produisant près de 2 millions de rames, pour la somme de 4 millions de roubles (16 millions de francs) et occupant jusqu'à 20,000 ouvriers.

350,000 ouvriers travaillent en Russie à la fabrication de différents objets en fer, en fonte et en acier; et cette industrie s'est tellement accrue dans notre pays depuis une vingtaine d'années, qu'il n'y a guère d'objet en l'un de ces métaux qui ne soit fabriqué chez nous : les uns le sont très-bien, d'autres passablement, d'autres assez mal ; les uns en quantité suffisante pour la consommation, d'autres insuffisamment, mais tous en général avec une tendance visible à l'amélioration.

La productivité de cette partie de l'industrie peut être ainsi évaluée, selon M. Tengoborsky :

	Roubles.	Francs.
Objets coulés en fonte....	2,250,000	9,000,000
Valeur des fers préparés pour l'exportation.	1,078,000	4,312,000
Valeur des objets en fer fabriqués dans le pays...........	47,250,000	189,000,000
	50,578,000	202,312,000

Cette industrie occupe jusqu'à 350,000 ouvriers.

La fabrication des objets en cuivre, tels que chandeliers, lampes, cuvettes, bouilloires (samovares), cafetières, balances, etc., est en Russie une des plus

anciennes et des plus avancées; et la plupart de ces articles, surtout ceux dont l'usage est répandu depuis longtemps dans le pays, sont d'un prix assez modéré.

Dans les dernières années la fabrication des bronzes s'est considérablement perfectionnée : au point que, pour les pièces dépassant le prix de 1,000 francs, nos fabricants peuvent rivaliser avec ceux de Paris, quant au prix; mais ils leur sont très-inférieurs dans la fabrication des menus bronzes. La totalité du produit de cette industrie peut être évaluée à 7 1/2 millions de roubles, soit 30 millions de francs; elle emploie jusqu'à 20,000 ouvriers.

L'orfévrerie, l'argenterie et la fabrication du plaqué donnent un chiffre de 3 millions de roubles (12 millions de francs) pour la main-d'œuvre et la façon, et occupent environ 4,000 ouvriers.

Pour terminer la série des grandes industries, nous devons dire quelques mots sur la distillation de l'eau-de-vie. Cette opération se fait de trois manières différentes. Dans les provinces baltiques (l'Esthonie, la Livonie et la Courlande) les plus favorisées, chaque propriétaire a le droit de distiller de l'eau-de-vie à sa volonté, et trois de ces provinces payent pour ce droit un impôt fixe par capitation, assez insignifiant. Les provinces occidentales, la Petite et la Nouvelle Russie, ont, jusqu'en 1850, joui du même privilége; depuis lors elles sont tenues de payer une *accise* pour chaque mesure d'eau-de-vie qui sort de la fabrique :

les propriétaires ont cependant le droit, en payant cette contribution, d'avoir chez eux une distillerie. Dans la Grande-Russie proprement dite et la Russie asiatique, personne ne peut distiller de l'eau-de-vie sans une autorisation spéciale du gouvernement, qui achète toute la liqueur produite et la livre à des fermiers, lesquels payent un fermage fixe, pour avoir le droit de la débiter. Les prix du gouvernement pour l'eau-de-vie sont annuellement établis dans chaque province et proposés à l'acceptation des distillateurs locaux : si ceux-ci consentent tous à livrer au prix proposé, la fourniture se répartit selon les dimensions des appareils de chaque distillerie; si quelques-uns ne consentent pas, les autres ont droit de fournir leurs parts, qui cependant peuvent aussi être proposées également à des distillateurs d'autres gouvernements; quand la majorité des fabricants refuse d'accepter les prix qui lui sont offerts, on en réfère au ministre des finances, qui augmente quelquefois le chiffre primitivement fixé.

Cette opération constitue le principal article du revenu de l'État; car la mesure qu'on appelle *vedro*, et qui contient vingt bouteilles, est achetée par le gouvernement au prix de 2 à 3 francs, et livrée aux fermiers pour le prix de 12 francs. On emploie à la distillation dans tout l'empire jusqu'à 5 millions de tchetverts de céréales et une grande quantité de pommes de terre; ces matières premières donnent en somme

à peu près 50 millions de vedros, dont le prix moyen est de 60 kopecks, en tout 30 millions de roubles. La valeur des céréales et des pommes de terre qui servent à cet usage doit monter à 18 millions de roubles; le bénéfice industriel de cette branche serait donc de 12 millions de roubles ou 48 millions de francs.

La brasserie n'offre pas autant d'avantages que la distillerie; car la bière n'est pas pour le peuple russe une boisson habituelle. M. Tengoborsky évalue la production de la bière à 16 millions de vedros, procurant un bénéfice industriel de 1 million de roubles ou 4 millions de francs. Mais à côté de cette production connue par la statistique officielle, il en est une autre qui échappe à son contrôle: dans une population russe de plus de 40 millions d'habitants, il n'y a pas de fête de village, de réjouissance de famille chez le paysan, qui ne soit obligatoirement accompagnée d'une grande consommation de bière fabriquée par chaque ménagère dans sa propre maison. Cet usage est tellement répandu et si profondément entré dans les mœurs, qu'un paysan russe, pour exprimer qu'il a fêté telle circonstance, dit souvent : « Nous avons cuit de la bière à telle occasion. » Chaque fête commence et finit par la bière, et l'étranger a le droit d'entrer dans la maison d'un paysan qui se réjouit chez lui; une grande cruche remplie de bière est constamment sur la table à la portée de chacun, et la

maîtresse du logis la remplit au fur et à mesure qu'elle se vide : plus vous en buvez, plus vous montrez vos bonnes dispositions à l'égard de votre hôte et de sa famille. Ordinairement une fête de village dure trois jours, et chaque village a de rigueur sa fête au moins une fois par an ; mais les villages riches ont deux fêtes, c'est-à-dire six jours de régal offerts à tout le monde. Dans ces occasions, chaque paysan boit au moins une dizaine de bouteilles de bière par jour : or cette branche de production échappe au calcul, car il est impossible de fixer même approximativement les chiffres de cette consommation.

Il y a beaucoup de différentes fabrications qui n'ont pas été comprises dans cette énumération, et dont le chiffre, selon M. Tengoborsky, peut être évalué à 205 millions. Il y a en outre une quantité d'industries qui échappent au calcul, car elles se font dans des villages aux jours et aux heures libres des principales occupations économiques ; des contrées entières travaillent de cette manière à une seule industrie, dont la production est quelquefois débitée en communauté. Aussi cette organisation du travail ne permet pas de faire un calcul statistique, même approximatif, de la production. Toutefois, si l'on prend en considération que 1/8 au moins de la population rurale travaille à produire quelque objet d'industrie, comme roues, cerceaux, traîneaux, harnais, chaussures, chapeaux, ustensiles de ménage, articles de toi-

lette, etc., etc., et qu'ainsi chacun gagne quelque chose, nous ne pouvons pas être taxé d'exagération, en ajoutant pour la valeur de ces divers produits une somme de 258 millions de francs.

Comme résumé du présent chapitre, nous allons présenter une récapitulation des principaux articles qui forment, selon nous, la productivité industrielle du pays.

Métaux.	Sommes partielles.	Totaux.
La production de l'or donne...........	75,000,000 fr.	
— de l'argent....... ...	4,800,000	
— du fer..............	68,000,000	
— du cuivre...........	12,000,000	
— du sel...............	24,600,000	
— du zinc et du plomb..	2,600,000	
	187,000,000 fr.	187,000,000
Industrie.		
Industrie *linière*. Produit: 380 millions, dont 130 pour la matière première; reste pour l'industrie................	250,000,000	
Industrie *cotonnière*. En déduisant de 400 millions 100 millions pour la matière première, reste pour l'industrie.	300,000,000	
Industrie *lainière*, produisant 240 millions. En déduisant 30 p. 0/0 pour la matière première, reste pour l'industrie............................	160,000,000	
Les *soieries* produisent 80 millions, et, en déduisant la moitié pour la matière première, il reste..................	40,000,000	
Cuirs et pelisses (*touloupes*) produisant.	450,000,000	
Suifs, savons, stéarine...............	138,000,000	
Papeteries......................	16,000,000	
Objets en fer et en acier.............	202,000,000	
Objets en cuivre.....................	30,000,000	
Orfévrerie, argenterie et argent plaqué.	12,000,000	
A reporter...	1,598,000,000	187,000,000

Report...	1,598,000,000	187,000,000
Distilleries............................	48,000,000	
Brasseries............................	4,000,000	
Menues industries........	205,000,000	
	1,855,000,000	1,855,000,000
Total général........................ fr.		2,042,000,000
Et en ajoutant pour chiffres échappant aux calculs..		258,000,000
nous arrivons à constater que la somme de......		2,300,000,000

représente la valeur de la production industrielle de la Russie.

Cela fait pour chaque citoyen 35 francs qui, ajoutés aux 130 francs donnés par l'agriculture, font un revenu individuel et annuel de 165 francs. Si avec cela on prend en considération la diminution incontestable qui a été faite sur le chiffre de chaque article, il est évident que cette somme moyenne atteindra bien 200 francs. Dans les environs de Moscou, l'une des contrées de la Russie où la vie coûte le plus cher, les paysans ne comptent pas pour la nourriture d'un homme adulte plus de 5 francs par mois. Or, ces paysans font chaque jour deux grands et deux petits repas : les grands repas sont composés de soupe, d'une demi-livre de viande et de gruau; aux petits repas, ces hommes mangent du pain et du kvas; chacun d'eux consomme trois livres de pain par jour; et tout cela, dans les années de prix moyens, peut être fourni pour 5 francs par mois. Dans la majeure partie des autres provinces, l'entretien d'un homme adulte coûte la moitié de ce chiffre. Ce n'est donc pas exagérer que de compter en moyenne 50 francs pour

la nourriture d'un individu, lequel aurait ainsi en sus de sa nourriture un revenu annuel de 115 francs.

Il convient aussi de considérer que le calcul de cette dépense est fait pour un homme adulte, tandis que le chiffre du revenu est une moyenne générale prise sur toute la population; il est donc évident que la production de la Russie est plus que suffisante pour procurer une certaine aisance à tous ses habitants.

CHAPITRE XI

LE COMMERCE EN RUSSIE PENDANT LA PÉRIODE DES EMPEREURS

Mode suivi dans la description du commerce pendant cette période. — Pierre Ier, repoussé de la mer Noire, travaille à créer le commerce par la Baltique. — Premier bâtiment marchand arrivé à Saint-Pétersbourg. — Primes accordées aux navires. — Traités de commerce. — Résistance motivée des négociants russes. — Traité de commerce avec Gênes. — Mesures de pression contre le négoce russe. — Pierre Ier expédie un navire avec des marchandises russes à Venise. — Travaux de canalisation faits par corvées. — Précipitation apportée à ces travaux. — Le port de Pétersbourg commence à être fréquenté, mais aux dépens d'Archangel. — Commerce par les frontières de terre. — Monopole des Grecs de Néjine. — Le commerce d'Orient. — Traité avec la Chine. — Caractère de l'activité de Pierre le Grand. — Les monopoles. — Pierre favorise les études dans la classe marchande. — Ce prince s'occupe du commerce extérieur et néglige le commerce intérieur. — Le libre échange. — Manière d'évaluer le commerce d'un pays. — Valeurs de produits industriels et agricoles formant les objets du commerce intérieur de la Russie. — Les guildes des marchands produisant ce commerce. — La valeur des chiffres officiels. — Les paysans marchands. — Les foires. — Modes de commerce. — Le commerce extérieur. — Le rôle de ce commerce dans l'économie générale de la Russie. — Les chiffres de ce commerce. — Les relations commerciales avec l'Asie. — L'excédant dans l'importation ne prouve pas une perte. — Chiffres de ce commerce. — Comparaison des commerce, intérieur et extérieur. — Les sociétés par actions et en commandite.

Pour éviter une description trop volumineuse de cette partie de l'activité populaire en Russie pendant la période historique que nous étudions, nous adopte-

rons le même mode que celui que nous avons employé pour décrire l'activité industrielle du pays : ainsi, nous commencerons d'abord par voir l'état dans lequel se trouvait le commerce du temps de Pierre le Grand; puis nous passerons directement au règne de l'empereur Nicolas. Dans l'intervalle qui sépare ces deux règnes, nous ne ferons que signaler les circonstances les plus remarquables et les plus influentes. Nous choisissons ce mode d'autant plus volontiers, que le développement matériel étant, selon nous, un élément secondaire de la civilisation, nous ne croyons pas être tenu de lui sacrifier une part plus large dans notre travail.

Nous avons vu dans la période précédente que le commerce extérieur s'était considérablement augmenté par le port d'Archangel, et que la princesse Sophie employa tous ses efforts pour acquérir les bouches du Don et du Dniéper. Nous avons vu aussi comment, par une fatalité particulière, Pierre le Grand se trouvait continuellement privé de possessions sur la mer Noire, tandis qu'il s'affermissait de plus en plus dans la Baltique, comment Pétersbourg fut fondée et quelle fut d'abord sa signification commerciale.

Une fois repoussé de la mer Noire, et engagé dans la création d'une nouvelle ville commerçante sur la Baltique, Pierre Ier, qui n'était pas homme à faire les choses à demi, voulut à tout prix créer un commerce

à cette ville. Il avait conservé des relations avec la Hollande, et à peine avait-il jeté les fondements de Pétersbourg, qu'il en fit part à Amsterdam. La même annéc (1703), au mois de novembre, arriva aux bouches de la Néva un navire hollandais, chargé de vins, de sel et d'autres marchandises. Le bonheur que ressentit Pierre le Grand à la vue de ce pavillon étranger entrant dans son port improvisé, fut au-dessus de toute expression : il donna à chaque matelot 300 thalers de gratification ; le capitaine fut traité comme un prince et reçut un présent de 500 ducats. Tout le chargement du navire lui fut acheté à des prix exorbitants, et il repartit, emportant la promesse de toucher 100 roubles à chacun de ses voyages : aussi revint-il très-souvent dans la suite. Il appela son navire *Saint-Pétersbourg*, et reçut pour ce bâtiment des privilèges particuliers.

L'empereur fit publier en même temps, dans tous les ports, qu'il gratifierait les capitaines et les équipages des autres vaisseaux qui viendraient à Pétersbourg chargés de marchandises ; il promit 300 ducats au second capitaine qui aborderait chez lui et 150 au troisième. Les ambassadeurs russes auprès de toutes les cours furent chargés de notifier la fondation du nouveau port de mer et de prier les gouvernements respectifs de répandre cette nouvelle dans le commerce, avec l'assurance que les navires qui arriveraient à Saint-Pétersbourg seraient

spécialement protégés par le gouvernement russe.

Pierre le Grand espérait que l'Angleterre et la Hollande viendraient d'elles-mêmes fréquenter son port : il comptait aussi que la France, qui recherchait depuis longtemps les moyens d'entrer en relations directes avec la Russie, ne tarderait pas à envoyer ses vaisseaux à Pétersbourg ; mais il tenait surtout à y voir arriver ceux des ports de la Méditerranée.

Dans ce but, il conclut, en 1706, avec la France un traité de commerce, par les soins du boyard Mathveeff, qui était alors ambassadeur de Russie à Paris. Il chargea le prince Menchtchikoff de traiter avec Dantzig, Lübeck, Hambourg et Brême, et envoya dans tous les ports de mer de la Méditerranée une proclamation, par laquelle il déclarait que, vu la grande distance que les navires de ces ports avaient à parcourir pour venir à Pétersbourg, il ordonnerait de ne percevoir d'eux que la moitié des droits auxquels étaient soumis les bâtiments des autres ports européens.

Pendant que le tsar recherchait les moyens d'attirer la navigation dans son nouveau port de la Baltique, il était profondément contrarié par les négociants russes, qui ne trouvaient aucun profit à envoyer leurs marchandises à Pétersbourg, et continuaient toujours à expédier à Archangel tous les articles destinés à l'Europe septentrionale, à Astrakhan ceux qui devaient aller en Asie, ou à Taganrog pour l'Europe méridionale.

Pour Archangel, les marchandises remontaient la Kama, la Viatka et, par le volok de Slobotzkoï, étaient transportées par terre sur une petite distance de 150 verstes, vers les affluents de la Dvina septentrionale. Pour Pétersbourg, les marchandises devaient remonter le Volga jusqu'à Rybinsk ou Tver, et de là être transportées par terre jusqu'au port à une distance de plus de 550 ou de 700 verstes. L'avantage était donc tout du côté d'Archangel; car ces frais de transport par terre étaient considérables, et la différence de coût entre les deux directions était bien plus grande que la différence dans le fret des navires pour Archangel et Pétersbourg, surtout dans un temps où la mer Blanche était déjà, depuis plus de 150 ans, fréquentée par des bâtiments de toutes les nations de l'Europe septentrionale, tandis que la partie orientale de la mer Baltique, si pleine d'écueils, était encore assez mal connue.

L'empereur voyait probablement lui-même les désavantages de sa nouvelle création; il se persuadait qu'il n'y avait d'autres moyens d'amener les marchandises russes à son port, que la construction de nouvelles voies artificielles de communication entre le Volga et les affluents de l'Ilmen, et d'un canal de dérivation sur le lac Ladoga, excessivement périlleux pour les embarcations usitées sur les rivières. Mais ces nouvelles voies exigeaient de fortes dépenses, et les finances de l'État avaient été alors employées aux

frais de guerres continuelles. En attendant, Pierre conquit l'Esthonie et la Livonie; il avait là des ports excellents et déjà fréquentés, mais il persévéra à vouloir attirer à Pétersbourg les navires qui fréquentaient Riga, Revel et même Archangel. A cet effet, il chargea, en 1712, son agent accrédité, le comte Caretti, de conclure avec Gênes un traité de commerce. Cet agent, soutenu par le comte Capponi, réussit à conclure ce traité, dans lequel il était stipulé que les trois premiers bâtiments qui viendraient de la Méditerranée à Pétersbourg seraient libérés de toute espèce de droits; un autre traité du même genre fut conclu avec Lübeck par le prince Menchtchikoff.

Toutes ces mesures amenèrent enfin quelques résultats; en 1713, le nouveau port commença à être un peu fréquenté. Le tsar, voyant qu'il atteignait son but, s'empressa d'établir des entrepôts (*gostinoï dvor*), des douanes et même un tribunal de commerce à l'instar d'Amsterdam; mais il n'y avait pas dans ces entrepôts de marchandises russes à garder, car elles continuaient, et toujours par les mêmes raisons, à prendre la voie d'Archangel. Pierre vint à bout de l'opiniâtreté des négociants russes par un de ces procédés dont il avait le secret : il promulgua le 5 novembre 1713 un décret (*oukase*), par lequel tous les marchands des gouvernements et des provinces, dans un certain rayon de Pétersbourg, étaient tenus d'envoyer, pour le printemps suivant, dans cette ville toutes leurs

marchandises destinées à Archangel ; en même temps, les plus riches négociants d'Archangel reçurent l'ordre de venir s'établir à Pétersbourg. La mesure porta ses fruits : 16 navires vinrent en 1714 à Pétersbourg ; en 1715, il en vint 53. Le chanvre étant le principal article demandé par les étrangers, Pierre le Grand ordonna à tout le monde, en 1715, de cultiver cette plante textile, réglementa sa préparation et exigea que tout fût porté à Pétersbourg ; enfin, un oukase de 1716 prononça la peine capitale contre ceux qui se rendraient coupables de fraude dans la préparation ou la vente de cette production.

Vers la même époque, l'empereur, désirant faire connaître sa nouvelle capitale dans les parages lointains, chargea un navire russe de marchandises nationales aux frais du gouvernement et l'expédia à Venise ; ce fut le premier bâtiment russe qui vogua sur les eaux de la Méditerranée.

En 1719, Pierre Ier permit aux marchands des provinces éloignées de n'envoyer à Pétersbourg que le tiers de leurs marchandises et de disposer librement du reste. Cependant, les ressources du gouvernement ne lui permettant pas encore d'assigner les sommes nécessaires pour exécuter le canal de dérivation du lac Ladoga, et celui de communication entre les affluents du Volga et de l'Ilmen, sans lesquels l'existence de Pétersbourg n'avait pas d'avenir assuré, l'empereur trouva encore moyen de venir en

aide au trésor. Il ordonna d'envoyer des provinces éloignées douze mille ouvriers munis de pelles et de tous les outils de terrassement, ainsi que les chevaux nécessaires avec harnais et chariots, envoi dont les frais devaient être répartis sur tous les citoyens de ces provinces. L'entretien de ce personnel et de ce matériel était aussi fourni de la même manière, c'est-à-dire en corvées par les provinces, qui devaient les faire chaque année, à tour de rôle entre elles. Ces moyens, très-peu onéreux pour le trésor, étaient destinés au creusement du canal de Ladoga; quant à la communication près de Vychnii-Volotchok entre les affluents du Volga et de l'Ilmen, l'entreprise en fut accordée à un marchand de Novgorod, Serdioukoff, lequel reçut en retour un privilége qui l'autorisait à percevoir pendant cinquante ans des contributions sur les cabarets et les moulins, ainsi que les droits de péage du nouveau canal; Pierre le Grand avait donc ainsi deviné, un siècle et demi à l'avance, une méthode à peu près pareille à celle qui est employée actuellement pour les compagnies de chemins de fer.

Ces différents travaux commencèrent en 1719, mais le canal de Ladoga ne fut terminé qu'en 1732. La précipitation avec laquelle on voulait parvenir à ouvrir cette communication, eut pour résultat qu'au lieu de faire un canal simple de dérivation, on fit un canal à point de partage. Au lieu de continuer à creuser le canal à la profondeur exigée par le niveau

d'eau du lac, on préféra l'élever de six pieds au-dessus, construire deux systèmes d'écluses sur les extrémités et former un réservoir avec les marais environnants. C'est à cause de cette faute grave, qu'aujourd'hui encore les embarcations qui arrivent à Saint-Pétersbourg de ce côté, sont obligées d'avoir affaire deux fois avec l'autorité en passant par deux systèmes d'écluses, et que, 500,000 hectares de terrain, à proximité d'une capitale, sont condamnés à rester perpétuellement à l'état marécageux pour servir de réservoir au canal; tandis qu'en continuant de creuser le canal à la profondeur commencée, depuis Schlusselbourg, et terminée sur les deux tiers du parcours, on aurait fait un canal de dérivation : les barques passeraient du Volkhoff dans la Néva, sans la moindre difficulté, et 500,000 hectares de terrain seraient déjà, depuis longtemps, peuplés et cultivés.

La paix de Niestadt ayant mis les ports de Riga et de Revel au pouvoir de Pierre le Grand, il employa son influence pour attirer les navires étrangers à Pétersbourg : il en vint 118 en 1722, et 180 en 1724; les recettes des bureaux de douane dans le courant de cette dernière année s'élevèrent à 175,417 roubles, tandis que la douane d'Archangel voyait alors tomber les siennes à la somme de 967 roubles. Cet ancien port de mer fut complétement ruiné et ne put jamais se relever du coup qui lui avait été porté; il sembla

pourtant reprendre la vie pendant le règne de Catherine II : les marchands d'Archangel, commencèrent à se faire une flotte marchande, qui, jusqu'au règne d'Alexandre, Ier s'accrut tellement, qu'un seul négociant de cette ville, Popoff, avait plus de quarante bâtiments au long cours; mais plus tard la politique anglaise sut si bien faire, que les marchands russes ne trouvèrent plus leur compte à trafiquer avec leurs propres vaisseaux, et que ce mouvement de renaissance de la marine fut interrompu.

Indépendamment du commerce extérieur maritime, Pierre le Grand travailla à développer les relations internationales par les frontières de terre. En 1714, il expédia, aux frais du gouvernement, en Pologne et en Hongrie, une caravane de marchandises de Sibérie, qui réalisa de beaux bénéfices, rapporta de l'argent comptant et une grande provision de vins de Hongrie. Une association de marchands grecs, s'établit aussi dans une petite ville du gouvernement de Tchernigoff nommée Néjine, et reçut le privilége de faire le commerce entre la Russie et les principautés danubiennes. Ainsi, les monopoles annulés à grand' peine par le tsar Alexis, furent de nouveau tolérés. Enfin, des relations assez actives s'établirent avec la Prusse par la Pologne; et non-seulement il n'était plus défendu aux marchands russes d'aller à l'étranger, mais bien au contraire l'empereur les y engageait de tout son pouvoir.

Pour le commerce d'Orient, Pierre Ier conçut le projet d'établir quelques points fortifiés sur les bords orientaux de la mer Caspienne, et surtout sur le promontoire nommé Manguechlak, pour envoyer de là des caravanes à Khiva et à Boukhara; mais les premières tentatives de ces caravanes furent arrêtées par les barbares habitants de ces contrées. La sollicitude de Pierre eut alors pour objet le commerce avec la Perse : ce commerce était encore de préférence entre les mains des Arméniens d'Astrakhan, qui expédiaient les articles persans, surtout la soie, non-seulement en Russie, mais aussi par Archangel dans toute l'Europe, et recevaient par la même voie des draps de Hollande et d'autres marchandises pour l'Orient. Les marchands russes participaient considérablement au commerce de l'Orient : ils avaient des établissements à Asterabad, Nisabad et même à Rechte; mais leur principal dépôt était à Chamakha dans la province de Chirvan. En 1716, la valeur des marchandises persanes et boukhares importées à Astrakhan seulement, s'élevaient à 464,000 roubles; et ce n'était pas peu de chose à une époque où pour 300 roubles on pouvait acheter un bien foncier de 2,000 hectares, peuplés d'une cinquantaine de familles.

Le commerce avec la Chine étant chancelant, Pierre Ier pour le consolider envoya en 1719 une ambassade à Pékin, sous les ordres du capitaine de sa garde, Ismaïloff, qui eut pour mission d'obtenir du

gouvernement chinois, la permission d'avoir constamment à Pékin un consul général et des vice-consuls dans d'autres villes. Ismaïloff réussit au delà de ses espérances, et signa un traité par lequel le gouvernement chinois accordait tout ce qui lui était demandé ; en quittant Pékin il y laissa même un certain Langue, reconnu par l'empereur de Chine en qualité de consul général. Quelque temps après, le gouvernement du Céleste-Empire, alléguant des griefs chimériques et insignifiants, revint sur sa décision ; Langue dut quitter Pékin, et en 1722 l'empereur Kans-hi ordonna l'expulsion de tous les marchands russes domiciliés dans les villes chinoises. Ce souverain mourut bientôt après, et son héritier Ioung-tchine exigea péremptoirement une délimitation exacte entre les deux empires, demande qui lui fut accordée. Tous ces différends arrêtèrent l'essor des opérations entreprises par la société que Pierre le Grand avait fondée en 1721 pour faire le commerce avec la Chine.

D'après tout ce que nous venons de dire, nous voyons que l'empereur Pierre ne ménageait rien pour donner une vive impulsion au commerce et à l'industrie du pays ; mais comme en même temps il réorganisait tout à la fois, il compromettait ainsi la stabilité et la tranquillité, conditions essentielles de toute espèce de progrès en ce genre. Ce prince a rendu cependant un service immense à la prospérité future de la Russie, en déblayant pour ainsi dire toutes les voies de cette

prospérité, et entre autres en abolissant les monopoles du gouvernement dans différentes branches du commerce. En 1703 il avait donné en fermage pour plusieurs années au prince Menchtchikoff, le monopole du commerce du poisson, des phoques et de tous les produits de la mer à Archangel; en même temps un marchand de Vologda obtint aussi en fermage le monopole du commerce extérieur de la graine de lin; un peu plus tard, il vendit pour 100,000 roubles par an, le monopole du commerce du caviar; celui de la rhubarbe fut vendu 80,000 roubles, etc. : mais depuis 1717, Pierre autorisa le commerce libre de tous les grains. En 1719 il fit cesser tous les monopoles du gouvernement, excepté celui du commerce de la potasse et des cendres; et en 1721 il retira même les priviléges commerciaux de Menchtchikoff à Archangel.

Toutes ces excellentes mesures de Pierre, pour le développement de l'activité commerciale et industrielle, rencontraient un puissant obstacle dans le peu de considération dont jouissait dans la société la classe marchande, surtout depuis l'introduction du tchine. L'empereur voulut corriger cette faute, et par un oukase du 23 mars 1714, il engageait la jeunesse noble à embrasser la carrière du commerce, en faisant valoir tous les avantages qu'elle présentait. Pour prêcher lui-même l'exemple, il fréquentait personnellement les grands marchands de sa nouvelle capitale et les invitait quelquefois à sa table; mais ni cet oukase,

ni ces attentions si flatteuses n'eurent aucun effet utile et capable de contre-balancer le prestige enivrant du tchine.

Afin de propager la civilisation dans la classe marchande, Pierre Ier envoya, en 1720, douze jeunes gens, appartenant aux familles de cette classe, en Allemagne et en Italie, pour étudier dans les comptoirs étrangers et y apprendre la tenue des livres d'après le système italien des parties doubles. En 1723, il ordonna que tous les trois ans on ferait partir des différentes villes commerçantes de la Russie quinze jeunes gens, qui seraient envoyés à l'étranger et reviendraient ensuite au pays apporter leurs connaissances mercantiles; en outre, la classe marchande était tenue d'avoir continuellement vingt élèves de commerce dans les comptoirs de Riga et de Revel.

Tout ce tableau de l'activité administrative de Pierre le Grand nous montre la mesure du désir dont il était animé pour faire prospérer le commerce dans son vaste empire; mais dominé par les idées contemporaines sur les propriétés du commerce : il ne voyait de bénéfices possibles que résultant de transactions internationales, il était donc à la recherche d'un commerce extérieur avantageux. Les idées économiques du temps n'étaient pas encore assez avancées pour pouvoir apprécier à sa juste valeur la signification du commerce intérieur; il est donc évident que tout en désirant sincèrement le bien,

Pierre le Grand prènait des mesures rigoureuses pour donner au commerce russe une impulsion qui le poussait dans une voie contraire à sa nature. Il voulait lui donner une direction qui, d'après ses convictions, était la meilleure et la plus avantageuse : en dirigeant la marche du commerce il le gênait sensiblement; et il n'y a pas de partie de l'activité humaine qui souffre plus de la gêne que le commerce. Aussi, cette vérité fondamentale a fait surgir toute une nouvelle école économique, qui se donne le nom d'école du libre échange; mais, malheureusement, cette école s'est exclusivement appesantie sur l'étude du libre échange international, en effleurant à peine les questions qui font la véritable base du libre échange, les conditions du commerce intérieur.

Avant d'exposer les chiffres statistiques du commerce de la Russie, dans les dernières années du règne de l'empereur Nicolas, nous nous croyons obligé de présenter notre point de vue, qui nous servira de point de départ pour les appréciations que nous allons faire.

Le libre échange, selon nous, est l'organisation des échanges de valeurs, avec le moins d'obstacles possible; ou bien la réduction au minimum de la différence entre le prix d'achat, sur le lieu de production, et celui de la vente sur le lieu de consommation, jointe à la possibilité d'achat sur les lieux les plus avantageux.

Cette définition rationelle du libre échange nous conduit à la désignation des causes qui influent sur la différence entre le prix d'achat et le prix de vente : ces causes consistent, 1° dans le prix de transport; 2° dans la qualité des voies par lesquelles le transport doit se faire, qui influe sur une détérioration plus ou moins grande des articles transportés; 3° dans le taux d'intérêt habituel sur les capitaux employés pour le commerce; 4° dans les frais de douane; 5° dans les dépenses de vente, emmagasinage, loyers et établissement de boutiques, commis, comptoir, étalage, l'élégance de tout cela, etc.; 6° dans l'intérêt d'assurance des marchandises contre des sinistres physiques et moraux, comme incendies, vols, révolutions, lois gênantes, administration arbitraire, prévarication des juges, vénalité des employés, etc.; et 7° dans le bénéfice commercial du marchand. Cette seule énumération des causes influentes sur la différence du prix de production à celui de la vente, suffit déjà pour mettre en évidence le rôle insignifiant que peut jouer le tarif dans leur ensemble.

En appliquant ces principes à un pays donné, il faut donc commencer par analyser quels sont les échanges de valeurs qui sont les plus considérables dans ce pays, et leur influence réciproque, afin de pouvoir apprécier lesquels de ces échanges méritent d'être préservés des obstacles, de préférence à d'autres; et si les circonstances l'exigent, lesquels

doivent être sacrifiés à l'avantage des autres.

Une considération économique encore très-grave, qui ne doit jamais être omise dans les appréciations pratiques des avantages commerciaux, c'est celle de rechercher à acheter les objets nécessaires, en payant par des articles dont on a un superflu.

Ne faisant pas un ouvrage d'économie politique, nous ne pouvons pas entrer dans le développement de ces idées : nous devons nous contenter seulement de les signaler, et passer immédiatement à l'étude statistique du commerce russe de la dernière époque.

Pour évaluer la mesure du commerce d'un pays, d'une manière ne fût-ce qu'approximative, il faut rechercher la valeur de tous les objets qui entrent dans ce commerce, c'est-à-dire toute la valeur de la production industrielle et la partie des productions agricoles, qui n'est pas consommée par les producteurs eux-mêmes; ensuite augmenter le chiffre obtenu de toutes les dépenses commerciales probables, d'après les circonstances locales du pays.

Dans le chapitre précédent, nous avous vu que la production annuelle des différentes branches de l'industrie manufacturière, métallurgique et autres, ainsi que le produit des métiers présentaient en Russie la valeur de 2 milliards 300 millions de francs, qui entrent en totalité dans le commerce du pays.

Si l'on ajoute à toutes les valeurs industrielles celles qui proviennent de l'industrie agricole et qui ne sont

pas consommées sur le lieu de leur production, nous aurons la valeur sur place de tous les produits qui entrent dans le commerce intérieur du pays.

Nous avons vu que l'industrie agricole produisait pour la somme de 8 milliards 402 millions de francs; mais une partie de ces produits est consommée sur place, tandis que l'autre est livrée au commerce, à peu près dans les proportions suivantes :

Sur 300 millions de tchetverts de céréales, 150 millions sont consommés sur place; et il n'y a que 150 millions qui entrent dans le commerce pour être transportés aux distilleries, pour la consommation de l'armée, des villes et des pays où la propre production n'est pas suffisante. Estimant le tchetvert à 3 roubles 50 kopecks 1/2, la somme livrée au commerce serait de.................	2,103,000,000 de fr.
Sur le produit des prairies évalué à 1 milliard 450 millions de francs, si l'on suppose seulement 1/8e vendu dans les villes, les auberges de grandes routes, pour la cavalerie et les chevaux de halage, etc., on aura, pour le commerce............	181,000,000
Les pommes de terre, dont la recette est évaluée à 60 millions de francs, sont en partie fournies au commerce pour l'approvisionnement de la population urbaine et pour les fabriques d'amidon et de sirop....................................	20,000,000
Le lin, le chanvre et les graines oléagineuses, à l'exclusion de ce qui est employé par les producteurs, sont livrés au commerce au moins dans la proportion des 3/5es de la production; cela fera sur la somme totale de 215 millions............	129,000,000
La moitié de la production des vignes est livrée au commerce; cela fait........................	50,000,000
Le tiers de la production des jardins forme...	80,000,000
Le tabac est presque en entier livré au commerce; supposons pour........................	15,000,000
A *reporter*...	2,578,000,000 de fr.

Report...	2,578,000,000 de fr.
Les plantes tinctoriales, de même, pour la somme de..................................	20,000,000
Le produit des forêts présente une somme de 540 millions, dont le tiers au moins est vendu pour la consommation des villes, des fabriques, etc....................................	180,000,000
De toute la somme produite par l'élève du bétail (1,580 millions), les 4/5es sont certainement vendus, et cela fait, pour le commerce.........	1,264,000,000
Les produits de l'élève de la volaille, des abeilles, des vers à soie, de la chasse et de la pêche (126 millions), livrent aussi au moins, en terme moyen, les 3/5es au commerce..................	75,000,000
Donc, l'agriculture livre au commerce des produits pour la somme de........................	4,117,000,000 de fr.

En additionnant donc les 2,300 millions produits par l'industrie avec les 4,117 millions produits par l'agriculture, nous voyons que le commerce intérieur de la Russie opère sur une valeur de près de 6 1/2 milliards de francs, qu'il prend sur les lieux de production et transporte dans les mains des consommateurs. Il est évident que tous ces produits augmentent considérablement de valeur par les frais de transport, les intérêts des capitaux engagés, les bénéfices du commerçant pour sa peine, les risques qu'il peut courir, enfin par toutes les dépenses que nous avons énumérées plus haut. La mesure de cette augmentation dépend de la distance à laquelle la marchandise doit être transportée, des difficultés de communications, des prix relatifs de transport, et du temps que dure l'opération de l'achat et de la vente. En Russie, la majeure partie des marchandises est

d'une nature lourde et encombrante, les communications sont difficiles et les distances énormes; l'intérêt de l'argent est très-élevé dans les transactions entre particuliers, les risques d'avarie et autres sont énormes, et les bénéfices habituels considérables. Toutes ces causes influent désavantageusement sur la différence entre les prix d'achat et les prix de vente : ainsi, par exemple, un poud de fer, qui se paie 90 kopecks sur l'Oural, lieu de sa production, se vend 2 roubles dans les provinces de l'ouest ; un bœuf, qui s'achète 15 roubles dans les steppes, se revend à Pétersbourg 60 roubles ; 1 tchetvert de froment, que le producteur vend 2 1/2 roubles, coûte quelquefois à Odessa 12 roubles, et ainsi de suite pour la grande partie des marchandises. M. Tengoborsky admet que le commerce ajoute à toutes les productions agricoles au moins 60 0/0, et 25 0/0 seulement aux productions industrielles : quoique nous pensions que ces chiffres soient bien au-dessous de la réalité, nous n'augmenterons pas cette estimation; et, nous basant sur elle, nous arrivons à constater que la somme générale du commerce intérieur en Russie s'élève au capital de 9 milliards 462 millions de francs.

La manière dont se fait cet immense commerce ne peut être que décrite, mais jamais officiellement appréciée; car il n'y a pas d'acte civil dans la vie russe qui soit aussi soigneusement caché à l'administration que le commerce. Le gouvernement vou-

lant connaître le nombre des individus adonnés au négoce et se procurer une source de revenus, a établi des droits de patente. Les marchands proprement dits sont divisés en trois *guildes*, et les paysans commerçants en quatre classes.

Les marchands de première guilde déclarent un capital de 15,000 roubles (60,000 francs), et reçoivent le droit de faire le commerce extérieur et intérieur dans tout l'empire, d'instituer des comptoirs de banque, de change, et d'assurance, d'armer des bâtiments pour leur compte, et d'escompter des lettres de change à la banque de commerce. Ils peuvent, en outre, faire entrer leurs enfants dans beaucoup d'établissements d'instruction et d'éducation, au sortir desquels ces enfants peuvent être admis au service officiel de l'État et obtenir une noblesse héréditaire; ils jouissent en outre de grands priviléges en cas de jugement criminel : enfin, après avoir payé douze années de suite la première guilde, ils reçoivent de droit le titre héréditaire de bourgeois notable, qui assure à leurs descendants des droits politiques même plus grands que ceux dont jouissent les marchands de la première guilde.

Les marchands de deuxième guilde doivent déclarer un capital de 6,000 roubles (24,000 francs) : ils ont les mêmes droits que les marchands de première guilde quant au commerce intérieur; mais ils ne peuvent tirer de marchandises de l'étranger pour plus

de 90,000 roubles. Les droits politiques des commerçants de la seconde guilde sont un peu moindres que ceux de la première guilde : par exemple, leurs enfants ne sont pas admis dans certains établissements ouverts à ceux de la première guilde ; ils doivent rester plus longtemps dans la guilde pour obtenir le titre héréditaire de bourgeois notable, etc., etc.

Ceux de troisième guilde ont le droit de faire en détail le commerce de toutes sortes d'articles indigènes, et en même temps de marchandises étrangères achetées chez les marchands des deux guildes supérieures. Leurs droits politiques sont encore moindres, et le principal consiste à être libéré du recrutement, non-seulement personnellement, mais encore pour toute la famille.

Les nobles ou les paysans qui paient des guildes n'obtiennent par là que le droit de négoce attaché à chaque guilde, mais aucun privilége politique.

On comprend qu'indépendamment du droit de trafiquer, beaucoup d'autres causes peuvent engager à payer la guilde les personnes qui ne s'occupent même pas de commerce. Ainsi, c'est un moyen d'acquérir les droits de bourgeois notable ; c'en est un pour les simples bourgeois (mechtchanes) d'échapper eux et leurs familles au recrutement : quand la famille est nombreuse, elle est sûre d'être obligée de fournir une ou deux recrues, et de se séparer, pour la vie, de quelques-uns de ses enfants ; tandis que les droits de troi-

sième guilde ne dépassent pas de beaucoup l'impôt de capitation pour une famille nombreuse. Mais quoique ces bourgeois paient la guilde, très-souvent ils n'en continuent pas moins à être des artisans ou des agriculteurs. Il est donc impossible de se former une idée juste du nombre d'individus qui se livrent au commerce, en supputant les chiffres des personnes qui paient différentes guildes. En effet, voici ces chiffres tels que les donne un recensement officiel de 1851 :

Nombres.		Roubles.
	Patentes de 1re guilde :	
1,100,	supposant un capital de 15,000 roub. chacun; en tout	16,500,000
	Patentes de 2e guilde :	
2,461,	supposant un capital de 6,000 roub. chacun; en tout	14,766,000
	Patentes de 3e guilde :	
45,522,	supposant un capital de 2,400 roub. chacun; en tout	109,252,800
	Patentes de 4e guilde :	
4,171,	supposant un capital de 1,500 roub. chacun; en tout	6,256,500
53,254		146,775,300
		Soit : fr. 587,101,200

Il est évident qu'en admettant même que tous ces individus s'occupent de commerce, un capital de 587 millions est insuffisant pour un mouvement de 9 milliards 462 millions, et que 53,000 individus ne peuvent pas suffire à acheter et vendre en gros et en détail une masse pareille de marchandises. Tous ceux qui connaissent la Russie savent parfaitement bien que ces chiffres n'ont aucune valeur pour une juste appréciation du commerce du pays. Aussi quand on voit M. Tengoborsky se donner la peine de dresser huit tables comparatives de ces chiffres remaniés de différentes manières, pour définir la valeur commer-

ciale de chaque gouvernement, on se demande pourquoi cet auteur s'est mis à faire ce travail de prestidigitation statistique. Est-ce pour grossir son volume? Est-ce pour induire le lecteur en erreur? Est-ce pour se donner un air magistral de statisticien consommé? Nous ne saurions le décider; car M. Tengoborsky ne pouvait pas ignorer qu'une partie de ceux qui paient les guildes, ne le font nullement pour exercer le commerce, mais pour obtenir les droits politiques attachés à chaque guilde : d'un autre côté, il devait savoir aussi que le commerce se fait en grande partie par des individus qui ne sont pas dans les cadres des guildes. Il n'y a pas en Russie de village, tant soit peu digne de porter ce nom, qui n'ait son marchand-paysan : ce commerçant rustique vend tous les articles dont ses voisins ont besoin, et reçoit en paiement quelquefois de l'argent, mais le plus souvent des productions locales agricoles ou industrielles, qu'il transmet aux courtiers de la ville voisine ou qu'il porte lui-même au marché hebdomadaire. Ces marchés hebdomadaires se comptent par milliers en Russie, les uns autorisés par le pouvoir local, d'autres sans autorisation que celle de l'usage; ce sont les succursales immédiates et indispensables des foires, qui ont lieu annuellement presque dans chaque ville, et dont 130 dépassent le chiffre de 200,000 francs de vente.

D'après ce mode de trafic, les foires, non-seulement ne tombent pas en Russie comme cela a lieu

dans tout le reste de l'Europe, mais encore s'accroissent et se multiplient chaque année : pour preuve nous pouvons citer la plus grande foire du monde, celle de Nijni-Novgorod, qui, en 1824, eut pour 93 millions de roubles de marchandises, chiffre qui, en 1854, s'est élevé jusqu'à plus de 200 millions de roubles; cette progression est la même pour toutes les autres. Les données officielles sur les affaires faites aux foires, et en général dans le commerce de l'intérieur, ne peuvent jamais être exactes, parce que toutes les transactions, à de très-rares exceptions près, se font en particulier, sans l'entremise de courtiers et d'une manière excessivement simple. Les bourses de Nijni-Novgorod et de Moscou sont ordinairement désertes; les plus grandes ventes et les achats les plus considérables se font dans les traktirs ou restaurants, tout en vidant des dizaines de tasses de thé. Quelquefois un marchand dérangé dans ses affaires se trouve hors d'état de remplir ses engagements; mais il n'arrive presque jamais qu'un commerçant qui ne se trouve pas dans cette position, se dégage par mauvaise foi d'un marché conclu sans les formalités exigées par la loi : s'il le faisait, il ruinerait son crédit bien plus que par une insolvabilité malheureuse ou inconsidérée. En effet, un accord à l'amiable avec des créanciers, lorsqu'il est amené par des circonstances malheureuses ou imprévues, n'est pas déshonorant dans l'opinion de la classe mar-

chande : nous connaissons à Moscou des négociants, et un Français entre autres, que le malheur a obligés de recourir quatre fois à un accord avec ses créanciers, et qui continuent néanmoins à jouir d'un grand crédit dans cette capitale.

Les tractations commerciales, se font de la même manière entre les marchands et les paysans ; c'est-à-dire sans autres garanties qu'une mutuelle bonne foi. Un paysan marchand qui veut entreprendre un commerce, se présente, recommandé par un de ses voisins connu, au marchand urbain, surtout à Moscou et aux grandes foires ; il reçoit à crédit pour six, huit, ou douze mois de terme, toute une boutique de marchandises qu'il colporte ou vend dans sa maison, aux foires, ou bien dans les boutiques des villes éloignées ; il n'y a pas entre l'acheteur et le vendeur un seul chiffon de papier barbouillé, pour des marchés qui montent très-souvent à 100,000 francs avec un seul individu. Ce débiteur sur parole fait tout son possible pour payer à terme et obtenir un nouveau crédit : s'il parvient à se former un capital, il paie d'avance une partie du prix des marchandises achetées, qui, dans ce cas, lui sont cédées à meilleur compte ; mais jamais ou très-rarement le paiement d'avance ne dépasse 30 °/。 du montant de l'achat. Ce mode de négoce explique pourquoi l'on voit à Moscou des boutiques divisées en une infinité de spécialités : par exemple, une boutique où l'on ne vend que

de petits crochets de robes, une autre où l'on ne trouve que du fil noir à coudre ou des boutons de corne d'une certaine façon; chacune de ces boutiques débite pour des sommes énormes, grâce à l'intermédiaire des paysans-marchands, dont les dix-neuf vingtièmes ne sont pas inscrits dans les guildes. Nous connaissons à Moscou un débit de fil noir à coudre, qui vend pour plus de deux millions de francs de cet article unique : il y a tels magasins d'étoffes ou de cotonnades qui vendent ainsi jusqu'à dix millions de francs de marchandises par an.

Les paysans marchands ne font pas toujours le commerce dans leur localité : très-souvent ils vont dans des provinces très-éloignées, aux confins même de l'empire; mais leur famille reste habituellement à la maison, et ils y reviennent eux-mêmes à Pâques ou, au plus tard, à la Transfiguration. Ils y restent jusqu'en septembre, et font quelquefois une petite course d'emplettes à Nijni-Novgorod ou ailleurs. Pendant ce séjour, chacun s'occupe des travaux de l'économie rurale, travaux entremêlés de réjouissances et de fêtes villageoises. La fenaison surtout est le temps des plus beaux divertissements : hommes et femmes, garçons et filles se parent à l'envi de leurs plus beaux atours et de leurs joies les plus franches; le dur labeur des champs n'est plus qu'un doux plaisir; chacun en prend sa part sans arrière-pensée et sans soucis rongeurs. Le soir, on revient au logis au bruit

des chansons d'allégresse, qui se prolongent souvent assez tard dans la nuit. A cette époque de l'année, dans les pays où la population s'occupe le plus de commerce, toute la contrée prend un air de fête : en traversant un village, on voit souvent des paysans en chemise rouge ou bleue, assis à l'ombre de leurs jolies maisons, savourer avec délices les fins aromes de leur thé ; les femmes, rassemblées en groupe devant les maisons, travaillent à confectionner du linge et des habits pour leurs maris, nomades pendant huit mois de l'année ; et les enfants jouent et gambadent alentour, en attendant de la générosité des buveurs de thé un morceau de sucre ou de craquelin. Ce n'est pas une idylle que notre imagination se plaît à tracer ici, mais un spectacle dont nous avons joui maintes fois dans nos propres domaines.

Si les mœurs commerciales de la Russie sont différentes de celles des autres nations de l'Europe, en revanche la masse de son activité n'est pas inférieure à celle des autres pays ; car le commerce intérieur de la France même ne dépasse pas la moitié de la somme du commerce intérieur en Russie. M. Ch. Dupin évalue la production générale de la France à 8 milliards 800 millions de francs dont la moitié est consommée par les producteurs. Il serait très-curieux d'étudier le mouvement de progrès qui a dû se faire en Russie dans cette branche depuis un demi-siècle, et surtout depuis la réforme de Pierre le Grand ; mais malheu-

reusement nous n'avons pas pour cela des documents suffisants, et nous devons nous borner à constater ce progrès sans pouvoir en donner un historique exact.

Le commerce extérieur est bien arriéré en Russie, comparativement aux autres États de l'Europe : c'est la conséquence 1° de sa position géographique méditerranée; 2° du grand développement de sa production intérieure, qui suffit presque à sa consommation, et 3° des conditions défavorables des mers qui baignent son territoire, et qui sont fermées par les glaces à Archanchel, par le Sund dans la Baltique, et par les Dardanelles au sud.

Sous ce rapport cependant, on ne peut pas juger de la prospérité de la Russie par la mesure de ses relations commerciales extérieures, comme on peut le faire pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande et d'autres contrées, pays dont le commerce extérieur est bien plus considérable que la somme des transactions intérieures. La Russie est dans des conditions tout à fait différentes : ce n'est pas un pays, c'est une partie du monde, et il faut considérer la question sous ce point de vue. Que dirait-on d'un économiste qui baserait ses conclusions au sujet de la prospérité de la production en Europe sur ses relations avec l'Afrique, l'Amérique, l'Asie ou l'Australie, sans faire entrer en ligne de compte les relations intérieures entre les contrées qui la forment? On trouverait, pour le moins, ses déductions incomplètes; eh bien, la Russie est

dans le même cas, car son commerce intérieur est de 9 milliards 412 millions, et son commerce extérieur ne dépasse pas 780 millions de francs, ce qui fait moins d'un douzième : or, en prenant seulement en considération ce chiffre, insignifiant pour un si grand pays, on pourrait croire que la Russie est arriérée dans sa production. Le commerce extérieur est une branche bien secondaire par son influence sur la prospérité du pays, et la guerre d'Orient nous en est encore une preuve : quoique le commerce extérieur eût considérablement diminué on n'a pas eu à signaler de grands désastres commerciaux; bien au contraire, la productivité de la Russie avait pris et aurait continué à prendre une marche analogue à cette nouvelle condition, qui, dans notre opinion, bien loin de nuire au pays, ne pourrait que lui être avantageuse, surtout au point de vue moral.

On nous objectera peut-être que sans relations internationales nous n'aurions pas de sociétés pour construire nos chemins de fer : nous serions ainsi réduits à devenir des Chinois, nous ne saurions que faire du superflu de nos productions agricoles, nous n'aurions pas les denrées coloniales nécessaires pour nos fabriques, etc. A tout cela nous pourrions répondre, péremptoirement et avec pleine connaissance des besoins et des ressources de notre pays :

1° Le gouvernement russe a accepté les propositions de la grande compagnie internationale, pour

la construction du réseau de chemin de fer, parce que ces propositions ont été trouvées avantageuses, en regard d'autres qui avaient été présentées également par des compagnies étrangères. Les nationaux étaient à cette époque découragés de traiter à ce sujet avec le gouvernement, qui leur avait jusqu'alors suscité des obstacles de toute nature et avait traîné en longueur ses décisions. Ce n'était certainement pas le manque de capitaux qui mettait obstacle à la fondation d'une société nationale pour cette entreprise; 30 millions de roubles par an ne sont pas une somme qui puisse manquer à la Russie pour une affaire avantageuse et utile : la formation d'un nombre très-grand d'autres sociétés, la participation de la Russie à la construction du réseau de chemins de fer et les avances que les actionnaires russes ont faites à la grande société internationale, au moment de la crise monétaire universelle, sont une preuve suffisante que dans tous les cas la Russie pourrait se suffire à elle-même.

2° L'absence de relations intimes avec l'Europe ne nous aurait point condamnés à l'immobilité des Chinois; mais nous nous serions développés d'une manière plus nationale, plus religieuse, plus morale : un seul navire, chargé de bons livres, suffirait à nous mettre au courant de tout ce qui se fait dans le monde civilisé. Enfin, nous croyons que le mouvement constant, dont on a pu suivre la trace dans tout cet ou-

vrage, pouvait être une garantie de progrès à venir; nous ne serions pas des Chinois, parce que nous sommes de véritables chrétiens, et que la religion du Christ porte en elle les germes civilisateurs.

3° Les superflus que nous envoyons à l'étranger n'en sont pas à la rigueur, et pourraient, sans le moindre inconvénient, être consommés dans le pays. Le peuple ne ferait que gagner à cela en remplaçant par des chandelles les palettes de bois dont il s'éclaire, en se chaussant de bottes au lieu de porter des souliers d'écorce d'arbre, en cultivant des plantes qui absorbent moins que le lin et le chanvre la fertilité du sol, et en général, en introduisant de nouvelles cultures et en produisant en plus grande quantité des objets qui seraient consommés avec utilité en Russie, comme la betterave, les plantes colorantes, etc. Ce changement désirable dans la nature de nos productions et leur facile répartition dans toutes les parties de l'empire, sera certainement puissamment provoqué par le réseau de chemins de fer que l'on construit maintenant. Quant à l'Europe, comme elle a souvent besoin de nos grains et toujours de notre suif, de nos graines de lin et de nos plantes textiles, elle continuerait à venir les chercher et à nous apporter en échange les produits exotiques dont notre industrie aurait besoin.

4° Si notre industrie aurifère pouvait se développer sans entraves, nous serions toujours en état d'ache-

ter ce qu'il nous faut, et nous donnerions à l'Asie, en retour de ses produits, des marchandises manufacturées et de l'or sonnant.

En argumentant de la sorte, nous n'avons pas l'intention de prouver que le commerce extérieur nous est nuisible; mais nous tenons seulement à mettre en évidence que le bien qu'il procure est tout à fait secondaire : en effet, nos relations avec l'Europe ne nous apportent guère que des articles de luxe, à la grande joie des partisans du cosmopolitisme, qui sont persuadés qu'on ne saurait trop suivre rigoureusement à la trace leurs chers modèles de l'Occident.

Malgré le peu d'importance que nous attachons à ce commerce, nous devons cependant signaler les progrès qu'il a faits dans une période de 26 années.

Pendant la période quinquennale de 1827 à 1831 il fut
Importé pour la somme de 47,115,800 roubles;
(118,463,200 francs.)
Exporté pour 59,530,300 roubl. Total · 106,646,100 roubl.
(238,121,200 fr.) (426,584,400 fr.)

De 1849 à 1853 :
Importé pour 77,898,100 roubl.;
(311,592,400 fr.)
Exporté pour 92,127,700 roubl. Total : 170,025,800 roubl.
(368,510,800 fr.) (680,103,200 fr.)

Les relations ont augmenté, pendant cette période, dans la proportion de 100 à 160; mais, pour montrer le caractère d'utilité que le pays retire de cette importation des articles étrangers, nous allons présenter le tableau d'importation de l'Europe pour l'année 1851,

avec la désignation des articles utiles et des articles de luxe.

Coton brut et filé..	11,623,300 roub.	article d'utilité pr les fabriques.	
Denrées coloniales	11,421,000	sur lesquels le luxe compte pr.	350,000 roub.
Soieries, tissus de coton de laine et de lin..........	7,700,400	tous ces articles sont de luxe....	7,700,400
Vins et autres boissons...........	7,425,000	en entier à porter pour le luxe....	7,425,000
Produits chimiques et substances colorantes........	6,289,000	articles d'utilité.	
Soie............	3,249,000	articles d'utilité.	
Huile d'olive....	2,924,000	1/3 de cet article est de luxe.....	979,000
Fruits de table, frais et secs....	2,796,700	article de luxe...	2,796,700
Sel de cuisine...	2,734,000	on n'y gagne que le bon marché, mais avec les chemins de fer il sera inutile.	
Tabac...........	2,512,200	article douteux.	
Machines........	1,897,000	article d'utilité.	
Laines brutes et filées............	1,867,000	article d'utilité.	
Poissons.........	1,863,600	article de luxe...	1,863,600
Métaux non ouvrés	1,447,500	article d'utilité.	
Perles fines et pierres précieuses...	1,311,000	articles de luxe..	1,311,000
Pelleteries.......	1,153,500	article de luxe...	1,153,500
Houille et charbon de bois.........	1,063,000	articles d'utilité.	
Tous les autres articles..........	8,994,600	au moins les 3/4 sont de luxe; nous supposerons la moitié.........	4,497,300
	78,271,800 roub.		28,076,500 roub.

Donc, sur la totalité de l'importation, 36 p. 0/0

sont objets de luxe. Notre exportation en Europe consiste en objets de première nécessité et que l'on n'achète pas par fantaisie, mais bien parce qu'on en a besoin. Pour compléter nos renseignements, nous donnerons la liste des exportations à la même époque.

	Roubles.
Graines, farines, gruau	29,971,300
Suif	12,531,900
Lin	10,419,500
Graines oléagineuses	8,165,400
Chanvre	7,372,900
Laines	5,255,800
Bois de construction	3,200,300
Soies de porc	2,256,300
Gros tissus de lin	1,372,300
Pelleteries	1,219,600
Cordages	1,132,800
Cuivre	887,500
Peaux brutes	874,800
Potasse	868,400
Fer	849,500
Bétail	668,600
Cuirs	516,300
Colle de poisson et autres	508,100
Plumes et duvets	436,200
Poissons et caviar	296,900
Drogueries et matières tinctoriales	289,800
Goudron	281,500
Crin et queues de cheval	271,700
Nattes d'écorce de tilleul	231,000
Os, cornes et autres déchets d'animaux	181,300
Beurre	175,000
Cire et bougies de cire	145,100
Chevaux	141,300
Chandelles de suif, bougies de stéarine	121,500
Eau-de-vie	119,600
Tous les autres articles	1,365,500
	91,927,500

La confrontation de ces deux tableaux suffit pour

prouver péremptoirement que l'Europe seule gagne à ce mouvement commercial.

Nos relations avec l'Asie ont un tout autre caractère : nous en tirons en grande partie des objets d'utilité, le thé, par exemple, qui est devenu pour tout le monde une consommation habituelle, et remplace avantageusement pour la morale l'eau-de-vie et la bière ; car dans toutes les occasions où il y a un marché à conclure, un camarade à régaler, un ami à recevoir ou à reconduire, etc., le thé remplace le vin et l'eau-de-vie : c'est donc un article moralisant. Les objets manufacturés que nous recevons d'Asie, sont, pour la plupart, employés par le peuple : ce sont de grosses cotonnades, des feutres, des pelisses et de simples étoffes de soie ; en revanche, nous leur expédions les produits de nos manufactures : des draps, des cotonnades, des ustensiles en fonte, en fer et en cuivre, de la verrerie, de la faïence, etc. Le tableau suivant peut donner une idée du progrès de notre commerce avec l'Asie, pendant une période de 27 ans.

Pendant la période de 1824-28 il fut

Exporté pour la somme de	4,100,600	roubles,	ou 16,402,400	francs;
Importé pour...........	5,810,160	—	ou 23,240,640	—
	9,910,760	roubles,	ou 39,643,040	francs.

Pendant la période de 1847-51 :

Exporté pour...........	9,874,800	roubles,	ou 39,499,200	francs;
Importé pour...........	14,670,260	—	ou 58,581,040	—
	24,545,060	roubles,	ou 98,080,240	francs.

Soit une augmentation dans la proportion de 100 à 247.

On voit que les relations avec l'Asie se sont accrues dans des proportions plus grandes que celles avec l'Europe. Le chiffre de l'importation dépasse celui de l'exportation, d'abord parce qu'effectivement la première est plus considérable que la seconde, mais aussi à cause de la différence dans les estimations. Comme on perçoit les droits sur les marchandises importées d'après leur valeur vénale, les douanes ne laissent pas de les estimer le plus haut possible, tandis que les marchandises exportées paient peu, parce que nos douanes les estiment plus bas, pour faciliter à nos marchands le paiement des droits d'entrée dans les États asiatiques. Ensuite l'excédant dans l'importation ne prouve pas une perte pour la fortune sociale; et nous avons là-dessus pour prouver notre dire deux exemples bien frappants :

1° En France, de 1840 à 1847, la balance du commerce, comme l'on dit d'ordinaire, fut constamment au désavantage du pays, c'est-à-dire que l'importation dépassait l'exportation; cependant la fortune publique y suivit durant toute cette période une marche constamment croissante; tandis qu'en 1848 et 1849, où certainement la fortune publique ne suivait pas un mouvement pareil, l'exportation dépassa l'importation de 277 millions de francs en 1848, et de 343 millions de francs en 1849;

2° La Belgique a constamment une balance soi-disant désavantageuse; l'excédant des importations

s'est élevé pendant une période de six années (1846-51) à la somme énorme, pour un petit pays, de 227,861,000 francs; tout le monde sait pourtant que la Belgique est une des contrées les plus prospères et que sa fortune publique et ses forces productives croissent d'une manière très-rapide.

En envisageant cette question à un autre point de vue, nous trouvons que l'excédant de l'importation sur l'exportation dans notre commerce avec l'Asie présente, depuis 1822 à 1851, une somme totale de 84,131,400 roubles (336,525,600 francs); tandis que l'excédant de nos exportations en métaux précieux, pendant la même période, ne monte qu'à 37,563,900 roubles (150,255,600 francs). Il est donc évident que nous avons acheté pour une somme de 150 millions une valeur de 336 millions en marchandises, soit au prix de 44 0/0 de leur valeur vénale: de pareilles transactions ne ruinent pas un pays.

Enfin, pour donner une idée claire du caractère de notre commerce avec l'Asie, nous présentons dans les deux tableaux suivants l'importation et l'exportations par article pour la moyenne de la période quinquennale de 1847 à 1851.

Importations.	Roubles.
Thé	6,242,000
Cotonnades grossières	2,650,000
Bestiaux	1,257,000
Soieries	668,000
A reporter	10,817,000

Report	10,817,000
Soie écrue	554,000
Denrées coloniales	448,000
Fruits de table frais et secs	421,000
Pelleteries	400,500
Coton brut et filé	390,000
Tissus de laine	269,000
Peaux diverses	163,000
Substances colorantes	156,000
Poissons	137,000
Tabacs	106,000
Tous les autres articles	808,760
	14,670,260

Exportations.	Roubles.
Tissus de laine	2,968,800
Cotonnades	2,368,400
Pelleteries	1,295,300
Cuirs préparés	830,500
Grains	422,000
Drogues et substances colorantes	232,400
Métaux ouvrés	225,700
Fer	209,600
Soie grége	178,400
Tissus de lin	155,700
Peaux brutes	130,800
Verreries, faïences, menuiserie et tous les autres articles	857,100
	9,874,700

Ces tableaux nous prouvent que les importations de l'Asie nous sont toutes utiles ; car les cotonnades, les soieries et les tissus de laine qui nous viennent de cette région sont, comme nous l'avons dit, en grande partie employés par nos populations asiatiques, habituées encore à l'usage de ces articles ; dans notre exportation, nous avons pour 7 1/2 millions de

roubles de marchandises ouvrées. Enfin en comparant ce commerce avec celui de l'Europe, on voit que nos rôles sont inverses : nous fournissons à l'Europe des marchandises brutes à bon marché, et nous recevons des articles de prix et de luxe ; pour l'Asie, au contraire, c'est nous qui fournissons des articles de prix et qui recevons les denrées et les matières à fabrication.

Tel est donc le tableau fidèle du commerce extérieur de la Russie, de cette manifestation sociale, d'après laquelle on mesure à bon droit l'activité des nations, et qui ne joue qu'un rôle bien secondaire dans les pulsations de la vie économique de notre pays. En effet, de quelle gravité peut être pour la fortune du pays la valeur de ces petites transactions internationales, à côté de l'immense développement du commerce intérieur? Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons encore, la Russie doit être jugée à un autre point de vue que les autres contrées de l'Europe : ce n'est pas un membre d'un corps social, qui, pour se mouvoir et vivre, doive être en rapports intimes, en continuité d'existence avec les autres membres du même corps; c'est un être individuel qui existe par lui-même, qui doit se développer d'après sa propre nature; c'est un grand microcosme qui renferme en lui-même toutes les conditions d'une personnalité distincte : mais ce n'est pas à dire qu'elle ne puisse et ne doive vivre en bonnes relations avec les autres

individualités de l'humanité, en accordant les conditions de sa propre existence avec les exigences de l'harmonie générale.

Avant de terminer ce chapitre il nous reste à dire quelques mots sur la formation et le développement des sociétés commerciales et industrielles qui existent en Russie.

Nous avons vu dans l'histoire commerciale que nous avons donnée pour toutes les périodes, que des sociétés ou associations commerciales s'étaient formées depuis très-longtemps dans notre pays, comme celles des Arméniens d'Astrakhan du temps des tsars, la société de Chamakha et celle de la Chine du temps de Pierre le Grand, ou celle des Grecs de Néjine; mais la vraie première société en commandite qui s'établit et se consolida en Russie, ce fut la compagnie russe-américaine fondée en 1799. Depuis lors, l'élan se ralentit, et jusqu'en 1827 il ne se forma point de nouvelles sociétés de ce genre. Encore doit-on ajouter que la société américaine et toutes celles qui se constituèrent jusqu'en 1843, ne se fondèrent que pour l'exploitation de quelques monopoles. Plusieurs sociétés fondées jusqu'alors n'eurent qu'une existence éphémère. Maintenant les sociétés se forment en Russie avec presque autant de facilité qu'en France; en sorte que nous ne saurions même pas énumérer toutes celles qui ont surgi pendant les deux dernières années : nous croyons toutefois qu'un coup d'œil sur le tableau

des principales sociétés par actions fondées avant 1855 ne sera pas privé d'intérêt.

RAISON DE LA SOCIÉTÉ	ANNÉE de la fondation	NOMBRE d'actions	CAPITAL au 1er janvier 1856	DIVIDENDE payé pour l'année 1856
			Francs.	
Société russo-américaine..	1799	7,484	9,016,196	12 0/0[1]
La société primitive d'assurance contre l'incendie	1827	10,000	20,171,036	12 1/2 0/0
Seconde société d'assurance contre l'incendie.... ..	1835	10,000	5,520,365	4 0/0
Société d'assurance contre l'incendie, *la Salamandre*	1846	4,000	8,422,325	4 0/0
Société d'assurance fluviale et maritime, *la Nadejda*.	1847	10,000	4,376,957	5 0/0
Société russe d'assurance de la vie et des capitaux.	1835	20,000	8,656,396	4 1/5 0/0
Chemin de fer de Tsarsko-Selo	1836	17,500	4,435,406	6 2/3 0/0
Société de bateaux à vapeur du Volga	1843	5,200	5,775,353	7 1/5 0/0
Société de bateaux à vapeur sur le Volga, *le Mercure*.	1849	3,000	3,603,554	10 0/0
Société de bateaux à vapeur du Kama et Volga......	1850	3,250	3,746,846	12 0/0
Société de bateaux à vapeur Polza.................	1854	623	507,600	5 0/0
Société russe de filature...	1835	7,000	6,157,006	8 2/5 0/0
Société de Tsarevo pour la fabrication des pe.ses...	1836	7,000	4,650,000	7 1/2 0/0
Société de la fabrication industrielle des produits animaux..............	1854	9,700	3,899,633	8 0/0

1. Calculé au 1er janvier 1855.

Indépendamment de ces sociétés, dont les valeurs sont cotées à la bourse, il y en a bien d'autres qui ne sont que des associations d'industrie ou de commerce; mais dont les valeurs ne sont pas publiques. Dans le

nombre de ces associations, il y en a beaucoup qui sont très-importantes et même plus vastes que celles que renferme le tableau précédent.

Dans les deux dernières années surtout, l'esprit d'association a pris un élan prodigieux, et des sociétés en commandite se sont formées pour plus de 400 millions de francs.

CHAPITRE XII

RÉSUMÉ ANALYTIQUE

ARTICLE PREMIER

RÉSUMÉ HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS INFLUENTS

Impressions générales produites par l'histoire du développement de la Russie. — La piété et l'organisation communales furent les bases du développement social. — L'imitation de l'Occident était toujours fatale à ce développement. — Les relations internationales des Novgorodiens. — Les idées féodales de Rurick, transplantées à Kieff. — Christianisme venu de Constantinople. — Différence de direction entre le développement de l'Europe et celui de la Russie. — Les deux bases sociales viennent en Russie de Constantinople et de Novgorod. — La Russie préserve l'Europe d'une invasion mongole. — Pendant la domination mongole, la religion sauve la nationalité. — Elle domine l'autocratie. — Signification religieuse du tsarisme. — Caractère patriarcal et religieux des mœurs. — L'influence des idées occidentales causa la perte du patriarche Nikone. — Réforme de Pierre le Grand. — Son caractère et sa forme. — L'influence de l'Eglise limitée. — Le développement matériel est mis sur une voie de progrès. — La classe supérieure se démoralise. — L'empereur Nicolas Ier fait un retour à la nationalité et à l'orthodoxie. — Prédication des bonnes idées dans la société. — Le parti russe. — La classe des marchands et des bourgeois. — Le peuple. — Physionomie et rôle des principaux personnages historiques. — Vladimir Ier. — Iaroslaw Ier. — Vladimir II Monomaque. — André Bogoulioubskoï.

— Alexandre Nevskoï. — Jean Kalita. — Saint Alexis. — Dmitrii Donskoï. — Jean III. — Jean IV. — Kozma Minine et le prince Pojarskoï. — Le tsar Michel et son père Philarète. — Alexeï Mikhaïlovitch. — Pierre Ier le Grand. — Catherine II. — Nicolas Ier.

Après avoir ébauché les traits les plus saillants, les phases les plus remarquables de la marche de la civilisation en Russie, nous nous trouvons nous-même sous le coup d'une espèce de doute touchant les faits que nous avons exposés. N'avons-nous scrupuleusement écrit que la vérité? Ne nous sommes-nous pas laissé éblouir par une hallucination patriotique? Telles étaient les questions qui involontairement se pressaient dans notre esprit en relisant les faits du dernier demi-siècle. L'histoire de ce développement prodigieux et rapide de toutes les branches de l'activité humaine en Russie ressemble à quelque chose de féerique, de surnaturel, que l'on ne peut accepter sans une certaine hésitation. Cependant tout est historique, tout est vrai. Quels sont donc ces éléments de vie extraordinaires, cette organisation particulière qui a pu supporter un mouvement aussi rapide sans se briser? Quel est l'enchaînement des faits qui a pu y amener le pays sans commotions fatales? En effet, qu'était la Russie au commencement de ce siècle? Un pays bouleversé par une réorganisation brusque, en état d'expectative sur les modèles qu'on lui avait mis forcément sous les yeux et qu'on l'obligeait d'imiter; un pays faisant des essais timides de ces imitations exi-

gées, et avançant lentement dans la nouvelle voie de progrès qui lui était accordée. Pendant tout un siècle après la réforme, la Russie se trouvait dans la position d'un homme qui a été puissamment secoué; le corps en état de prostration, les idées dans le vague.

Le peuple, séparé de la partie civilisatrice du corps social, était voué à une stagnation complète; et cette partie civilisatrice, toute déroutée à la recherche d'une nouvelle voie de progrès et déviant dans un faux courant, se détachait de plus en plus de la masse et travaillait à atteindre un bord étranger, inhospitalier à sa nature. Dans cet état extrême apparaît un pilote puissant, qui, s'appuyant d'un côté sur le prestige de son pouvoir autocratique et d'un autre sur les idées d'orthodoxie et de nationalité, donne dans la direction nationale un premier mouvement à la partie vagabonde de la société. Cette impulsion suffit pour opérer toutes les merveilles de progrès que nous avons signalés dans toutes les branches de l'activité. Le savoir et l'intelligence ont fait, pendant le dernier règne, un pas gigantesque en avant; mais le désir du bien public, l'amour du prochain, le sentiment large de la fraternité chrétienne, qui doivent être toujours les fruits d'une éducation séculaire d'un peuple, n'étaient pas capables, par leur nature même, de faire le même progrès dans la partie malade de la société. Le contact intime avec les idées d'impiété de l'Occident, s'opposera longtemps encore à l'établissement

d'une harmonie et d'un accord parfait entre toutes les parties de la nation russe.

Toute l'histoire du pays nous montre que la marche du développement social, jusqu'à la réforme, était basée sur deux éléments civilisateurs : *la piété générale*, qui donnait un caractère pátriarcal au gouvernement, et propageait le sentiment de fraternité et d'amour dans toutes les classes de la population, et *la constitution communale de la société*, qui offrait à chacun une participation mesurée dans les affaires communes, et favorisait par là le développement intellectuel de la nation.

Il est clair que, s'appuyant sur ces deux éléments, le savoir avait toutes les facilités intellectuelles et morales de se propager dans cette société toute prête à le recevoir. L'imitation de l'Occident a été toujours fatale à notre développement : nous tâcherons de mettre cela en évidence en récapitulant à grands traits la filiation des faits qui se sont succédé, et qui ont eu de l'influence sur la croissance et l'éducation de cette individualité politique que l'on appelle la Russie.

Nous avons vu que la république de Novgorod était redevable de son développement primitif à son éloignement géographique de la voie hunnique, donc aussi à sa non-participation au contact intime des masses avec l'Occident. Elle n'était point isolée cependant : elle avait des relations de commerce; ses marchands voyaient beaucoup de pays, depuis le Danemark jus-

qu'à Byzance, l'Égypte et la Syrie d'un côté, la Perse et l'Inde de l'autre [1]. Les citoyens de la république se fixaient rarement dans les pays qu'ils visitaient et ne s'assimilaient ni les habitudes, ni la moralité des populations qu'ils fréquentaient; c'étaient des voyageurs qui profitaient de ce qu'ils voyaient, et *voir beaucoup* c'est à peu près déjà *beaucoup savoir*. Le contact commercial des Novgorodiens avec l'Europe septentrionale ne pouvait pas les laisser dans l'ignorance des principaux faits qui se produisaient à leur occident. Ils savaient donc le rôle éminent que joua Charlemagne en Europe; ils connaissaient peut-être les appréhensions de ce grand conquérant sur l'avenir de l'influence normande, d'autant plus que leur commerce les mettait sans cesse en relation avec des Normands, qui certainement n'avaient pas manqué de leur communiquer les idées du grand empereur sur le compte de leur force et de leur courage.

Ces premières relations portèrent leurs fruits: marchands avant tout, les Novgorodiens n'étaient point mécontents de trouver à qui remettre le soin de soutenir les guerres, condition *sine quâ non* à cette épo-

1. Constantin Porphyrogénète, dans son livre *Sur l'Administration*, chap. XLII, dit que les Russes, *de tout temps*, allaient faire le commerce en Syrie, même jusqu'en Égypte. D'un autre côté, les auteurs du *Nord de l'Europe*, Gemold, chap. I, Snorron Sturley, tome I, page 274, Tormed Torphey, tome II, page 68, disent que de toute antiquité les Russes faisaient un grand commerce avec le Danemark, la Suède et la Norvége.

que de l'existence autonomique d'un peuple, et de pouvoir ainsi, à prix d'argent, engager pour leur défense des guerriers redoutés de Charlemagne lui-même. De là l'appel fait à Rurick, qui vint avec ses frères, ses seigneurs féodaux et ses rudes Normands, écraser de sa pesante et incommode protection la florissante république : celle-ci protesta cependant, mais en vain, contre un pouvoir usurpateur; et après six siècles de luttes incessantes avec ce pouvoir, elle finit par perdre sa liberté et devint une simple province moscovite.

Les actes de Rurick prouvent qu'il vint en Russie parfaitement imbu des mêmes idées féodales qui dirigeaient Charles le Chauve dans son organisation des fiefs. Cette idée dominante fut certainement aussi celle d'Olègue, son contemporain, qui la transplanta à Kieff et la perpétua, sans nul doute, dans la famille régnante; car Sviatoslaw, le premier, sous l'influence de cette idée, partagea ses États entre ses enfants, et Vladimir organisa définitivement le système des apanages, copie incorrecte de la féodalité. L'intimité des princes russes avec Constantinople leur offrait l'exemple d'un pouvoir un et souverain, tandis que les traditions de famille et les relations avec l'Europe occidentale les entraînaient dans le système féodal : la résultante de ces deux forces les amena à la constitution des apanages. C'était là le second présent fatal que faisait à la Russie l'esprit de l'Europe occidentale.

L'importation du christianisme de Constantinople en Russie, l'affluence du clergé grec dans le nouveau pays conquis à la véritable religion du Christ, et le commerce actif entre l'empire d'Orient et la Russie, tendirent toujours plus à séparer complétement la Russie du reste de l'Europe : aussi, malgré les liaisons de famille de Iaroslaw, les relations politiques avec l'Occident étaient insignifiantes.

Les prédications des croisades, faites par le clergé romain, qui était déjà en très-mauvaise renommée auprès du clergé grec, n'engagèrent pas les Russes à participer à ces expéditions. Dès cette époque, nous voyons bien distinctement la différence de direction des deux mouvements : l'Europe développe le savoir et travaille aux progrès matériels, en tolérant la corruption graduelle des mœurs; la Russie, tout en conservant la pureté des mœurs et celle de la foi, ne reste point en arrière du mouvement civilisateur, dont elle asseoit les développements futurs sur une base religieuse. Nous en avons pour preuves péremptoires l'instruction donnée par le métropolitain Michel aux maîtres d'école du temps de Vladimir Ier; les nombreuses institutions scolaires de Iaroslaw, parmi lesquelles la seule école de Novgorod comptait, à cette époque, jusqu'à trois cents élèves; l'érudition remarquable de plusieurs princes dont l'histoire a gardé le souvenir, tels que le prince Vsevolod, père de Vladimir Monomaque, et Vladimir lui-même, à en juger par

son testament; les princes Michel et Constantin de Vladimir; le prince Roman de Smolensk, et tant d'autres encore; l'érudition des laïques dont nous pouvons juger par l'*Épître de Daniel le prisonnier;* et enfin la puissante et bienfaisante influence du monastère de Kieff et des auteurs sacrés.

Une autre différence sensible entre la marche de l'Europe et celle de la Russie, fut dans la forme des gouvernements. En Europe le pouvoir souverain et le pouvoir du peuple étaient écrasés par la force brutale des seigneurs féodaux : en Russie, tous les pouvoirs étaient pondérés. La forme républicaine du gouvernement de Novgorod, quoique limitée par le pouvoir souverain des princes, ne s'en perpétua pas moins avec différentes modifications jusqu'à la dernière période historique : le mire était toujours debout. C'était au reste la conséquence naturelle de la marche historique du pays : c'est de Novgorod que s'étendit le pouvoir des princes sur toutes les parties de la Russie; c'est dans cette république que firent leurs études législatives et administratives les premiers fondateurs de l'ordre social en Russie, Vladimir I[er] et Iaroslaw. Ils durent donc nécessairement introduire dans leurs lois et dans les habitudes de leurs autres sujets, les lois et les usages avec lesquels ils s'étaient familiarisés dès leur jeunesse. Les lois de Iaroslaw ayant servi de base à toute la législation postérieure, même au code des lois du tsar

Alexis, il s'ensuit que toutes les classes de la société eurent constamment une participation raisonnable aux actes du gouvernement.

C'est grâce à ces favorables conditions morales que la Russie a pu supporter, sans déchoir, tous les désastres auxquels elle fut en proie pendant les querelles intestines des princes apanagés, dont les passions ambitieuses et cupides ne pouvaient être refrénées que par l'autorité toute-puissante de la foi commune et la participation de la nation aux grandes mesures dans chaque État.

L'invasion mongole eut d'abord pour but les riches contrées de l'Occident, et la première armée tartare qui parut en Russie en 1224 proposa aux Russes une alliance. Si cette proposition avait été acceptée, la Russie, en s'associant aux hordes envahissantes dans leur marche dévastatrice, aurait détourné le malheur qui a pesé sur elle : c'est l'Europe, encore féodale, qui eût été ainsi en proie à une nouvelle invasion des Barbares, soutenus par un peuple déjà organisé. Le courage, la vaillance des Russes et leur ferveur chrétienne, qui répugnait à l'idée d'une alliance avec l'impie Mongol, les poussèrent à se faire les défenseurs de cet Occident menacé. L'Europe fut sauvée; mais la Russie, douze ans après, fut écrasée par la multitude de ses redoutables ennemis. On objectera peut-être que ce n'est pas précisément dans le but d'épargner l'Europe que la Russie s'est sacrifiée; mais alors on

conviendra du moins que c'est l'Europe qui a profité des résultats de cette immolation.

Pendant la domination mongole, l'unique lien entre les différentes parties de la Russie, fut la foi religieuse, *commune* et profonde, stimulée par les malheurs *communs*, et soutenue par l'unité de l'Église. Les métropolitains recommandaient aux fidèles l'union et l'amour; et tout le clergé en général, prêchant d'exemple, rappelait que la pureté des mœurs et la ferveur de la piété devaient être les uniques refuges des cœurs froissés par les souffrances de la patrie. Aussi, malgré la nécessité où se trouvaient les princes russes d'intriguer les uns contre les autres auprès des khans tartares, malgré leur position précaire vis-à-vis du pouvoir musulman, malgré l'infaillibilité du moyen, s'ils reniaient la religion chrétienne en faveur de l'islamisme, d'arriver à un pouvoir suprême sur tout le pays, il n'y eut que des martyrs et pas un seul renégat dans l'espace de deux cent quarante-quatre ans d'oppression, de persécution, de tortures et de massacres. Cette idée était tellement contraire à l'esprit religieux dominant, qu'elle ne vint à personne. Ce seul fait suffirait déjà pour prouver péremptoirement que c'est la religion qui conserva la nationalité.

C'est sous l'influence dominante de l'orthodoxie d'Orient que s'est constituée la monarchie autocratique de la période des tsars. Le gouvernement de l'État était un semi-patriarcat théocratique : les tsars

étaient tenus d'être fervents orthodoxes, animés d'un amour chrétien pour leurs sujets; leur moralité devait être sans tache : et c'est cette condition qui leur assurait une obéissance chrétienne de la part de leurs sujets, pour tout ce qui ne tenait pas à la religion orthodoxe. Jean IV lui-même, à l'époque de ses plus sinistres fureurs, n'osa pas se livrer à la luxure en suivant ses penchants. La seule infraction aux règles canoniques qu'il se soit permise, fut de contracter sept mariages, les uns pour cause de veuvage, les autres après répudiation; mais il ne le fit jamais sans se munir des permissions des patriarches d'Orient, des métropolitains ou des conciles : ce n'est qu'en suivant tous les offices de l'Église et pratiquant rigoureusement tous les carêmes, qu'il conserva son influence autocratique : le peuple le craignait et ne l'aimait pas; mais il le respectait comme souverain orthodoxe et le regardait comme l'oint du Seigneur, envoyé comme châtiment céleste, pour l'expiation des péchés volontaires et involontaires de tous et de chacun. C'est à l'abri de ce sentiment qu'il a pu exercer tant de cruautés, sans ébranler son pouvoir autocratique : l'idée d'un régicide faisait horreur à la pieuse Russie!

L'éducation catholique romaine qu'avait reçue le faux Dmitrii fut cause de sa perte : dès les premiers pas il se permit une licence de mœurs incompatible avec la moralité publique; il s'affranchit de la stricte

observance du rituel orthodoxe, et perdit ainsi l'estime et l'affection de ses sujets. Le peuple ne pouvait admettre qu'un véritable descendant d'un tsar orthodoxe osât se permettre de pareils écarts : la foi publique dans sa légitimité fut ébranlée; et ce doute général, changé bientôt en conviction, fut cause que Dmitrii périt misérablement.

Les tsars Michel et Alexis Romanoff se distinguèrent toujours par une sincère et fervente piété, qui ne les empêcha pas de se livrer avec ardeur à l'organisation du corps social et à l'accroissement du bien-être de la nation. Il existait une harmonie parfaite entre les tendances morales de ces souverains et celles de leur peuple : cet accord faisait la force du pouvoir et le contentement général des administrés; il fit naître ce dévouement sans bornes et cette confiance illimitée à cette dynastie élue de souverains, dévouement et confiance qui permirent à Pierre le Grand d'opérer toutes ses réformes, sans une opposition ouverte de la part de la nation. Chacun de ses actes était assimilé à quelques actes de son père ou de son grand-père; et la confiance que ses prédécesseurs avaient su inspirer ainsi que l'habitude de cette confiance, rendaient la nation patiente et docile. Les tsars Michel et Alexis étaient bien, en effet, les véritables représentants du caractère patriarcal d'un gouvernement paternel : tous les jours de fête, ils régalaient le peuple; des dizaines de milliers de citoyens venaient s'asseoir à

une table commune et prendre leur part du plaisir de tous; chaque jour, on distribuait de la part du tsar des milliers de repas aux pauvres. Le tsar n'était jamais appelé autrement que *notre Père;* le sentiment du peuple pour le tsar était un sentiment religieux de respect et de vénération; c'était un culte que l'on peut nommer culte du tsarisme. Nous disons un sentiment religieux, car, dans la langue slavo-russe du rituel de l'Église, Dieu est souvent qualifié du titre de Tsar du ciel, et les rois-prophètes de l'Ancien Testament sont appelés tsars-prophètes (le tsar David, le tsar Salomon) : en sorte que le titre même de tsar avait en lui-même un prestige religieux qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Il ne viendrait pas à l'idée d'un homme du peuple de qualifier son souverain du titre d'empereur; il ne parle jamais de lui qu'en disant : Notre Père le tsar; quelquefois aussi on l'appelle : Notre tsar blanc. La Russie n'est point un empire pour ses enfants, c'est le *tsarstvo;* et ces dénominations de *tsar* et de *tsarstvo* ne sont pas de simples appellations d'usage : leur emploi a une signification et une haute portée; elle est la base de ce culte du tsarisme, de cette conviction profonde de tout le peuple, que le pouvoir du tsar étant un reflet terrestre du pouvoir divin, l'individu qui en est revêtu ne peut vouloir que le bien du peuple dont les destinées lui sont confiées par le Tout-Puissant.

Le caractère généralement patriarcal des mœurs

de la nation russe se retrouve aussi jusque dans les usages les plus ordinaires du langage parlé. Un vrai Russe, en s'adressant à son supérieur, emploie toujours la dénomination de *père;* il appelle *mon oncle*, l'homme plus âgé que lui, et *grand-père* le vieillard; il en est de même pour les femmes : suivant leur position ou leur âge, on les appelle *mère*, *tante* ou *grand'-mère;* le vieillard dit toujours : *Mes enfants*, quand il adresse la parole à des jeunes gens. Cet usage général s'est répandu sous l'influence de l'idée de la fraternité chrétienne d'un côté, et d'un autre par le respect antique que le peuple conserve pour la parenté, même la plus éloignée. On nous dira sans doute que ce n'est là que l'effet de l'habitude : nous soutiendrons que les mots habituels produisent une influence sur les idées habituelles ; et qu'une pareille habitude ne peut avoir ni une origine ni des conséquences délétères ; mais bien au contraire qu'elle doit influer heureusement sur la direction de l'esprit des masses.

Cette disposition religieuse de toutes les classes de la population a de tout temps empêché le clergé d'avoir ou de mettre à exécution des vues d'ambition et des prétentions de domination sur l'autorité temporelle. Le seul exemple qu'on ait eu de pareilles intentions fut celui du patriarche Nikone qui, malgré ses hautes capacités et son administration éclairée de l'Église, ne put résister au pouvoir du tsar ni conserver l'estime publique. Son ambition séculière fit soup-

çonner la pureté de sa foi, et son autorité morale fut sapée; on n'eut plus de confiance dans les corrections qu'il fit aux livres sacrés, et des schismes pernicieux prirent naissance. Ce fait déplorable de l'histoire ecclésiastique de Russie eut sa source dans les influences indirectes de l'Occident. L'église de la Petite-Russie s'étant intimement rapprochée du patriarcat de Moscou, après l'annexion de ces provinces à la Russie, l'Académie de Kieff devint une succursale des écoles de ce patriarcat. La scolastique occidentale et la philosophie défigurée d'Aristote régnaient déjà à cette époque dans tous les diocèses occidentaux, et une polémique ardente se faisait entre certains prélats orthodoxes de ces provinces et les Jésuites. Dans les écrits de ces derniers, qui parvenaient sans nul doute au patriarche, le pouvoir temporel et séculier du pape en particulier et la parfaite indépendance de l'Église du pouvoir de l'État, en général, étaient préconisés. Nikone était doué d'une intelligence supérieure et d'une assurance parfaitement juste dans ses propres talents; il est clair qu'étant travaillé par les écrits des Jésuites, il a pu être un moment tenté d'ambitionner un pouvoir pontifical, avec tout ce qui s'ensuit. Heureusement, la tentative de ce patriarche, destitué par un concile, échoua, et l'Église rentra dans son esprit de piété et d'humilité, dans son influence légale et moralisante. Cela dura jusqu'à la régence de la princesse Sophie, pendant laquelle le fameux précepteur

de cette princesse, Siméon de Polotsk, originaire de l'Occident, grandi et élevé au milieu de la polémique entre les deux rites, et profondément versé dans la scolastique occidentale, introduisit et généralisa le sermon aux offices, en remplacement de la lecture des œuvres des saints Pères de l'Église. Cet usage, introduit d'abord dans les églises du palais, se propagea dans les églises de la capitale, puis dans le diocèse de Moscou et dans ceux dont les chaires épiscopales furent occupées par les élèves de l'Académie de Kieff. Cette innovation choqua d'abord les sévères orthodoxes : car en commentant un texte, il n'y a qu'un pas à la réfutation, et de la réfutation à la protestation; mais, comme de pareils abus ne se manifestaient pas, l'opinion des croyants se tranquillisa, le sermon fut admis dans les habitudes de l'Église et fut généralement adopté sur la foi des prescriptions des anciens Pères de l'Église, qui ne le défendent pas.

C'est dans ces conditions morales que se trouvait la Russie à l'avénement de Pierre Ier. Nous avons vu quels avaient été les caractères distinctifs de la réforme inaugurée par ce souverain : *dans l'esprit*, tendance à l'imitation servile de modèles étrangers, sans tenir aucun compte des antécédents historiques, politiques et religieux de la nation; *dans la forme*, reconstitution brusque, *ex abrupto*, d'une société en voie d'évolutions progressives, sur des bases nouvelles et des modèles inconnus à la nation, dévia-

tion, et par conséquent interruption du mouvement civilisateur, national et interne, auquel on préféra l'impulsion cosmopolite et externe. Jamais d'aussi puissantes causes, armées d'aussi puissants moyens, avaient-elles bouleversé en quelques années l'autonomie sociale d'un peuple?

Pierre le Grand, absorbé par la réforme administrative du pays, ne considérait l'Église que comme un instrument politique. La trop grande rigidité de mœurs et l'extrême piété de toute la nation le gênaient plutôt qu'elles ne le contentaient; car, pour lui, qui travaillait surtout au développement du bien-être matériel et à la propagation du savoir, il pensait que le perfectionnement moral était plutôt une entrave qu'un auxiliaire à la marche des lumières. Son séjour prolongé en Hollande, pays protestant, son intimité avec Lefort et les aventuriers allemands, n'étaient pas de nature à faire de lui un croyant, tels que l'avaient été son père et son grand-père, et donnèrent à son esprit une direction matérielle peu conforme avec la marche historique du perfectionnement de son peuple.

Entreprenant une réforme en amont du courant séculaire de la nation, Pierre vit parfaitement que, malgré le prestige du tsarisme, qu'il héritait de ses ancêtres, sa puissance ne suffirait pas pour donner une autre impulsion à toute la masse; et il se contenta d'opérer sur la couche supérieure de la société.

Nous avons vu ce qu'il fit pour cela : il essaya de

lui donner des mœurs européennes, de l'ébaucher à la façon du faubourg Saint-Germain; et comme ses hautes capacités le mettaient toujours à même d'agir avec efficacité dans tout ce qu'il entreprenait, il réussit en cela comme en tout. La couche supérieure de la noblesse se façonna, acquit les manières françaises, se *civilisa* superficiellement; mais en même temps aussi elle se démoralisa. Pendant le règne de Pierre l'influence délétère n'agit donc que sur les sommités de la hiérarchie sociale; mais cette même partie de la société, qui servit de sujet à la réforme, en devint plus tard le véritable instrument.

L'activité que Pierre le Grand employa pour la propagation du savoir, porta aussi ses fruits dans la partie supérieure de la société : des écoles laïques nombreuses furent fondées, se soutinrent et s'agrandirent pendant un siècle, pour être, plus tard, accrues par l'empereur Nicolas au point où nous les voyons aujourd'hui.

Mais l'effet le plus incontestable, le plus saillant et le plus réellement fécond de la réforme du grand homme, fut produit dans la partie du développement matériel du pays. Il jeta la base de sa puissance politique; il planta avec discernement, dans tout le pays, la pépinière industrielle, qui grandit et nous donna des fruits dont nous jouissons encore.

Un siècle s'est écoulé depuis lors, un siècle pendant lequel toute la partie influente de la nation renie le

passé, dénigre et ridiculise à l'envi les institutions nationales et le sentiment même de la nationalité; un siècle pendant lequel il était devenu article de foi de croire que la nationalité russe était incompatible avec le progrès humanitaire, et qu'il fallait rechercher de plus en plus les moyens de hâter l'assimilation et l'identification complète de la société avec les modèles qu'on lui donnait à suivre aveuglément.

Pendant ce temps la couche supérieure de la noblesse s'écarta toujours de plus en plus de l'accomplissement de tous ses devoirs extérieurs de piété; elle s'habitua petit à petit à considérer la religion, non comme un levier moral propre à tous, mais comme une espèce de rituel pratique, de croyances stagnantes et à courtes vues, bonnes seulement pour les intelligences aveugles des masses ignorantes de la population : elle devint enfin, dans sa grande majorité, impie, remplaçant la foi religieuse par des espèces de faibles convictions basées tantôt sur les idées des raisonneurs du XVIII[e] siècle, tantôt sur les utopies des penseurs allemands.

Comme il arrive toujours, le mal ne s'arrêta pas là; cette société, si singulièrement *civilisée*, servit de modèle aux autres classes nobiliaires qui s'empressèrent de la copier, et qui n'avaient pas même, comme leur modèle, à défaut d'autre frein, certains principes d'honneur chevaleresque, qui, du moins pour les classes supérieures, avaient surnagé dans

le naufrage de la moralité. Ce fut donc alors un entraînement général à l'incrédulité religieuse, à la satisfaction désordonnée des passions brutales, à la débauche, aux intrigues du *tchine*, à la cupidité personnelle et à la vénalité. Ce déplorable exemple pénétra bientôt partout, et fut mis longtemps en pratique et en honneur. Si l'on pensait à nous accuser de charger à plaisir ce tableau des plus sombres couleurs, nous pourrions répondre que, dans notre jeunesse, nous avons encore pu voir nous-même cette société en proie aux dernières convulsions du délire fiévreux qui l'avait tourmentée. Cependant les tendances mystiques de l'empereur Alexandre dans les dernières années de son règne, commencèrent à influencer favorablement une partie de la société; une certaine piété d'illuminisme trouva ses adeptes, mais ce nouvel élément était encore impuissant à guérir le mal : ce n'était qu'un faible palliatif.

Dans un pareil état de choses apparaît à la tête de cette société un homme qui a le courage d'inscrire dans le programme de son règne cette idée si conspuée de la *nationalité*. Le prestige d'un souverain qui annonce qu'il est russe, suffit pour donner à l'esprit public une impulsion si vigoureuse, qu'elle intimida même son auteur. L'empereur Nicolas chercha à en réprimer l'élan, mais il ne le put : l'essor était donné avec une rapidité de locomotion digne du siècle où nous sommes. Dans cette marche précipitée,

la Russie enlevait toutes les parties saillantes de l'activité sociale et les poussait en avant : la législation, l'administration, la littérature, la science, les arts, le commerce et l'industrie; mais le perfectionnement moral, qui ne comporte pas un mouvement aussi rapide, resta nécessairement dans un état de mouvement partiel. Le savoir, le raisonnement, ont fait, à la vérité, des progrès immenses; mais le désir du bien public, l'amour du prochain, la fraternité chrétienne, n'ont pas gagné encore toute la société, quoiqu'ils aient fait éclore déjà quelques adeptes du progrès religieux et moral. Toute l'histoire de notre pays, jusqu'à la réforme de Pierre le Grand, est composée d'une série de faits qui tendaient tous au développement de ce troisième élément de la civilisation; si la direction n'eût pas été changée, l'évolution progressive de la société aurait eu lieu également, moins rapidement peut-être, mais dans des conditions bien plus normales. Néanmoins il faut rendre cet hommage à l'empereur Nicolas, que par ses tendances prononcées de nationalité et d'orthodoxie il sut inaugurer une nouvelle ère morale pour son peuple.

Pendant son règne il s'est opéré un revirement sensible dans les idées religieuses de la société : un pas immense a été fait dans une meilleure direction; la piété maintenant n'est plus généralement ridiculisée. N'est-ce pas une victoire déjà bien grande sur une

opinion qui avait poussé de fortes racines depuis un siècle et demi? Nous pouvons offrir à nos lecteurs, comme preuve de ce que nous avançons, un trait bien caractéristique. M. le chambellan Mouravieff, dont nous avons déjà parlé à l'article de la littérature sacrée, est tout à la fois écrivain distingué, chrétien sincère et pieux, et homme du monde : doué d'une éloquence naturelle et pénétré des vérités qu'il fait profession de croire, il ne craint pas de les annoncer et de les défendre dans les nombreux salons qu'il fréquente, et devant les nombreux visiteurs qui fréquentent le sien ; n'étant pas prédicateur par métier, il est écouté ; les opinions qu'il émet et développe sont débattues par les auditeurs et finissent par pénétrer dans leurs convictions : ces nouveaux adeptes suivent son exemple, et les idées religieuses font ainsi leur chemin dans la société par la seule puissance de la vérité. C'est, comme on le voit, le renouvellement, dans un autre esprit, des salons philosophiques de la France au XVIIIe siècle : là on démolissait, ici on édifie. Honneur donc à ce bon chrétien! les semences que sa parole a ietées dans la société ont déjà porté et porteront encore d'heureux fruits pour notre patrie bien-aimée.

On dira peut-être que ce fait, sur lequel nous nous étendons complaisamment, n'est qu'un détail insignifiant et déplacé dans un tableau général : nous nous permettrons d'être d'un avis contraire; car nous sommes profondément persuadé que le mouvement

civilisateur ne peut avoir de bienfaisance efficace qu'autant qu'il est dirigé dans la partie morale par l'influence de l'esprit chrétien ; et nous croyons qu'à ce point de vue, le fait que nous avons cité est aussi bien de nature à faire connaître le courant de l'opinion, que ces mêmes salons du XVIIIe siècle pouvaient donner la mesure du travail anti-religieux qui s'accomplissait alors. Indépendamment de ces prédications sociales, le changement de direction des opinions se manifeste par l'existence, ne fût-ce qu'en germe encore, d'un parti animé de ces sentiments religieux et nationaux, d'un parti vulgairement connu sous la dénomination de *vieux parti russe*. Les plus fervents adeptes de ces opinions nationales sont surnommés les *slavenophiles* : non contents de s'astreindre aux pratiques ordonnées par l'Église orthodoxe, ils s'inspirent du pur amour évangélique, en se prononçant comme les plus chauds partisans de l'émancipation des serfs. Dans leur bouche ce n'est pas une phrase, comme dans celles de ces prolétaires lettrés qui n'ont pas un pouce de terrain en possession et qui prêchent l'émancipation sans rien porter en sacrifice pour cette œuvre humanitaire : les slavenophiles sont pour la plupart de riches propriétaires fonciers, qui s'engagent à servir d'exemple, avec certitude de perdre une partie notable de leur fortune.

Le vieux parti russe n'est pas hypocrite ; il ne se contente pas d'exécuter seulement les pratiques reli-

gieuses avec un dédaigneux mépris des choses d'ici-bas : ses membres savent s'intéresser aussi vivement et peut-être plus que d'autres aux progrès de toutes les branches de l'activité sociale; mais ils désirent faire pénétrer dans toutes ses manifestations le souffle ardent de la fraternité chrétienne, qu'ils ont appris à connaître aux sublimes pages de l'Évangile du Christ. Plaise à Dieu que l'heureuse contagion de leur exemple se répande de plus en plus, et nous verrons se lever sur notre Russie des jours bénis de prospérité matérielle, intellectuelle et morale!

La classe marchande ne s'est pas autant éloignée de la foi orthodoxe que la classe supérieure; car les effets moraux de la réforme n'ont commencé à s'y faire sentir qu'à l'aurore même de la réaction nationale : en sorte que le mal étant moins grand pourra recevoir une guérison plus prompte.

Encore moins la réforme de Pierre le Grand a-t-elle atteint les masses populaires, dont elle sépara complétement les intérêts de ceux du reste de la nation, et dont le développement resta ainsi pendant cinq quarts de siècle dans un véritable état de stagnation. C'est à combler cet abîme, c'est à ramener l'intimité et l'unité des tendances actives que travaille le vieux parti russe.

La foi du moins est restée intacte et pure au cœur de la nation. L'homme du peuple respecte sa religion et en exécute scrupuleusement les prescriptions; il fait l'aumône au nom du Christ, il craint le péché, il croit

que le Seigneur a dit : *Chacun recevra selon ses œuvres,* et ailleurs : *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, je vais vous y préparer une place*, quoiqu'il se figure des punitions en rapport avec ses idées ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il craint le péché, et qu'il est ainsi retenu dans ses passions. L'homme du peuple est soumis au pouvoir terrestre comme procédant de la puissance divine, d'après les paroles de l'Évangile, qui dit qu'il n'y a pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu : il respecte les liens de la parenté, et plus que tout autre peuple encore il garde saintement le lien du mariage.

Telles sont les phases morales qu'a traversées la Russie depuis son origine jusqu'à nos jours. Pour compléter le coup d'œil général sur l'histoire du développement de notre pays, nous présenterons en résumé la physionomie et le rôle qu'ont joué dans ce drame historique les personnages les plus influents.

Le premier de ces personnages qui apparaît dans l'histoire de Russie, est Vladimir Ier, surnommé l'égal des apôtres, car c'est lui qui, non-seulement, introduisit le Christianisme en Russie, mais le propagea par une prédication d'exemple. Simultanément avec l'introduction du Christianisme, ce prince inaugura l'enseignement public dans ses États : il appela toute sorte de savants auprès de lui, et il peut à bon droit être considéré comme le fondateur de la civilisation en Russie. Le grand mérite de Vladimir Ier dans l'œuvre

de la civilisation, fut de donner une base solide au perfectionnement de son peuple en fondant la perfectibilité future sur l'élément moral, corroboré par le développement intellectuel, et stimulé par la forme de gouvernement consultatif, qu'il emprunta aux Novgorodiens et qu'il établit définitivement à Kieff. Indépendamment de cela, il fut le premier qui entra en relations diplomatiques avec ses voisins d'occident; et il inaugura cette intimité de rapports avec Byzance, intimité qui fut si favorable à la propagation du savoir et à la fondation d'une base solide pour le perfectionnement moral ultérieur.

Son fils Iaroslaw continue l'œuvre de son père quant à l'enseignement; mais indépendamment de cela il organise civilement la société, en lui donnant pour régulateur un code de lois le plus libéral et le plus complet de son époque. Son petit-fils Vladimir II Monomaque, étant un élu du peuple, consolide les droits de ceux qui l'avaient élevé au pouvoir et augmente les lois de son aïeul, en les adoucissant et en prescrivant le respect à la propriété foncière et immobilière.

André Bogolioubskoï, petit-fils de Monomaque, sut deviner la position précaire d'un pouvoir central siégeant à Kieff, et fonda la puissance du Nord, éloignée des convoitises de ses voisins occidentaux. L'idée de Bogolioubskoï doit être d'autant plus appréciée, que c'est cette puissance qu'il a fondée, qui, malgré

toutes les péripéties par lesquelles elle a passé, a pu se perpétuer jusqu'à nos jours, et grandir aux proportions où nous la voyons maintenant.

Le grand-prince Alexandre Nevskoï est remarquable non-seulement par sa gloire militaire et ses vertus, mais encore par son savoir diplomatique, à l'aide duquel il sut organiser les relations de la Russie avec la horde mongole dominante, de manière à conserver à la Russie son autonomie dans la soumission elle-même. Ce caractère se conserve pendant tout le temps du joug mongol. Le grand-prince Jean Kalita sut profiter de toutes les occasions favorables pour agrandir la puissance de Moscou et celle du grand-prince. Ce système soutenu par le métropolitain saint Alexis, le véritable fondateur de la puissance ecclésiastique en Russie, prépara le terrain à Dmitrii Donskoï, qui prouva d'une manière évidente que la réunion des parties de la Russie sous une même bannière. était une garantie de victoires et de progrès. Ce n'est que son arrière-petit-fils Jean III qui profita de cette leçon pratique que Dmitrii avait donnée au pays. Le sage Jean III fonda dès ce temps un pouvoir véritablement central et autocratique; il augmenta la puissance de la grande-principauté au préjudice des autres et surtout de Novgorod. Le tsar Jean IV fut le législateur de son époque, et surtout un glorieux conquérant, qui donna à ses possessions une étendue immense.

Après Jean IV nous aurions dû parler de Boris Go-

dounoff comme d'une personnalité remarquable; mais la trop courte durée de son règne ne lui permit pas de faire beaucoup : cependant ce prince institua le patriarcat, et délivra par là l'Église nationale de toute espèce d'influence étrangère. C'est lui qui donna une forme stable à toutes nos relations diplomatiques, et fit considérer la Russie par ses voisins comme un pays organisé et respectable. Les révolutions font surgir, dit-on, des hommes supérieurs; cela eut lieu pendant les troubles, l'anarchie et l'interrègne de l'époque des faux Dmitrii : Kozma Minine et le prince Pojarskoï sont deux figures remarquables, non-seulement par leur héroïque patriotisme, mais encore par cette abnégation de toute ambition personnelle. Ce n'étaient point de ces spéculateurs politiques qui produisent même de hauts faits, en vue d'atteindre des honneurs, du pouvoir ou des richesses, comme il en fourmille dans l'histoire de l'humanité : Minine et Pojarskoï furent de grands citoyens qui, ayant une fois accompli leur mission de sauveurs de la patrie, descendirent volontairement du faîte du pouvoir, pour donner à la patrie assemblée pleine liberté de se choisir un souverain. De semblables personnalités ne pouvaient surgir que du cœur d'une nation éminemment religieuse et morale. L'élection de Michel Romanoff fut couronnée d'un plein succès pour la Russie : ce sage souverain, guidé dans sa jeunesse par les conseils de son respectable père le patriarche Philarète, sut panser

et guérir les plaies politiques de la patrie, pour remettre à son fils un pays reposé et tout préparé à un mouvement progressif.

Le tsar Alexeï Mikhaïlovitch est certainement l'un des plus remarquables souverains de Russie : il agrandit son pays, l'organisa dans toutes les branches de la vie sociale, inaugura les innovations progressives et compatibles avec les antécédents de la nation, tout en inspirant à ses sujets un respect, un dévouement et une confiance illimités.

Pendant la dernière période historique, il y a eu trois personnalités saillantes : Pierre Ier, Catherine II et Nicolas Ier. Il y a entre le premier et le dernier une grande similitude : jouissant l'un et l'autre du prestige de la beauté corporelle, et doués d'une volonté ferme et persévérante, tous deux étaient animés du sincère désir de faire le bien de leur pays. Avec ces traits de ressemblance, on remarque des différences sensibles entre ces deux souverains : Pierre Ier était cruel, Nicolas Ier n'était que sévère; Pierre avait les tendances réformistes, Nicolas était éminemment conservateur et fut le pilier de l'orthodoxie; Pierre sacrifiait la nationalité à l'européisme, Nicolas fit triompher les tendances nationales. Aussi voit-on que Pierre tout en voulant pousser vigoureusement son peuple au progrès, n'y poussa que la couche supérieure, et encore dans une fausse voie, et arrêta la perfectibilité de la masse en la vouant à une stagnation séculaire :

Nicolas, tout au contraire, craignant le progrès trop rapide dans la voie de l'imitation de l'Occident, tâcha d'y mettre obstacle, et donna involontairement, par ses tendances orthodoxes et nationales, une impulsion si manifeste au développement populaire, qu'il n'y a pas de partie de l'activité nationale qui pendant son règne n'ait fait un immense pas en avant. Le destin a mis entre ces deux grandes figures historiques l'impératrice Catherine II qui, comme femme de génie, apprécia les fautes de son prédécesseur Pierre Ier et tâcha de les pallier autant qu'il était possible ; mais étrangère par sa naissance, elle n'eut pas en elle cette puissance de convictions nationales et orthodoxes, qui seule pouvait lui permettre d'opérer un changement tout à fait radical : le grand service qu'elle a rendu c'est d'avoir considérablement augmenté la force matérielle et la puissance politique de la Russie.

Maintenant que nous avons esquissé à grands traits le tableau général de l'histoire morale de la Russie, nous allons résumer séparément nos études sur chacun des éléments de la civilisation : le savoir, le raisonnement ou développement de l'intelligence, le désir du bien public ou l'amour du prochain, enfin l'expression matérielle ou plastique de la civilisation.

ARTICLE II

LE SAVOIR

Le savoir dans la Russie ancienne. — Caractère de ce savoir. — Respect public pour les lettrés.— Effet de la réforme de Pierre le Grand. — Le peuple n'a plus de temps pour acquérir le savoir. — Perte du désir d'apprendre. — Nouvelle manifestation de ce désir pendant le règne de l'empereur Nicolas Ier. — Utilité de combiner l'acquisition du savoir avec une éducation morale. — Le savoir dans la classe marchande et bourgeoise.— La distribution du savoir dans la classe de la noblesse. — Le savoir mémoratif et le savoir analytique. — Les exigences du service de l'État absorbent tous les jeunes gens instruits.— Le temps et les stimulants manquent pour acquérir le savoir assimilé. — Difficulté progressive des sciences. — La Russie a suivi cette progression. — La réforme arrête le progrès. — Le travail recommence dans la partie historique ainsi que dans les mathématiques et l'astronomie. — Progrès dans les sciences naturelles. —Diversité de moyens employés pour cultiver une science.— Rôles que jouent les diverses nationalités dans le travail scientifique. — Rôle des Slaves. — Signification de la science nationale.

Le peuple russe a été de tout temps très-apte à acquérir du savoir; la facilité avec laquelle Vladimir Ier, Iaroslaw et Vladimir Monomaque propagèrent l'enseignement, nous en fournissent des preuves suffisantes. Le fait qui accompagna la correction des saintes Écritures, entreprise occasionnellement par l'archevêque Gennade de Novgorod, fait dont, à sa date, nous avons signalé l'importance, nous met en droit de soutenir que dans ces temps anciens la civilisation de la masse populaire en Russie était bien

supérieure à celle des masses populaires dans d'autres contrées, et surtout que la connaissance des principes de morale chrétienne était très-étendue dans tous les rangs de la société russe de cette époque. Tout porte à croire que cet état de choses ne put qu'être modifié en bien pendant la période des tsars, d'autant plus que le savoir était alors en grande estime. Un homme lettré avait toujours la préséance en toutes choses sur un homme illettré; son opinion était acceptée de préférence dans les mires et dans tous les conseils. La sagesse populaire avait alors un proverbe très-répandu : *Le savoir, c'est la lumière; et l'ignorance, les ténèbres.* Un homme lettré était pour le peuple un *homme voyant*, et celui qui ne l'était pas était un *homme aveugle* : aussi, aujourd'hui encore, entendez-vous très-souvent un homme du peuple qui ne sait ni lire ni écrire, s'écrier : Que pouvons-nous dire, nous autres *gens aveugles!* Tout cela prouve combien le savoir était jadis considéré en Russie, et combien chacun, dans la société dont il était membre, trouvait de stimulants pour l'acquérir. C'était tantôt une utilité pratique, comme pour les marchands de Novgorod, Pskoff, Moscou, Archangel, Astrakhan et d'autres localités; tantôt le pieux désir d'étudier l'Écriture et d'entrer dans les ordres; tantôt l'ambition de mériter l'estime publique et des places honorables dans l'administration communale; tantôt enfin la faculté de pouvoir défendre ses droits devant les

tribunaux, ou signer un acte civil, un contrat, un bail de territoire, fût-ce même encore le plus abject de tous, la *kabala* du servage.

Nous voyons donc que l'organisation sociale de la Russie ancienne renfermait tous les éléments nécessaires pour la propagation du savoir : beaucoup de citoyens savaient lire et écrire; ils étaient donc en possession de ce principal instrument pour l'acquisition du savoir, ils étaient conviés au développement par les conditions sociales et par l'opinion publique, qui distinguait les gens lettrés. Examinons maintenant si, à cette époque, les Russes avaient assez de temps libre pour le sacrifier à leur instruction. Nous avons vu que les richesses étaient immenses à Novgorod, à Moscou, et par conséquent dans toutes les villes commerçantes, ainsi que les richesses des princes, des tsars, des boyards et de tous les propriétaires fonciers, des marchands et de presque toutes les classes libres. Cette accumulation de richesses était la conséquence du genre de vie habituelle, qui était simple et frugale, dans toutes les classes de la société : le Russe exigeait peu de chose pour son ordinaire, et cela ne l'empêchait pas d'être content de son sort, comme le dit Flemming, que nous avons cité. A côté de cette frugalité, si l'on considère que chacun avait à sa disposition autant de terres fertiles qu'il en voulait, que les récoltes de ces terres vierges devaient être en moyenne très-grandes, on doit

se persuader que la production dépassait les nécessités, et que ce n'est pas le temps qui manquait pour utiliser le principal instrument de l'acquisition du savoir.

Le paysan Possochkoff, dont nous avons analysé les œuvres, est un exemple frappant d'un savant national.

Le caractère du savoir que chacun travaillait à acquérir était différent du caractère de la science européenne; on ne recherchait pas encore les connaissances qui favorisent le développement matériel d'un pays, mais on s'adonnait de préférence à l'étude de sciences moralisantes : la religion du Christ, l'histoire sacrée, et celle des hommes qui, par leurs vies, étaient considérés dignes de servir de modèles, étaient les études favorites; puis on étudiait les principes que ces hommes ont légués dans leurs écrits, pour tâcher de s'y conformer. On n'étudiait pas encore les sciences dont l'application a pour but l'accroissement des jouissances d'une société; car on était absorbé par l'établissement d'une sécurité civile, tant de fois ébranlée par des circonstances malheureuses : on édifiait des lois en puisant leur esprit dans l'étude de l'histoire nationale. Cependant nous voyons que pendant le dernier demi-siècle de la période des tsars, une nouvelle activité scientifique commençait à être acceptée par la société russe : l'introduction de la science profane ne rencontrait plus d'obstacles de la part des nationaux. Nous devons encore une fois

citer le paysan Possochkoff comme le représentant de cette période de transition; le boyard Mathveeff, favori et ami du tzar Alexis, avec toutes ses innovations nous offre encore un symptôme frappant d'un état social tout préparé pour l'admission de cette science qui manquait. Enfin les mémoires du diplomate Ordine Nachtchokine, et les écrits du diak Chapiroff, qui par leur éducation appartiennent encore à la période des tsars, nous montrent que les connaissances historiques et politiques étaient cultivées alors avec un discernement philosophique.

Passons maintenant à l'analyse de l'effet produit par la grande réforme de Pierre le Grand, et commençons par étudier l'influence qu'elle a eue sur la partie de la population à l'instruction de laquelle Pierre travailla le moins, c'est-à-dire sur les classes inférieures, sur le peuple proprement dit.

Pour opérer toutes les grandes choses que ce souverain entreprit, il aurait dû y dépenser des sommes énormes, que son Trésor ne pouvait lui fournir : il était donc réduit à avoir recours à une corvée nationale en nature pour bâtir Cronstadt et le fortifier, pour battre les pilotis nécessaires à la fondation d'une ville au milieu d'un marais, pour creuser le canal de Ladoga, qui conduit à cette ville, pour construire une marine formidable, etc. Il est donc évident que le peuple devait être surchargé de travail, et que tout son temps libre était absorbé par ce surcroît d'occu-

pations anormales : l'acquisition du premier instrument du savoir devait donc être forcément négligé par le peuple.

Ensuite vint le recensement de 1718, qui mêla dans un seul tout d'esclavage toute la population rurale de l'Empire : car après ce recensement il n'y eut plus de distinction dans les biens seigneuriaux entre le paysan, le serf et l'esclave. Dans les communes libres, personne n'était sûr de ne pas être réduit en esclavage le lendemain, au profit de quelque heureux parvenu ; la population rurale perdit d'un trait de plume tous ses droits civils, elle devint esclave : dès lors à quoi pouvait servir l'instruction au malheureux soumis aux caprices d'un maître et réduit à l'état de chose taillable, corvéable et même vendable ? Personne ne se mit plus en quête d'acquérir du savoir : les uns, ceux qui étaient esclaves, parce qu'un surcroît de savoir ne pouvait leur apporter qu'un surcroît de peines ; les autres, parce qu'ils s'attendaient d'un jour à l'autre à subir le même sort. Ce déplorable état ne fit que de trop rapides et trop universels progrès en Russie. Déjà vers la fin du XVIIIe siècle, on trouvait rarement dans un village un homme sachant lire et écrire : tous devinrent des *aveugles ;* au point qu'il n'y eut point de différence entre les villages libres et les villages serfs, sinon que ces derniers possédaient quelquefois deux ou trois petits garçons que le seigneur faisait instruire quelque peu pour les attacher

à son service personnel, ou pour en faire les secrétaires des communes.

Depuis le commencement de notre siècle, la réduction en servage des villages libres a complétement cessé; mais les habitudes et les opinions des paysans avaient déjà eu le temps de se former sous l'influence de presque un siècle de craintes et de préventions. Ils trouvaient que la peine qu'on doit se donner pour étudier n'est pas compensée par les avantages qu'un paysan peut en retirer; que, tout au contraire, un paysan qui sait lire et écrire est plus exposé à des persécutions judiciaires, à des corvées obligatoires, au détriment de son temps ou de ses intérêts personnels; en un mot, un revirement complet s'opéra dans l'opinion populaire relativement au savoir. Ce changement eut au fond une cause rationnelle, juste et morale : car, après la réorganisation de la classe rurale, la grande majorité de cette classe abandonna toute espèce d'études; et il ne restait, dans toute cette population, de gens qui sussent lire et écrire, que les enfants des greffiers de village, stylés dès leur plus tendre jeunesse par leurs dignes parents à acquérir tous les talents des Patelins de campagne, ou bien les enfants des desservants d'église, renvoyés des écoles ecclésiastiques pour mauvaise conduite ou incapacité : c'était donc le rebut de la population rurale qui savait lire et écrire. Cela faisait qu'un honnête père de famille ne permettait même pas à son fils d'étudier,

afin qu'il ne courût pas le risque d'être classé par l'opinion publique dans cette catégorie de mauvais sujets et d'imbéciles; et cette prévention fut si profondément enracinée, qu'il nous est arrivé d'entendre de la bouche d'un paysan intelligent et honnête, qu'il ne pouvait pas se figurer qu'un homme du peuple, doué d'une intelligence ne fût-ce que médiocre, et d'une bonne moralité, eût appris à lire et à écrire; il nous disait : « Non, monsieur; veuillez croire qu'il y a « quelque chose là-dessous. Ou ses parents l'ont « trouvé très-sot et n'ont pas imaginé d'autre moyen « que l'étude pour le développer, ou c'est un mauvais « drôle : sinon pourquoi aurait-il appris? »

Tel était, sous ce rapport, l'état de la Russie à l'avénement de l'empereur Nicolas; l'organisation du ministère des apanages et celle surtout du ministère des domaines, d'un côté, et de l'autre les premières tentatives gouvernementales d'émancipation qui se traduisaient dans les différents actes, étaient comprises par le peuple, et ébranlèrent enfin les jugements de cette masse populaire, si tenace dans ses opinions. Pendant les dernières années de ce règne, les écoles villageoises des domaines de l'empire ont commencé à se remplir d'écoliers; les villages seigneuriaux, dont les occupations sont de nature à utiliser la lecture et l'écriture, ont vu surgir un grand nombre d'écoles. Le premier pas est fait : il ne s'agirait plus maintenant que d'offrir des moyens opportuns, et dans très-

peu de temps, on peut en être sûr, toute la Russie saurait lire et écrire. Mais, comme nous l'avons observé plus haut, les sacrifices qu'entraînerait l'organisation des moyens d'études nécessaires, seraient-ils compensés par la seule propagation du savoir de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique et de la grammaire même, sans une éducation morale simultanée? Certainement non, et nous allons le prouver par un exemple pratique tiré de la Russie elle-même. Dans la Courlande, en Livonie et en Esthonie, les paysans, professant la religion luthérienne savent presque tous lire et écrire; tandis que dans les gouvernements de Moscou, de Vladimir, de Iaroslaw et quelques autres, il y a beaucoup de paysans qui ne le savent pas. Mais si malgré cela on voulait mettre un paysan courlandais, livonien ou esthonien à côté d'un paysan moscovite, vladimirien ou iaroslavien, on verrait une brute à côté d'un homme parfaitement développé. Entre-t-on dans la maison d'un paysan des provinces baltiques, on la trouve sale, infecte et dégoûtante, quoiqu'il sache lire et écrire; tandis que la maison d'un bon paysan des provinces russes citées a l'air d'un chalet suisse. Cela prouve que le développement et la culture ne consistent pas seulement dans le savoir lettré, mais encore dans les autres éléments de la civilisation, que nous étudierons tour à tour.

Il ressort de tout ce que nous venons de dire que le savoir dans les classes inférieures de la société en

Russie, commence à se propager de nouveau. La classe bourgeoise et marchande n'acquiert pas encore de vastes connaissances; mais sans exception aucune, chaque bourgeois et chaque marchand sait lire et écrire, connaît un peu d'arithmétique et sait son catéchisme. Dans les dernières années, beaucoup de jeunes gens de cette classe ont commencé à fréquenter les gymnases et les universités. Quoique ce développement ait pour but l'obtention du *tchine*, il arrive cependant que ces jeunes gens, lassés quelquefois du service de l'État, font vers les occupations industrielles un retour qui est toujours utile à la société. et que l'abolition du tchine ne pourrait que rendre plus général et plus profitable encore au pays.

On peut voir dans le tableau que nous avons présenté de l'enseignement public, que le nombre d'étudiants dans les différents degrés d'enseignement est réparti comme suit :

Dans les établissements civils d'enseignement			
supérieur...	7,016 élèves,	dont... 1,350	sortent tous les ans;
secondaire..	23,046 —	dont... 3,000 [1]	—
Dans les établissements militaires d'enseignement			
supérieur...	1,814 élèves,	dont... 300	sortent tous les ans;
secondaire..	8,743 —	dont... 900	—

Nous voyons d'après ce tableau que la Russie reçoit annuellement dans le sein de sa société 3,000 jeunes

1. Sur ce nombre, 800 à 1,000 jeunes gens entrent dans les Universités ou dans l'Académie médico-chirurgicale, et forment une partie des 7,016 élèves de ces établissements.

gens ayant acquis un certain degré de savoir mémoratif, et 1650 individus avec un savoir analytique; mais nous avons déjà fait observer que les exigences du service de l'État absorbent tous ces individus. En effet, le nombre des employés peut être évalué en Russie au chiffre de 160,000; et nous venons de voir que ces individus sont dans une proportion bien inférieure à une somme aussi considérable : 1/40 à peu près, tandis qu'elle devrait normalement être 1/10; car le service moyen ne peut être calculé qu'à un terme de 10 années : aussi ne reste-t-il personne de disponible pour la science elle-même et ses autres applications en dehors de cette sphère officielle; et ceux qui se livrent à de pareils travaux sont de si rares exceptions qu'ils n'ont pas même de place bien marquée dans la hiérarchie sociale.

Il faut remarquer, en outre, que ce n'est pas l'école qui donne le savoir supérieur ou assimilé : tout ce qu'elle peut faire, par les cours du gymnase, c'est de préparer le terrain intellectuel à recevoir les semences de la science données par l'enseignement universitaire; mais il faut après cela cultiver la plante de la science pour qu'elle fleurisse et fructifie jusqu'au dernier degré du savoir: sans ce travail personnel, la plante se desséchera ou produira des fruits monstres. En un mot, nous disons qu'une bonne école ne peut enseigner qu'à bien apprendre par la suite; mais pour le faire, il faut avoir du temps libre, et des stimu-

lants qui poussent l'individu préparé au travail de perfectionnement.

D'après les circonstances locales de la Russie, nous avons vu que le temps manque aux gens préparés pour se vouer à l'acquisition du dernier degré du savoir : car tous ces individus sont absorbés par le service de l'État.

Les stimulants pour pousser un homme à des occupations sérieuses manquent plus encore que le temps : car un homme qui se vouerait à la culture de la science sans tenir un emploi de l'État, ne pourrait obtenir non-seulement aucun avantage social, mais encore il serait ridiculisé par tous ceux qui le connaissent, et poursuivi de reproches et de récriminations continuelles de la part des siens. Tous ces obstacles font qu'en Russie il y a encore très-peu de gens qui parviennent à acquérir le savoir au degré d'assimilation.

Une science est d'autant plus facile que ses éléments sont plus simples; et qu'y a-t-il de plus simple que 2 fois 2 font 4, ou bien que l'axiome « La ligne droite est la plus courte distance entre deux points ?» et cependant ce sont les deux éléments des sciences mathématiques : c'est pourquoi les sciences mathématiques sont les plus faciles et celles que l'humanité a poussées au degré le plus élevé de perfectionnement. Les sciences se compliquent à mesure que des lois d'une nature plus complexe leur servent d'éléments,

comme par exemple les sciences basées sur l'étude des phénomènes de la nature inorganique sont plus difficiles que les sciences purement mathématiques; celles qui traitent de la nature organique sont plus difficiles que les sciences ayant trait à la nature inorganique; les sciences qui ont pour base la nature animale doivent se perfectionner plus difficilement que les études basées sur les lois du règne végétal; enfin les sciences qui s'appuient sur l'élément moral de l'homme sont les plus difficiles, les plus compliquées, et jusqu'à présent les moins avancées.

La Russie, dans son développement du savoir, a suivi cette loi de difficultés progressives : elle a commencé par acquérir des connaissances mémoratives sur la religion, les acceptant sans analyse mais en raison d'une foi aveugle; elle s'est fortifiée dans cette foi et la conserve, parce que, jusqu'à présent encore, la science humaine n'a rien trouvé qui puisse la remplacer avec utilité. Nous espérons qu'elle la conservera toujours ou du moins très-longtemps : car nous doutons que l'humanité parvienne jamais ou du moins de si tôt à trouver des maximes immuables de morale basées sur la raison pure, et qui puissent être aussi consolantes aussi appropriées à la nature humaine que celles qui sont dictées par la religion et acceptées par la foi. Simultanément avec les idées religieuses, la Russie étudia ses nécessités sociales, en consignant dans ses chroniques tous les faits mar-

quants de son existence, et en inscrivant dans ses lois toutes les conditions nécessaires pour la conservation et le perfectionnement de sa société. C'est pourquoi toutes les lois dans la Russie ancienne ne sont que des règlements légaux de circonstances qui se sont présentées dans la vie de cette société particulière, sans déductions de principes généraux. L'élément imaginatif de la nation trouve son expansion dans les contes et les chansons plus ou moins fantastiques.

La période mongole vint couper la marche régulière du développement du savoir; elle entrava le progrès et concentra toute l'activité dans les études religieuses et mémoratives. Cette puissante influence retint, pendant longtemps encore, toute la société dans le cercle des occupations et des travaux sacrés; cependant on avait déjà la tendance naturelle à l'investigation, qui commence à se manifester par l'étude raisonnée de l'histoire, depuis le prince André Kourbskoï, et par les études philologiques de la langue nationale pendant la dernière partie de la période des tsars. Enfin, le cercle de l'activité scientifique s'était considérablement étendu, et le terrain était tout préparé pour recevoir les semences de la science : car elle ne rencontrait plus d'obstacles pour s'introduire en Russie; et elle se serait immanquablement infiltrée avec succès et régulièrement, lorsque survint la grande réforme sociale.

Nous avons vu comment cette opération politique,

appliquée au corps social de la Russie, a brisé les liens entre ses parties et comment elle a rompu l'harmonie de l'ensemble, en poussant une partie de la société dans une direction nouvelle, à laquelle elle n'était pas préparée par ses antécédents, et en refoulant l'autre dans un abîme de ténèbres et d'esclavage. Nous avons vu que cette opération eut pour suite une stagnation séculaire de l'ensemble, et que ce ne fut qu'après cette stagnation seulement, qu'il y eut un retour à l'activité et à un certain rapprochement des parties.

La partie supérieure, après avoir longtemps erré sur la superficie des sciences européennes a ressenti enfin la nécessité d'un point d'appui plus solide, plus national, et s'est adonnée à l'étude des matériaux historiques de son pays : d'un autre côté les tendances scientifiques se sont prononcées dans la partie la plus facile des connaissances humaines, dans les mathématiques; et cette partie est poussée au point de mettre les travaux mathématiques des Russes, si ce n'est au-dessus, du moins au niveau des autres nations civilisées; quant à l'application de cette science à l'astronomie et à la géodésie, nous avons vu que nos savants se sont mis en tête du progrès.

Vient maintenant le tour des sciences naturelles, et nous voyons déjà des savants russes, comme Pirogoff et Iacoubovitch, qui, ayant acquis le degré supérieur du savoir dans leurs parties, peuvent

se placer à la tête du mouvement de la science.

Nous espérons bientôt voir surgir du sein du peuple russe des collaborateurs de la science humanitaire dans toutes ses branches; mais nous croyons cependant qu'il y aura toujours quelques particularités qui distingueront les travaux scientifiques des peuples slaves. Les résultats du savoir doivent être différents d'un individu à un autre, fût-il poussé au même degré chez tous les deux; car ils dépendent du caractère ou du genre d'application de ce savoir, qui, de leur côté dépendent de la constitution physique, intellectuelle et morale de chaque individu. L'un se vouera à la recherche des vérités politiques, philosophiques ou morales; un autre s'adonnera à la découverte de nouvelles lois naturelles, exactes ou pratiques : l'un fouillera dans les profondeurs abstraites de l'idée, l'autre travaillera à la conciliation de la théorie avec la pratique : l'un enfin emploiera des moyens complexes pour atteindre le but, l'autre recherchera avant tout la simplicité de ces moyens; en un mot, le genre d'emploi du savoir et la manière de l'utiliser dépendent de la nature de son possesseur. Ce n'est qu'en appliquant à l'étude d'une science les facultés les plus diverses, que cette science progresse d'une manière rationnelle et complète : s'il reste un côté qui ne soit pas exploité, la science est incomplète; s'il se trouve un seul mode d'investigation qui ne soit pas employé dans la pléni-

tude de son action, la science peut avancer encore.

Or, pour le perfectionnement du savoir et le développement des fruits qu'il peut porter, toutes les diversités des facultés humaines doivent y coopérer. Chaque individu préparé au travail scientifique doit apporter son contingent à la culture commune de la science.

Ce qui est vrai pour les individualités personnelles, l'est aussi pour les individualités nationales : comme chaque individu a sa part à défricher, chaque nation a aussi la sienne dans le vaste champ de la science. L'Allemand apporte à l'œuvre commune son étude profonde de la théorie et des lois abstraites ; le Français, son analyse détaillée nécessaire à l'élucidation et à la propagation de la science ; l'Anglais, ses découvertes d'application du savoir, au moyen d'une multitude de rouages compliqués. Quelle sera la part de la nationalité russe ou slave, en général ? quel est le travail qui lui est réservé dans la culture de la science humanitaire ?

Grave question que nous ne prétendons pas résoudre ; mais que nous ne voulons cependant pas laisser de côté sans dire notre pensée à ce sujet, et sans risquer quelque analyse sur les données qui doivent servir de base à cette solution, sauf à les compléter par quelques exemples de l'activité réelle de ces peuples, exemples qui peuvent laisser entrevoir l'avenir.

Le Slave en général possède une aptitude particulière pour acquérir des connaissances variées et étendues. Un profond savoir d'une partie quelconque ne l'absorbe pas en entier; il trouve toujours assez de capacité pour étudier d'autres parties plus ou moins diverses entre elles, quelquefois même complétement différentes : le Slave est par sa nature encyclopédiste, c'est l'éclectisme personnifié.

Le Slave est en outre doué de la faculté épique, de cette force de créer en lui un ensemble d'idées dans des formes finies, déterminées, dans des images vivantes et réelles. Dans ses entraînements lyriques même, il conserve de larges comparaisons avec le monde réel; il burine à grands traits dans son imagination les rapports de l'imaginaire au visible, au palpable; il réduit ses créations à leurs plus simples expressions.

L'histoire nous donne des exemples bien saillants de ces facultés particulières aux Slaves. Quel exemple plus frappant pourrait-on en avoir que Pierre le Grand? Sans études scolaires, sans grands sacrifices de temps pour l'acquisition du savoir, il étudie tout, en gouvernant son pays : il finit par parler plusieurs langues, par connaître les mathématiques, le droit romain, toute la législation contemporaine, la navigation, les principes économiques, la tactique, l'histoire de son pays et celle de ses voisins, en un mot, il acquiert cette diversité de connaissances qui

lui ont permis de faire tout ce qu'il a fait. On nous dira que c'était un génie, oui certainement, mais un génie russe. Rappelons-nous Lomonossoff qui est un exemple plus frappant encore de cette faculté encyclopédique : quelle diversité de connaissances profondes, depuis la création de la grammaire jusqu'aux investigations des lois physiques du monde, depuis l'étude minutieuse des affinités chimiques jusqu'aux élévations sublimes des créations lyriques!

De nos jours aussi, M. Kovalevsky, qui dans les relations de ses différents voyages en Égypte, en Chine, en Boukharie, etc., a traité avec un talent supérieur les questions les plus diverses, nous fournit une nouvelle preuve de cette faculté.

Voilà pour la représentation du caractère encyclopédique du savoir : quant à la créativité épique, la littérature nous offrirait à chaque page des exemples d'*épopées* sublimes. Rappelons-nous Pouchkine, Gogol, et tant d'autres, dont les œuvres nous offrent la reproduction d'un monde complet, vivant, grandiose, en même temps réel et idéalisé. Pour la comparaison rigoureuse et juste, pour ce burinage profond des idées et des comparaisons dont nous avons parlé, nous n'avons qu'à rappeler les quelques mots que nous avons traduits des anciens poëmes, des chansons populaires et de l'épître de *Daniel le Prisonnier*. Nous ne citons que ce que nous avons trop faiblement reproduit; mais si nous avions la possi-

bilité d'offrir à nos lecteurs quelques traductions d'ensemble de ces belles créations qui portent le cachet national, nous sommes convaincu que peu d'exemples suffiraient pour persuader les plus incrédules.

Dans la science pure, les Russes ont à un très-haut degré le don de la simplification du travail et de la lucidité d'analyse. Nous ne voulons à ce propos rappeler que le seul Ostrogradsky, dont les découvertes ont puissamment facilité la science du calcul; car il a trouvé le moyen de remplacer des séries d'équations par un signe, et a posé les principes d'après lesquels on devait l'employer. Nous ajouterons encore le nom du docteur Iacoubovitch, qui, par ses découvertes physiologiques, servira puissamment à la simplification de la thérapeutique et de la pathologie. Pour la lucidité de l'analyse, nous pourrions citer quelques ouvrages sérieux de la science, tels que l'Encyclopédie du Droit, par Nevoline, les Études historiques de Pogodine ou de Solovieff; enfin la théorie de Iasykoff, et l'on verrait que la précision et la clarté sont les qualités distinctives de la créativité scientifique des Russes.

En prenant en considération tous ces éléments de la nature scientifique intellectuelle des Russo-Slaves, et nous basant sur ce que nous voyons déjà, nous pouvons présumer que le rôle des Slaves dans le travail de la science humaine sera coordonnateur.

Possédant un savoir d'un caractère encyclopédique, toutes les questions des sciences, même spéciales, devront être élucidées et corroborées par l'application de nouvelles idées puisées dans toute l'immensité du savoir humain; car le Slave se fera une idée générale de la science, une idée vaste, qui ne peut surgir que dans une nature capable de s'élever à un *épos* correct et large. Avec cela le Slave simplifiera l'application du savoir à l'utilité de l'humanité, et généralisera cette application. Dans les sciences historiques, politiques et philosophiques, le rôle du Russo-Slave est la moralisation de ces sciences; il saura leur donner ce caractère d'utilité morale dans leurs études, cet esprit religieux qui élèvera et purifiera l'homme, au lieu de le pervertir et de le plonger dans un monde matériel, sans avenir et sans perfectibilité. Voilà, selon nous, ce que l'on doit sous-entendre dans la dénomination de *science nationale*, que le vieux parti russe a proclamée et qui lui a valu tant de sarcasmes de la part des amis du cosmopolitisme. Oui, chaque nationalité a son champ à travailler dans cet immense domaine de la science universelle, la nôtre, tout aussi bien qu'une autre. Certes, nous ne prétendons pas à l'infaillibilité; mais nous ne croyons pas nous être trompé en traçant le rôle qu'aura à remplir notre nationalité dans le mouvement intellectuel humanitaire.



ARTICLE III

LE RAISONNEMENT, L'INTELLIGENCE

Moyens d'étudier l'intelligence d'un peuple. — Dispositions naturelles des Slaves. — Justinien était Slave. — L'intelligence chez les Slaves se développe même à défaut de savoir. — Kokoreff. — Les Novgorodiens. — Analyse des facultés intellectuelles des Russes. — Circonstances qui ont accompagné le développement intellectuel du peuple Russe. — Le commerce. — La participation à la décision des graves questions. — Le joug mongol développe la ruse. — Finesse des marchands constatée par Herberstein. — L'influence de la commune et du mire. — Conformation économique facilitant le développement. — Éducation publique des enfants dans les grands villages. — Éducation de famille dans les petits villages. — Influence des occupations agricoles sur le développement de l'intelligence. — Récapitulation de toutes les influences. — Espérances pour l'avenir.

Dans l'introduction à cet ouvrage, nous avons exposé notre opinion sur la manière d'étudier le degré de développement des facultés intellectuelles d'un peuple; nous rappellerons ce que nous avons dit, savoir : qu'il y a, selon nous, deux éléments à apprécier dans cette question : 1° les dispositions naturelles d'un peuple sous le rapport de l'intelligence, et 2° les circonstances et les conditions dans lesquelles ce peuple a travaillé au développement de ses facultés intellectuelles, c'est-à-dire si ces circonstances ont été favorables ou défavorables au développement.

Personne ne conteste aux peuples slaves en géné-

ral et au peuple russe en particulier une intelligence naturelle très-vaste, et nous espérons que ceux qui ont eu la patience de nous lire jusqu'au bout en sont entièrement convaincus; mais pour prouver que les nations slaves se sont distinguées de tout temps par de hautes capacités, nous rappellerons seulement que l'un des personnages historiques les plus éminents, et dont les idées régissent le monde depuis plus de 1300 ans, l'empereur Justinien, en un mot, était Slave, et Slave pur sang : il s'appelait Oupravda, ce qui veut dire en slave *Justinien;* il était fils d'Istok, ce qui veut dire *source*, et sa mère Beglenitza, c'est-à-dire *fuyarde*, était la sœur de l'empereur Justin, qui était Slave aussi [1]. Indépendamment des historiens contemporains, ce fait est admis par M. Thierry, et nous l'avons cité pour faire ressortir ce qu'il y a de remarquable dans cette organisation particulière des Slaves, chez qui l'intelligence se développe même en l'absence du savoir. A l'appui de cette opinion, nous citerons le même empereur Justinien : cette physionomie est trop complexe pour que nous songions à la tracer en quelques lignes; mais quel ne sera pas l'étonnement du lecteur, quand il apprendra que le souverain qui portait sans succomber l'immense fardeau du Bas-Empire, n'avait pas reçu la moindre culture scolaire, au point qu'il ne pouvait signer son

1. Théophylacte, *Vita Justiniani.*

nom qu'en suivant de la main les traces que l'on faisait d'avance sur des tablettes avec une pointe d'or[1]!

Nous ferons remarquer que cette faculté des Slaves n'est pas dégénérée : car l'on rencontre journellement en Russie des exemples frappants de ces intelligences naturelles, qui se développent sans le secours de la science. Le fameux Kokoreff, qui s'est fait avantageusement connaître dernièrement à l'Europe par des lettres sur le commerce russe, lettres qui se distinguent par des vues originales et quelques considérations profondes, est un enfant du peuple, dont la culture scolaire s'est bornée au cours d'une école primaire.

Nous pouvons encore rappeler que d'après toutes les probabilités historiques, les Novgorodiens entretenaient des relations commerciales fort étendues, bien avant que l'art de lire et d'écrire fût parvenu jusqu'à eux, que ces relations avec des peuples différents exigeaient des combinaisons intellectuelles bien compliquées, et si ce n'est du savoir théorique, du moins du savoir-faire à un haut degré. On voit encore de nos jours des milliers de Russes, qui ne savent ni lire ni écrire, faire pour des millions de roubles d'opérations commerciales, très-peu simples et très-peu

1. « Calamus colore imbutus, huic principi tradebatur in « manum, quam alii prehensantes ducebant circumagebantque « calamum per quatuor litterarum formas, nempe singulas tabellæ « incisuras..... » Procopius, *Hist. arcan.*, 6.



uniformes, qu'ils conduisent eux-mêmes et à l'aide seulement d'une forte intelligence; d'autre part on voit beaucoup de seigneurs, de gros marchands ou des industriels confier la direction de leur fortune, voire même de leurs procès, à des gens intelligents et honnêtes, mais qui ne savent ni lire ni écrire.

Les facultés intellectuelles de notre peuple ont une certaine ressemblance avec celles du peuple français, surtout dans la facilité de perception : car le Russe a aussi cette promptitude de la perception des idées comme le Français, mais seulement il s'en pénètre plus profondément; il s'identifie plus facilement avec l'idée perçue, et c'est pour cela que le talent d'imitation est aussi développé chez le peuple russe : la mémoire des Russes est plus vaste que chez les autres peuples, et de là cette facilité pour apprendre les langues étrangères. Dans l'analyse, il y a déjà plus de différence : le Français est plus vif et plus persévérant; le Russe est plus mesuré, ne précipite pas autant ses déductions, mais aussi il se contente de moindres détails et de plus de généralité : la logique du Russe dans la synthèse est généralement rigoureuse, mais elle se base plutôt sur une analyse générale que minutieuse. Dans la *créativité* le Russe procède avec timidité, il n'a pas en lui-même assez de cette confiance dont le Français abonde trop : ce dernier donne souvent libre carrière à son imagination, qui s'élance sans frein dans l'infini et dans

l'impossible; tandis que l'imagination du Russe s'arrête toujours dans la sphère du possible et dans les formes de la réalité. La seule différence sensible entre les deux natures est dans la faculté méditative, qui a chez nous des germes puissants, au lieu que le tempérament français n'est pas propre à une méditation longue et suivie.

Analysons maintenant les circonstances qui ont accompagné le développement intellectuel du peuple russe.

Dès les siècles les plus reculés de l'histoire, nous le trouvons marchand, c'est-à-dire livré à un travail intellectuel incessant; plus tard, nous voyons s'établir des rapports intimes entre la Russie et l'empire de Byzance, qui était alors le pays le plus développé qui fût en Europe : les Russes devaient donc puiser à cette source des idées supérieures à celles qui pouvaient naître dans leur propre milieu social. L'immixtion du peuple dans les affaires politiques du pays durant plus de sept siècles, dut agir favorablement sur les facultés de raisonnement : nous avons vu les conciliabules des Novgorodiens pour l'appel des Variaghs, le rôle des *droujinas* et des *vetchés* du temps de Vladimir Ier et de Vladimir Monomaque; nous avons vu le mode de révision du code de Iaroslaw, la conduite du peuple de Kieff avec les princes Igor et Isiaslaw, les annales politiques des Novgorodiens, l'élan populaire dirigé par Minine et le prince

Pojarskoï, l'élection de Michel Romanoff au trône de Russie, l'importance des Zemskoï Sobor, etc., etc. N'y avait-il pas là assez d'éléments pour alimenter l'intelligence populaire et la tenir continuellement en exercice ?

Pendant la période mongole, le genre de gouvernement intérieur, c'est-à-dire les relations des princes apanagés avec leurs sujets, resta toujours le même : il y eut un élément oppresseur externe qui agit d'une manière fatale sur la propagation du savoir, mais qui en revanche dut développer l'intelligence et pousser même la sagacité naturelle jusqu'aux finesses de la ruse. En effet, chaque citoyen vivait alors sur le qui-vive ; les récits de Plano-Carpini, que nous avons cités, sont là pour prouver que chaque Russe, pendant cette longue période d'oppression, était forcé d'user continuellement de ruse, tantôt pour échapper à un malheur ou à de mauvais traitements, tantôt pour préserver son bien de la rapacité du Tartare. Cette circonspection continuelle devait nécessairement tenir l'esprit en éveil, et par là aiguiser les fonctions intellectuelles.

Si les conquérants s'étaient fixés dans le pays, il en serait résulté ou un abrutissement définitif de la population par l'esclavage, ou une absorption des Tartares par la population indigène ; mais comme cette domination ne se faisait sentir que par des razzias qui se répétaient aussi souvent que possible, aucune de

ces deux alternatives n'a pu se réaliser, et cette domination ne fut, en réalité, qu'une lutte continuelle entre les forces physiques des deux peuples et une escrime d'intelligence.

Nous avons des preuves que le peuple russe est sorti de cette lutte sans voir son intelligence s'abrutir : pour s'en assurer il suffit de lire le passage que nous avons transcrit (tome Ier, page 478) du récit de l'ambassadeur Herberstein, qui se trouvait à Moscou à l'époque où la Russie venait de secouer définitivement le joug mongol, et dans lequel on peut remarquer une appréciation impartiale du degré du développement des facultés intellectuelles du peuple russe. Cet ambassadeur dit clairement que les marchands russes étaient beaucoup plus adroits et plus fins que les Européens, et qu'ils étaient de grands parleurs et fort agréables dans leurs relations ; toutes ces qualités ne sont pas compatibles avec un état d'abrutissement, et viennent à l'appui de notre opinion que l'intelligence populaire loin de baisser pendant la période mongole a dû forcément se développer.

L'administration communale et la législation régulière introduites par le grand-prince Jean III et consolidée par tous ses successeurs, était bien faite pour stimuler l'intelligence de la masse de la nation : car chacun était sous la protection de la loi et pouvait réclamer son appui ; chacun prenait part à l'administration par le choix des magistrats et par la discussion

de ses intérêts dans les fréquentes assemblées du *mire* communal. Tous les citoyens étant libres, à l'exception du petit nombre d'esclaves prisonniers de guerre ou achetés en Orient, chacun pouvait rechercher les moyens d'améliorer son sort.

Malgré les restrictions imposées à la libre circulation des populations rurales, par Boris Godounoff et Vassilii Chouisky, elles jouirent cependant encore de leurs droits civils jusqu'en 1721 : le pouvoir des propriétaires du sol était limité par certaines lois, mais plus encore par les usages, qui avaient une puissance plus sensible que les lois elles-mêmes : chaque paysan libre avait le droit de réclamer l'action de la justice commune, qui prononçait, en cas de contestation, entre lui et son seigneur. Dans le chapitre sur la hiérarchie sociale de la période des tsars, nous avons été conduits par les faits à constater que les conditions sociales du paysan étaient meilleures que celles d'un serf, et que ces dernières même n'étaient pas bien dures, car on les acceptait volontairement. Nous fondant sur toutes ces considérations, nous pouvons croire que ces lois restrictives ne portèrent pas une atteinte sensible au développement intellectuel du peuple : elles ont pu le ralentir, mais non pas l'arrêter ; et comme l'organisation sociale qu'elles réglementaient s'est perpétuée jusqu'à la réforme, il n'y a pas de raisons pour supposer que le peuple ne fut pas en progrès pendant tout ce temps.

La réforme arrêta le mouvement intellectuel du peuple, comme nous avons pu le signaler déjà à plusieurs occasions; mais heureusement elle n'a pas touché à l'organisation communale : le mire est resté debout dans ce bouleversement général, et a suffi pendant plus d'un siècle à soutenir l'intelligence populaire au niveau où elle se trouvait en 1721. On nous demandera peut-être ce que c'est que ce mire, qui a si miraculeusement préservé tout un peuple de l'influence abrutissante de l'esclavage? Nous répondrons que c'est une institution qui est le *sine quâ non* de toute existence nationale slave, une institution qui tient continuellement chaque citoyen dans une préoccupation permanente des intérêts communaux, fait travailler son intelligence, et le pousse au raisonnement et à la méditation.

Ayant consacré tout un chapitre à l'étude de cette institution, nous ne nous étendrons pas ici sur cet objet; nous rappellerons seulement que le mire est la conséquence de l'organisation particulière de la famille, et celle-ci de l'esprit de fraternité chrétienne, dont nous parlerons plus loin. Tout cet ensemble s'est conservé à travers les bouleversements politiques de tous les siècles, parce que c'était le fruit des conditions ethnographiques du peuple, parce que l'organisation communale est la condition essentielle du slavisme. Porter atteinte à cette base, serait saper l'édifice national d'un peuple slave. Les circonstances locales dans la partie

la plus importante de l'empire russe, favorisent la conservation de l'esprit communal, car la conformation économique de la plus grande partie des provinces russes facilite l'éducation politique communale du peuple : à l'exception de l'ouest et de l'extrême nord et une partie éloignée du nord-est de la Russie, les villages sont grands et populeux ; surtout dans la zone des terrains noirs qui couvrent jusqu'à 32,000 lieues géographiques carrées, où l'on voit des villages de 25,000 habitants, comme la *Boutourlinovka* dans le gouvernement de Voronèje, de 15,000 habitants, comme le *Kalatch*, dans le même gouvernement, *Vazerki*, dans le gouvernement de Penza, *Terpenié* dans le gouvernement de Kherson, et bien d'autres encore.

Malgré la forte population de ces villages, ils sont soumis à une police rurale et non urbaine, et l'on y remarque tout le laisser-aller extérieur de la vie rustique. Vous voyez des instruments aratoires laissés dans la rue pendant que les bêtes de travail reposent, vous apercevez des paysans se reposant dans la rue à l'ombre de leurs maisons et en costume négligé ; en un mot la rue est la propriété commune, et pourvu qu'il reste un passage pour les voitures, tout le monde en profite : c'est donc le rendez-vous commun où chacun est chez soi; tandis que sur une rue en ville chacun est dehors, et ce n'est que la police urbaine qui y est chez elle. Les enfants de tous ces villages y vivent,

comme les grandes personnes, la plupart du temps dans la rue et en plein air.

Dès qu'un enfant a atteint l'âge de deux ans et qu'il peut se tenir sur ses petites jambes, il est abandonné à lui-même, à peine surveillé par une sœur ou un frère âgé de cinq ans, ou bien par sa mère; celle-ci, en s'occupant de son ménage, jette de temps en temps un regard par la fenêtre sur son enfant, qui, dans cette rue commune se mêle déjà à la société nombreuse d'enfants de son âge. Le voilà donc laissé, dès l'âge de deux ans dans le tourbillon d'une société d'égaux, obligé de se soumettre à ses exigences ou d'être rejeté, raillé, pincé et même battu par ses camarades de jeux; en un mot, il se rend malheureux s'il veut faire l'égoïste ou l'opiniâtre : après une expérience ou deux, il est obligé de plier et de se conformer aux exigences de tous; c'est ainsi qu'il grandit sous le régime communal, à l'air libre et en public. Le caractère se forme à cette école, et l'intelligence se développe par la nécessité de sa propre conservation et par l'émulation et la rivalité dans les jeux et les plaisirs. Des enfants grandissant de la sorte se préparent de bonne heure à la vie sociale, aux discussions communales, et par là, à une existence politique intelligente; ce qui leur est utile dans tout le cours de leur vie. Mais avec cette éducation publique ils ne sont pas privés de la tendresse de leurs pères, des caresses de leurs mères et de celles plus vives encore

de l'aïeule : ils vivent en famille dans cette sphère d'affection, qui facilite le développement en eux de tous les bons sentiments du cœur.

L'enfant, dès qu'il a atteint l'âge de l'adolescence, est soumis à l'autorité de tous les anciens du village : un garçon d'une bonne maison de paysan ne doit pas oser élever la voix contre un homme qui a de la barbe ; et, quand même ce dernier serait un homme perdu de réputation, il ne doit lui parler qu'en le qualifiant d'*oncle* ou de *grand-père,* si c'est un vieillard.

Arrivé à l'âge mûr, l'enfant possède complétement l'expérience de la vie sociale ; c'est un homme développé intellectuellement, et qui prétend pour lui au même respect qu'il a témoigné à ses anciens. Tel est, dans sa plus grande généralité, le caractère social de l'homme du peuple russe.

Les populations réparties dans de petits villages n'ont pas les mêmes avantages de développement. L'enfant grandit comme un petit ourson dans sa tanière : il ne voit ses égaux qu'aux jours de fêtes, à la paroisse ou dans le cabaret commun, où il a sous les yeux l'exemple de ses parents et de leurs égaux s'adonnant à l'ivrognerie ; il commence de bonne heure à s'habituer au spectacle de ce vice, l'excuse d'abord puis le trouve naturel et nécessaire comme signe distinctif d'un homme fait. C'est pourquoi, à peine adolescent et voulant prouver qu'il est déjà homme, il commence par s'enivrer. Avec cela, privé

du stimulant d'une noble émulation, il se laisse aller plus facilement à la paresse et à la négligence de ses propres intérêts. Néanmoins, le paysan de ces contrées est ordinairement doux et bon, qualités qu'il acquiert par son éducation casanière et exclusivement de famille. Au reste, il y a très-peu de villages dans ces conditions extrêmes. Ils sont composés ordinairement d'une dizaine ou d'une vingtaine de maisons; en sorte que la sociabilité, quoique moindre, existe cependant toujours : les relations des paysans d'un même village n'en sont que plus intimes, les délibérations de leur petit *mire* n'en sont que plus fréquentes et entretiennent cependant toujours un certain mouvement intellectuel, quoiqu'à un degré moindre que dans les localités à grands villages.

L'homme du peuple russe est avant tout cultivateur; et le travail des champs est, de tous les gros travaux manuels, celui qui laisse le moins s'engourdir les facultés intellectuelles. Dans le cercle étroit d'une activité dont l'objet demeure constamment le même, comme cela arrive dans les travaux de manufactures, l'intelligence de l'ouvrier s'engourdit, n'ayant pas d'occasions de s'appliquer, car il doit fonctionner comme une machine; tandis que la force physique d'un cultivateur doit être appliquée constamment d'une manière intelligente à la grande variété des occupations agricoles. Son intelligence doit être continuellement en travail, surtout quand il opère sur un

terrain communal, il est vrai, mais qu'il considère comme sien, et dont les fruits lui appartiennent; et c'est le cas dans toute la Russie. Le peuple russe comprend parfaitement que le travail manufacturier est abrutissant; c'est pourquoi il est d'usage que chaque ouvrier de fabrique qui appartient à une famille rurale, et c'est le plus grand nombre, aille annuellement se retremper pour quelques mois dans sa famille et dans les occupations rurales.

Nous avons tâché d'exposer avec clarté nos convictions sur la nature des facultés intellectuelles du Slave en général et du peuple russe en particulier : nous avons voulu prouver que ces facultés sont bien conditionnées; que le milieu dans lequel le peuple était placé avait été favorable au développement ultérieur; que la réforme, plongeant le peuple dans l'esclavage, mit obstacle aux perfectionnements, mais que l'organisation communale en atténua les effets trop fatals. Il nous reste maintenant à accueillir, en les bénissant, les souriantes espérances d'émancipation que Sa Majesté Alexandre II fait briller sur la Russie à l'aurore de son règne, et à nous réjouir, en vrai patriote, de voir enfin tomber les entraves que le servage opposait aux progrès intellectuels du peuple russe.

ARTICLE IV

LE DÉSIR DU BIEN PUBLIC

Douceur des mœurs chez les Slaves. — Influence du christianisme. — Il était conforme aux mœurs préexistantes. — Influence du clergé. — Saint Hilarion. — Saint Théodose. — Les métropolitains Nicolas, Michel, Mathieu, Cyrille. — Piété provoquée par le joug mongol. — Le prince Michel de Tchernigoff. — Le prince Romane de Riazane. — Fidélité à la foi orthodoxe. — Mission de conciliation acceptée par le clergé. — Les métropolitains Maxime, Pierre et Alexis. — L'héroïsme du métropolitain Philippe. — Le cri de guerre chez les Russes était religieux. — Les vieux croyants ou les Roskolnikis. — Les défauts du peuple russe : la ruse, le manque de persévérance, l'indolence et la convoitise. — La punition corporelle n'est pas considérée comme infamante. — Les qualités du peuple russe : la piété, la résignation et l'amour du prochain. — Le sentiment de fraternité. — L'attachement pour la forme communale. — État moral des différentes classes de la société. — Recherches d'améliorations. — Système imitatif. — Système national.

Tous les historiens sont d'accord pour donner aux Slaves en général des mœurs très-douces. Théophylacte Simocata, en racontant le fait des trois voyageurs slaves rencontrés au VI[e] siècle par l'empereur Maurice dans les environs d'Héraclée, leur fait dire qu'on vivait dans leur pays en une paix perpétuelle [1]; Théophane et Anastase leur font dire qu'ils étaient étrangers aux tumultes des guerres et des séditions, et qu'ils remplissaient chez les peuples un ministère de

1. Théophylacte, VI, 2, page 144.

paix [1]. Tout cela s'accorde avec les autres notions que des historiens nous transmettent sur le caractère et les mœurs des Slaves anciens.

L'introduction du christianisme dut agir favorablement sur le peuple russe et se propager sans le moindre effort : car par son origine même ce peuple formait des communes, dont les liens principaux étaient l'égalité, la fraternité et l'amour, bases de cette nouvelle religion prêchée par un clergé éclairé et fervent.

Le Slave en général et le Russe en particulier se distinguent par un caractère bienveillant et sympathique, par une bonhomie sincère et une cordialité toute générique; cependant ils sont enthousiastes et passionnés dans leurs moments d'exaltation : c'est pourquoi leurs poésies populaires ont une teinte prononcée de lyrisme dans leurs moindres productions. Aussi la foi chrétienne parfaitement conforme avec le caractère, avec les idées dominantes et avec les mœurs et usages du peuple russe, dut-elle s'établir sur une base solide dans le pays, et être acceptée sincèrement et franchement par le peuple : car elle ne faisait que dogmatiser une morale préexistante.

Le clergé russe conserva dès son origine jusqu'à la fin de son influence politique, le caractère du véritable ministère évangélique; il prêchait l'amour chrétien du prochain et la concorde. Pour prouver

1. Théophane, page 266; Anastase, page 77.

cette assertion, nous allons citer quelques faits historiques qui mettent en évidence ce caractère conciliateur du clergé russe et sa bienfaisante influence.

Dans des épîtres remarquables par la profondeur des idées et l'éloquence de la forme, le premier métropolitain *russe* de Kieff, Hilarion, qui vivait vers le milieu du XIe siècle, semait la parole conciliante du Christ avec une ardeur qui ne fut point stérile pour un peuple parfaitement propre à l'assimilation des vérités qu'on lui prêchait.

A peu près à la même époque, saint Théodose, prieur du monastère de Kieff, prêchant la concorde comme principale vertu d'un chrétien, osa, du haut de la chaire, reprocher à Sviatoslaw son usurpation.

En 1098 le métropolitain Nicolas, animé d'une éloquence pastorale, sut concilier à la paix les princes qui, sous la conduite de Vladimir Monomaque, s'avançaient pour venger par les armes les crimes de Sviatopolk.

Le métropolitain Michel consacra, depuis 1127, toute son éloquence et son pouvoir à réconcilier les descendants de Vladimir Monomaque avec ceux d'Olègue, prince de Tchernigoff, son compétiteur, et les paroles de ce digne prélat portèrent souvent des fruits de paix.

Lorsque le fils de Vladimir Monomaque, le prince Georges Dolgorouky, eut fondé une nouvelle capitale à Vladimir, la religion commune fut la seule liaison

conservée entre les principautés, et les conseils des métropolitains et des évêques eurent seuls quelque influence dans la conclusion des trêves passagères entre les différents potentats russes. Ainsi le métropolitain Matthieu (1201) réussit à réconcilier les princes du Midi avec Vsevolod, grand-prince de Vladimir; et le métropolitain Cyrille fit, entre 1229 et 1235, deux voyages à Vladimir, pour réconcilier le grand-prince avec les princes de Kieff et de Koursk.

Ce double rôle de prédicateurs d'une foi pure et élevée et de conciliateurs, que le clergé conserva jusqu'à la malheureuse époque mongole, eut une influence providentielle sur le développement de la morale chrétienne chez le peuple russe, même pendant l'asservissement de la patrie.

Des souffrances prolongées sans espérance d'issue, peuvent plonger un peuple dans un état de désespoir et de férocité, s'il n'est pas soutenu par une foi pure et sincère; et ce n'est que quand il est profondément chrétien, qu'il peut acquérir cette résignation dont le peuple russe a fait preuve pendant la domination tartare. Il cherchait sa consolation dans l'élévation de l'âme, dans une prière fervente, dans le secours mutuel vis-à-vis d'un malheur commun; il se groupait à l'ombre de la foi et concentrait toutes ses espérances dans les ineffables félicités d'outre-tombe, promises aux justes par la religion du Christ. Aussi voyons-nous que deux siècles et demi d'oppression

de la part d'un ennemi idolâtre et mahométan, loin d'affaiblir le christianisme en Russie, n'ont servi qu'à l'enraciner dans tous les replis de l'existence du peuple, qui est sorti de cette épreuve plus affermi dans la foi chrétienne qu'il ne l'était auparavant.

L'exaltation pour la foi chrétienne était arrivée au plus haut degré pendant la domination mongole. Nous voyons, en 1246, le prince Michel de Tchernigoff, soutenu par son boyard et ami Théodore, pendant leur séjour dans la horde, refuser au khan Batyï de saluer des idoles mongoles, en opposant leur foi chrétienne comme obstacle. Malgré les remontrances du khan, le prince ne céda pas, et subit, avec son ami Théodore, les tourments du martyre en chantant la gloire du Seigneur.

En 1270, Romane, prince de Riazane, pour se disculper d'une accusation qui avait été portée contre lui d'avoir blasphémé contre le khan et la religion du prophète, fut invité par le khan tartare lui-même à embrasser l'islamisme; mais Romane aima mieux être coupé par morceaux, en commençant par chaque articulation de chaque doigt, que de consentir à renier sa religion; et pendant cet atroce supplice, il continua à prêcher le christianisme à ses bourreaux et ne cessa cette prédication que quand on lui eut coupé la langue. De pareils exemples sont très-nombreux dans l'histoire de cette époque.

Les intrigues insidieuses des rivaux de l'orthodoxie

d'Orient ne furent pas plus puissantes que les *martyrisations* employées par les khans pour ébranler la religion en Russie. En 1252, le pape Innocent IV envoya deux légats, Goldè et Gomonds, auprès du prince Alexandre Nevskoï pour lui proposer une croisade européenne en faveur de la Russie contre les Mongols, s'il consentait à reconnaître la suprématie du pape et à se rallier à l'Église d'Occident; le prince reçut l'ambassade avec beaucoup de bonté, mais refusa formellement le marché proposé. A la même époque, Innocent IV communiqua les mêmes propositions au prince Daniel de Galitch, qui, pour la réponse, renvoya les légats au patriarche de Constantinople, siégeant alors à Nicée.

Le rôle conciliateur et prédicateur du clergé ne changea pas pendant tout le temps de la période mongole, et donna constamment aux princes et aux sujets l'exemple d'une moralité irréprochable. Le métropolitain Maxime (1283) ne cessa durant vingt-deux ans de prêcher la concorde et la paix aux enfants d'Alexandre Nevskoï. Après lui, Pierre fut tout à la fois un modèle d'humilité et de fermeté; il fut en butte à des calomnies et des intrigues qui furent déjouées par les circonstances, et il pardonna sincèrement aux plus astucieux de ses ennemis personnels. Indépendamment de cette religion d'amour qu'il prêchait d'exemple, il travaillait incessamment à la conservation de la paix entre les princes orthodoxes;

et pour atteindre ce but, il employait quelquefois toute sa puissance pastorale : ainsi, par exemple, il arrêta une guerre entre le grand-prince de Vladimir et le prince Dmitrii de Tver, en menaçant ce dernier d'excommunication s'il osait lever les armes contre le grand-prince. Le successeur de Pierre, le métropolitain Théognoste, réconcilia Novgorod avec Jean Kalita ; les actes de la vie de saint Alexis nous sont connus, et nous pouvons dire que tous ceux qui vinrent après lui conservèrent le même esprit de conduite. Il faut ajouter à tout cela que le clergé supérieur se distinguait par une conduite d'une grande moralité, souvent même par un héroïsme remarquable : nous citerons comme exemple Philippe, qui occupait le siége métropolitain à l'époque de la frénésie sanguinaire de Jean le Terrible. Il eut le courage de s'opposer aux cruautés du tyran, de les lui reprocher à chaque occasion, enfin de tonner publiquement du haut de sa chaire contre l'immoralité et la soif de sang du terrible tsar, de le lui dire en face, avec toute la dignité et la sévérité que comportait l'humilité chrétienne. Il fut saisi secrètement après un office divin, jugé par un concile intimidé, jeté dans les fers, torturé pendant longtemps, et enfin étranglé dans sa prison par le Tristan du tyran, par Maliouta Scouratoff.

Toutes ces influences salutaires développèrent à un tel point chez les Russes l'attachement à la foi de

leurs pères, que leurs cris de guerre mêmes étaient religieux. Le hourra des Moscovites était : « En avant, « frères, pour la maison de la sainte Vierge », car la cathédrale de Moscou était sous l'invocation de l'Assomption ; les Kievliens et les Novgorodiens criaient : « Pour la maison de sainte Sophie », qui était la patronne de ces villes.

Cette tendance pieuse se perpétua dans le peuple et sans la moindre altération jusqu'au XVIIIe siècle, et s'est conservée jusqu'à nos jours à un degré sensible.

Les corrections introduites par le patriarche Nikone dans les livres d'office, provoquèrent des protestations inconsidérées de la part de quelques fanatiques et firent naître des sectes qui prirent le nom de *vieux croyants*. Par la suite, ces sectes se sont multipliées et diversifiées : elles se distinguent par plus ou moins d'absurdités ; elles sont connues de nos jours sous le nom générique de *Roscolnikis*, et elles comptent déjà plusieurs millions d'adhérents. Les antagonistes de la Russie relèvent ce fait comme une espèce de plaie gangréneuse qui ronge l'édifice social de notre pays. Quant à nous, qui croyons bien connaître la Russie, nous soutiendrons que ce fait ne pourrait avoir de graves conséquences, qu'autant que l'on ferait de ces différentes croyances un drapeau ; mais dans l'état actuel des choses ce n'est là qu'une fantaisie populaire, qui ne présente pas le moindre danger pour l'ordre social. En effet, les adhérents de la majeure

partie de ces sectes sont des hommes qui se distinguent par une moralité austère, ce qui, on en conviendra, n'a rien de pernicieux pour la société dont ils sont membres; par leur position spéciale de sectaires, ce sont des hommes très-pieux, ce qui n'est pas non plus une gangrène sociale; enfin, presque tous sont des gens très-économes, dont la fortune s'accroît et sert à l'amélioration du bien-être général. Il est vrai que quelques-unes de ces sectes ne sont pas complétement soumises à toutes les lois civiles de l'État; mais leur opposition n'est pas grave et n'atteint pas l'ordre social établi : elle tient plutôt à la forme qu'à l'esprit des institutions; elle n'est pas hostile au pouvoir, car toutes ces sectes, sans aucune exception, admettent les paroles du Christ : « Rendez à César ce qui appartient à César, » et celles de l'apôtre : « Il n'y a pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu. » Le bras séculier a toujours les moyens de gouverner ces citoyens avec facilité, d'en recevoir toutes les impositions, et de les utiliser comme agents producteurs de la fortune publique. L'existence de ces sectes n'est donc pas un fait qui soit d'une gravité telle, qu'elle puisse donner l'alarme à un gouvernement raisonnable et d'ailleurs très-puissant.

Chaque nation a ses qualités et ses défauts dominants, comme conséquence de ses prédispositions naturelles et de l'éducation historique qu'elle a reçue.

L'ensemble de toutes les influences qui ont agi sur

la formation des facultés morales du peuple russe, a produit une nation qui se distingue par des qualités assez éminentes pour faire excuser les défauts dont elle n'est pas exempte.

Les défauts principaux du peuple russe sont la ruse, le manque de persévérance, l'indolence et la convoitise du bien d'autrui. Ces défauts ne sont pas la conséquence d'une nature perverse, mais des circonstances historiques qui les ont fait naître; tandis que les qualités du Russe sont les propriétés inhérentes à une bonne nature et développées par des circonstances favorables.

La ruse, qui est assez généralement dans le caractère des Russes, est le fruit de la domination mongole pendant laquelle chacun, pour sa propre conservation, devait habituellement ruser. Cette mauvaise disposition n'avait pu encore être déracinée, quand survint le servage de la grande masse de la population. Cet événement, au lieu de porter remède à ce défaut agit plutôt de manière à l'accroître.

La persévérance a toujours pour mobile l'assurance qu'un homme peut avoir d'atteindre un but proposé, en agissant d'une certaine façon déterminée d'avance par les prévisions de la raison. Quelle assurance pouvait avoir un homme qui n'osait pas compter sur le lendemain, qui était sous l'influence fantasque du premier venu et qui ne pouvait calculer son temps ni mesurer son droit? On prit donc le parti de s'accom-

moder aux circonstances du moment et on s'habitua à cette versatilité de vues et d'intentions, qui est l'opposé de la persévérance, jusqu'au point que cette disposition devint même un des traits saillants du caractère national.

L'indolence a les mêmes raisons d'être que le défaut précédent. Quand on n'est pas sûr du lendemain à quoi bon sacrifier son repos à l'acquisition d'un bien dont on ne profitera peut-être pas?

La convoitise du bien d'autrui provint de la difficulté même qu'on avait à préserver le sien des exactions des oppresseurs. En effet, quand mon droit de propriété n'est pas sacré aux yeux d'autrui, il n'y a plus pour moi de différence entre le *tien* et le *mien*. Il ne faut cependant pas conclure de là que ce vice soit général en Russie; mais nous avons cru devoir à la vérité de constater que chez nous le nombre des voleurs est proportionnellement plus grand que celui des autres criminels, quoique la proportion générale des criminels, relativement à la population, soit moindre en Russie que partout ailleurs.

Il y a encore un trait saillant des mœurs du peuple russe, qui est énergiquement décrié par les étrangers : c'est celui de ne pas considérer la punition corporelle comme étant plus infamante que toute autre. En effet, aux yeux du peuple russe la punition corporelle est moins sensible même qu'une offense verbale; une détention pénitentiaire est considérée comme bien

plus infamante qu'une peine corporelle, surtout lorsque celle-ci est infligée à huis clos. Le fond de cette idée est religieux : un bon croyant du peuple ne peut pas admettre que le supplice de la fustigation, qui a été infligé au Sauveur de l'humanité, puisse être pour un homme une tache d'infamie ; il croit que l'offense verbale atteint la partie immortelle de l'homme, tandis qu'un coup ne provoque une souffrance que dans la partie la moins noble de son être. Aussi voit-on souvent la réconciliation la plus franche suivre de près les voies de fait les plus violentes, tandis qu'une parole offensante peut devenir entre deux familles la cause d'inimitiés héréditaires.

L'homme du peuple explique aussi pourquoi une détention pénitentiaire lui est plus sensible qu'un supplice personnel : c'est que, dit-il, le supplice personnel le fait souffrir seul, tandis qu'une détention affecte les intérêts de toute la famille.

Les voyageurs ont remarqué ce trait de caractère du peuple russe, et en ont conclu légèrement à son état de barbarie. Ils ont oublié qu'on ne pouvait pas le juger du même point de vue que les autres peuples de l'Europe. Ce qui, en Europe, donne aux punitions corporelles le caractère infamant, c'est que de tout temps les classes supérieures de la société en ont été exemptes et que cette correction était exclusivement réservée aux *vilains*. Tout acte qui rappelle à l'homme son infériorité vis-à-vis de son semblable est un acte

humiliant, c'est-à-dire infamant. En Russie, cette distinction n'a existé qu'à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, alors que la nation fut brusquement partagée en deux nations indifférentes l'une à l'autre. Dès lors l'idée de l'infamie attachée au supplice corporel a fait, il est vrai, irruption dans certaines parties du peuple russe; mais ces cas, très-rares du reste, n'indiquent point une défaillance du sentiment religieux : ils ne sont que l'effet du privilége d'exemption dont jouissent certaines classes. C'est parfaitement à tort que les détracteurs du peuple russe lui jettent à la face l'infamie des punitions corporelles; car il y a une cause morale qui l'excuse en Russie : et quelle cause de pure moralité fait supporter les punitions corporelles au matelot et au soldat anglais, à un Autrichien, à un Prussien, voire même au Suisse républicain?

Après avoir décrit de la manière la plus impartiale les défauts du peuple russe, analysons, pour être juste, ses qualités.

Les qualités principales du peuple russe sont la *piété*, qui est la base de l'habitude du devoir et de la crainte du péché; la *résignation*, qui inspire le courage et l'abnégation; enfin l'*amour du prochain*, d'où procèdent la *bienveillance*, la *bonté*, la *charité* et le *dévouement*.

Le peuple russe est plié dès l'enfance aux habitudes de la piété; et le mépris public s'attacherait à celui qui contreviendrait aux prescriptions de l'Église. Nous

ne dirons point que la crainte du péché soit abstraite; nous avons dit plus haut qu'elle ne l'était pas : l'homme du peuple craint le péché, parce qu'il redoute le châtiment; et cependant cette crainte, dont le mobile pourrait être plus élevé, est bienfaisante dans tous les cas, car elle sert de frein aux passions et moralise la société. La foi du Russe l'empêche de craindre la mort, quand il est assisté par le ministère de l'Église. Il nous est arrivé de voir des morts véritablement édifiantes, une entre autres qui s'est gravée dans notre mémoire et que nous voulons raconter.

Une femme se mourait, laissant cinq enfants en bas âge. Elle était serve; son seigneur, qui affectionnait particulièrement cette famille, vint la voir après sa dernière communion, et lui demanda ce qu'elle désirait à ce moment suprême : « Je veux, dit-elle, « ce que le pouvoir du monde ne peut me donner : je « veux la béatitude. » — Mais pour tes enfants, pour « ton mari, ne voudrais-tu pas quelque chose? — « Mes enfants, après ma mort, seront des orphelins, « donc des enfants chéris du bon Dieu; et c'est un « meilleur protecteur que vous, malgré vos bontés « constantes pour nous. » Elle rendit l'âme en prononçant ces derniers mots, si brillants de foi et de douce sérénité. Cet exemple n'est pas le seul que nous aurions pu citer.

La résignation chrétienne est une conséquence naturelle de la piété; ce sang-froid à l'approche de la

mort engendre le courage et l'abnégation : un homme du peuple russe n'appréhende jamais la mort, il affronte le danger sans effroi, parce qu'il est sûr de l'avenir de l'éternité. Le soldat est convaincu qu'en mourant sur le champ de bataille, il mérite le rachat de tous ses péchés et qu'une éternité de béatitudes l'attend au delà de la tombe; il peut craindre les blessures douloureuses, mais jamais la mort.

L'amour du prochain est un des sentiments les plus dominants dans le peuple russe. Un homme du peuple ne refuse jamais une aumône à un mendiant, s'il a la moindre possibilité de la donner; mais surtout c'est un déshonneur, un opprobre, d'insulter les *frères* mendiants. Ne peut-il rien donner, il répond avec douceur : « Le bon Dieu te soit en aide », et le mendiant n'insiste jamais. Fait-il l'aumône? celui qui la reçoit fait le signe de la croix pour remercier Dieu d'avoir rencontré une âme charitable; celui qui l'a donnée le fait aussi pour avoir obtenu de Dieu la grâce de faire le bien.

Jamais des criminels ne traversent un village sous l'escorte de la garde, sans recevoir l'aumône des habitants. Nous rappellerons encore qu'il y a des contrées entières où dans des villages qui se trouvent sur les grands chemins, il y a sur la façade de chaque maison, à côté d'un contrevent, un petit rayon fixe, sur lequel la maîtresse de la maison dépose tous les jours des aliments pour les *malheureux*, c'est-à-dire les crimi-

nels. Le dépôt de cette offrande se fait toujours avec un signe de croix, accompagné des mots : « Pour le « salut de l'âme de celui qui le prendra ».

Le système du partage des terres communales est aussi digne de remarque, car il constate ce sentiment de fraternité qui domine dans toutes les manifestations des mœurs sociales du peuple. Chaque membre de la commune, comme nous l'avons vu, jouit, dans les possessions communales, d'une part égale non-seulement en étendue, mais aussi en qualité.

La population variant d'une année à l'autre, les paysans, pour conserver autant que possible l'égalité, doivent, après quelques années de jouissance, refaire le partage des terres; et il arrive très-souvent que ces nouveaux partages livrent les parcelles bien engraissées des riches paysans à des voisins pauvres, dont les parcelles épuisées reviennent à des riches. Nous avions pensé nous-même que cet usage devait déplaire aux cultivateurs riches et laborieux, et nous en avons questionné plusieurs pour connaître leur façon de penser à cet égard. Tous, sans exception, nous ont répondu ceci : « Cet usage est une bénédiction du ciel; il faut « prendre garde de le violer : c'est une aumône de « Dieu aux pauvres. Une bonne parcelle tombée entre « les mains d'un pauvre homme qui a beaucoup d'en- « fants, peut faire la fortune de toute la famille; et « nous autres nous avons les moyens d'engraisser une « parcelle épuisée. » Cette question nous l'avons faite

dans vingt gouvernements différents et dans des centaines de villages, où nous avons toujours reçu une réponse semblable.

A l'appui de ce que nous avançons, nous citerons un fait qui prouvera combien le paysan russe tient à sa forme communale, combien il apprécie le partage fraternel des terres comme une condition essentielle de son bien-être.

Le premier ministre des domaines de l'empire, le comte Kisseleff, voulant engager les paysans de certaines localités où la population était trop serrée, à aller habiter dans des provinces où il y a une surabondance de terres fertiles, fit préparer pour ces nouveaux émigrants, non loin du Volga, des terres d'une fertilité fabuleuse. Ces terres étaient partagées en lots de familles par des limites invariables; chaque lot était alloué à une famille, et devait lui rester pour toujours. La bonne qualité des terres, la proximité des marchés et généralement les avantages que l'on offrait aux émigrants, engagèrent beaucoup de familles à se transporter dans cet Eldorado; et une colonie nombreuse s'y installa. Le ministre voulut voir par lui-même sa nouvelle création; il y vint en personne et demanda aux paysans s'ils étaient contents de leur nouvelle position : là-dessus ils répondirent que les terres étaient excellentes, qu'ils en avaient en profusion; mais que le mode de partage était vicieux, et qu'ils suppliaient Son Excellence de vouloir bien leur

permettre d'introduire leur mode communal, l'absence duquel ne manquerait pas d'introduire des rivalités et de la mésintelligence dans la commune, ce qui serait une source intarissable de querelles et de procès. « Car, disaient-ils, sans partage communal des terres, la justice et l'égalité avec lesquelles les lots avaient été désignés dans l'origine, seraient bientôt troublées : une famille s'agrandissant plus vite qu'une autre, deviendrait de plus en plus pauvre; tandis qu'une autre famille pouvait conserver le même nombre de membres ou même le voir diminuer, et deviendrait plus riche que les autres : de là l'inégalité et la perturbation de l'ordre. »

Tels sont les usages, telles sont les mœurs chez le paysan russe ; et alors même qu'une partie de tout cela ne se ferait que par habitude, il faudrait néanmoins avouer que le fond de ces habitudes est moral, et doit relever dans l'opinion et l'estime de tout le monde la partie de l'humanité qui les pratique.

Les expressions et les qualifications d'usage sont aussi des habitudes qui n'en sont pas moins une manifestation des mouvements ordinaires de l'âme d'un peuple. La dénomination de *malheureux*, que donne le peuple aux criminels, est un de ces symptômes de délicatesse et de commisération pour son prochain, trop évident pour nécessiter des commentaires. L'expression de *frères* (*bratzys*), employée à toute occasion, est un symptôme significatif de bonté et d'aménité

du peuple. Cette expression est usitée indifféremment entre égaux et entre supérieurs et inférieurs, de manière qu'en donnant un ordre on dit : « mes frères (*bratzys*) faites cela [1]. » Cela dénote ce fond de fraternité qui est entre tous; c'est une manifestation de cet amour du prochain, qui est la base du désir du bien public, de cet élément puissant de la civilisation.

Tout ce que nous venons de dire sur l'état moral du peuple russe, n'a rapport qu'à la classe positivement populaire et surtout rurale; car la population urbaine lui est, sous ce rapport, déjà bien inférieure. Le sentiment communal, fraternel, a été remplacé par des calculs d'intérêt personnel; le *mire* urbain ne porte déjà plus le caractère patriarcal qui distingue le *mire* rural : c'est plutôt une assemblée, comme partout ailleurs, où chaque membre cherche à faire prévaloir ses idées d'avantages individuels; cependant la solidarité d'impôt présente encore une certaine liaison communale, et oblige l'assemblée à prendre des résolutions favorables à l'intérêt public. Les assemblées urbaines ayant été réglementées après la réforme, reçurent pour base de leurs décisions l'absurde majorité occidentale. Aussi pour les questions officielles, voit-on souvent le scrutin donner de détestables résultats. Ainsi, par exemple, les élections des préposés de la commune étant officielles, le mauvais choix étonne quelquefois

1. L'expression de *bratzys* est même plus cordiale que *mes frères*, car à la rigueur elle veut dire *mes bons frères*.

les électeurs eux-mêmes; mais comme cette opération est réglementée, l'assemblée n'a plus le droit de revenir sur une élection qui a passé par le scrutin; et la commune est soumise aux inepties de l'élu, pendant le terme légal de son mandat. Cela provient de ce que la machine et la forme ont été substituées à l'intelligence des hommes. Dans les affaires d'intérêt communal, les assemblées urbaines éludent souvent la forme prescrite : c'est pourquoi la plupart des décisions de ce genre sont justes et rationnelles.

La classe supérieure s'est complétement éloignée du type national; toutes ses assemblées n'ont conservé aucun trait générique du *mire* primitif. Elles sont dominées par l'égoïsme, l'intrigue personnelle et le formalisme : le sentiment d'amour du prochain ne se retrouve que dans les phrases sonores des beaux parleurs; mais il a réellement déserté ces assemblées avec la solidarité d'intérêts, la sincérité et la ferveur de la piété.

Sous le rapport moral, les classes de la société en Russie sont en ordre inverse avec la hiérarchie sociale. La classe supérieure de la société, n'ayant conservé aucun lien d'idées, d'usages, de croyances, ni de morale avec le peuple, se trouve être dans l'ensemble comme une population distincte; elle a inauguré sa propre histoire et sa propre marche dans les évolutions morales qui se sont opérées en elle après la réforme.

Elle a commencé par abjurer toutes les croyances

profondes de christianisme orthodoxe, qui distinguaient ses ancêtres; elle a essayé de les remplacer par des convictions philosophiques tirées des auteurs français du XVIIIe siècle : mais ne trouvant dans ce feu d'artifice intellectuel aucune base solide de morale, elle a recherché des jouissances morales d'un ordre inférieur dans l'ambition du pouvoir, dans les consolations de la vanité, par la flatterie qu'elle recherchait, et dans le luxe de la vie, s'efforçant à remplir ainsi d'une manière factice le vide produit dans l'âme par l'absence des sentiments religieux de quiétude et d'espérance.

C'est dans ces révolutions morales que se passèrent tout le XVIIIe et le commencement du XIXe siècle. Venues d'en haut, ces funestes tendances s'infiltraient et pénétraient peu à peu dans toutes les couches de la noblesse. L'idée du *tchine* absorba tout le monde, parce qu'au moyen du tchine on pouvait tout satisfaire : l'ambition du pouvoir pouvait se contenter par l'obtention de plusieurs tchines; la vanité y trouvait une voie sûre de satisfaction, car un homme d'un tchine inferieur flattait habituellement ceux qui en avaient davantage; enfin, au moyen des tchines on obtenait des places plus ou moins avantageuses, pour fournir au luxe, cette unique expression de supériorité dans une société foncièrement matérielle. N'ayant jamais passé par l'école de la chevalerie, la classe supérieure en Russie n'a emprunté l'idée de l'honneur chevaleresque que

d'une manière factice, superficielle ; ce sentiment ne pénétra jamais dans les profondeurs des convictions de toute la classe, et ne remplaça que trop faiblement l'idée du devoir basée sur la foi religieusement morale. Les principes de la philosophie du colonel Weiss ne furent pas assez puissants pour mettre aux passions un frein équivalent à celui que leur opposait la crainte du péché ; *le but de laisser une trace honorable de son existence*, proposé par les moralistes du XVIIIe siècle, n'était pas aussi attrayant que l'espoir d'une récompense éternelle pour la vertu, espoir qui fait le fond de la croyance chrétienne.

Les passions se diversifiant à mesure des raffinements qui s'introduisaient dans les jouissances matérielles de la société, et le frein qui les retenait s'affaiblissant par l'échange de l'ardente et énergique foi en un monde futur, contre la faible et impuissante idée d'une existence honorable momentanée, il s'en est suivi que la moralité de la classe qui était exposée à l'effet de cette révolution, a dû nécessairement succomber sous le coup de cette importation nouvelle.

Une certaine dissolution de mœurs et la vénalité dans les charges publiques furent les conséquences de cette révolution morale.

Tout le monde commençait à ressentir le poids de ces défauts : chacun voyait qu'en profitant d'un côté il était affecté d'un autre, et que la compensation équivalait rarement à la perte; de manière que la

majorité se sentait peu à l'aise. On commença par la satire, qui recherchait les défauts des membres de la noblesse inférieure, puis prenait ses sujets dans les couches moyennes de cette classe ; et nous la voyons aujourd'hui se risquer de temps en temps à piquer de sa pointe bienfaisante jusqu'aux sommités nobiliaires. Les résultats ont été heureux : tout le monde a remarqué l'existence d'une difformité morale dans la société[1].

On se mit donc à chercher des remèdes ; et là se firent jour les divergences d'opinions, au point que, jusqu'à présent, on n'est pas encore tombé d'accord sur les moyens curatifs les plus efficaces.

Les uns professent une imitation vigoureuse et large de ce qui se fait en Europe, pour asseoir la société sur une base solide de morale philosophique, avec une parfaite liberté individuelle d'activité et de conscience. D'autres prêchent le retour franc et sincère à la foi orthodoxe, afin de replacer la société sur une base chrétienne, éminemment fraternelle et animée par l'amour évangélique.

1. Poussé par notre sujet à analyser l'état moral de la noblesse sous le point de vue général, nous avons dû être rigoureux dans nos appréciations ; car ayant l'honneur d'appartenir nous-même à cette noblesse, nous n'avons pas voulu mériter le reproche de partialité en faveur de notre propre classe. Néanmoins, la justice nous oblige de dire que la noblesse russe peut offrir un grand nombre de personnalités dignes de tout respect et de tout honneur, et que ce n'est que le trop grand nombre de familles qui forment cette classe, et la diversité du degré de culture entre elles, qui font que les appréciations générales sont toujours à son désavantage.

La marche ou le mode que l'on entrevoit dans les idées des premiers pourrait être adopté pour l'appliquer à toute la classe supérieure, et avec le temps porterait peut-être des fruits; mais cela opérerait une scission encore plus profonde entre cette classe et le reste de la société, qui n'acceptera pas la philosophie comme religion, et qui finirait peut-être par rejeter du grand tout de la nation la classe qui a choisi une voie antinationale, comme les essaims d'abeilles rejettent hors de la ruche les bourdons qui leur deviennent inutiles : la nation ferait éclore de son sein une masse d'individus, puissants par leurs fortunes, par leur intelligence et par leurs lumières; ces enfants du peuple formeraient une nouvelle classe supérieure, qui remplacerait celle qui n'aurait pas voulu se rapprocher de la nationalité. Bref, cet ordre de perfectionnement serait plein de périls pour l'avenir, sous le rapport de l'harmonie entre les classes sociales.

Quelles sont donc les espérances brillantes que peut nous promettre notre parfaite assimilation avec l'Europe, et qui puissent nous engager à braver le péril d'un avenir peu rassurant? Voudrions-nous devenir une Angleterre, une France, une Allemagne? Mais nous avons vu qu'aucun de ces pays n'a encore atteint un degré suffisant de civilisation et qu'ils sont eux-mêmes à la recherche du meilleur système de perfectionnement. L'Angleterre a dévié du perfectionnement de l'élément moral, la France est emportée par la

fougue de ses passions, et l'Allemagne travaille lentement dans une voie que nous ne pouvons suivre, car elle lui a été donnée par sa propre histoire, par la féodalité, par la réforme, par la guerre de Trente Ans, et par tous les événements dont on ne saurait remonter le cours et dont les résultats ne peuvent être inoculés à un peuple nouveau et *à priori*. Il est plus à craindre qu'en suivant la voie imitative nous ne tombions plutôt dans un état semblable à celui de l'Italie, état qui certainement n'est pas à envier.

Ceux qui désirent un retour sincère à la nationalité peuvent à bon droit se flatter d'entrevoir un plus bel avenir : car un retour à la nationalité chez nous n'est autre chose qu'un retour au respect de la religion que l'on professe, donc aussi à un rapprochement avec le peuple; un retour à la piété chrétienne, donc à l'élévation de l'âme, à la purification des mœurs, à la charité, à la bonté, à l'amour du prochain, à la fraternité, en un mot au développement de l'élément moral de la civilisation. Son rapprochement de la nation permettra à la classe supérieure de regagner une influence immédiate et salutaire sur la masse, et de reprendre dans cette masse le rôle de propagateur des lumières. Le peuple voyant que la classe supérieure croit comme lui, mais sait davantage et raisonne mieux, perdra ses préjugés au sujet du savoir et suivra les conseils et les exemples qu'il aura sous les yeux, sans crainte de perdre son salut; car maintenant, quoiqu'il apprécie

les avantages du savoir, il craint de l'acquérir, parce qu'il croit que le savoir entraîne au mépris de la religion, à la *mécréance*, et par conséquent à la damnation éternelle. Les croyances religieuses sont encore si profondes dans le peuple russe, qu'il n'y a pas de logique capable de lui prouver que l'on peut faire son salut en dehors de l'Église orthodoxe d'Orient, qu'un homme qui ne professe pas sincèrement cette foi puisse être un conseiller désintéressé et utile, et que son exemple doive être imité.

Tout en étant persuadé que le troisième élément de la civilisation, la fraternité et le large amour du prochain, doit se développer avec plus de facilité en s'appuyant sur les principes de la religion orthodoxe d'Orient, nous ne contestons pas la possibilité de ce développement chez les catholiques romains; car les dogmes religieux des deux rites diffèrent très-peu entre eux. Ce n'est que l'influence d'un clergé trop mondain, et trop attaché aux grandeurs temporelles, qui pourrait y mettre quelques obstacles; mais le clergé catholique romain en Russie, étant très-éloigné du pouvoir central de l'Église, et par conséquent des tentations vaniteuses, serait bien capable de se pénétrer des idées purement chrétiennes et évangéliques, que nous appelons de tous nos vœux. Les protestants russes, pour leur développement moral, devraient prendre comme modèles les protestants d'Allemagne, et tâcher de se pénétrer des vérités d'une pure morale

philosophique, appuyée sur les paroles du Christ et de ses apôtres.

Aujourd'hui donc la voie se bifurque devant nous : en prenant l'un des chemins, nous acquerrons d'une manière plus facile le degré supérieur du savoir : en préférant l'autre, nous aurons à combattre nos habitudes, nous devrons refaire l'éducation morale de la classe supérieure ; mais nous réparerons tout le passé et nous réintégrerons dans notre pays l'accord et l'harmonie dans toute l'organisation sociale. L'avenir dépendra du choix que nous ferons.

ARTICLE V

EXPRESSION MATÉRIELLE OU PLASTIQUE DE LA CIVILISATION

Le luxe usité dans l'antiquité russe. — Luxe de charité. — Tables des frères (*bratskoï-stoll*). — Ce luxe se soutient jusqu'à nos jours. — Luxe des églises. — Luxe de la cour et des grands. — Manière de vivre du tsar. — La chasse dans la Russie ancienne. — Pierre le Grand défendit la chasse. — Il introduisit la simplicité à la cour et encouragea l'introduction des bals et le luxe parmi les grands. — Le luxe européen soumet le consommateur russe à l'influence du producteur étranger. — Ce nouveau luxe est ruineux. — Moyens de remédier au mal. — Surcroît de corvées et de redevances pour le peuple. — Son bien-être matériel diminue. — Retour à l'activité. — Tendance imitative dans l'industrie. — Influence heureuse des expositions industrielles et du tarif de 1822. — Coup d'œil sur l'avenir industriel de la Russie. — Éléments de succès. — L'expression matérielle du bien-être sera toujours autre en Russie qu'ailleurs.

Dans le cours de ces études nous avons eu l'occasion de signaler que, dès les premiers temps histori-

ques de la Russie, le luxe n'était pas étranger aux mœurs du pays. Vladimir le Grand, tant qu'il fut païen, déploya beaucoup de luxe à sa cour; les idoles de ses temples étaient ornées de métaux précieux et de pierres fines. Après l'adoption du christianisme, on décora les églises comme on le faisait en Grèce; mais le luxe des princes et des grands se déployait surtout dans les aumônes, qui, sous Vladimir et ses successeurs, avaient un caractère réellement grandiose. Tous les jours et surtout les jours de fêtes, des milliers de pauvres étaient conviés aux repas des souverains et des riches, et ces repas s'appelaient *tables des frères* (*bratskoï-stoll*). On portait aux infirmes et on leur distribuait à domicile le pain, les mets et les boissons.

C'est en introduisant le luxe de charité que Vladimir Ier inaugura le christianisme en Russie; et cette habitude s'est perpétuée, d'une manière générale, jusqu'au XVIIIe siècle. De nos jours même, les souverains de Russie, à l'époque de leur couronnement, offrent au peuple un festin public qui compte jusqu'à trois cent mille convives; les seigneurs, propriétaires fonciers, surtout ceux qui habitent leurs terres et qui conservent encore quelques traditions patriarcales, ont aussi la coutume d'offrir aux paysans un banquet populaire, à l'occasion de quelque fête, soit à Pâques, soit à la fête paroissiale du village, soit enfin à la fête patronale du seigneur. L'usage veut

qu'à ces banquets chaque mendiant qui se présente soit admis et régalé.

Indépendamment de ce luxe de charité, nous sommes fondé à croire que le luxe était aussi appliqué à l'embellissement des temples du Seigneur, et que chaque citoyen riche avait une église qu'il patronnait spécialement et à l'ornement de laquelle il mettait son amour-propre; cette opinion peut être justifiée d'abord par l'usage de faire ainsi, qui s'est conservé jusqu'à nos jours parmi les riches marchands, et puis parce que nous savons qu'en 1124 un incendie consuma à Kieff jusqu'à quatre cents églises, nombre immense qui n'est admissible que dans notre hypothèse.

La domination mongole fut impuissante à arrêter cette propension pour le luxe des églises. Jean Kalita et son fils le grand-prince Siméon se distinguèrent par leur zèle à édifier des temples au Seigneur.

Un autre genre de luxe usité en Russie depuis les temps les plus reculés, consistait à posséder pour des sommes prodigieuses des objets d'orfévrerie, des bijoux, des perles fines, des étoffes précieuses, des tapis rares et de belles pelleteries. Nous en avons vu la preuve dans la description que nous avons donnée de la réception que fit, en 1075, le grand-prince de Kieff, Isiaslaw, aux ambassadeurs de l'empereur Henri IV (Tom. I, page 380). Plus tard, nous voyons que des joailliers et des orfévres spéciaux

étaient constamment occupés à travailler pour les trésors des grands princes et des tsars.

Le capitaine Chancellor[1], qui arriva le premier dans la mer Blanche, fut frappé du luxe et de la richesse de la cour du tsar Jean IV. « J'ai vu, dit-il, tout le « luxe des rois d'Angleterre et de France; mais je « dois convenir que rien ne peut égaler sous ce rap- « port la cour de Russie. Indépendamment des gardes « du corps, magnifiquement habillés et équipés, placés « tout le long des rues que nous devions traverser, « l'entrée du palais et les vestibules étaient remplis « de personnages appartenant à l'administration et « au négoce, dont les costumes étaient d'une richesse « éblouissante, couverts de pierres fines et resplen- « dissants de pierres précieuses. »

Le récit de la réception faite par Boris Godounoff, en 1602, au prince Jean de Danemark, avec lequel il voulait marier sa fille, nous donne l'idée du luxe que ce tsar déploya à cette occasion. Le costume qu'il portait et celui de son fils, étaient en velours brodé de grosses perles fines; le bonnet du tsar et sa poitrine étaient couverts de pierres précieuses étincelantes. Le fauteuil sur lequel il était assis était en argent massif orné de pierreries; à côté de lui était une table du même métal avec les pieds dorés. Toutes les chambres étaient garnies de rayons qui s'affais-

1. *Voyage de Chancellor*, page 215.

saient sous le poids des vases d'or et d'argent[1].

Rappelons-nous le luxe que le tsar étala à Serpoukhoff (tom. I, pag. 383), et les récits de l'archevêque Arsène, venu en Russie en 1588 avec le patriarche de Constantinople Jérémie, sur les richesses des tsars et les cadeaux qu'ils en reçurent. (Tome I, pag. 381 et 382.)

Tout cela prouve certainement que le pays possédait de grandes richesses, qui étaient employées selon les goûts, les mœurs et les tendances des différentes époques historiques.

Le tableau des importations, que nous avons donné en note de cet ouvrage (tome Ier, pages 487 et suivantes), prouve aussi que les objets de luxe étaient importés en masse et trouvaient toujours suffisamment d'acheteurs parmi les boyards, les serviteurs de l'État des degrés supérieurs et les riches marchands. La manière de vivre des Russes étant toute différente de celle des nations européennes, les objets pour lesquels on dépensait son argent étaient aussi différents. Pour donner une idée de cette manière de vivre, nous allons présenter la description d'une journée du tsar Théodore, fils de Jean IV, d'après le récit du chancelier anglais Fletcher, qui se trouvait à Moscou pendant le règne de ce souverain.

« Aussitôt que le tsar était levé et habillé, un prêtre

1. *Histoire de Russie*, du prince Chtcherbatoff, tome VII, page 174.

venait pour le bénir, portant une croix que le tsar embrassait. Après cela on apportait l'image du saint qui était fêté ce jour-là par l'Église; on la posait au milieu d'autres images, dont les murs de la chambre étaient couverts, et le tsar commençait sa prière, à la fin de laquelle le prêtre apportait un vase rempli d'eau bénite, dont il aspergeait les images et le souverain. Après avoir terminé ses dévotions particulières, le tsar allait voir son épouse, et accompagné de la tsarine il passait à la chapelle pour faire une prière qui durait quelque temps. De l'Église il entrait à la salle d'audience, où il s'occupait d'affaires avec ses boyards. Tous les jours, vers les 9 heures, il assistait à la messe; et après cet office il s'occupait de nouveau d'affaires jusqu'au dîner. Après le repas le tsar, se reposait quelque temps, puis il entendait les vêpres. »

C'est ainsi que Fletcher nous décrit l'emploi de la journée du souverain; mais nous savons qu'après la sieste de l'après-dînée et les vêpres, les tsars, en général, prenaient plaisir à recevoir les personnes qui leur étaient agréables, et permettaient aux bouffes de la cour de venir les divertir.

La chasse fut de tout temps le plaisir favori des grands-princes et des tsars, et elle était pour eux l'occasion de mettre en campagne un train immense; nous voyons même que c'était quelque chose de très-sérieux que la chasse, dans la Russie antémongolienne, à en juger par le testament de Vladimir Mono-

maque. La description de la chasse du grand-prince Vassilii, faite par Herberstein (tome I, page 374 et suivantes), nous prouve que le luxe qu'on y étalait était très-grand; surtout si l'on prend en considération qu'indépendamment des chasses à la meute, il y avait toujours une chasse au faucon, laquelle était ordinairement accompagnée d'un luxe encore plus grand.

Les boyards et les grands seigneurs menaient un genre de vie semblable; ils avaient leurs chasses à la meute et aux faucons, leur cour, leurs réceptions qui étaient fort fréquentées et accompagnées de libations, de jeux bouffons, de chœurs, de danseurs, de cytharistes, etc.

Ainsi, quoique l'on priât Dieu tous les jours, on ne manquait pas de temps à donner aux affaires et même aux plaisirs. On se parait de velours et de pierreries; on avait des meutes de chiens, des faucons, des centaines de piqueurs; on régalait ses hôtes de malvoisie, de vins de Chypre et de Hongrie, qui coûtaient fort cher alors; on avait presque tous les jours des *tables de frères* pour les pauvres et les mendiants; on fondait des églises et des monastères; on était riche enfin, puisqu'on pouvait se donner des jouissances qui étaient certainement selon les goûts de ceux qui dépensaient leur argent pour se les procurer.

Du temps du tsar Alexis, les amusements étaient déjà beaucoup plus variés. Outre les jeux de dames et d'échecs, connus depuis très-longtemps, ainsi que les

jeux de société chantés en chœur (*khorovodys*), le théâtre commençait déjà à paraître. Le tsar Alexis, malgré sa piété reconnue et incontestable, donna l'autorisation de faire venir une troupe d'acteurs et de musiciens étrangers, et assista quelquefois à ces divertissements. La princesse Sophie participa elle-même aux représentations théâtrales. Toutes ces innovations ne choquaient personne et on les adoptait avec plaisir; car la société, tout en conservant sa piété fervente, ne se vouait pas à une austérité d'existence qui aurait paralysé son développement utile et progressif.

Pierre le Grand dominé par son idée fixe ne ménagea ni la piété, ni les plaisirs de la société qu'il voulait réorganiser. Absorbé comme il l'était par des occupations étonnamment variées, il ne pouvait trouver assez de temps pour exécuter ponctuellement, ainsi que le faisaient son père et son grand-père, toutes les prescriptions de l'Église; et comme l'exemple d'un souverain de sa trempe ne pouvait qu'agir puissamment sur ses sujets, les habitudes pieuses de la société supérieure se modifièrent considérablement. Une fois que cette direction fut prise, elle conduisit graduellement cette partie de la société russe, de la lecture de l'Évangile et des saints Pères à celle des œuvres d'Érasme, de Puffendorff, de Voltaire, de Weiss et même de Boccace.

D'un autre côté Pierre le Grand défendit la chasse comme une occupation indigne de la noblesse, et la

remplaça par des assemblées et des mascarades. Il éloigna toute espèce de luxe de sa cour et y introduisit un genre de vie de camp et de bivouac; il remplaça les *tables de frères* et les chasses splendides par les bals et les fêtes, que les courtisans devaient introduire, si on voulait lui plaire; et certainement il se trouvait beaucoup de seigneurs qui étaient animés de ce désir: de sorte que l'impulsion dans la nouvelle direction fut vigoureusement donnée.

La conséquence de toutes ces mesures fut que le luxe, tout en diminuant à la cour, ne fit que s'accroître chez les seigneurs, et devint plus dispendieux par l'introduction de l'obéissance aux caprices de la mode, qui devait tenir la Russie durant plus d'un siècle sous la dépendance complète du producteur étranger, et dont les futilités devaient être payées au triple de leur valeur avec des produits indigènes. Cette dépendance du consommateur russe à l'égard de l'étranger était une conséquence inévitable du changement de mœurs et de goût, mais seulement dans la partie supérieure de la société: car cette classe ne produit pas les objets consommés. Quant à la classe productive, n'ayant fait aucun mouvement dans ce sens, elle ne pouvait même pas comprendre les nouvelles exigences et encore moins les contenter.

Lorsque les anciens usages étaient en vigueur, chacun employait en grande partie, à la manifestation de son luxe, des objets de sa production. Avait-il

cent piqueurs et trois cents chevaux à ses écuries, avec autant de chiens et de faucons, il nourrissait tout, bêtes et gens, des produits de sa propre terre; il habillait ses piqueurs de draps fabriqués chez lui, ou de pelisses de moutons de son propre troupeau. Lui-même l se nourrissait des animaux de sa basse-cour ou de ses troupeaux assaisonnés par les produits de ses jardins, de ses forêts et de ses ruches. Rarement il avait besoin d'argent pour acheter un pain de sucre et quelques bouteilles de malvoisie pour les grandes occasions. Avec ce calcul économique, le luxe était grand mais n'exigeait pas beaucoup d'argent, et la vente du surplus de ses produits en fournissait au seigneur plus qu'il ne lui en fallait. Les objets précieux, comme fourrures, pierreries, vaisselle d'or et d'argent, se transmettaient de génération en génération et ne passaient jamais de mode.

Depuis l'introduction du nouvel ordre de choses, d'un côté les productions économiques ne pouvaient plus satisfaire le goût surexcité des consommateurs réformés; d'un autre côté restait l'habitude, ce qui revient à dire la nécessité, du grand train de maison. Il fallut galonner sur toutes les coutures les cent piqueurs d'autrefois, qui, en perruque poudrée et en bas de soie, devinrent des musiciens, des acteurs, des valets de pied, des housards, des heiduques, etc. Le seigneur lui-même ne pouvait plus revêtir les parures héréditaires; il devait chaque année se faire tailler en

velours quatre ou cinq habits à la française, dont chacun lui coûtait la récolte d'un champ considérable. Son goût, devenu délicat, ne se contentait plus de nalivka et d'hydromel; et sa table devait être chaque jour couverte de plusieurs bouteilles de vin de Bordeaux et de Bourgogne, dont chacune valait quatre hectolitres de blé : il devait consommer journellement du sucre, du café, du chocolat, comme le marquis du faubourg d'outre-Seine; il était obligé de verser sur sa personne et sur son mouchoir de poche à dentelles, qui valait vingt-cinq hectolitres de blé, un flacon de senteur qui coûtait deux hectolitres, et ainsi de suite. Pour se procurer ces jouissances indispensables, le seigneur devait vendre ses produits; et comme il le fallait absolument, l'acheteur, qui n'était pas alors aussi commun que de nos jours, n'avait que l'embarras du choix et payait des prix vils. Le revenu de leur patrimoine devint bientôt insuffisant à ces seigneurs réformés, dont le nombre allait sans cesse croissant; bientôt cette insuffisance devint une condition générale.

Il fallait opter entre deux alternatives : restreindre son train de maison, et, au lieu de cent piqueurs, n'en conserver que dix, et ainsi du reste, ou bien rechercher les moyens d'augmenter son revenu. Il est clair que le premier mode fut unanimement rejeté : on étudia donc le second.

Mais là de nouveau se présentaient deux moyens

d'agir : celui de s'occuper personnellement de son ménage, d'améliorer les terres et d'en augmenter la production avec le même travail, ou celui de faire travailler plus de terres avec le même nombre d'ouvriers.

L'idée du tchine était là pour retenir les seigneurs dans les capitales; en outre l'obligation de servir toute la vie, ne donnait pas le loisir aux propriétaires, qui, en dépit du tchine, voulaient s'occuper de leur économie agricole, de le faire convenablement. D'un autre côté, la richesse en terres fertiles, qui permettait l'augmentation de l'espace cultivé, et l'esclavage personnel définitivement introduit, qui donnait toute facilité de surcharger le paysan à volonté, déterminèrent le choix du second moyen d'augmenter le revenu. Par conséquent, le paysan eut à supporter un surcroît d'*obrock* (redevance annuelle) ou de corvées. De cette manière, le contre-coup de la fausse direction de la réforme se faisait sentir jusque dans le peuple, dont le temps était confisqué au profit du seigneur, comme conséquence de ses nouveaux besoins de luxe.

Simultanément avec l'inauguration de cette révolution économique marchaient les progrès de l'esclavage, accélérés par les besoins nouveaux des seigneurs, par l'accroissement de leur pouvoir et par l'absence de toute protection légale pour le paysan; car, comme nous l'avons vu, le premier recense-

ment confondit en un seul tout les paysans, les serfs et les esclaves : cette mesure, qui n'améliora pas le sort des esclaves, empira celui des serfs et des paysans. Toute idée de propriété leur étant enlevée, tout élan d'activité libre et spontanée dut être paralysé et remplacé par une discipline obligatoire. Les seigneurs ou leurs préposés se virent bientôt dans la nécessité de surveiller le travail et de l'activer par des sévérités, non-seulement quand il était question de l'employer au profit du maître, mais encore pour obliger le paysan de travailler pour son propre compte la terre qui lui était abandonnée en usufruit; car le paysan était peu disposé à acquérir et craignait de devenir plus riche, parce que dans ce cas il s'attendait à un surcroît d'obrock : d'un autre côté, il ne craignait pas l'indigence; car le seigneur était obligé de lui fournir sa subsistance en cas que sa récolte lui manquât. C'était la seule obligation légale du seigneur.

Le concours de ces circonstances fatales dut arrêter toute espèce de développement du savoir et de l'intelligence; il aurait même pu complétement démoraliser le peuple, si les idées religieuses n'eussent pas été chez lui si profondément enracinées : toujours est-il que la marche du progrès se trouvait nécessairement enrayée pour longtemps. Le bien-être matériel, comme expression de la civilisation, dut s'en ressentir : la production diminua, et, sous ce rapport, la Russie resta en stagnation complète pendant à peu

près un demi-siècle. Elle se sentait, au temps de Biren, dans un état de torpeur mêlé de désespoir, et ne put pas même recouvrer un peu de vie sous l'impératrice Élisabeth, malgré la douceur de ce règne.

L'immobilité étant incompatible avec la nature humaine, il fallait enfin que cette masse, inerte pendant si longtemps, s'animât d'un mouvement quelconque. Ce ne fut que petit à petit que l'activité productive commença à se manifester; et encore les premiers indices naturels de ce mouvement ne purent-ils être sensibles avant le commencement de ce siècle, principalement depuis l'époque où les souverains ont cessé de réduire en esclavage des populations entières, et où le peuple a senti instinctivement qu'on voulait s'occuper de lui.

Néanmoins, cette révolution économique a duré près d'un siècle; et, pour le développement général du pays, elle peut être comparée par son influence pernicieuse à une invasion mongole ou polonaise des temps passés. Pendant toute cette époque, le luxe de la classe supérieure allait en augmentant; tout le monde ne pouvait cependant pas, sans se ruiner, dépenser assez pour se procurer de l'étranger, à des prix élevés, tous les objets exigés par le genre de vie généralement adopté; mais personne ne voulait rester en arrière, et l'industrie russe commença alors à fournir des imitations grossières des produits étrangers. On fabriqua des toiles perses à dessins disgra-

cieux, et teintes avec des couleurs qui se passaient par l'effet seul de la lumière, des rubans qui se cassaient au premier nœud, des canifs qui s'ébréchaient à la première plume, des pommades dont le parfum s'évaporait en un jour; mais, à tout prendre, le branle était donné à la production nationale.

La tendance imitatrice, qui dominait dans la législation, dans l'administration, dans la littérature, dans la manière de voir et de vivre, ne pouvait pas être sans influence sur cette industrie naissante : elle commença donc par imiter l'aspect des objets fabriqués avant de se soucier d'imiter la qualité. Presque tous les articles produits par l'industrie russe portaient des timbres ridiculement anglais ou français, à tel point que ces timbres devinrent petit à petit des marques de fabriques connues. Ce genre d'imitation domina longtemps dans l'industrie russe et ne cessa que pendant le règne de l'empereur Nicolas. Ce fut lorsque ce souverain ordonna de faire des expositions industrielles à des époques fixes, que les producteurs commencèrent à rechercher les moyens d'améliorer la qualité de leurs produits en conservant les mêmes prix. Le tarif protecteur de 1822, conservé presque sans changement pendant vingt-huit ans, donna une forte impulsion à cette nouvelle tendance, qui fit faire à l'industrie russe des pas de géant et la fit parvenir au point où nous l'avons vue dans le chapitre que nous lui avons consacré spécialement dans ce volume.

La Russie est maintenant arrivée à un degré de production industrielle suffisant pour fournir à la consommation intérieure. Tous les objets exigés par le genre de vie de toutes les classes de la population, sont ou peuvent être fabriqués dans le pays, excepté les articles de luxe raffiné et les machines métalliques compliquées, qu'il est encore plus avantageux de faire venir de l'étranger. Nous avons constaté le prodigieux mouvement progressif qui s'opère dans la majeure partie des branches industrielles, et nous avons tâché d'exposer clairement les conditions où se trouve la Russie sous ce rapport : nous croyons avoir prouvé qu'elle doit être considérée non comme un pays ordinaire faisant partie de l'Europe, mais comme une partie du monde dont le commerce intérieur constitue l'artère capitale de prospérité.

Après toutes ces considérations sur le passé et sur le présent, qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil sur l'avenir industriel de la Russie, en analysant les circonstances qui offrent plus ou moins de probabilités aux espérances du progrès.

L'industrie ne peut prospérer dans un pays et ne peut soutenir la concurrence avec les autres contrées, que quand elle est capable de produire des objets de meilleure qualité pour le même prix ou des objets de même qualité à meilleur marché. Pour produire des objets de meilleure qualité, il faut qu'un pays possède du savoir et une expérience spéciale pour chaque

partie, car la meilleure qualité n'est autre chose que le perfectionnement incessant de la production. Pour produire des objets de même qualité mais à meilleur marché, il suffit de profiter des améliorations découvertes ailleurs, et d'avoir seulement sous sa main les capitaux, la matière et la main-d'œuvre à meilleur compte qu'ailleurs. Ce dernier mode de perfectionnement de l'industrie doit devancer le premier, car à force de forger on devient forgeron; à force de travailler une spécialité, on finit par se familiariser avec elle, et l'on est naturellement poussé au développement, à la découverte. Voyons donc quels sont les éléments de progrès que présente la Russie pour atteindre le bon marché de la production.

Les capitaux deviennent de plus en plus abondants en Russie; et cette abondance s'est manifestée en ces derniers temps par la facilité avec laquelle la quote-part de la Russie, dans la grande entreprise des chemins de fer, a été placée et soldée avant le terme rigoureusement exigé. Simultanément avec cette opération, il s'est formé pour d'autres exploitations plusieurs dizaines de sociétés nouvelles, en commandite ou anonymes, qui ont absorbé un demi-milliard de francs en très-peu de temps. Au plus fort de ce mouvement, les banques de l'État ont diminué leur escompte de 4 à 3 0/0, sans se sentir aucunement gênées; et qui plus est, cela s'est fait au moment même où les autres banques dans le monde entier

étaient forcés d'élever leurs taux d'intérêts à des proportions excessives. Ces données suffiraient déjà à prouver l'abondance des capitaux dans le pays; mais si en outre, ce dont on ne peut pas douter d'après tout ce qui se fait, le gouvernement prend des mesures pour améliorer le crédit particulier par un système législatif conforme aux exigences, on peut être certain que cet élément de prospérité industrielle présentera bientôt toutes les conditions du progrès.

En étudiant l'industrie et le commerce, nous avons eu l'occasion de faire remarquer qu'une grande quantité de produits indigènes servent déjà à l'industrie nationale, et que l'importation des articles servant à alimenter l'industrie ne dépasse pas 56,500,000 roubles ou 226 millions de francs par an; tandis que la production annuelle de l'industrie s'élève à 2,300 millions de francs. C'est donc moins de 10 0/0 d'objets importés, pouvant être plus chers en Russie que dans d'autres pays. En supposant que la valeur de la main-d'œuvre soit de 50 0/0, on voit que dans toute la somme des matières attribuées à l'industrie, la Russie emploie moins de 20 0/0 seulement d'articles qui peuvent être chez elle plus chers qu'ailleurs; mais en revanche elle met en œuvre 80 0/0 d'articles indigènes, qui *doivent* être moins chers chez elle qu'ailleurs. Ainsi sous ce rapport aussi, la Russie possède des conditions de progrès incontestables, d'autant plus que vu la diversité de climats qui la

distingue, la majeure partie des articles formant les matières industrielles importées seront peu à peu remplacés à bon marché par des produits indigènes.

Le troisième élément du progrès industriel, le bon marché de la main-d'œuvre, est dans un état tout à fait exceptionnel en Russie. Les conditions climatériques de notre pays sont telles, que tous les travaux rustiques doivent être limités de 4 1/2 à 6 1/2 mois par année, d'après la latitude de chaque gouvernement ou localité. Plus on avance vers le nord, plus la saison agricole devient courte. En ne prenant en considération que la population de la Russie européenne, de 65 millions d'habitants, et en décomptant jusqu'à 8 millions d'individus des deux sexes, voués exclusivement au service de l'État, aux professions libres, à l'industrie et au commerce, il reste 57 millions d'individus occupés d'agriculture, entièrement ou en partie. En admettant comme terme moyen 5 1/2 mois par an d'occupations agricoles et en y ajoutant 2 mois pour les travaux accessoires, comme la fin du battage des céréales, leur transport au marché, et la préparation des matériaux de chauffage, il restera 4 1/2 mois parfaitement libres pour toute la population villageoise, pourvue de son entretien pour le courant de toute l'année par le produit de ses travaux ordinaires, et pouvant dès lors employer son temps d'une manière avantageuse à tout prix. Le moindre gain est déjà un revenu net dans ces condi-

tions, car il vient en sus des ressources d'existence. Aussi voyons-nous des industries rustiques qui, établies sur un calcul véritable de dépenses, ne fournissent pas la moitié du nécessaire pendant le temps employé à leur production, et qui sont cependant en pleine activité, parce que l'industriel agriculteur ne met pas en compte cet entretien que lui procure pendant l'été son travail agricole.

Dans 4 1/2 mois de liberté agricole, si l'on suppose seulement 110 jours de travail pour chacun, et sur la population de 57 millions, seulement 40 millions d'individus en âge de s'occuper à quelque ouvrage industriel, nous voyons qu'il nous reste dans la population agricole 4,400 millions de journées d'ouvriers logés, chauffés, habillés et nourris, pour lesquels tout gain est un profit net.

Pour être tout à fait au-dessous du véritable chiffre, supposons que 400 millions de journées de travail soient déjà employées à la production existante; en admettant même que les 6 millions d'ouvriers employés aux différentes industries appartiennent à la classe agricole, cela ne ferait que 660 millions de journées de travail pendant les 4 1/2 mois d'hiver, tandis que dans le nombre des 6 millions d'ouvriers, il y en a beaucoup, près des 2 cinquièmes, appartenant à la population urbaine. Il reste donc disponible pour les progrès de l'industrie jusqu'à 4,000 millions de journées par an; le prix de la main-d'œuvre ne fût-il

calculé qu'à 50 centimes par jour, ce qui est considéré comme fort avantageux par la population rurale, cette utilisation offrirait à l'industrie 2 milliards de francs de main-d'œuvre à bon marché. Avec de pareils moyens, quelle immensité de capitaux ne pourrait-on pas mettre en mouvement, et quelle masse de produits ne pourrait-on pas créer ? Il ne faut pas perdre de vue, que le nombre des jours disponibles est proportionnellement plus grand à mesure que l'on avance vers le nord, justement dans les contrées où le combustible devient le moins cher ; que la découverte de couches inépuisables d'anthracite dans le midi équivaut aussi à une conquête industrielle ; enfin que le centre et la partie orientale de l'empire sont des régions éminemment riches en matières industrielles, telles que les productions animales, textiles, minérales, tinctoriales et alimentaires.

En jetant un coup d'œil d'ensemble sur toutes ces conditions favorables au développement prodigieux d'une production à bon marché, on doit convenir qu'il n'y a pas sous ce rapport de rivalité à craindre. Quant au perfectionnement de la production, nous avons déjà dit qu'il était la conséquence du premier mouvement ; et nous avons pour y compter sûrement, assez de confiance dans l'intelligence de nos concitoyens, appuyée sur l'exemple des trente dernières années, qui sont pour nous un présage et un garant de l'avenir.

Nous devons maintenant revenir un peu sur le ca-

ractère matériel de l'expression de la civilisation en Russie. Jamais le bien-être général ne sera exprimé chez nous de la même manière que dans les autres pays de l'Europe : les mœurs, les habitudes et les goûts de la masse populaire sont trop différents de l'Occident, pour qu'il puisse y avoir similitude; les conditions climatériques sont aussi trop opposées à l'adoption des habitudes européennes. Un riche paysan russe, dans tous les cas, jouira de son bien-être de toute autre façon qu'un agriculteur anglais, français ou allemand : il ne voudra ni café, ni lait caillé avec des harengs; mais il se régalera de sa soupe aigre, et d'une quarantaine de tasses de thé : afin d'avoir plus chaud en hiver il ne voudra pas de chambres spacieuses; il ne portera pas de flanelle, il aimera toujours mieux sa pelisse de mouton; il ne mettra pas de bottes cirées et leur préférera son cuir goudronné, qui malgré son odeur, désagréable à certains odorats délicats, le préserve de l'humidité et lui permet de rester une demi-heure dans l'eau sans inconvénient; il emploiera même quelquefois ses souliers d'écorces, en travaillant aux champs ou en voyageant l'hiver, parce que l'habitude les lui fait trouver plus commodes; enfin il y aura toujours nombre de différences, qui permettront difficilement à un étranger de porter un jugement juste sur l'état économique du Russe, d'après l'expression matérielle de son bien-être.

CONCLUSION

Après avoir exposé la marche historique des événements qui ont conduit le peuple russe de l'état de barbarie à l'état actuel; après avoir présenté la manière dont se sont progressivement développés l'enseignement public, la législation, l'administration, la littérature, les sciences, les arts, l'industrie et le commerce; et après avoir donné nos conclusions sur la marche du savoir, de l'intelligence, de l'amour du bien public et sur leurs expressions matérielles, nous devons étudier en dernier lieu le degré de civilisation de la Russie actuelle sous le rapport de l'action simultanée des trois éléments de cette civilisation; c'est-à-dire nous devons rechercher jusqu'à quel point la Russie *sait* bien, *pense* bien et *veut* bien.

D'après tout ce que nous avons vu, la Russie *sait* bien ce qu'elle sait, mais non encore suffisamment pour créer. La masse du savoir n'est pas assez grande dans le pays pour fournir à tous les citoyens la totalité

des connaissances applicables avec utilité dans la sphère d'activité de chacun. Ce manque de savoir dans la majorité a pour résultat que beaucoup d'actes de la vie publique ou privée doivent être réglementés en détail par la loi ou par l'usage, pour ne pas être livrés à une fantaisie ignorante. De là le remplacement d'une activité intelligente par une exécution automatique, la substitution de la forme à la vie. D'un autre côté les formalités du *tchine* empêchent quelques individualités d'appliquer tout leur savoir, parce que ces individualités sont retenues dans une sphère restreinte d'activité déterminée par les conditions de cette institution.

Au reste il est bien visible que la Russie sous le rapport du savoir est arrivée à cette époque de maturité de travail, où le progrès général se mesure non-seulement par années, mais par mois; ce progrès est déjà trop manifeste pour qu'on puisse douter un moment que dans très-peu d'années la masse du savoir suffira à l'application sociale, et bientôt après offrira ce superflu qui sera utilisé pour cette collaboration à la science humanitaire, qui est réservée à la nationalité slave.

L'émancipation du peuple servira de puissant stimulant à la propagation du savoir, propagation qui sera d'autant plus fructueuse, qu'elle marchera simultanément avec le développement intellectuel. En effet, pour bien penser, il faut commencer par baser son

raisonnement sur une vérité, le développer par l'étude des conditions de cette verité, puis en faire autant avec une ou plusieurs autres vérités, les comparer entre elles, en déduire les conséquences, et formuler une décision conforme à ces déductions, sauf après à pousser l'idée plus loin, par analogie ou toute autre méthode logique. On voit qu'en opérant de cette manière, il faut partir de vérités connues pour que le travail du raisonnement subséquent soit juste. Il faut donc, pour pouvoir baser le développement de la pensée, savoir des vérités dont la connaissance s'acquiert par l'étude ou par l'expérience. L'étude fournit plutôt des vérités coordonnées en système, constituant la science, la théorie; et l'expérience nous fait connaître les vérités isolées, que la puissance de l'intelligence, à défaut de l'étude scientifique, coordonne elle-même en système.

Comme nous venons de voir que la masse du savoir scientifique n'a pas suffi jusqu'à présent en Russie pour procurer à chacun toutes les notions nécessaires dans l'application de son activité personnelle, le caractère du raisonnement s'en est inévitablement ressenti. Dans toute action de la faculté de raisonnement où le Russe ne peut se fonder que sur des vérités acquises par l'étude scientifique, il est timide, docile et confiant dans les lumières d'autrui, et cela se conçoit très-facilement. Conduisez un homme dans un souterrain sombre, rempli de périls, assurez à cet

homme que vous connaissez parfaitement la topographie de ce souterrain, il suivra vos moindres mouvements, exécutera toutes vos volontés, fussent-elles gênantes et désagréables; mais apportez de la lumière dans ce souterrain, et ce même homme discutera avec vous sur les meilleurs moyens d'éviter les périls de la manière la moins gênante et la moins désagréable. Il en est de même dans la vie : en général le degré de docilité ou de confiance que nous accordons à ceux qui nous dirigent, dépend du plus ou moins d'assurance que nous avons en nous-même, assurance qui est d'autant plus grande que nous voyons et comprenons mieux. C'est la cause qui a poussé la Russie et l'a retenue si longtemps dans la voie d'imitation docile de l'Occident. Il y a, il est vrai, des natures présomptueuses qui croient voir et comprendre mieux que personne, et basent sur cette croyance seule leur confiance en elles-mêmes : mais le Russe n'a pas cette présomption; et dans les questions où il n'est pas sûr de lui, il s'abandonne docilement à la conduite de celui auquel il suppose le savoir qui lui manque. Dans les objets dont les vérités fondamentales lui sont connues, il argumente d'une manière très-juste : ses comparaisons sont fines et ses déductions rigoureuses. Quelquefois il se permet de remplacer le savoir par des croyances, même superstitieuses, dont il tire les conséquences logiques d'une manière très-rationnelle, de façon qu'en admettant son point de départ, on est

forcément amené à reconnaître la justesse de ses déductions; et dans ces sortes de discussions le Russe est d'autant plus opiniâtre, qu'il tient toujours fortement à ses croyances.

La principale faculté intellectuelle d'un Slave est sa disposition à coordonner entre elles les différentes vérités qu'il s'approprie par son expérience, et à s'en former une espèce de code rationnel, qui lui sert de criterium dans l'exercice de ses facultés pensantes. C'est cette disposition naturelle qui forma les Justinien, les Vladimir, les Jean III, les Minine, les Pierre le Grand, et qui, dans l'avenir, promet à la Russie d'autres hommes supérieurs pour lesquels le travail sera encore plus facile, puisqu'ils auront un savoir étendu comme auxiliaire de leur intelligence innée.

En somme, le peuple russe est assez largement doué intellectuellement pour pouvoir *bien penser;* et il a été historiquement élevé de manière à se développer et à se perfectionner dans ce second des éléments de la civilisation, au point de pouvoir *rivaliser* avec tous les autres peuples qui se considèrent comme parfaitement civilisés. Nous ne disons pas *devancer*, parce que le Russe est plutôt modeste que présomptueux.

Le *désir du bien public*, qui au fond n'est que l'amour du prochain, est celui des éléments de la civilisation qui est le plus développé dans la masse de la population russe. Nous avons vu que les mœurs.

les usages, les mots mêmes employés pour l'expression des idées habituelles du peuple, dénotent l'existence de ce sentiment. Le véritable perfectionnement devrait avoir pour but d'appuyer ces usages et ces expressions sur une conception claire des principes qui les ont introduits primitivement dans le peuple.

Comme rien ne peut être stationnaire dans une société humaine, les croyances et les convictions doivent aussi se développer, se régénérer ou s'affaiblir et se perdre. Pour que le développement soit utile et moralisant en Russie, il faut propager l'éducation religieuse du peuple et éloigner, autant que possible, les exemples pernicieux. Avant d'essayer une réforme dans les croyances de tout un peuple, il faudrait avoir en réserve une autre base morale tout aussi solide que celle que l'on veut remplacer, et qui fût, comme cela eut lieu en Allemagne, aussi conforme à la nature de ce peuple. Par quel élément pourrait-on remplacer la foi religieuse dans les enthousiastes convictions d'un peuple d'une nature aussi riche de poésie que celle du peuple slave, et dont toutes les propensions portent un profond cachet de lyrisme? Ce n'est certainement pas un raisonnement sec et des convictions froides qui pourraient convenir à cette nature exaltée.

Pour agir dans le sens de la propagation du sentiment religieux, il ne suffit pas d'une action gouvernementale sur la masse populaire, il faut une coopération commune et franche de la part de tous ceux

qui, par leurs lumières et leur position, peuvent favorablement agir sur elle dans ce sens. Une coopération commune et franche ne saurait être que la conséquence d'une conviction intime de tout le monde et de chacun de ceux qui peuvent avoir de l'influence : donc la première condition d'un développement moral favorable consiste dans l'acceptation sincère de ces convictions par la classe supérieure, qui doit prêcher d'exemple, et par le clergé, qui doit prêcher d'exemple et de paroles.

Dans un pays qui se trouve sur une voie morale aussi avantageuse, un développement dans le sens religieux peut se faire sans le moindre effort : il suffirait aux classes supérieures de se rapprocher du peuple pour gagner sa confiance et agir sur lui par l'exemple. Sans contredit, il est plus facile de pousser une masse dans la direction de son mouvement naturel, que de lui faire changer de direction ; il est plus facile de la faire mouvoir dans le sens de l'ornière qu'elle suit, que de la replacer dans une nouvelle ornière. Le peuple russe est profondément religieux : il est donc infiniment plus facile de lui faire accepter toutes les idées de morale sociale sur la foi des vérités qui forment le fond de ses croyances, que de lui inculquer un nouveau système de philosophie morale, qui, malgré tous les efforts humains, ne pourra jamais égaler en amour et en fraternité la morale pure de l'Évangile. Aucune morale pensée ne pourra jamais, pour

le commun des hommes, égaler une morale sentie enfin, aucune morale ne peut avoir d'action civilisatrice aussi puissante et aussi saine que la morale de l'amour chrétien.

Nous voyons que la civilisation du peuple russe sous le rapport moral est à un degré élevé : le peuple russe *veut bien*, et, en outre, se trouve dans une direction favorable à tout perfectionnement ultérieur; l'avenir dépendra donc de la coopération de tous ceux qui pourront agir, et de l'esprit dans lequel ces efforts communs se feront.

Quant à l'expression générale de la civilisation, nous avons pu aussi nous convaincre que le peuple russe conservera toujours, sous ce rapport, son caractère national, et que le luxe déployé maintenant par la classe supérieure est tout à fait distinct des goûts populaires. Ce peuple, en effet, craint de se livrer à l'imitation du genre de vie de cette classe; il craint, en adoptant les usages empruntés à l'Europe, d'adopter en même temps *l'impiété*, dans laquelle il voit vivre les hautes classes, et il s'éloigne d'une voie qui pourrait, suivant sa croyance, lui faire perdre le chemin du salut. Cette défiance cessera évidemment si l'on veut opérer le rapprochement dont nous avons parlé, et l'on pourra voir alors le peuple russe s'assimiler les usages européens dans ce qu'ils ont de compatible avec son climat et la nature de ses occupations. Cette assimilation est tout à fait désirable,

car, pour la même somme de sacrifices, elle multiplierait et élèverait en même temps les jouissances de notre population; mais, nous le répétons encore, elle ne peut être obtenue que par un retour sincère des classes supérieures aux principes de la morale évangélique, qui viendra éclairer toutes les intelligences et réchauffer tous les cœurs du feu vivifiant de son amour. Par ce moyen, les lumières pénétreront de haut en bas et seront acceptées sans méfiance; le développement de l'intelligence sera corroboré par le savoir; et les agréments de la vie s'épureront et s'étendront par l'exemple, qui ne sera plus appréhendé.

Pour terminer, jetons un coup d'œil comparatif sur les progrès qu'a faits l'Europe dans la marche générale de la civilisation, et ceux de la Russie dans un espace de temps équivalent et partant d'époques relativement semblables.

L'invasion des Huns en Europe eut lieu en 376, année de la bataille d'Andrinople; les Goths prirent Rome en 409, et en 412 les Visigoths envahirent l'Espagne; enfin en 445 Attila fit sa grande invasion jusque dans les Gaules. Les Franks, sous Clovis, se fixèrent définitivement sur la Seine et la Loire vers la même époque, et Clovis ou Khlodowig embrassa le christianisme en 496. On peut compter de ce moment l'installation des nouveaux peuples en Europe: c'est dès lors que ces populations barbares commen-

cèrent à se mêler avec les populations primitives, qui sans doute conservaient encore des vestiges considérables de la civilisation romaine; car un siècle à peine s'était écoulé depuis la première invasion des Goths, que déjà les races barbares avaient commencé à être absorbées par les races civilisées qu'elles avaient soumises à leurs armes.

L'invasion des Mongols en Russie eut un caractère tout à fait différent de celle des Barbares en Europe. Les conquérants de la Russie ne se fixaient pas dans le pays conquis : ils saccageaient, massacraient, pillaient, brûlaient et s'en retournaient immédiatement dans leurs steppes, comme des vautours dans leurs nids; ils continuèrent ce genre de déprédations pendant deux siècles et demi.

L'invasion des Mongols a trouvé la Russie dans un état de civilisation qu'elle n'avait point, comme l'Europe, hérité de Rome, mais qu'elle s'était créé elle-même dans l'espace de moins de trois siècles.

Enfin les Mongols n'ont pu être absorbés par les populations russes, puisqu'ils ne se fixaient pas parmi elles, et que, bien loin d'adopter la civilisation, ils ont sans cesse tendu à en détruire les manifestations.

Nous sommes donc fondé à mettre en parallèle l'époque immédiatement postérieure à Clovis en Europe, avec celle où finit en Russie le joug des Mongols, soit à peu près dix siècles de distance; c'est-à-dire que l'Europe dans la voie de la civilisation avait mille

ans d'avance sur la Russie. Si notre pays avait mis autant de temps que l'Europe à progresser, nous n'en serions maintenant qu'à la hauteur de la France de Charles le Chauve ou de l'Allemagne au temps de Louis le Germanique.

En ajoutant même les trois siècles de marche qu'avait déjà faits la Russie avant l'invasion, nous arriverons à un autre parallélisme; et nous serons en droit de comparer la Russie du tsar Alexis avec l'Europe ravagée par les Normands, et représentée d'un côté par Guillaume le Conquérant et de l'autre par Roger Ier, comte de Sicile. Entre l'état de civilisation de l'Europe au XIe siècle et la Russie au XVIIe, la différence est trop visible pour qu'il soit besoin de la faire sentir; et quant au parallèle de la Russie de notre temps avec l'Europe du XIIIe siècle, qui devrait être à la rigueur le point de comparaison, nous nous garderons même de le tracer.

D'où vient cette prodigieuse différence dans les progrès de la civilisation ? On nous dira peut-être que la Russie avait dans son travail l'Europe pour modèle, ce qui facilitait singulièrement son œuvre : nous répondrons à cela qu'avant le XVIIIe siècle la Russie n'a pas copié, et que même les efforts qu'elle fit pour se mettre en communication intellectuelle avec l'Occident échouèrent, témoin les tentatives infructueuses de Jean IV auprès de Charles-Quint, et celle de Boris Godounoff; et cependant alors la Russie devança

l'Europe contemporaine dans tous les rudiments de la civilisation : la législation, l'administration et l'organisation sociale.

La période d'imitation proprement dite ne dura qu'un peu plus d'un siècle, dont la plus grande partie s'est écoulée en pernicieuses révolutions morales, malgré lesquelles nous avons fait le chemin de sept siècles de retard. D'où vient donc cela? Nous répondrons : — Du développement de l'intelligence et de l'élément moral dans le peuple, développement qui facilite toute espèce de progrès.

Des malveillants nous attribueront peut-être des tendances rétrogrades : pour discréditer nos idées, on emploiera une arme quoique usée, mais toujours puissante, le ridicule et le sarcasme; on déduira à plaisir et comme suite inévitable de notre manière de voir, un retour à la barbe avec le caftan, et à l'état social du temps du tsar Alexis. Nous protestons d'avance contre de telles imputations: nous croyons, il est vrai, que la barbe et le caftan, bien loin d'être un obstacle au progrès de la civilisation, pourraient au contraire servir à faciliter le rapprochement des parties séparées de la société, ce qui serait désirable dans les intérêts et la sécurité future des individus appartenant à la classe supérieure; mais ce ne sont point là les principales conditions d'un avenir de progrès. Il s'agit de choses beaucoup plus graves; il s'agit d'un développement ultérieur national, basé sur une éducation

moralement religieuse de toutes les classes de la société ; il s'agit pour cela de provoquer un travail scientifique et littéraire dans ce sens et dans cet esprit ; il s'agit de diriger toutes les réformes sociales de manière à profiter de tout le bien qne nous avons recueilli par l'imitation, à continuer même une imitation utile, mais en même temps nous efforcer de baser ces réformes sur l'esprit de la commune, du mire, où chacun est libre pour tout acte qui lui est personnel, et soumis à tout le monde dans les actes où l'individu est en rapport avec d'autres ; il s'agit enfin de réédifier la société sur cette base solide et naturelle, au moyen d'une série de mesures sages, qui façonnent graduellement cette société pour un tel perfectionnement.

Nous n'avons pas l'intention de développer ici ces moyens d'avenir : cela demanderait tout un travail spécial, que nous essaierons de faire dès qu'il nous sera possible de l'entreprendre ; nous ne ferons qu'observer ici que si la marche progressive du développement où se trouvaient tous les éléments de la civilisation pendant la période des tsars, n'eût pas été brusquement interrompue, elle aurait déjà porté des fruits bien autrement utiles que ceux que nous avons recueillis de la réforme. Ajoutez sept quarts de siècles de perfectionnements à la Douma, au Zemskoï-Sobor, aux Prikases, aux Académies de Moscou et de Kieff, au système d'imposition par sokhas et à toute l'organisation sociale d'alors, qui fut le fruit historique de

la nation, et vous penserez sans doute comme nous que la Russie n'en serait pas à se débattre maintenant contre les étreintes meurtrières de l'esclavage, contre l'ivresse abrutissante du tchine, contre l'immoralité du savoir, contre la vénalité des agents du pouvoir, engendrée par l'hostilité entre les classes sociales; mais qu'elle serait déjà arrivée à un haut degré de civilisation et de prospérité. Il est donc évident que ce que nous appelons de tous nos vœux, ce n'est pas un retour à deux siècles en arrière, mais bien un mouvement en avant, un mouvement général et national ayant pour but le perfectionnement intellectuel et moral de toute la nation, avec un accroissement de jouissances matérielles, dans une mesure compatible avec le principal but. Nous avouons que nous ne désirons pas voir la Russie choisir pour but de son développement définitif une liberté individuelle absolue; car avec cette condition il n'y a pas d'association possible. Nous ne demandons pas un perfectionnement matériel isolé du perfectionnement moral; car un pareil perfectionnement n'ayant pas de limites, entraîne les peuples sans croyance, de bouleversements en bouleversements, à leur ruine ou à leur dissolution définitive. Nous sommes partisans du progrès; mais d'un progrès civilisateur, c'est-à-dire simultané dans les trois éléments que nous avons étudiés : tout autre progrès nous le rejetons comme incomplet et pouvant, par manque d'équilibre, entraîner une nation dans un

déraillement social, capable de la précipiter dans un abîme.

Néanmoins si, pour juger de l'avenir, nous prenions comme terme de comparaison les progrès faits par la Russie dans le passé, nous craindrions de nous voir reprocher une présomption dont nous avons tenu à nous garder. Cependant en apercevant dans un avenir prochain le savoir accru au niveau des exigences administratives et industrielles du pays, l'activité populaire stimulée par le sentiment de la propriété, conséquence de l'émancipation projetée, l'industrie utilisant toute la masse du temps perdu jusqu'à présent par la population rurale, et tout ce mouvement favorisé et animé par un immense réseau de chemins de fer, chaque Russe a le droit de se dire, sans trop de présomption, qu'il appartient à la nation du monde qui a devant elle l'avenir le plus puissant et le plus prospère, que la partie du monde dont il est citoyen n'est ni l'Europe, ni l'Asie, mais la grande Russie.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME

TABLE

DU TOME DEUXIÈME

CHAPITRE PREMIER

PRÉCIS HISTORIQUE DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS PENDANT LA PÉRIODE DES EMPEREURS JUSQU'A ALEXANDRE II

CHAPITRE II

CHANGEMENTS INTRODUITS DANS LA HIÉRARCHIE SOCIALE PENDANT LA PÉRIODE DES EMPEREURS

CHAPITRE III

LÉGISLATION ET ADMINISTRATION DE L'EMPIRE

CHAPITRE IV

ENSEIGNEMENT PUBLIC

CHAPITRE V

LES SOCIÉTÉS SAVANTES

CHAPITRE VI

LA LITTÉRATURE SACRÉE ET LA LITTÉRATURE PROFANE EN RUSSIE PENDANT LA PÉRIODE DES EMPEREURS

CHAPITRE VII

LE JOURNALISME

CHAPITRE VIII

LES SCIENCES

CHAPITRE IX

LES BEAUX-ARTS

CHAPITRE X

L'INDUSTRIE EN RUSSIE DEPUIS LA RÉFORME DE PIERRE LE GRAND JUSQU'A NOS JOURS

CHAPITRE XI

LE COMMERCE EN RUSSIE PENDANT LA PÉRIODE DES EMPEREURS

CHAPITRE XII

RÉSUMÉ ANALYTIQUE

ARTICLE PREMIER

RÉSUMÉ HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENTS INFLUENTS

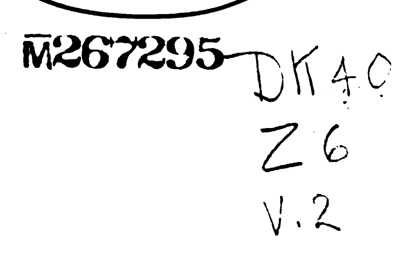
ARTICLE II

LE SAVOIR

ARTICLE III

LE RAISONNEMENT, L'INTELLIGENCE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7


M267295
DK40
Z6
V.2
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

